St. Albert's College Library

STANISLAUS McDERMOTT, A.B.

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

MORALE SPÉCIALE

I

LA FOI

SON OBJET ET SES ACTES

DU MÊME AUTEUR

EXPOSITION DE LA MORALE CATHOLIQUE

MORALE GÉNÉRALE

I. — **La Béatitude**. Le Fondement de la morale. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1903. In-8° écu..... **8 00**

II. — **La Liberté**. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1904. In-8° écu.. **8 00**

III. — **Les Passions**. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1905. In-8° écu..... **8 00**

IV. — **La Vertu**. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1906. In-8° écu.. **8 00**

V. — **Le Vice et le Péché**. — I. *Les Caractères qui en font la malice et les Puissances qui les produisent*. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1907. In-8° écu..... **8 00**

VI. — **Le Vice et le Péché**. — II. *Leurs effets, leurs formes, leurs remèdes* Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1908. In-8° écu... **8 00**

VII. — **La Loi**. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1909. In-8° écu.. **8 00**

VIII. — **La Grâce**. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1910. In-8° écu. **8 00**

MORALE SPÉCIALE

Volume paru :

I. — **La Foi**. — I. *Son objet et ses actes*. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1911. In-8° écu..... **8 00**

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois, en octobre 1911.

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

MORALE SPÉCIALE

I

St. Albert's College Libra

LA FOI

SON OBJET ET SES ACTES

CONFÉRENCES ET RETRAITE

CARÊME 1911

Par le R. P. M.-A. JANVIER

STANISLAUS McDERMOTT, O. P.

COLLEGE of SAINT ALBERT THE GREAT

STUDENTS' LIBRARY

No. 312

Oakland, California

PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

APPROBATION DES CENSEURS

Nous avons lu et nous approuvons les Conférences prononcées à Notre-Dame, par le R. P. M.-A. JANVIER, *pendant le Carême de* 1911 *et intitulées : La Foi.*

Paris, 1er juillet 1911

A. VILLARD, J. HURTAUD.

Imprimatur :

Parisiis, die XII octobris 1911.

† LEO-ADOLPHUS.
Arch. Paris.

LETTRE DE S. E. LE CARDINAL SECRÉTAIRE D'ÉTAT A L'AUTEUR

Segreteria di Stato
di Sua Santita.

Dal Vaticano.
20 décembre 1911.

Mon Révérend Père,

Le Souverain Pontife, Pie X, très particulièrement touché des sentiments de votre piété filiale, a agréé avec la plus haute bienveillance l'hommage du 9e volume de vos Conférences à Notre-Dame de Paris.

Le Saint Père s'est rendu compte, qu'après avoir achevé cette lumineuse synthèse de la morale générale, qui a mis votre auditoire si nombreux et si choisi en contact avec le plan divin et l'ordre surnaturel, vous abordez heureusement la morale spéciale par l'étude de la vertu théologale de la Foi, germe et fondement de toute la vie chrétienne.

Montrant tour à tour les réalités divines qui constituent l'objet de la foi, le caractère qui fait de la foi possédée la noblesse de l'intelligence humaine, les rapports de la foi avec l'enseignement dogmatique de l'Église et avec le magistère infaillible du Pontife suprême, vous établissez enfin les devoirs et la pratique de la foi, vous donnez plus que jamais aux âmes angoissées et avides de Dieu la splendide et pacifiante lumière de la vérité intégrale, dégagée avec soin, grâce à la doctrine ferme et précise du Docteur Angélique, de tout préjugé et de toute erreur.

Le Souverain Pontife se réjouit des bienfaits qu'apporte aux âmes votre parole éloquente et apostolique, Il vous félicite de servir efficacement la cause du Christ, et fait des vœux pour que votre prochaine Station de Carême soit bénie de Dieu et pleinement féconde pour éclairer les âmes sur les vices contraires à la Foi.

Comme gage de sa paternelle affection, Sa Sainteté vous accorde de tout cœur, à vous-même et à vos auditeurs la Bénédiction Apostolique.

Avec mes remerciements personnels pour l'exemplaire que vous m'avez gracieusement adressé, veuillez agréer, Mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments bien dévoués en Notre Seigneur.

R. Card. Merry del Val.

L. † S.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'OBJET DE LA FOI

SOMMAIRE

Résumé et enchaînement des questions expliquées depuis huit ans et qui se rattachent à la morale générale. Nécessité d'entrer dans les détails plus pratiques de la morale spéciale. Deux traités se partagent cette seconde partie de la morale : le traité des vertus et le traité des états de vie. Les vertus sont de deux sortes : les vertus théologales et les vertus cardinales. La première des vertus théologales, c'est la foi. Cette première conférence a pour but de déterminer l'objet de la foi et le motif qui nous fait croire, p. 11-13.

I

1. — *a*) L'objet de la foi est une réalité parce que la foi étant essentiellement une perfection de l'intelligence a pour objet l'être. Témoignage de la philosophie. Témoignage du sens commun. Erreur de ceux qui placent l'objet de la foi dans l'Inconnaissable, p. 13-17.

b) L'objet de la foi est une réalité distincte de nous. Erreur de ceux qui cherchent dans le croyant la matière de la croyance, p. 17.

2. — *a*) L'objet de la foi c'est la plus auguste de toutes les réalités, c'est le vrai Dieu. Les vertus théologales ont toutes Dieu pour objet direct. Saint-Augustin à Ostie. La foi considère Dieu comme Vérité première. La vérité est en effet ce qui est, et la Vérité première et suprême, c'est l'Etre au suprême degré, p. 18-20.

b) Comment la raison peut connaître l'existence et certains attributs de Dieu. C'est à défaut de la raison que la foi nous révèle ce que la raison en soi pourrait nous apprendre. Son rôle propre est de nous faire connaître les mystères cachés en Dieu et inaccessibles à l'intelligence créée. Nécessité pour l'homme d'accepter le mystère, p. 20-26.

c) La foi s'étend à tout un système de choses, d'évènements, d'institutions distincts de Dieu, mais la foi ne les con-

sidère que dans la mesure où ils se rapportent au mystère de Dieu. De sorte que la foi ne cherche en tout que la vérité première, ses traces et son rayonnement, p. 26-28.

II

Par quelle voie la foi entre-t-elle en communication avec son objet?

1. — *a*) Ce n'est pas par la voie de l'évidence. La foi ne fait pas voir, elle fait croire sur la parole de Dieu à une réalité qui reste plongée dans l'obscurité. Vaine objection de ceux qui prétendent n'accepter que ce qu'ils voient. Rôle de la foi humaine dans la vie, p. 28-32.

b) En nous confiant à la parole de Dieu, nous n'avons rien à craindre, car si l'homme peut se tromper et mentir, Dieu ne le peut pas, p. 32-37.

2 — Objection : Dieu a parlé à d'autres hommes, mais c'est seulement par leur intermédiaire que sa parole nous arrive. — Réponse : Dieu inspire les Prophètes pour leur faire entendre ce qu'il veut, et il est dans leur bouche pour leur faire dire ce qu'il veut communiquer aux autres hommes. Paroles de Dieu à Moïse, paroles de Dieu aux Apôtres, p. 37-40.

3. — Deuxième objection : « Nous n'avons pas même entendu les Prophètes. Leur enseignement ne nous parvient qu'à travers des bouches sans nombre. — Plainte de Rousseau. — Réponse : Il en est ainsi de tous les biens, Dieu nous les transmet par l'intermédiaire des autres hommes. Mais il veille sur sa parole afin qu'elle nous arrive dans sa *pureté*. Promesses faites à Aaron et aux Apôtres, p. 42-43. Il veille sur sa parole pour lui conserver toute sa *force*. Textes de l'Ecriture, p. 43.

Extension que la foi donne à la connaissance. La foi et la raison unies sincèrement élèvent un monument intellectuel d'une incomparable grandeur. — Supériorité de la connaissance engendrée par la foi. — L'obscurité dans laquelle vit la foi n'est que momentanée. La foi du présent est grosse des visions de l'avenir, p. 43-45.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'OBJET DE LA FOI

Monseigneur (1),

Messieurs,

Nos discours jusqu'ici se sont attachés aux principes généraux de la morale catholique. Après avoir parlé de la béatitude que l'homme trouve en Dieu, vu face à face, possédé pour toujours, aimé sans mesure; après avoir montré qu'elle meut tous les ressorts de l'activité, nous avons étudié, sous leur aspect universel, les diverses forces qui, au dedans ou du dehors, s'associent, se combinent pour orienter l'âme et l'entraîner vers les hautes régions de la perfection et du bonheur. Dans cette ascension, la liberté nous emporte sur ses ailes; à son essor les passions disciplinées prêtent le feu de leur ardeur; les vertus rendent son vol plus facile et plus rapide; avec le flambeau de ses préceptes et de ses conseils la loi

(1) S. G. Mgr Amette, archevêque de Paris.

éclaire sa route; la grâce régénère, augmente ses énergies et lui permet d'atteindre le terme promis à ses efforts.

Tel est le résumé des leçons qui, pendant huit années, se sont adressées à votre bienveillante attention.

Mais la morale doit descendre des sommets illuminés par les idées universelles, pour régler notre attitude dans le monde des réalités positives et des détails pratiques de la vie. Deux sortes d'obligations saisissent les consciences soucieuses d'arriver à l'éternelle félicité : les premières lient tous les individus, rois et sujets, clercs et laïcs, petits et grands ; les dernières déterminent les actes particuliers auxquels on est astreint selon que l'on est moine ou soldat, juge ou médecin, avocat ou législateur, en un mot, selon l'état que chacun de nous a choisi. De là deux grands traités qui se partagent le nouveau champ ouvert à nos esprits : le traité des vertus et le traité des états de vie. Je n'ai ni l'espoir, ni la pensée de parcourir un aussi vaste domaine. J'aborde la doctrine des vertus en laissant à Dieu, maître du temps et des circonstances, le soin de prolonger à son gré mon enseignement, ou, quand il lui plaira, d'en interrompre le cours. Je m'efforcerai de puiser mes inspirations aux sources de la vérité qui ne trompe personne, vous écouterez la parole de vie pour en retirer les fruits qu'elle offre à ses serviteurs.

L'Évangile demande à tous sans exception d'observer les vertus théologales et les vertus cardinales. Les vertus théologales, au nombre de trois, la foi, l'espérance, la charité, nous unissent immédiatement à Dieu tel qu'il nous apparaît à la lumière de la révélation surnaturelle; les vertus cardinales, au nombre de quatre, la prudence, la justice, la force, la tempérance, ont pour but de régler par la raison les choses humaines, et de les faire entrer, sous l'empire de la grâce, dans l'économie du salut. Cette année je vous entretiendrai de la foi. Cette céleste vertu est le fondement de la vraie religion; quand elle périt, tout l'édifice spirituel s'écroule, quand elle résiste aux tempêtes, la sainteté n'est jamais entièrement déracinée de l'âme. Aussi ceux qui ont juré de ruiner l'œuvre de Jésus dirigent-ils d'abord leurs coups contre la foi. Ils savent bien qu'en tuant la foi ils tuent dans son germe la vie chrétienne. Ces quelques mots suffisent à vous faire entrevoir l'importance des questions que j'entreprends d'exposer devant vous pendant cette station.

Déterminer l'objet de la foi, et le motif qui nous fait croire, voilà le dessein de la présente Conférence.

I

L'objet de la foi est une réalité. Considérée en effet dans le croyant, la foi est un surcroît d'intelli-

gence et dès lors une puissance de connaître (1). Or toute puissance de connaître, pour mériter son titre, doit, par son acte, atteindre l'être tel qu'il se montre dans l'univers. Sans cela, son effort est vain, sa dépense stérile : ne rien connaître, c'est ne pas connaître. Cette idée a toujours été celle de la saine philosophie. « *Objectum intellectus est ens*, l'objet de l'intelligence, c'est l'être », disait le plus grand maître de la Grèce. « La réalité connue, écrit de son côté saint Thomas, est l'objet de la connaissance, telle qu'elle existe en elle-même et en dehors de l'être connaissant, bien que la connaissance ne s'opère que par ce que la réalité connue prête d'elle-même au sujet connaissant » (2). En vous interrogeant, vous découvrirez en vous la même conviction : pour vous, comme pour tout homme sensé, les formes les plus diverses de la connaissance mettent en rapport avec l'être, en possession de l'être, car connaître c'est posséder et porter en soi ce que l'on connaît. Par l'intuition, par le jugement, par le raisonnement, par la science, nous entrons en relation avec les éléments variés dont se compose le monde; ils sont présents en nous avec leurs traits, leurs couleurs, et quand quelque aspect nous en échappe, nous confessons que notre connaissance est imparfaite et inachevée. Si donc la foi est un principe de connaissance, elle ne

(1) App. N. 1, p. 377.
(2 *De Veritate*, XIV, 8, ad 5^{um}.

vit pas d'ombres, elle ne court pas après une fiction, elle ne fait pas naufrage dans le néant: la réalité ne demeure pas, comme l'a prétendu un assez médiocre moraliste, « hors de son atteinte » (1).

Par suite, l'influence qu'exerce la foi et qu'elle puise dans son objet ne peut pas être attribuée à la seule imagination, à une sorte d'auto-suggestion dans laquelle l'homme, s'étant exalté lui-même, se crée des fantômes et leur prête un corps, une solidité qui leur manqueront toujours. Par suite encore, la religion catholique ne perd pas pied dans le vide: ses sentiments, son culte, ses prières, ses cris d'espoir, de douleur, d'amour, loin d'expirer au bord d'une terre qui se dérobe, rencontrent l'être saisi, affirmé par la foi, offert par elle à l'âme et au cœur. Ce n'est pas pour une chimère que nous travaillons, ce n'est pas à une chimère que nos docteurs et nos saints ont adressé leurs hymnes brûlantes, ce n'est pas sous l'empire d'une chimère que nous sacrifions des biens dont, comme les autres, nous étions instinctivement et opiniâtrement altérés, que nous nous exposons à l'ironie de tant de contradictions, à la colère de tant d'ennemis implacables : nous sommes entraînés jusqu'à l'effusion de notre sang par la réalité que la foi nous montre.

Parmi les philosophes contemporains, plusieurs concèdent que la foi trouve son objet dans le réel.

(1) Payot. *De la croyance*, p. 247. Cf. App. N. 2. p. 377.

Mais pour eux ce réel est le fond invisible des choses, ce qui se cache derrière les apparences, ce qui s'étend au delà des phénomènes, ce qui appuie le relatif et que le relatif postule impérieusement : c'est l'inconnaissable, dont on peut tout dire et dont il vaut mieux ne rien dire, car nous ne savons s'il diffère des effets qu'il produit, s'il entre dans la constitution essentielle des éléments visibles, s'il est l'âme de la nature, le principe immanent de ce grand et universel Devenir où se mêlent dans un effroyable chaos l'esprit et la matière, la liberté et la fatalité, le bien, le mal, le repos, le mouvement. Notre doctrine ne s'accorde point avec cette conception. L'objet de la foi est une réalité précise. Cette réalité ne se confond avec aucune autre; son essence, sa noblesse, son activité la distinguent du reste du monde, son nom est incommunicable, ne convient qu'à elle, ne désigne qu'elle (1).

Arrière donc l'erreur que nous avons signalée. Elle relègue la foi dans un royaume où il n'y a d'autre loi que le sentiment de chacun, d'autre règle d'expérience que le caractère propre de ses aspirations. Toutes les croyances y trouvent leur pâture, toutes les religions si diverses d'origine, d'idées, de formes, de culte s'y rejoignent pour communier à quelque chose de profondément vague, de confusément vivant où nous ne pouvons rien discerner de net, dont nous ne pouvons rien affirmer de certain,

(1) App. N. 3, p. 379.

car l'Inconnaissable demeure hors de notre portée et ne nous est accessible que par ses effets en nous et ses réactions sur nous.

L'objet de la foi est une réalité distincte de nous. Le subjectivisme renferme l'homme en lui-même. D'après lui l'esprit doit se contenter de saisir la forme et les états successifs de sa pensée, ou tout au plus de prendre conscience de ses rapports avec l'être extérieur sans pouvoir aller plus loin, puisqu'il n'entre rien en nous qui ne fasse partie de nous-mêmes, rien dans l'intelligence qui ne vienne de l'intelligence. Appliqué à la foi, ce système cherche dans le croyant la matière de la croyance : le monde auquel s'attache notre foi, après être resté enseveli dans les abîmes de la subconscience, se dégage progressivement du fond mystérieux de notre substance sous la poussée de nos besoins et de notre vie, s'élève peu à peu au souffle ardent de notre action intérieure, finit par se faire sentir au cœur et par se manifester à notre pensée. Nous n'entendons point ainsi les choses. A nos yeux la réalité dont se nourrit la foi existait avant nous, indépendamment de nous. L'univers pourrait retomber dans le néant, elle lui survivrait, l'humanité tout entière pourrait l'ignorer et la nier sans rien lui ôter de sa perfection. La foi, pas plus que la science, ne crée son objet, elle le suppose ; elle en vit, elle ne le fait pas vivre (1).

(1) App. N. 4, p. 380.

L'objet de la foi, c'est la plus auguste de toutes les réalités, c'est l'Être qui est à la source de tous les autres, qui les gouverne à sa guise, qui les tient en échec en se jouant et quand il le veut, qui les dépasse infiniment par la richesse de sa nature, par l'éclat de sa beauté, par la puissance et la fécondité inépuisable de son action : c'est le vrai Dieu. La foi, en effet, rencontre son objet dans ce qu'elle nous fait connaître : or, par tous ses efforts, elle tend à Dieu, elle établit des rapports qui enchaînent notre intelligence à Dieu. Toutes les énergies chrétiennes poussent l'humanité vers Dieu, mais le propre des trois grandes vertus dont la foi fait partie, c'est de nous unir à lui immédiatement. On les appelle théologales, parce que Dieu est le terme béni de la connaissance, de l'espoir, de l'amour dont elles sont le principe.

En Italie, au port d'Ostie, à l'automne, par un de ces soirs où la nature se plaît à verser les mélancoliques charmes de son silence et de son recueillement, Monique et Augustin, après les fatigues d'une longue route, s'étaient assis auprès d'une fenêtre et goûtaient ensemble les douceurs d'une ineffable méditation. Le soleil baissait à l'horizon, les flots étincelants sous l'ardeur de ses derniers feux venaient expirer sans bruit aux rivages apaisés qui leur servaient de ceinture. La brise commençait à souffler sur la côte et mêlait sa voix au sourd murmure des abîmes. Au firmament bientôt s'alluma la discrète

clarté d'étoiles sans nombre : de si grands spectacles n'arrêtèrent point l'attention des deux saints. Laissant les phénomènes qui captivent nos sens, franchissant les immensités où s'agitent les êtres livrés par la Providence à la dispute des hommes, distraite du présent, oubliant le passé, s'arrachant au souci de l'avenir, leur pensée quitta la terre, perça la voûte des cieux, pénétra tremblante et ravie aux régions où Dieu réjouit l'éternelle cité et offre à l'âme la lumière que l'espace ne renferme pas, la mélodie que le temps n'emporte pas, le parfum qui ne s'évapore pas, le pain dont on ne se rassasie pas, l'amour dont on ne se lasse pas. Un instant la mère et le fils touchèrent des lèvres de l'esprit la source de la béatitude.

Ainsi fait la foi : son premier coup d'aile nous transporte à travers les images, les symboles, les formules, les concepts dont elle se sert, au cœur de la Divinité. Suivez-la, elle ne s'inquiète que de Dieu, elle ne cherche que lui, elle fait de lui son tabernacle, elle goûte en lui son repos. Ecoutez-la, elle revient sans cesse au sujet qui l'intéresse à l'exclusion de tous les autres, elle ne parle que de lui, elle ne sort pas de la sphère remplie par lui. Dieu est donc l'objet de la foi, mais il l'est, comme l'enseigne saint Thomas, en sa qualité de Vérité première. En effet la vérité suit l'être, objectivement elle n'est que l'être considéré dans son rapport avec l'intelligence, s'unissant et s'adaptant à l'intelligence ; de là con-

cluons d'abord que connaître ce qui est, c'est connaître la vérité. *Verum est id quod est.* Lorsque vous affirmez qu'un de vos semblables saisit et dit la vérité, vous entendez qu'il saisit et qu'il dit ce qui est. En conséquence aussi la noblesse de la vérité dépend de la noblesse de l'être, *ratio veri sequitur rationem entis* (1), et la vérité à son suprême degré apparaît là où apparaît l'être à son suprême degré, *ubi invenitur maxime ens, invenitur quod est maxime verum* (2). Or l'être porté à son plus haut degré, c'est Dieu, donc enseigner que la foi a pour objet Dieu, c'est enseigner qu'elle a pour objet la vérité première et souveraine.

Cependant, la connaissance de Dieu n'est pas le privilège de la foi. L'Église le maintient avec une indomptable obstination : la raison par ses seules forces atteint Dieu dans son existence et dans certaines conditions de son existence. Quand elle est fidèle jusqu'au bout à ses principes, elle gravit l'échelle des créatures, elle rencontre au terme de son ascension leur sublime Auteur, et même elle détermine avec certitude des attributs qui lui conviennent exclusivement et qui le distinguent de ses œuvres. Ne le répétons-nous pas à chaque instant:

> Les cieux racontent la gloire de Dieu
> Et le firmament manifeste l'œuvre de ses mains,
> Le jour en instruit le jour,
> La nuit en donne connaissance à la nuit,

(1) *De veritate*, q. I, art. 1, ad 5^um.
(2) *Ibid.*

Ce n'est pas un langage, ce ne sont pas des paroles
Dont le son ne soit pas entendu,
Leur retentissement parcourt toute la terre,
Leurs accents parviennent aux extrémités du monde (1).

Il n'est pas une lumière qui ne révèle quelque chose de ses ineffables clartés, pas un mouvement qui ne mène à son immuable réalité, pas une heure qui ne rappelle son éternité, pas une sagesse ni une bonté qui ne publie sa sagesse supérieure et son inénarrable bonté. Dieu n'est donc pas, semble-t-il, l'objet propre de la foi, puisqu'il fait à la philosophie le même insigne honneur ?

Il convient, Messieurs, pour mieux résister au vent d'agnosticisme qui souffle sur notre génération, d'affirmer que l'esprit est capable de suivre des voies le conduisant à Dieu. Mais il y a en Dieu deux sortes de vérités qui sont les unes du ressort de la raison, les autres du ressort de la foi. « L'Église catholique, dit le Concile du Vatican, a toujours professé et professe qu'il y a deux ordres de connaissance distincts non seulement par leur principe, mais encore par leur objet : par leur principe, car nous connaissons dans l'un au moyen de la raison naturelle, dans l'autre au moyen de la foi divine ; par leur objet, car outre les choses que la raison naturelle peut atteindre, il est des mystères cachés en Dieu qui sont proposés à notre foi » (2).

(1) *Psaume* XVIII.
(2) *Const. Dei Filius*, c. IV, 1.

La raison peut découvrir toutes les vérités que les créatures lui apprennent de Dieu, et en soi la foi suppose ces vérités qui n'entrent pas dans son domaine spécial. J'ai dit en soi, car, à défaut de la raison, la foi intervient pour nous en assurer la possession. Que de choses, en effet, sont en elles-mêmes à la portée de la vision, que cependant nous ne voyons pas, que nous n'abordons que grâce à la foi humaine. Beaucoup d'entre nous n'ont point vu Jérusalem, bien que la vision en soit possible et facile. Pourtant des rapports de connaissance se sont établis entre notre esprit et cette cité. Nous concevons celle-ci telle qu'elle est. Point de doute : elle existe, elle est située à l'Orient du monde ; notre pensée suit le cours de ses rues, contemple ses monuments, ses collines, ses sanctuaires. Quelle puissance a mis notre intelligence en relation avec la patrie de Jésus? C'est la foi humaine. De même dans l'ordre religieux, des vérités, en soi accessibles à la philosophie, peuvent être du ressort de la foi surnaturelle qui supplée la raison et les fait connaître sûrement, promptement, sans mélange d'erreur à ceux qui, livrés à leurs seules forces naturelles, ne les auraient pas connues ou les auraient mal connues.

Mais en jouant ce rôle, la foi ne remplit pas son essentielle mission. Son office propre est de nous faire connaître ce qui échappe à l'expérience des

sens, ce que n'a pu, ce que ne pourra jamais atteindre l'esprit créé, abandonné à lui-même. *Quæ autem nec corporeo sensu experti sumus, nec mente assequi valuimus aut valemus, eis sine ulla dubitatione credenda sunt* (1).

Il y a en Dieu un mystère de vie intérieure, d'action cachée, de politique profonde qui refuse de se livrer à quiconque n'a pas la foi. « Nous prêchons parmi les parfaits, dit saint Paul, une sagesse qui n'est pas de ce siècle, ni des princes de ce siècle dont le règne va finir. Nous prêchons la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu, avant les siècles, avait résolu pour notre gloire de nous communiquer, sagesse qu'aucun des princes de ce siècle n'a connue... Ce sont, comme il est écrit, des choses que l'œil de l'homme n'a point vues, que son oreille n'a point entendues, qui ne sont point montées en son cœur, des choses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment » (2).

A ces mots de mystère, de vérités surnaturelles vous verrez une partie de nos contemporains sourire de dédain et de pitié. Peut-être vous-mêmes, habitués à vivre dans des cercles où l'on réfléchit peu, où l'on nie audacieusement; serez-vous tentés d'afficher votre répugnance à l'endroit de la doctrine chrétienne? Je vous le demande, ce sourire

(1) S. Augustin. *Enchiridion. De Fide, Spe et Charitate*, I, 1.
(2) I *Corinth.*, II, 6-10.

convient-il à des êtres qui savent si peu ? Cette attitude n'est-elle pas déplacée de la part de ceux qui parlent sans cesse d'Inconnaissable, qui sont obligés de saluer au delà du relatif l'océan de l'absolu sans pouvoir y entrer, au-dessus des étoiles les sommets de la réalité sans pouvoir y monter? Notre raison n'a qu'un moyen de connaître Dieu : les créatures. Pouvons-nous juger de la perfection totale de Dieu par la perfection de son œuvre ? Il faudrait pour cela que Dieu y eût épuisé toute sa fécondité, que le monde fût aussi vivant, aussi grand, aussi beau que lui. Il ne l'a pas fait, il ne pouvait pas le faire sans se reproduire lui-même en dehors de lui-même, ce qui est contradictoire. Dès lors, il reste dans l'Éternel un foyer de vie qui ne s'est pas manifesté dans la nature. Au seuil de ce foyer, la raison à jamais déconcertée s'arrête, chancelle, succombe. Dieu est un : s'il est un, est-il condamné à une effroyable solitude? On l'appelle l'acte pur, cet acte est il stérile ? S'il est fécond, quel est le fruit de sa fécondité? Quels desseins forme Dieu par le travail de sa pensée infinie ? Quel but suprême et grandiose poursuit Dieu dans sa politique sacrée? Pourquoi en dernière analyse tant de larmes dans nos yeux, tant de tribulations dans nos âmes, tant d'ineffables douleurs sur la terre ? Que la sagesse humaine parle, qu'elle apporte enfin une réponse satisfaisante aux questions qui se pressent sur nos lèvres lassées ! Ou bien

elle s'engage dans des spéculations incohérentes qui révoltent notre bon sens, ou bien elle garde un silence qui désespère nos cœurs. Quand elle est aux abois, la foi commence son œuvre d'illumination. *Ubi defecit ratio, ibi est fidei ædificatio* (1). Ce que la raison ne trouve pas, la foi le découvre, où la première échoue, la seconde triomphe. *Quod humana ratio non invenit, fides capit : et ubi ratio deficit, fides proficit* (2). La voilà la grande victoire de la foi sur le monde : elle soulève un peu le voile qui nous cachait complètement le mystère intérieur de la vie suprême, elle nous conduit plus loin que la science, elle atteint au delà des spectacles visibles, au delà des essences finies la beauté souveraine. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Elle admire cette Unité si solide que le nombre n'y peut apporter de division, cette Trinité si parfaitement distincte que l'unité n'y met pas de confusion. Elle contemple le Père, principe et source inépuisable de Divinité, le Fils, image parfaite du Père, l'Esprit, torrent de feu, baiser mutuel du Père et du Fils. Elle s'attache à l'opération substantielle qui, ouvrant en quelque sorte le sein du Père, donne naissance au Fils, à la procession d'où émane l'Esprit égal au Père et au Fils. Elle commence à épeler le livre de vie, elle nous initie aux desseins du Très-Haut, au secret du

(1) S. Augustin, Sermo ccxlvii, 2.
(2) S. Augustin, Sermo cxv, 1.

plan grandiose dont sa Providence poursuit la réalisation et des moyens qu'il emploie pour en assurer l'exécution. Elle n'ignore ni le triomphe qui devra clore le temps et inaugurer l'avenir sans fin, ni le sort réservé aux saints, ni le supplice préparé aux criminels. Dieu, Messieurs, considéré dans le secret intime de son être, est donc l'objet unique de la foi.

Mais la foi ne se renferme pas, me direz-vous, dans le champ de la Divinité. Elle s'étend à tout un système de choses, d'événements, d'institutions qui tiennent une place et jouent un rôle. L'humanité de Jésus-Christ, l'Église, les sacrements retiennent son attention. C'est vrai, Messieurs, cependant ne vous y trompez pas, la foi ne s'intéresse à tout cela que dans la mesure où tout cela se rapporte à Dieu. « Si nous considérons, dit saint Thomas, matériellement les choses que nous croyons, nous constatons qu'outre Dieu il y en a beaucoup d'autres. Mais nous ne leur accordons notre assentiment qu'autant qu'elles se lient à Dieu, comme des effets produits par lui et destinés à servir notre ascension vers la béatitude qui est en lui. Ainsi la médecine, ayant la santé pour objet, envisage tout au point de vue de la santé. » De sorte que l'objet de la foi, c'est Dieu dans le mystère de son Unité et de sa Trinité; Dieu dans le mystère de son Incarnation, Dieu dans le mystère de sa Rédemption, Dieu dans le mystère

de la vocation, de la justification, de la glorification des âmes par la grâce et par les sacrements : partout, en toutes choses, toujours, la foi cherche le mystère de Dieu. Dans le temple du monde, elle franchit les parvis où règne la matière et où se plaisent les sens, le sanctuaire où séjournent les âmes et les anges, où le Créateur apparaît lui-même comme principe et comme fin, comme maître et législateur, comme juge, rémunérateur et vengeur de l'ordre naturel, elle pénètre au Saint des Saints où réside la Trinité, elle contemple le reflet de sa face, le rayonnement de sa gloire, l'action de chacune des Personnes. Le Verbe dans l'Incarnation envahit l'humanité, s'enchaîne à elle par d'indissolubles nœuds ; la foi se repose dans la contemplation de cette humanité tout imprégnée de la Divinité, toute resplendissante de la beauté de l'Éternel. L'Esprit travaille dans l'effusion de la grâce, dans les Sacrements, dans l'Église, l'œil de la foi le regarde opérant par l'eau, dans l'onction, dans les paroles sacrées qui servent d'instrument à sa puissance et de canal à la communication de sa vertu. Il saisit et il transfigure les éléments, il donne à toute la création une forme, une direction, un tour surnaturels afin de les pouvoir rapporter secrètement à la fin dernière de l'humanité. C'est à cet aspect que la foi s'attache partout. De sorte qu'elle se meut dans le divin, qu'elle se nourrit, qu'elle s'abreuve, qu'elle s'enivre de divin, qu'elle vit de la Vérité première, c'est-à-dire de

Dieu considéré en lui-même ou dans les effets de sa surnaturelle puissance et de son éternelle bonté.

II

Avoir la foi, c'est posséder une puissance de connaître dont l'objet est la Vérité première, c'est-à-dire Dieu considéré dans sa vie intérieure, dans ce mystère sublime qui dépasse la raison et reste hors de sa naturelle portée.

Par quelle voie la foi entre-t-elle en communication avec son objet?

Est-ce par la voie de l'évidence? Suffit-il que Dieu ait renforcé notre intelligence par la foi pour que nous déchirions le voile qui cache son essence, pour que nous devenions capables de contempler à découvert le spectacle de sa grandeur et de sa beauté ? Non, Messieurs. L'assentiment que nous donnons aux choses de la foi n'est ni le fruit de l'intuition, ni l'effet du raisonnement. Par l'intuition, les réalités sont en quelque sorte dans nos yeux, dans notre esprit, nous les contemplons à leur propre lumière. Par le raisonnement, nous les atteignons à la clarté du principe qui les manifeste en projetant sur l'inconnu les clartés du connu. Mais qu'elle accompagne l'intuition ou le raisonnement, l'évidence n'éclaire pas les sentiers de la foi. « Quand la raison illuminée par la foi, dit le Concile du Vatican, cherche avec soin, piété, discrétion, elle ac-

quiert, par ce don de Dieu, quelque intelligence très fructueuse des mystères, tant par l'analogie des choses qu'elle connaît naturellement, que par la liaison des mystères entre eux et avec la fin dernière de l'homme. Cependant, jamais elle n'est rendue capable de les pénétrer comme celles qui constituent son objet propre (1). » La foi ne fait pas voir, elle fait croire : croire et voir sont deux actes essentiellement distincts, essentiellement incompatibles, on ne voit pas ce que l'on croit, on ne croit pas ce que l'on voit; la foi s'exerce dans l'ombre, la vision n'est possible qu'au grand jour. La réalité à laquelle nous adhérons sans hésitation, que nous affirmons par toute notre vie, pour laquelle nous sommes disposés à tout sacrifier et à mourir, reste opiniâtrement ensevelie dans l'obscurité.

Pourquoi donc y croyons-nous?

Parce que, Messieurs, si elle ne se montre pas, dans la nuit elle parle, son verbe retentissant à nos oreilles se fait reconnaître à des signes certains, et attache notre esprit à ce qu'il nous enseigne. Ce verbe nous prête ses ailes puissantes et nous permet d'effleurer, de toucher, d'étreindre le mystère de la Vérité première dans une sécurité absolue. Nous croyons à la Trinité parce que Dieu nous l'a révélée; nous croyons à l'Incarnation et à la Rédemption parce que Dieu nous les a révélées;

(1) *Const. Dei Filius*, ch. IV.

nous croyons à l'existence de la grâce, à la vertu des sacrements, à la mission surhumaine de l'Église en nous appuyant uniquement sur la parole affirmative de Dieu. Cette parole n'ôte pas complètement le voile qui nous cache la substance de la Vérité surnaturelle : les mots dont se sert la Révélation nous sont intelligibles, ils ont un sens que nous saisissons, mais le rapport qui les unit nous échappe. Ainsi, même quand Dieu s'est prononcé, le mystère demeure, la vision est réservée à l'autre vie. « Par nature, dit encore le Concile du Vatican, ces divins mystères dépassent tellement l'entendement créé, qu'après avoir été communiqués par la Révélation et reçus par la foi, ils restent néanmoins couverts du voile de la foi elle-même et enveloppés d'une sorte de nuage, tant que nous demeurons éloignés de Dieu par cette vie mortelle, car *nous marchons dans le chemin de la foi et non dans celui de la vision* » (1). Il faut donc en prendre notre parti, ni avant, ni après la Révélation, la foi ne voit son objet. Nous croyons Dieu sur parole, nous adhérons fermement à tout ce qu'il nous enseigne, parce qu'il nous l'enseigne.

Plusieurs se scandalisent de constater que la raison soit obligée, dans les questions qui nous importent le plus, de se livrer complètement à autrui. Messieurs, n'en sommes-nous pas là sur la plupart

1. Concile du Vatican. *Const. Dei Filius*, ch. IV.

des terrains ? En dehors des idées évidentes par elles-mêmes et qui s'imposent impérieusement par la force de leur lumière, ne vivons-nous pas de foi ? Nous regardons comme certains les événements de l'histoire, pourquoi ? Parce que d'autres les ont vus et nous les ont racontés. Nous ne doutons pas de l'existence de pays lointains que pourtant nous n'avons ni explorés, ni abordés, pourquoi ? Parce que d'autres les ont visités et nous les ont dépeints. Nous ne nous défions pas des sentiments de ceux qui nous aiment. Avons-nous donc pénétré dans leur cœur ? Non, notre confiance est tout entière fondée sur leur affirmation. Nous nous reconnaîtrions insensés si nous n'adoptions pas les principales conclusions des savants, des philosophes : cependant nous n'avons point assisté aux analyses, aux expériences décisives des premiers, nous n'avons pas suivi les derniers dans le dédale des syllogismes qui permettent de descendre des principes à leurs conséquences, ou de remonter des conséquences aux principes. Les sages et les savants parlent, écrivent, nous les croyons sur parole. Que le champ de notre connaissance serait étroit, s'il ne s'étendait au delà de ce que nous apercevons par nous-mêmes ! La plupart des réalités dont nous sommes convaincus, nous les connaissons par le témoignage des autres, nous les voyons par les yeux, nous les entendons par les oreilles, nous les saisissons par les mains, nous les comprenons par l'esprit de ceux qui affirment les avoir vues, enten-

dues, touchées, comprises. Quoi d'étonnant si nous en sommes au même point au sujet de la réalité la plus auguste, de la vérité la plus sublime qu'il nous soit donné de connaître sur la terre?

La parole de Dieu est donc la raison de notre assentiment à la vérité surnaturelle. En nous confiant à cette parole, nous n'avons rien à craindre, car Dieu ne peut pas errer, Dieu ne peut pas mentir.

L'homme est capable de connaître la vérité, puisqu'il est intelligent. C'est ce qui l'élève au-dessus des êtres inférieurs répandus autour de lui. Il la connaît même toujours dans une certaine mesure. S'il en était autrement, il ne mériterait plus son nom, il sortirait pour ainsi dire de son espèce, il s'abaisserait au rang des créatures sans raison. Mais parce qu'il ne possède qu'une intelligence bornée, parce qu'il ne possède que la plus infirme des intelligences, il est exposé à l'erreur, il peut se tromper et il se trompe. Les apparences le déroutent, les sens l'abusent, l'imagination le joue, les passions l'aveuglent, son esprit sépare ce qui est uni, unit ce qui est séparé, lie par des relations de cause à effet des êtres, des événements qui se succèdent dans le temps ou qui sont juxtaposés dans l'espace sans dépendre en aucune façon les uns des autres, il regarde comme réel ce qui est fictif, comme fictif ce qui est réel, il est victime d'illusions, de mirages, de suggestions, d'hallucinations. Aussi sa parole la

plus sincère est-elle un fragile appui, on est obligé de n'y croire qu'avec réserve et circonspection. Dieu ne se trompe jamais : d'un seul regard, il embrasse tout ce qui est et tout ce qui peut être. L'ensemble ne lui échappe pas plus que les détails, les phénomènes lui apparaissent aussi lumineusement que les substances ; il pénètre aux derniers replis des choses qui sont ce qu'il pense qu'elles sont. Il lit en sa propre nature comme dans un livre ouvert, sans que rien puisse se dérober à la puissance de sa vision. Point de distraction, point d'oubli, point d'ombre, point d'incertitude dans son jugement intime. Sa science est vaste, parfaite comme son être, ou plutôt c'est son être même avec lequel elle ne fait qu'un. De ce côté donc, point de déception à redouter.

L'homme peut connaître la vérité, il peut aussi la dire et souvent il la dit. Répandre la lumière, à ceux qui l'ignorent la montrer dans sa pure beauté, voilà pour l'âme noble et loyale la plus haute vocation. Hélas! l'homme ne livre pas toujours la vérité qu'il connaît ; il ne se contente pas de la taire, à chaque instant il la trahit et il ment. C'est assez qu'il soit sous l'empire d'une passion, d'un intérêt, pour dissimuler sa pensée, nier ce qu'il sait vrai, affirmer ce qu'il sait faux. Sur ses lèvres les faits se défigurent, se transforment, grossissent, diminuent, se mutilent : il peint les choses les plus ternes sous de vives couleurs, il

voile les choses les plus éclatantes sous des teintes mortes; avec une habileté infernale, avec une brutalité barbare, il multiplie les promesses, résolu à ne pas les tenir, il se dédit, il se parjure, il nous trompe, il nous égare, il nous perd. Que de fois nous l'avons surpris employant pour nous induire plus efficacement en erreur la douceur, la flatterie, l'audace, la violence! Que de fois il a caché sous des mots suaves la perfide antipathie de son cœur, sous la tendresse d'un baiser la haine intérieure qui l'exaspérait contre nous Être déçu, être dupe, être trompé par ceux que nous avons aimés, à qui nous nous sommes livrés, consacrés, immolés, c'est la suprême épreuve de la vie, l'épreuve qui ouvre dans l'âme des blessures inguérissables et toujours saignantes, l'épreuve qui décourage, et qui tue. Et chacun de nous constate en lui une tendance à mentir par faiblesse, par légèreté, par orgueil, par ambition : ce qui a permis au prophète de prononcer cet arrêt humiliant pour nous : *omnis homo mendax*. Dieu n'est pas comme l'homme, il ne ment pas. *Deus non quasi homo, ut mentiatur* (1). Il ne peut pas mentir, car mentir suppose une imperfection qui ne se concilie pas, qui ne se conciliera jamais avec sa perfection. Le mensonge est toujours une bassesse et Dieu est toujours grand, toujours noble. Sa bouche est toujours pleine de vérité,

(1) *Nombres*, XXIV, 19.

son geste exprime infailliblement la vérité, son action, ses procédés projettent sur toutes choses une éblouissante vérité : il est la vérité quand il pense, il est la vérité quand il parle; il n'y a pas, il ne saurait y avoir d'écart entre les choses et sa pensée, entre sa pensée et sa parole. Il ne trompe pas ses amis; écoutez-le :

> Je ne changerai pas ce qui est sorti de mes lèvres,
> J'ai juré une fois par ma sainteté,
> Je ne mentirai pas à David
> . . . . . ,
> Le témoin qui est dans le ciel est fidèle (1).

En cette nuit mémorable qui précéda sa mort, avec quelle tranquille possession de lui-même, Jésus remontant la vallée du Cédron, le long des collines plantées de jardins et de vignes, ne disait-il pas à ses apôtres dans la touchante effusion de sa tendresse : « Tout ce que j'ai appris dans le sein du Père, je vous l'ai fait connaître » (2)?

Dieu ne trompe pas ses ennemis : comme aux autres, il leur prodigue ses oracles illuminateurs. Pendant la fête des tabernacles, ses adversaires l'épient pour le surprendre, l'interpellent pour le confondre; le Sauveur se venge en leur répondant ouvertement : « Mon jugement est digne de foi... Moi, je dis ce que j'ai vu chez le Père... Puisque je vous enseigne la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas » (3)?

(1) *Ps.*, LXXXVIII, 36, 38.
(2) S. JEAN, XV, 15.
(3) *Ibid.* Cf. App. N. 5, p. 381.

Je me sens soulagé en entendant ces discours qu'une infaillible probité inspire. Il est si dur de se défier, de suspecter, de douter. Je me laisse emporter au gré des ondes pures de la divine Révélation. Je n'en vois pas le fond, que m'importe : l'océan sur ses profondeurs insondables ne conduit-il pas au port les barques légères, les navires majestueux, qui comme des atomes flottent en ses espaces presque infinis? Sûr, en suivant la lumière du monde, de ne point sombrer dans les abîmes, sûr, en devenant le disciple du Maître céleste, en demeurant sous sa parole, de trouver la vérité, je m'abandonne sans résistance. Le livre de vie contient des obscurités, je n'en suis point révolté. Il est débordant de vérité, je le lis et je crois. Qu'il m'affirme la fécondité de mes souffrances, la gloire éternelle de mon avenir, la béatitude sans ombre de mon âme délivrée, je crois. Qu'il me raconte le passé, qu'il me peigne le présent, qu'il m'annonce l'avenir, je crois, sachant bien que les choses ont été, sont, seront sans faute ce qu'il dit qu'elles ont été, qu'elles sont ou qu'elles seront. Que Dieu m'entretienne des mystères ensevelis dans son être, dans sa pensée, dans son vouloir, ou des mystères qui s'accomplissent en moi par son action, je crois ; et en croyant je ne sors pas du royaume de la vérité : je suis lié à la vérité première qui est par la vérité première qui me parle et m'instruit. Bienheureuse captivité qui m'affranchit ; glorieux repos qui m'arrache à mes dévorantes inquiétudes et me fait

asseoir à l'école du Précepteur assez savant pour ne jamais errer, assez sincère pour ne jamais tromper!

Votre esprit n'est peut-être pas satisfait, Messieurs. Ah! me dites-vous, si Dieu m'avait parlé à moi-même, si le son de sa voix avait frappé directement mes oreilles, je n'hésiterais pas, je m'inclinerais devant l'autorité de ses leçons. Mais j'ai entendu Abraham, Moyse, David, Isaïe, Daniel, Paul, Jean, l'Église, le Pape, les Pontifes, les Apôtres: je n'ai pas entendu Dieu.

Eh bien! oui, la parole de Dieu nous est parvenue par l'intermédiaire d'êtres semblables à nous. La Providence lie par une hiérarchie la société des créatures raisonnables. Dans l'ordre naturel, elle charge certains hommes d'instruire les autres. L'enfant apprend à l'école de sa mère, l'ignorant à l'école du savant, le disciple à l'école du maître. Dans l'ordre surnaturel, elle ne procède pas autrement. Dieu choisit des sujets : directement il les inspire en éveillant au fond de leur esprit des idées que par eux-mêmes ils n'eussent jamais découvertes, des jugements que leur initiative n'eût jamais formés. Il leur parle, il les initie à ses secrets. Mais sa volonté est d'éclairer par eux la multitude, il poursuit un but éminemment social, il se révèle aux uns afin de se révéler par eux aux autres. De peur qu'en passant de leur intelligence à leurs lèvres sa doctrine se perde ou se corrompe, il les fait dire ce qu'il a voulu faire

connaître à l'humanité altérée de vérité. Il est dans leur âme, il est dans leur bouche, il se sert d'eux comme d'instruments; il emprunte leur esprit, leurs lèvres, leur plume pour communiquer au monde son Verbe sauveur. Aussi quand il se manifeste, il s'adresse à tout un peuple par leur intermédiaire :

> Écoute, Israël, les commandements de vie,
> Prête l'oreille pour apprendre la prudence (1).

Il appelle tout l'univers pour entendre ses oracles :

> Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille,
> Car Jéhovah parle (2).

Il signifie aux élèves de son choix que leur rôle sera de transmettre au monde ses discours et ses volontés. Moyse paissait les troupeaux de Jethro dans le désert de l'Horeb, parmi ces monts dont les sommets successivement se couronnent de neige, s'enveloppent de vapeurs, deviennent terribles par les orages qui s'y déchaînent pour resplendir l'instant d'après sous les feux d'un soleil empressé à les dorer depuis des siècles. Soudain, dans le silence de la solitude, il vit un buisson qui brûlait sans se consumer. C'était le symbole de l'Être qui vit de lui-même et trouve éternellement dans sa substance le principe de sa lumière et de son amour. Le pasteur s'approcha pour mieux contempler ce grand spectacle. Alors Dieu : « N'approche pas d'ici, ôte tes

(1) Baruch, III, 9.
(2) Isaïe, I, 2.

sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte. Je suis le Dieu de ton Père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob... Va, je t'envoie au pays des Pharaons pour délivrer les enfants d'Israël... Tu leur diras : Celui qui est m'envoie vers vous... » Moyse s'excusa : « Ah ! s'écria-t-il tremblant, je ne suis pas un homme à la parole facile, et cela dès hier, et dès avant-hier, et mieux encore depuis que vous parlez, j'ai la bouche et la langue embarrassées. » — Jéhovah lui dit : « Qui a donné la bouche à l'homme, et qui rend muet ou sourd, voyant ou aveugle ? — Va donc, je serai avec ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu devras dire » (1).

Après des courses en Galilée, Jésus appela près de lui ses douze apôtres et leur traça les devoirs de leur mission : « Partout sur votre chemin, leur dit-il, annoncez que le royaume des cieux est proche... Lorsqu'on vous livrera, ne pensez ni à la manière dont vous parlerez, ni à ce que vous devrez dire : ce que vous aurez à dire vous sera donné à l'heure même, car ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous (2)... Je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront ni répondre, ni résister » (3). De fait, jamais les Apô-

(1) *Exode*, IV.
(2) S. MATHIEU. X, 19-20.
(3) S. LUC, XXI, 15.

tres ne prêchaient d'eux-mêmes, ils prêchaient sous la pression de l'Esprit, ils enseignaient ce que l'Esprit leur inspirait d'enseigner. C'est donc bien Dieu qui par eux nous parle et nous révèle les merveilles de sa science, de sa grandeur et de sa bonté.

Depuis longtemps, il est vrai, les prophètes et les apôtres sont muets, le souffle de la mort a dispersé leurs cendres et leur céleste Maître est rentré dans le silence. Leurs oracles ont passé par des bouches sans nombre avant d'arriver jusqu'à nos oreilles. « Quoi, s'écriait Rousseau, toujours des témoignages humains ! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ! Que d'hommes entre Dieu et moi ? » Je le sais, Messieurs, mais il en est ainsi de tous les biens que la magnificence divine nous assure. Dieu nous les fait parvenir par des intermédiaires de notre race : avant d'arriver jusqu'à nous, le sang, les héritages, les idées, les sentiments ont passé par des générations sans nombre. C'est que Dieu n'a pas seulement voulu s'attacher ses créatures, il a voulu aussi les unir entre elles par l'amour. Le meilleur moyen de réussir était de faire que chaque individu fût redevable de sa fortune matérielle, intellectuelle, morale à d'autres individus, que le présent fût redevable de sa fortune à tout le passé. On aurait mauvaise grâce à répudier un principe auquel aujourd'hui l'idée de solidarité, base, dit-on, de tout

l'ordre social, emprunte sa valeur. La Providence n'a pas changé ses dispositions, quand il s'est agi des biens surnaturels. Dans le dessein d'établir entre les âges une chaîne de plus ardente dilection, elle a décrété que la grâce et la lumière se transmettraient des hommes aux hommes. Mais plus encore pour ces biens que pour les autres, Dieu a pris ses précautions afin que sur les chemins du temps cet héritage, le plus précieux de tous, ne fût ni dissipé, ni détourné de sa destination. Lorsque notre véracité, pourtant sujette à la défaillance, est en jeu, nous ne supportons pas qu'on nous attribue des propos que nous n'avons pas tenus ou que l'on répète nos paroles en les altérant, nous démentons, nous rectifions avec indignation. Dieu est plus jaloux encore de sa parole, il ne l'abandonne point aux caprices de l'homme.

Il veille sur elle avec une susceptibilité ombrageuse : il prend les moyens de la garder dans sa pureté, de lui conserver sa force première afin qu'elle se transmette de siècle en siècle, sans se corrompre, sans s'affaiblir (1).

Quand Moyse refusa la mission qui lui était confiée à l'Horeb, Dieu lui dit : « N'y a t-il pas ton frère, le lévite Aaron ?... Tu mettras mes paroles dans sa bouche, et moi je serai avec ta bouche et avec sa bouche... C'est lui qui parlera pour toi au peuple, il te servira de bouche et tu lui seras un

(1) App. N. 6, p. 382.

Dieu... Et Aaron rapporta au peuple toutes les paroles que Dieu avait dites à Moyse » (1) Jésus-Christ, ressuscité, touchait au terme de son séjour sur la terre et s'apprêtait à remonter vers son Père. A sa demande, les Apôtres et plus de cinq cents disciples s'étaient réunis au sommet d'une montagne de Galilée pour recevoir ses dernières instructions et ses adieux. Le Maître apparut, s'approcha de la foule tremblante d'émotion : « Toute puissance, dit-il, m'a été donnée dans le ciel et sur la terre, allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé : et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (2). Vous l'avez compris, Messieurs, dans ces textes, Dieu et son Fils annoncent qu'ils seront dans la bouche d'Aaron, le grand prêtre de la foi antique, dans la bouche des apôtres et de leurs successeurs, les pontifes de la foi nouvelle, non pas toujours pour leur communiquer de nouvelles révélations, mais au moins pour y maintenir dans sa première pureté la parole qu'Ils ont inspirée jadis aux élus de leur choix et qui doit appuyer la croyance de toutes les générations.

Dieu veille sur sa parole pour lui conserver sa force. En circulant de bouche en bouche, elle ne s'use pas, elle ne vieillit pas, elle a gardé toute sa vigueur. Les

(1) *Exode*, IV.
(2) S. MATTHIEU, XXVIII, 17-20.

systèmes tumultueux essaient en vain de la couvrir et de l'étouffer, elle les domine comme la foudre domine le bruit des grandes eaux : *vox Domini super aquas multas.* Les géants de la science s'efforcen de l'arrêter, elle les brise comme les cèdres du Liban et elle passe, *vox Domini confringentis cedros.* On essaie de faire autour d'elle le vide pour l'empêcher de parvenir aux peuples, elle franchit les solitudes en les ébranlant, *vox Domini concutientis desertum.* On charge de fer ses hérauts, elle ne se laisse point enchaîner, elle rompt toutes les entraves, *verbum Dei non est alligatum* (1). Elle passe de génération en génération, elle arrive jusqu'à nous, elle éclate comme au commencement jeune, vive, pleine de puissance et de majesté, *vox Domini in virtute*, *vox Domini in magnificentia* (2). Voilà pourquoi, qu'elle nous parvienne sur les lèvres de Pierre, sur celles de Léon ou de Pie, nous crions, imitant les Pères de Chalcédoine : Dieu a parlé par Pierre, Pierre a parlé par Pie ou par Léon, et nous croyons à la Vérité première qui nous parle et qui a droit d'être crue, car elle est infaillible et elle ne trompe pas.

Loin de limiter le champ de nos connaissances, la foi l'étend, et son domaine est immense. *Fides*

(1) II *Timothée*, II, 9.
(2) *Ps.*, XXXVIII.

magna possessio est. Il est des esprits qui s'arrêtent au vestibule de la création, ils vivent à la surface des choses, leur pensée errante en suit les mobiles reflets, sans essayer de pénétrer plus avant. Je les plains : leur vision ne dépasse guère l'enceinte de la matière. D'autres vont plus loin, derrière les apparences ils découvrent les substances, derrière le monde physique, le monde spirituel, derrière les créatures ils aperçoivent le Créateur. La foi est encore plus audacieuse, elle ouvre à l'âme d'immenses horizons sur l'Infini, sur sa nature, sur ses volontés, sur ses plans de justice, de miséricorde et de bonté. Les révélations auxquelles s'attachent ses yeux élucident une multitude de problèmes que la raison résolvait mal et péniblement, apportent le mot des énigmes qui auraient toujours désespéré notre sagesse. La vie de la pensée sous cet afflux de vérités s'est complètement renouvelée, et lorsque la science et la foi unissent leurs efforts avec loyauté, on voit se former une magnifique synthèse et se dresser un monument intellectuel d'une incomparable grandeur, d'une resplendissante beauté, un temple dont les fondements reposent sur la terre, dont la flèche perce la nue et atteint l'Être souverain. Les vérités de second ordre s'étagent dans une harmonieuse hiérarchie et offrent leur service à la vérité suprême, un accord parfait s'établit où s'unissent la voix de l'homme et la voix de Dieu.

A mesure que l'on monte on respire plus largement, l'angoisse du doute s'évanouit dans le repos d'une certitude plus inébranlable, car tandis que les connaissances naturelles puisent la force de leurs convictions au témoignage faillible des sens et de l'intelligence finie, la foi emprunte le motif de son assentiment à la Vérité première qui ne se trompe pas et qui ne ment jamais. Sans doute les mystères révélés restent obscurs, l'évidence n'illumine pas les voies du croyant. Mais la science humaine à ses débuts est soumise à la même épreuve; on est obligé, comme le disait le Philosophe, de partir de la foi du disciple pour s'élever à la science du maître. Rien d'étonnant si la Vérité première ne se manifeste que progressivement, si, étant à l'état d'enfance, nous n'apercevons pas les clartés réservées à l'âge adulte. Patience! L'heure n'est pas loin où le soleil dégagé des pâles vapeurs de l'aube se montrera dans sa rayonnante gloire : la foi du présent est grosse des visions de l'avenir, son dernier acte sur la terre, animé par l'ardeur de l'espérance et par le feu de la charité, brisera l'écran qui nous cache la vie suprême, et nous contemplerons face à face, au grand jour de son essence même, la lumière éternelle. *In lumine tuo videbimus lumen.*

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DU CARACTÈRE RAISONNABLE DE LA FOI

SOMMAIRE

La dernière conférence suppose que Dieu a parlé. Dieu a-t-il parlé ? Sommes-nous obligés *a priori*, sans examen, de tenir pour certain le fait de la Révélation, de regarder la doctrine du Christianisme comme le produit de cette action surnaturelle. — Opinion erronée de Lamennais. Enseignement de l'Eglise : Le fait de la Révélation est possible, la révélation chrétienne apporte avec elle les preuves convaincantes de son origine céleste et notre croyance est en tout conforme à la raison, p. 53-55.

I

1. — L'Eglise estime déraisonnable quiconque adhère à la révélation sans être convaincu que cette révélation émane de Dieu. Elle exige que chacun, avant de se prononcer, se persuade par la raison que l'Eternel a réellement parlé à nos pères Textes à l'appui de cette affirmation, p 55-56.

2. — Les rationalistes répètent que la Révélation est impossible.

a) Condamnation de cette erreur par le Concile du Vatican, p. 57.

b) Condamnation de cette erreur par la logique. Dieu est naturellement le Maître de toutes les intelligences créées parce qu'il sait tout. L'impossibilité de la Révélation ne vient pas de lui. Elle ne vient pas des objets qu'il nous montre, objets qui en eux-mêmes sont souverainement intelligibles. Elle ne vient pas de nous, parce que Dieu a le moyen d'augmenter et de transformer notre force intellectuelle, p. 57-60.

c) La Révélation s'harmonise avec l'ordre universel qu'elle achève. Besoin qu'ont ceux qui savent de communiquer leur savoir. Raisons qui pressent Dieu de nous ouvrir le sanctuaire de sa sagesse. Loi admirable qui pousse quiconque sait à instruire ceux qui ne savent pas, p. 61-63.

3. — L'humanité a cru à la réalité et par suite à la possibilité de la Révélation divine. Idée du vulgaire et des sages sur

cette question. Force de l'universalité de ce témoignage. Prétention insensée, isolement de ceux qui essaient d'étouffer cette voix du genre humain. Épouvante qu'ils inspirent au monde. Conclusion : Dieu peut nous parler, p. 64-66.

II

Le Christianisme prétend que sa doctrine s'offre à nous avec des arguments qui, prouvant sa nature divine, donnent raison à notre soumission intellectuelle.

Ces arguments sont de deux sortes : les uns sont personnels et intérieurs, les autres sont publics et extérieurs.

1. — *a*) Les premiers proviennent d'une illumination privée qui fait d'abord voir que Dieu a parlé, puis croire ce qu'il a dit. La vérité première est la source de cette illumination. Vertu convaincante de cette évidence surnaturelle en celui qui en reçoit le privilège. Exemples de saint Paul, de saint Augustin, de Pascal, du Père Lacordaire, p. 67-70.

b) Différence de cette doctrine avec celle des protestants et des modernistes. A nos yeux cette lumière n'a de valeur que pour celui qui la reçoit. Pour les protestants et pour les modernistes, c'est le seul moyen que nous ayons de nous convaincre de l'authenticité du fait de la révélation chrétienne et il est donné à tous : Enseignement de Calvin, des ministres réformés du XVII^e^ siècle, des modernistes. — Triple erreur des hérétiques : elle traite le sentiment ou l'inspiration privée comme un *criterium* infaillible, elle l'attribue à tous, elle repousse les motifs extérieurs de crédibilité. Condamnation par l'Église de cette triple erreur, p. 70-74.

2. — Les motifs extérieurs de crédibilité sont des faits divins qui exigent l'intervention de Dieu.

a) Ces faits divins sont *nombreux*, *admirables*, *manifestes*. Directement, ils nous garantissent qu'ils ont Dieu pour cause. Indirectement ils démontrent l'origine divine de la révélation chrétienne, p 74-76.

b) Ces faits divins servent à prouver *efficacement* que Dieu nous a parlé. Cette démonstration en soi est *convaincante* et de nature à engendrer la *certitude* dans les âmes. Elle a convaincu les esprits les plus habitués à discuter des choses : saint Thomas, saint Augustin. Autorité de leur témoignage. En soi, elle est *populaire :* dans tous les ordres le luxe est le

privilège de quelques-uns, mais Dieu donne à tous le nécessaire. p. 76-82.

c) Objection : la résistance des esprits. Explication de ces résistances par l'*ignorance* du vulgaire. Chez les savants, l'*incompétence* en matière religieuse est souvent notoire, les *systèmes préconçus* et les *préjugés tenaces* Rôle et complicité des *passions*. Funeste influence de ces diverses causes sur l'esprit, p. 82-87.

Dans la pensée de l'Eglise, la foi n'est ni aveugle, ni déraisonnable. Nous avons le droit de demander à tous les dispositions intellectuelles et morales nécessaires à quiconque désire parvenir à la lumière, p. 87-88.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DU CARACTÈRE RAISONNABLE DE LA FOI

Monseigneur (1),
Messieurs,

Toute notre dernière conférence suppose que Dieu a parlé au monde, et qu'emporté par la vertu de ce Verbe, notre esprit atteint les réalités surnaturelles offertes en aliment à notre pensée. Si la Révélation est un fait authentique nous n'avons plus le droit d'hésiter, nous devons croire l'enseignement qu'elle contient. Que cet enseignement se présente resplendissant de clarté ou enveloppé d'ombres impénétrables, notre foi reste absolument raisonnable. Refuser notre assentiment serait repousser follement la royauté intellectuelle du Créateur, douter de la sagesse qui ne peut errer parce qu'elle est infaillible, de la probité qui ne peut tromper

(1) S. G. Mgr Amette, archevêque de Paris.

parce qu'elle est impeccable. « L'homme étant tout entier dépendant de Dieu, dit le Concile du Vatican, comme de son Créateur et Seigneur, et la raison créée étant absolument dépendante de la vérité incréée, nous sommes tenus de rendre à la révélation divine la pleine soumission de l'intelligence et de la volonté par la foi (1). » Mais Dieu a-t-il parlé? En dehors des notions que nous empruntons au spectacle de l'univers et qui nous apprennent quelque chose de lui, avons-nous été instruits, par une manifestation venue de sa bouche, des secrets qui lui appartiennent en propre et sur lesquels se tait la nature? Depuis qu'aux cieux il éveilla les astres et donna la lumière aux esprits purs, depuis qu'il jeta les fondements de la terre et sema dans l'espace les êtres sans nombre qui s'en partagent l'empire, ne s'est-il pas renfermé dans un silence obstiné, laissant à son œuvre le soin de nous raconter ce qu'il entend nous faire savoir de sa vie et de sa gloire?

Sommes-nous obligés *a priori*, sans réflexion, sans examen, de tenir pour certain le fait de la Révélation, de regarder la doctrine du Christianisme comme le produit de la merveilleuse intervention du Très-Haut, et nous inclinant devant elle, d'engager aveuglément notre existence, de nous plonger enfin dans une nuit dont aucun flambeau ne viendrait dissiper les ténèbres? Quelques-uns

(1) *Const. de Fide*, ch. III.

ont osé le soutenir: « Il faut, écrivait Lamennais, que la vérité se donne elle-même à l'homme.... quand elle se donne il la reçoit: voilà tout ce qu'il peut, encore faut-il qu'il la reçoive de confiance et sans exiger qu'elle montre ses titres; car il n'est pas en son pouvoir de les vérifier (1). » Une pareille attitude légitimerait toutes les objections, tous les sarcasmes dont nous accable l'impiété, quand elle nous accuse de fermer complètement les yeux pour croire, d'abdiquer entièrement la raison pour embrasser la foi. En cette matière, l'Église catholique base son enseignement sur d'autres principes : elle ne nous demande point une foi aveugle à sa doctrine.

Elle maintient que le fait de la révélation est possible, que la révélation chrétienne apporte avec elle les preuves convaincantes de son origine céleste, d'où nous devons conclure que notre croyance est en tout conforme à la raison. Permettez-moi de vous expliquer sa pensée.

I

L'Église, messieurs, estime déraisonnable quiconque adhère à la révélation sans être convaincu que cette révélation émane de Dieu.

Elle exige que préalablement chacun, selon sa condition, selon sa capacité intellectuelle, se persuade par

(1) *Pensées diverses*, p. 411.

la raison que l'Éternel a réellement parlé à nos pères. Au XVII[e] siècle, le pape Innocent XI avait condamné cette proposition : « L'assentiment de foi surnaturelle et salutaire est compatible avec une connaissance seulement probable de la Révélation, et même avec la crainte que Dieu n'ait pas parlé (1). » Quoi qu'il en soit du sens de ce texte que l'on a discuté, Pie IX s'est prononcé avec une clarté qui ne laisse pas le moindre doute sur la question. Il écrit dans l'Encyclique *Qui pluribus* : « La raison humaine, pour n'être pas trompée dans une affaire de cette importance, doit examiner avec soin le fait de la révélation divine, afin d'être assurée que Dieu a parlé, et afin que sa soumission à la parole divine soit raisonnable, suivant la sage recommandation de l'Apôtre. »

Voilà donc un point élucidé : nous vous prêchons la nécessité de croire aux mystères, d'y croire sans en voir le fond, sans en comprendre la sublimité obscure; mais vous avez le droit et le devoir, avant d'y acquiescer, de vous convaincre qu'ils nous ont été enseignés par Dieu. S'il en était autrement nous aurions lieu de rougir de notre religion : contre elle notre esprit, propre instrument de nos connaissances, vivrait dans une continuelle et juste protestation.

Le rationalisme nous oppose tout d'abord la question préalable. « Nul, dit-il, ne se convaincra que Dieu a

(1) DENZINGER-BANNWART, 1171.

parlé à l'homme, car une révélation de cette nature est impossible. Lorsque Abraham, Moïse, David, Isaïe, Jérémie, les Apôtres ont cru entendre dans les plaines de la Chaldée, aux sommets de l'Horeb, au désert, sur les bords du Jourdain, la voix de l'Éternel, ils ont été le jouet de leur imagination, ils n'ont entendu qu'eux-mêmes. » Le Concile du Vatican a frappé cette négation radicale d'une réprobation sans réserve : « Si quelqu'un enseigne qu'il est impossible ou qu'il ne convient pas que l'homme soit instruit par une révélation divine des choses qui regardent Dieu et son culte, qu'il soit anathème (1). »

La logique, messieurs, n'est pas moins sévère que l'Église. Notre raison remonte jusqu'à un Dieu personnel, créateur et souverain du monde. Son nom domine l'histoire, désigne un Esprit transcendant, distinct de l'Univers, possédant une sagesse à laquelle il ne manque rien. Si la vision de cet Esprit ne l'emportait sur la nôtre en clarté, en étendue, en profondeur, en certitude, il ne serait pas plus que nous. S'il ne connaissait tout ce qui, en lui ou en dehors de lui, est connaissable, il n'aurait pas une conscience absolue de lui-même ni de son œuvre, il ne mériterait pas le titre que nous lui donnons.

Mais, dès qu'il sait tout, il devient naturellement le maître des intelligences bornées dont il est le Créa-

(1) Denzinger-Bannwart, 1807. Cf. App. N. 1, p. 382.

teur, la Providence et le Père. Sur quoi s'appuyera-t-on pour démontrer qu'il ne peut pas exercer ce noble office de précepteur des anges et des hommes?

Serait-ce qu'il lui est interdit de parler à ses créatures? Mais parler, c'est avant tout communiquer son idée à un autre, lui apprendre ce qu'il ne connaissait pas, lui montrer un objet qui lui avait échappé, et qui sans cette intervention lui aurait toujours échappé. Qui empêchera Dieu d'éveiller une pensée, d'inspirer un jugement, de graver une image dans l'âme du Prophète, de faire en un mot ce que nous faisons tous lorsque nous instruisons nos semblables de ce qu'ils ignorent. S'il le faut, les éléments qui lui doivent l'existence, qui dépendent de lui infiniment plus que d'eux-mêmes, s'empresseront de s'offrir à ses desseins, de former des sons, des spectacles, et de devenir les véhicules de son verbe immatériel (1).

Dira-t-on que les objets qu'il nous présente dans sa révélation sont en soi inintelligibles? Au contraire ces objets étant des réalités supérieures sont en soi éminemment intelligibles. La matière ne les couvre pas, la potentialité ne les obscurcit pas de ses ombres; ils ne sont point soumis aux indéterminations du devenir, ils se montrent dans une pure lumière : leur perfection les rend souverainement connaissables. Les choses divines, a dit le Philosophe, sont les plus manifestes. *Manifestissima*

(1) App. N. 2, p. 383.

sunt omnium (1). Elles ne pèchent pas par défaut d'évidence, c'est au contraire l'excès de leur clarté qui nous gêne pour les regarder en face. Notre esprit partage l'infirmité de nos sens qui ne perçoivent rien d'extrême : « Trop de bruit nous étourdit, trop de lumière nous éblouit... » de même « trop de vérité nous étonne » (2). Devant le soleil de la Vérité première nous sommes sans regard, comme l'œil du hibou devant la vive splendeur du grand jour.

L'impossibilité, dont on nous parle, ne saurait donc venir que de nous. Mais Dieu n'a-t-il pas la faculté de renforcer notre intelligence, de lui communiquer une nouvelle énergie qui lui permettra d'émettre un acte de connaissance supérieur à sa naturelle capacité? Ne voyons-nous pas sans cesse les êtres sous l'action de causes plus hautes s'élever, sortir du domaine où les renfermait leur faiblesse, atteindre une excellence qui leur aurait toujours été refusée, s'ils avaient été laissés à eux-mêmes? Grâce à notre art et à notre génie l'univers se transforme, les plantes produisent des fleurs et des fruits d'une qualité meilleure, les animaux se dressent, deviennent habiles au point de sembler parfois refléter une étincelle de notre raison. Sur toute la surface de la terre, les créatures inférieures, mues

(1) II *Métaphys.*, ch. I.
(2) Pascal, *Pensées*. Havet, I, p. 5.

par les créatures plus nobles, s'abandonnent, se dépassent elles-mêmes, prennent leur essor, pénètrent dans des sphères qui leur étaient fermées, communient à la perfection de la puissance bienfaisante qui les a si heureusement changées Refuserez-vous à Dieu cette autorité sur l'intelligence humaine? Au nom de quel principe? Jésus-Christ disait un jour à ses apôtres : « Les scribes et les pharisiens aiment les premières places dans les festins et les premières chaires dans les synagogues, ils veulent qu'on les salue sur le forum et qu'on les appelle Maître. Pour vous, ne vous faites pas appeler maître, car un seul est votre Maître » (1), c'est Votre Père qui est dans les cieux. Et pourquoi, demande saint Thomas, interprète de ce passage, ce titre ne convient-il vraiment et pleinement qu'à Dieu? Parce que d'abord Dieu n'emprunte sa sagesse à personne, il sait par lui-même tout ce qu'il sait; parce qu'ensuite les docteurs ordinaires peuvent du dehors offrir l'intelligible, ils sont impuissants à donner au dedans l'intelligence : à Dieu seul il appartient d'illuminer le cœur, d'agir sur l'esprit et de le proportionner à son enseignement. *Solius Dei est, qui interius cor illuminat... solus Deus operatur in intellectu* (2). Il n'est pas d'âme si bornée qu'il ne puisse ainsi élever et transformer. Aussi Jésus-Christ se plaît-il à répéter que,

(1) S. Matthieu, xxiii, 8.
(2) In Matth., xxiii.

grâce à l'intervention du Père, les petits et les numbles apprennent ce qui demeure caché aux prudents et aux sages. « *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.* » Nulle part donc, on ne découvre pourquoi Dieu ne pourrait pas parler à l'homme et l'instruire à son gré.

Je vais plus loin, messieurs : la révélation divine entre dans une harmonie admirable avec l'ordre universel, l'achève, et, pour ainsi dire, le couronne.

A moins qu'il soit retenu par un intérêt, celui qui sait a une tendance naturelle à communiquer son savoir. Quel empressement ne met-il pas à dire ce qu'il a vu? Souvent même il se hâte trop de répandre ses idées dans le monde, il écrit, il parle avant d'avoir contrôlé ses méthodes, avant d'avoir fait subir à ses expériences la contre-épreuve de leur valeur et de leur solidité. Après la joie de la découverte, il n'en a pas de plus grande que celle de la publicité. Il en est ainsi de ce que nous savons de nous-mêmes. Tous, nous éprouvons le besoin de confier nos pensées les plus personnelles, nos sentiments les plus intimes. Renfermer nos secrets en notre âme nous est d'autant plus pénible que nous les estimons plus importants. Si nos semblables nous repoussent, si leurs oreilles se ferment et se refusent à nos confidences, nous nous retournons vers la nature, nous racontons nos

visions, nos rêves, nos ambitions, nos tristesses aux montagnes, aux solitudes, aux forêts, aux brises, aux flots de l'océan, nous demandons à ces éléments qui ne peuvent nous comprendre, de répéter au moins l'écho de nos voix. Dans toute la création c'est un échange incessant entre les êtres, c'est un entretien perpétuel entre les esprits : la lumière descend des cieux sur la terre, des chérubins aux anges moins parfaits, des parents aux enfants, des sages aux ignorants. Souvent ce besoin de communication cache en nous une infirmité. Nous cherchons soit à nous grandir, soit à nous décharger sur nos frères du poids de notre accablement. Parfois cependant un sentiment plus haut nous pousse : la bonté, l'envie d'associer les autres à nos contemplations, le désir de leur assurer le bénéfice de la vérité qui nous éclaire et nous réconforte (1).

Ce n'est ni la faiblesse, ni la nécessité qui presse Dieu de nous ouvrir le sanctuaire de sa sagesse. Il ne se fatigue pas de ses ineffables visions ; sa science trouve en lui son principe et son terme. Mais n'est-il pas naturel que sa bonté infinie l'incline vers nos besoins ? Saint Thomas étudiant les convenances de l'Incarnation, commence ainsi son traité : « Par nature, Dieu est l'essence de la bonté, tout ce qui convient à celle ci convient à Dieu: Or, se communiquer aux

(1) App. N. 3, p. 383.

autres, tel est le propre de la bonté. Dès lors, il appartient à la Souveraine Bonté qui est Dieu de se communiquer d'une manière souveraine à ses créatures (1). » Cette maxime me permet de penser que par un mouvement tout spontané, Dieu se sentira porté à se révéler à l'homme, à se donner à son esprit. Sa vérité qui est bonne, ou pour mieux dire qui est la bonté même, aura une tendance à franchir les frontières du temps, à se manifester à ceux qui ne la connaissent pas. Nous affectons parfois de nous étonner qu'elle nous ait parlé, nous serions plus étonnés encore si elle avait gardé le silence. Qu'elle s'exprime, qu'elle se traduise en dehors d'elle-même, l'échange intellectuel, qui se produit directement des créatures aux créatures, directement se continuera du Créateur aux créatures. Une loi, au ciel et sur la terre poussera quiconque voit, sait, comprend, à instruire ceux qui ne voient pas, qui ne savent pas, qui ne comprennent pas. La vérité se transmettra de proche en proche et ses plus vifs rayons descendront sur tous de Celui que nous appelons « le Père des lumières » (2). Quoi de plus raisonnable, messieurs, et que pourrait-on invoquer pour infirmer la valeur d'une pareille conception?

En tout cas, l'humanité a cru à la réalité et, par suite, à la convenance, à la possibilité de la révélation

(1) III[a] p., q. I, a. 1.
(2 S. Jacques, I, 17.

divine. Son histoire est remplie de récits où la Divinité parle à l'homme, l'instruit, le guide, lui annonce l'avenir, lui dicte ses devoirs. Des forêts de la barbarie aux académies de la Grèce c'est un immense concert, que quelques sceptiques n'ont pas pu gravement troubler. Même notre race a trouvé tellement plausible et tellement normal ce fait de la révélation surnaturelle qu'elle ne cesse pas d'y faire appel, d'expliquer par cette intervention du ciel tout ce qui paraît plus noble et plus lumineux dans les enseignements dont elle vit. Ne vous imaginez pas que cette idée soit spéciale au vulgaire : les sages de l'antiquité, à qui leur génie a assuré l'auréole de l'immortalité, sans tomber dans les superstitions, ont regardé Dieu comme l'inspirateur direct des plus hautes pensées. Quand un législateur se distinguait par une intelligence plus pénétrante des besoins de son peuple, quand un chef montrait dans le gouvernement une prudence plus achevée, quand un poète tirait de sa lyre des notes plus vibrantes, quand un philosophe s'élevait à une contemplation plus sublime, on attribuait sa supériorité à l'influence d'une Divinité cachée. Socrate se croyait en des relations surnaturelles et pour ainsi dire permanentes avec le ciel. Platon trouvait dans quatre délires sacrés l'explication des bienfaisantes visions qui avaient le mieux servi la morale, l'intérêt, la gloire des peuples (1).

(1) Louis. *Doctrines religieuses des philosophes grecs*, p. 114-116. Lethielleux, 1910.

Dans la cité antique, comme dans la société primitive, la religion est partout, règle tout, et la religion se donne non pas comme le fruit de l'activité humaine, mais comme la conséquence d'une révélation divine

Vous rendez-vous compte, messieurs, que l'universalité de ce témoignage en fait un argument formidable contre l'impiété et le rationalisme? Ne faut-il pas une prétention insensée pour s'élever contre une conviction qui a survécu à tous les systèmes, qui n'a paru entraînée un instant par le courant des négations que pour le remonter avec plus de force et reparaître plus inébranlable ? Qui êtes-vous donc pour être si sûrs de vous-mêmes, pour oser vous croire au-dessus de la multitude infinie de vos semblables, pour préférer, comme si vous aviez le monopole de la raison, votre jugement personnel à leur jugement unanime? Lorsqu'une idée règne sur les intelligences partout et dans tous les siècles, soyez certains qu'elle s'est imposée par des motifs de première valeur; pariez qu'elle est dictée par le sens commun : puissance lumineuse, infaillible, qui sur-le-champ découvre les maximes nécessaires à la vie, puissance qui défend contre les extravagances de l'imagination et du sophisme les vérités fondamentales, puissance qu'on ne contredit pas sans se condamner soi-même, sans se jeter hors de la société des esprits.

Vous qui niez Dieu ou qui assurez qu'il lui est interdit de nous associer à sa pensée, vous serez

toujours des isolés, vos frères auront toujours peur de vous. Parfois vous triomphez peut-être de voir autour de vous tant de disciples, de constater que l'oreille même des foules s'ouvre momentanément à vos doctrines de néant. Que cette victoire éphémère ne vous trompe pas! Le phénomène qui vous ravit, en vous étonnant du reste, n'est pas nouveau, il apparaît souvent dans l'histoire, il se montre aux premiers jours quand le serpent séduit la femme. Mais la femme découvre vite son erreur. L'humanité l'imitera perpétuellement. Pendant quelques jours, et seulement sur un point de l'espace, elle se laisse bercer par la trompeuse habileté de votre langue : elle ne tarde pas à reprendre conscience d'elle-même, à vous considérer comme des êtres dangereux et déchus, à vous repousser avec épouvante, à étouffer vos négations sous le cri de sa sagesse, à opposer à vos blasphèmes la voix qui répète de l'Orient à l'Occident et depuis l'aurore des temps : Taisez-vous, Dieu existe, il peut parler, il a parlé, laissez-moi écouter les leçons de notre suprême Docteur et de notre premier Maître : *Loquere, Domine, servus tuus audit.*

II

Le Christianisme ne se contente pas d'affirmer que Dieu peut parler et qu'il a parlé, il présente une parole, un livre, une doctrine, et il dit : « Voici la parole de Dieu, voici le livre de Dieu, voici la doc-

trine de Dieu. » En même temps, loin de nous demander un assentiment aveugle, il prétend que son enseignement s'offre à nous avec des arguments qui, prouvant sa nature divine, donnent raison à notre soumission intellectuelle.

Ces arguments sont de deux sortes : les uns sont personnels et intérieurs, les autres sont publics et extérieurs.

Les premiers proviennent d'une illumination privée, suffisant à quiconque en est le sujet pour lui faire sentir que la révélation chrétienne a son principe en Dieu. Cette illumination fait d'abord voir que Dieu a parlé dans l'Evangile, puis croire ce qu'il a dit. Elle est due à la vertu de la Vérité première, vérité d'ordre supérieur et très parfait à laquelle il appartient, quand il lui plaît, d'éclairer l'homme au dedans et de le persuader. Un seul de ses rayons exerce sur l'esprit un ascendant doucement impérieux, apaise l'inquiétude de la pensée, éveille le jour dans l'âme et y verse une certitude pleine d'évidence et d'absolue sécurité. L'instinct, le sens, le besoin du divin, pourvu qu'on les entende d'un don de la grâce et non d'un produit de la nature, trouvent l'aliment qui leur convient dans la doctrine chrétienne. Le sujet gagné par cette voie ne pourrait pas rendre compte de son état, ni justifier sa conviction, mais il est sûr que l'Evangile a Dieu pour auteur: le doute n'a point sur lui

de prise. Le mystique et divin phénomène auquel il est livré l'inonde de clarté ; sans pénétrer le fond des mystères, son intuition lui montre que Dieu les a réellement enseignés, qu'on peut s'y attacher sans crainte (1).

Sur la route de Damas, Saul reconnut la voix du Christ et il crut. Saint Augustin en proie à une crise douloureuse, le visage altéré et le regard changé, fut entraîné par l'orage de son cœur dans la solitude d'un jardin attenant à sa demeure. Il fuyait Alypius, le témoin de ses précédentes luttes et son intime ami. Il sentait le besoin d'échapper même à cette présence, cependant si chère, pour pleurer plus librement. Etendu sous un figuier, il fut longtemps encore le jouet des pensées ennemies et des aspirations contradictoires qui se disputaient son âme en la torturant. Tout à coup, il entendit une voix d'enfant ou de jeune fille sortir d'une maison voisine et répéter en chantant : « Prends, lis, prends, lis. » Il revint sans hésitation à la place où son compagnon était assis, il ouvrit l'apôtre saint Paul au hasard, et ses yeux tombèrent sur ces paroles : « Ne passez pas votre vie dans les excès de la table et du vin, ni dans l'impureté et la débauche, ni dans les contestations et la jalousie, mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ et ne prenez pas soin de votre chair jusqu'à la livrer à la concupiscence. » Ces lignes à peine achevées, *une lumière de sécurité* se répandit dans son âme,

(1) App. N. 4, p. 384.

l'Evangile lui apparut comme le livre de Dieu : Augustin donna sa foi au Christ sans réserve.

Pendant cette nuit célèbre du 23 novembre 1654, Pascal, croit-on, fut illuminé par un feu surnaturel, et entra dans une sorte de ravissement qui dura deux heures. Conscient et hors de lui-même, il vit sous une clarté ineffable « que le Dieu qui instruit et qui sauve, c'est le Dieu vivant, réel, communicable, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Jésus-Christ. » Devant cette vérité, plus de place pour le doute, plus de preuves à demander. Le grand penseur rassasié des douceurs célestes laissa tomber de sa plume ces mots épars et brisés qui émeuvent encore notre scepticisme : « Feu, certitude, certitude, sentiment, joie, paix, joie, joie, joie, pleurs de joie. »

Une inspiration analogue saisit Lacordaire. « Incroyant la veille », il se sentit un jour « certain d'une certitude invincible. Ce n'était point l'abnégation de la raison enchaînée tout à coup sous une servitude incompréhensible, c'était au contraire la dilatation de ses clartés, une vue de toutes choses sous un horizon plus étendu et une plus pénétrante lumière ». La vérité avait fait irruption au centre de son être et y apportait une évidence qui devait rendre sage l'assentiment de sa foi au mystère (1).

Heureuses les âmes favorisées de pareilles grâces !

(1) Testament.

Dieu lui-même leur montre victorieusement l'authenticité de la révélation chrétienne, il leur apprend à distinguer sa parole, il coupe court à toutes les fluctuations et à tous les tâtonnements, il abrège les chemins parfois si longs qui mènent au Christ; l'Esprit-Saint se charge de tout le travail, et avant de les faire croire aux vérités cachées qui sont l'objet propre de la foi, il leur donne l'évidence du fait qui nous les a livrées : la Révélation.

En m'entendant parler ainsi, les initiés craignent peut-être de me voir tomber dans le protestantisme et dans le modernisme. Qu'ils se rassurent. Les protestants et les modernistes, leurs disciples, admettent parfois quelque chose de ce que j'ai dit tout à l'heure; ce n'est pas pour cela que les Conciles et Pie X leur ont jeté l'anathème. L'Eglise, en effet, accepte la possibilité, la réalité, l'efficacité des révélations et des inspirations privées. Elle n'a jamais affirmé que les motifs tirés de ces phénomènes intérieurs fussent incapables d'apporter aux individus qui les éprouvent l'évidence requise pour rendre sage l'acte de foi. Elle le sait : Dieu a le pouvoir de déposer au fond des esprits la preuve indubitable qu'il est l'auteur de la révélation juive ou chrétienne, d'agir directement sur la raison par des illuminations dont le caractère surnaturel sera manifeste. Ainsi a-t-il procédé avec les Prophètes et avec les hommes choisis à qui il a

communiqué immédiatement ses pensées. Il est même sûr que souvent il supplée par ces grâces personnelles à l'insuffisance pratique de la raison. Notre-Seigneur disait un jour de ses ennemis : « Si je n'avais réalisé en eux des choses qu'aucun autre n'a réalisées, ils seraient sans péché. » Saint Thomas s'exprime ainsi au sujet de ce texte : « Il faut entendre ces paroles non seulement des miracles extérieurs et visibles, mais encore des signes invisibles, de l'instinct intérieur, de l'attrait de la doctrine qu'il a opérés en eux et auxquels ils n'ont pu résister sans devenir inexcusables (1). »

Cependant ces motifs purement internes, purement individuels, n'ont de valeur absolue que pour celui qui les perçoit. L'erreur des protestants, l'erreur des modernistes est de penser que la raison n'a pas d'autre moyen de se convaincre de l'authenticité du fait de la révélation chrétienne. Ils ne parlent que *d'expérience personnelle, de sentiment religieux, de témoignage du Saint-Esprit, de certitude immédiate de la foi, d'intuition du cœur.* Un sens, à leur avis, est donné à tous pour reconnaître l'enseignement divin, comme le goût pour distinguer les aliments.

Calvin écrivait : « Il est nécessaire que le même Esprit, qui a parlé par la bouche des Prophètes, entre dans nos cœurs, et les touche au vif pour les persuader que les prophètes ont fidèlement mis en

(1) *Comment. In Sanct. Joan.*, cap. xv v. 24, lect. v, § 4. Cf. App. N. 5, p. 385.

avant ce qui leur était commandé d'en haut... Etant donc illuminés par la vertu d'iceluy, déjà nous ne croyons pas ou à notre jugement ou à celui des autres, que l'Écriture est de Dieu; mais par-dessus tout jugement humain, nous arrêtons indubitablement qu'elle nous a été donnée de la propre bouche de Dieu... Nous sentons là une expresse vertu de la Divinité montrer sa vigueur, par laquelle nous sommes attirés et enflambés à obéir sciemment et volontairement (1). » Au XVII[e] siècle, les ministres allaient encore plus loin. « La doctrine de l'Évangile, disaient-ils, fait sentir sa divinité aux simples, indépendamment du livre où elle est contenue; ...la conscience goûte la vérité, et ensuite le fidèle croit qu'un tel livre est canonique, à cause qu'il y a trouvé les vérités qui le touchent; en un mot, on sent la vérité comme on sent la lumière quand on la voit, la chaleur quand on est auprès du feu, le doux et l'amer quand on en mange (2). » Aujourd'hui la Réforme a substitué à cette inspiration privée, à cet instinct du divin, la clarté de la raison, le besoin religieux de l'âme. « Avant tout examen, chaque chrétien éprouve la certitude qu'aucune forme religieuse, autre que la forme chrétienne, ne répond aux aspirations de sa piété (3). » C'est à ces sources que le modernisme

(1) *Institution de la Révélation chrétienne*, l. I, ch. VII, II, 3, 5.
(2) BOSSUET. *Histoire des variations*, l. XV, ch. CXII.
(3) SCHLEIERMACHER, cité par Vacant. *Etudes sur les Constitutions du Concile du Vatican*, t. II, p. 39.

a puisé ses idées. Il découvre « dans le sentiment religieux une certaine intuition du cœur, grâce à laquelle, et sans nul intermédiaire, l'homme atteint la réalité même de Dieu » (1). Cette intuition est donnée à tous, et si quelques-uns n'en profitent pas, « c'est qu'ils refusent de se placer dans les conditions morales qu'elle requiert » (2).

Cette théorie se trompe trois fois : elle traite le sentiment ou l'inspiration privée comme un *criterium* infaillible, elle l'attribue à tous, elle repousse les autres preuves du fait de la révélation. L'Église refuse d'entrer dans ces vues. Elle considère comme « une folie, ou tout au moins comme une souveraine imprudence de se fier sans nul contrôle à des expériences comme celles que prônent les modernistes » ou les protestants (3) : on peut prétendre ou imaginer qu'on est inspiré de Dieu, sans l'être en effet, et demander à une illusion le caractère raisonnable de sa foi. Elle constate que tous ne sentent pas ce besoin de Dieu, ne sont pas guidés par cet instinct surnaturel, intérieur, qui permet de distinguer la vraie révélation de la fausse. Elle condamne cet exclusivisme étroit, qui laisserait le christianisme désarmé devant la raison munie de ses seules énergies. Elle en appelle à des faits indépendants des impressions personnelles,

(1) Encycl. *Pascendi.* Edition Blanc, 35.
(2) Encycl. *Pascendi. Ibid.*
(3) *Ibid*, 110.

faits divins et extérieurs qui ont une valeur en soi et qui parlent à tout esprit en pleine possession de lui-même. « Anathème, dit-ellé, à qui affirmerait que la révélation divine ne peut être rendue croyable par des signes extérieurs, et par conséquent que les hommes ne doivent être amenés à la foi que par une expérience interne et personnelle ou par une inspiration privée (1). »

« Afin que l'hommage de notre foi fût d'accord avec la raison, aux secours intérieurs du Saint-Esprit Dieu a voulu joindre des preuves extérieures de sa révélation, à savoir des faits divins (2). »

Des faits divins ! Il y a eu des faits, il y en a qui dépassent les forces de la nature et qui exigent l'intervention de son Auteur. Ces faits sont nombreux. *Quam multa*. Tout le long de l'histoire, à l'aube du temps, au midi des siècles et à leur couchant ils se succèdent et s'enchaînent sans interruption. Ils éclatent partout, au désert, au sommet des montagnes, sur la terre et sur les eaux, au fort de la tempête et au sein de l'azur, devant la multitude et devant les individus, au milieu de la civilisation et au milieu de la barbarie, dans la matière et dans les organismes vivants ; tout à coup, ils se produisent devant les convives des banquets et devant les

(1) *Conc. Vatican. De Fide*, can. 3.
(2) *Concil. Vatic.*, cap. III, § 2.

martyrs de la misère, devant l'ange des berceaux et devant l'ange des tombes. Vous essayerez en vain de les grouper, de les compter, le monde ne serait pas assez vaste pour les contenir. Ils sont admirables *Quam mira*. Brisant les cadres formés par les lois où se renferment les phénomènes accoutumés, déconcertant les prévisions, paralysant les causes, ils attirent impérieusement le regard, ils commandent l'attention, ils frappent d'étonnement et de stupeur par leurs caractères à part ; et souvent en leur présence, on sent passer en soi le frisson du sublime, on oublie la marche des heures, et, sans préméditation, on tombe à genoux devant la puissance qui s'est montrée. Ces faits sont resplendissants de clarté. *Quam splendida*. Pour les constater, pour les discerner et les classer dans la catégorie des choses que Dieu seul peut faire, point n'est besoin des instruments perfectionnés de la science, de la perspicacité propre au génie : les yeux, les oreilles, l'expérience suffisent avec le sens commun qui n'a été refusé à aucune créature raisonnable. Sans doute il en est qu'il faut étudier de plus près, pour se convaincre qu'ils émanent du Créateur et non pas des forces de la nature ; mais il en reste une multitude qui sont manifestes et qui proclament ouvertement le nom de celui qui les a produits.

Directement ces œuvres ne nous garantissent qu'une chose, c'est qu'elles ont Dieu pour cause, mais indirectement, elles prouvent la Divinité de la reli-

gion chrétienne et de la Révélation. C'est comme une seconde parole de Dieu qui rend témoignage à la première, c'est le doigt de Dieu apparaissant pour indiquer le livre et la tradition qui contiennent l'enseignement infaillible descendu d'en haut, ce sont les phares destinés à éclairer dans les profondeurs de la nuit ceux qui cherchent où la voix du Verbe s'est fait entendre, c'est le geste de la Puissance et de la Sagesse suprême conduisant l'homme au sanctuaire où la Vérité suprême a rendu ses oracles (1).

La raison toute seule, celle que la foi n'a pas encore illuminée, peut sans aucun secours spécial y trouver un motif de considérer comme réel le fait de la Révélation.

En ces derniers temps, l'agnosticisme « a rendu tout inconnaissable, incertain ou ruineux, morale, science, espérance et foi, esprit et matière, connaissance et vérité, Dieu et monde » (2), la raison fait naufrage dans le rationalisme. Sous la pression peut-être des préjugés que crée cet état intellectuel, plusieurs ont peur de parler de démonstration dans la question qui nous occupe.

L'Eglise ignore ces scrupules. Les faits divins, extérieurs, sur lesquels nous avons appelé votre attention servent à prouver efficacement que Dieu nous a

(1) App. N. 6, p. 386.
(2) Cardinal Maffi, *Univers*, 12 février 1911.

parlé : voilà ce qu'elle maintient. « Puisque la raison humaine, écrit Pie IX, par tous ces arguments très lumineux et très fermes, connaît clairement et manifestement que Dieu est l'auteur de cette même foi, elle ne peut revendiquer davantage (1). » Cette démonstration, prise en soi et armée de toute sa force, est convaincante et engendre dans les âmes la certitude. « Dieu a donné des preuves extérieures de la Révélation, à savoir des faits divins... qui mettent en pleine lumière sa toute-puissance et sa science infinie et pour ce motif sont des signes très certains de la Révélation (2). » Ainsi parle le Concile du Vatican. « La raison, dit à son tour Léon XIII, nous apprend que dès son origine la doctrine évangélique a brillé de signes admirables, preuves certaines d'une vérité certaine; c'est pourquoi ceux qui ajoutent foi à l'Evangile ne le font point témérairement, comme s'ils s'attachaient à des fables spécieuses, mais ils soumettent leur intelligence et leur jugement à l'autorité divine par une obéissance entièrement conforme à la raison (3). » A quelle hauteur nos Pontifes en cette matière n'ont-ils pas élevé la puissance naturelle de l'esprit? Ils sont allés jusqu'à enseigner que « les preuves par lesquelles la raison humaine doit être amenée à cette conviction féconde, à savoir que la religion de Jésus-Christ est divine,

(1) *Qui pluribus.*
(2) *Const. de fide*, ch. III.
(3 *Æterni Patris.*

« qu'elle a reçu du ciel la racine et les principes de tous ses dogmes », ont une telle vigueur qu'il n'est au monde rien d'aussi certain que notre foi, rien de plus sûr ni de plus vénérable et qui s'appuie sur de plus inébranlables fondements » (1).

Ces preuves sont convaincantes et elles ont convaincu les esprits les plus habitués à discuter. Saint Thomas d'Aquin, levant les yeux vers Dieu, s'inclinait avec une angélique candeur devant tous les enseignements de la foi. Il adressait au mystère si impénétrable de l'Eucharistie cette strophe émue :

Visus, gustus, tactus in te fallitur
Sed auditu solo tuto creditur,
Credo quidquid dixit Dei Filius,
Nil hoc veritatis Verbo verius.

La vue, le goût, le tact devant toi se déconcertent,
C'est par l'oreille seule que l'on croit sans risque de se [tromper,
Je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu.
Il n'y a rien de plus vrai que ce Verbe de vérité.

Mais se tournant vers les hommes, il se redressait avec fierté pour affirmer que son assentiment sauvegardait tous les droits de la raison : « *Non enim crederet nisi videret ea esse credenda propter evidentiam signorum aut aliquid hujusmodi.* Je ne croirais pas, si persuadé par l'évidence des signes ou pour des motifs analogues je ne voyais qu'il faut croire (2). » Saint Augustin si convaincu de sa foi que,

(1) *Qui pluribus.*
(2 IIª IIæ, q. I, art. 4, ad 2um.

plutôt que d'en douter, il aurait douté de sa vie (1), répond aux ennemis du mystère de l'Evangile : « Nous montrons aux hommes qu'il faut croire même à ce que l'on ne voit pas. *Humanis mentibus etiam illa quæ non videntur credenda esse monstramus* (2). » Ces hommes, messieurs, dont personne ne contestera le génie, ni la parfaite probité intellectuelle, ni la haute valeur morale, ont consacré leur vie à l'étude des problèmes religieux; souvent ils avaient fréquenté chez les philosophes et chez les rhéteurs, ils avaient quelquefois partagé les préjugés, les erreurs, les superstitions des sectes, ils avaient analysé les systèmes des sages : dans l'ordre des vérités qu'ils enseignent, leur compétence égale au moins celle des spécialistes les plus illustres dans les sciences de leur ressort. Je l'avoue, leur témoignage m'émeut, quand je les entends dire : l'Évangile vient de Dieu, nous en avons la preuve irréfragable, la raison nous ordonne de croire ce qui dépasse la raison ; même si la force de leurs arguments m'échappe, j'hésite à les contredire, comme j'hésiterais à contredire les affirmations les plus absolues de Claude Bernard ou de Pasteur sur le terrain où ils se sont acquis une si juste célébrité, même si j'apercevais mal la valeur de leur méthode ou le bien fondé de leurs découvertes.

Mais en soi les preuves de la religion chrétienne

(1) VII *Confessions*, X
(2) *De Fide rerum quæ non videntur*, nº 1.

sont populaires et accessibles à tous. La Providence, est bonne, messieurs, elle ne manque à personne dans les choses nécessaires. Le luxe est un surcroît dans toutes les sphères, il n'est donné qu'à un petit nombre. Les tables opulentes, les ornements précieux, sont la part des riches, mais Dieu assure aux pauvres le pain et le vêtement indispensables à quiconque ne veut pas périr. Encore que les malheureux morts de faim ou de froid soient toujours trop nombreux, ils sont pourtant rares et la terre avait de quoi les nourrir et les couvrir. La science avec ses visions éblouissantes, ses découvertes grandioses, ses joies subtiles est le privilège des savants, les vérités essentielles qui sont l'aliment vital de l'esprit, qui doivent présider à l'organisation de l'existence et à la direction de l'activité sont à la portée de tous.

De même dans le domaine des choses religieuses, les connaissances vastes, fruit de spéculations puissantes, les certitudes didactiquement acquises, sont le propre des docteurs sacrés que Dieu appelle à répandre dans le monde les clartés incomparables de leur génie. A eux de contempler les immenses horizons offerts à leur regard, à eux de décrire les harmonies du surnaturel monument élevé par le Christ et de montrer la solidité de ses fondements, à eux de donner aux arguments qui rassurent notre raison toute la force probante dont ils sont susceptibles. Mais les motifs extérieurs de crédibilité qui permet-

tent à l'esprit de s'engager sans imprudence dans les voies de la croyance sont à la portée des plus humbles. Ils frappent la multitude qui, par un raisonnement abrégé, peut se rendre compte de leur vertu et de leur force convaincante, voir à leur lumière que la sagesse suprême est l'inspiratrice de nos dogmes, et accorder sans légèreté son assentiment à l'Évangile. Lorsque le Christ accomplissait ses œuvres prodigieuses pour témoigner du caractère divin de sa mission et de sa parole, les foules le regardaient comme un prophète et acceptaient sa doctrine, ne doutant point qu'il fût ce qu'il disait, qu'il fallût l'écouter autant que Jéhovah lui-même. Ah ! si les petits, c'est-à-dire l'immense part de l'humanité étaient contraints de marcher dans les ténèbres, de croire aveuglément sans une étoile au firmament de leur intelligence, sans le moindre flambeau à la main, je me sentirais pour eux une immense pitié; le spectacle des aristocraties intellectuelles, héritières exclusives de toute lumière, me serait odieux; j'en voudrais amèrement au Christ et à son Père d'avoir été si avares de leurs dons, comme je leur en voudrais si je voyais la masse de mes frères mourir d'inanition aux portes des palais où les tables sont servies avec magnificence et les coupes débordantes. Mais Dieu est père, et s'il accorde des droits d'aînesse, il n'oublie aucun de ses enfants : il nourrit leurs corps et leurs âmes. L'astre, qui chaque matin monte dans les cieux, permet à tout homme

normal de trouver le pain du jour; le soleil de la révélation est rayonnant de tant de clartés que, d'une manière ou d'une autre, le peuple pourra distinguer et manger, sans crainte de se tromper, le pain de vérité surnaturelle qui le soutient dans ce monde et le béatifiera dans l'autre. Réprouvons avec indignation le pédantisme qui prétend se réserver toutes les évidences, tombons à deux genoux devant le Dieu si libéral dans l'effusion de la lumière.

Mais vous êtes peut-être impressionnés, messieurs par la résistance d'un grand nombre d'esprits. Que d'hommes dans la foule, que d'hommes dans l'élite ne voient pas que l'Évangile nous a été enseigné par Dieu, et en conscience ne peuvent raisonnablement y attacher leur foi. N'imaginez pas que cette constatation me laisse indifférent. Qui ne verserait des torrents de larmes sur tant d'âmes chères et nobles qui en ces matières capitales n'arrivent pas à la certitude? Si elles savaient avec quelle inquiétude notre regard les suit dans leurs efforts, ce que nous souffrons quand nous les voyons hésiter toujours, douter toujours, se plonger toujours et se replonger dans le gouffre du scepticisme! N'est-ce pas la suprême épreuve, j'allais dire l'inconsolable douleur de nos cœurs apostoliques? Mais de ce qu'un homme ne goûte pas les aliments en eux-mêmes sains et parfaits, ne les digère pas, ne se les assimile pas, aurai-je

le droit de conclure que ces aliments sont mauvais ? Non, je dirai que dans la constitution de cet homme, dans son travail de nutrition, il y a un vice apparent ou caché. De même dans l'ordre religieux, des circonstances, une lacune intellectuelle ou morale, m'éclaireront sur la rébellion de certains esprits contre les preuves rationnelles de la révélation.

Les circonstances se chargeront souvent de nous expliquer très simplement l'attitude qui nous émeut.

D'abord il faut, pour que la négation ait quelque autorité, que ses auteurs aient été mis en présence de notre doctrine, aient entendu les motifs que nous invoquons pour la regarder comme divine. S'ils ont été emprisonnés dans ces écoles où l'on a juré tantôt de taire, tantôt d'outrager, en le défigurant, l'enseignement chrétien, si personne n'est venu paralyser l'effet de cette éducation ruineuse, ces malheureux ignorent, ignorent invinciblement : leur abstention et même leur hostilité n'ont rien qui puisse nous ébranler. Sans nous inquiéter de leur attitude, nous abandonnons leur avenir à la Providence qui, j'espère, saura trouver le secret de les sauver. S'ils ont abordé les problèmes religieux avec la loyauté d'esprit et la rectitude de cœur que la conscience naturelle leur impose, ils peuvent se fier à leur bon sens et aux secours d'en haut qui ne leur manqueront pas, ils arriveront à l'évidence et à la

certitude qu'ils réclament dans les autres circonstances de la vie; s'ils manquent de la loyauté et de la rectitude nécessaires à qui veut découvrir le vrai, leurs négations perdent toute valeur.

Et les savants qui n'ont pu se convaincre, qu'en dirons-nous? Nous dirons d'abord que souvent leur incompétence en matière religieuse est notoire. Leur autorité me touche quand ils traitent de leur science: je ne puis sans folie m'incliner devant leur verdict quand ils parlent d'une doctrine qu'ils ignorent autant que des illettrés. Ils ont étudié, je le veux : l'ont-ils fait avec le sérieux, l'impartialité, que réclament des questions si graves? Leur esprit est plus exigeant, je ne m'en plains pas : mais leur travail doit être proportionné aux exigences de leur esprit. A peine ont-ils jeté, en passant et à de rares intervalles, un coup d'œil distrait sur les hauts problèmes de la foi : ont-ils le droit de trancher avec dédain et de nous condamner par un jugement aussi mal fondé que sommaire? Qu'ils appliquent à la religion l'ardeur qu'ils apportent dans l'étude des plantes, des animaux, de l'homme (après tout, les intérêts engagés en valent la peine), alors il leur sera peut-être permis de se prononcer.

J'ai dit : peut-être, car il ne faut pas qu'ils se présentent décidés à faire prévaloir un système préconçu, à torturer les idées et les faits pour les y introduire; il ne faut pas qu'ils se présentent avec le parti pris de nier une doctrine qui détruira la

leur, de repousser la vérité qui les contredit. En ces matières plus qu'en toute autre, la probité intellectuelle, la sincérité, l'impartial examen sont des conditions de succès. Or, que de philosophes, que de docteurs sont amenés par un sophisme initial à discuter les principes les plus incontestables et les plus nécessaires du sens commun ? Je les vois, entraînés par des maximes fausses dont ils se sont obstinément épris, se tromper lamentablement et longuement lorsqu'ils traitent des choses humaines : comment pourraient-ils, partant des mêmes principes, aboutir au vrai quand ils traitent des choses divines?

Enfin la vérité a d'autres ennemis que l'ignorance, que l'incompétence, que le préjugé. Elle se heurte aux sens, aux instincts, aux passions, adversaires, qui pour être d'ordre moral, n'en sont pas moins redoutables. Oh! mon Dieu que ne puis-je arracher des cœurs cet orgueil, cet amour effréné de l'or, de la jouissance, de la fausse exaltation, qui obscurcissent la raison et l'empêchent d'exercer son activité? Que ne puis-je faire sentir que ces penchants ne nous entraînent à une menteuse et fugitive félicité que pour nous jeter dans le vide, dans le dégoût, dans la stérilité, dans le désespoir, où sombrent chaque jour tant de jeunesse, tant d'intelligence, tant de force? Que ne puis-je faire comprendre qu'en le condamnant à se discipliner, à s'orienter vers le bien, la vérité religieuse est la

meilleure amie de l'homme. J'éprouve à constater mon impuissance, ô mon Dieu, une douleur infinie. Apprenez vous-même à ces âmes à goûter les douceurs de la vertu, les satisfactions de la conscience, et les chemins de la pensée s'ouvriront à la clarté de la raison et de l'Évangile. L'être consumé par le feu ténébreux de la passion désordonnée ne va pas à la lumière, parce qu'il hait la lumière. *Non venerunt ad lucem, quia oderunt lucem.* Il hait la lumière qui lui révèle sa misère, qui censure ses actes, qui affirme sa responsabilité devant lui-même, devant les hommes et devant Dieu. Il ne voit pas, parce qu'il ne veut pas voir. Son âme s'ouvre-t-elle à la vérité, quand il refuse d'écouter sa femme que le chagrin consume, sa mère qui agonise, son honneur qui s'effrite, l'amitié qui supplie, la patrie qui implore? Non, le sophisme, l'erreur, le mensonge se frayent librement un passage dans son esprit; ils y règnent en maîtres d'autant plus absolus que la passion a pris plus tyranniquement possession du cœur. Nous sommes tous d'accord pour dire que l'homme en proie à de pareils excès devient incapable de saisir les choses comme elles sont, de les juger avec justesse. Tiendrez-vous compte de son témoignage quand la vérité qui condamne le plus sa conduite est en jeu, lui attribuerez-vous une autorité, conformerez-vous votre pensée à la sienne? Et maintenant, mêlez, comme le fait la réalité, l'ignorance, les préjugés, les pas-

sions dans le même individu : n'y aura-t-il pas en lui une conspiration contre la lumière, même contre celle qui crève les yeux ?

Je m'arrête pour aujourd'hui, messieurs. Il faudra pousser plus loin notre étude : vous montrer ces faits divins avec plus de détails, les faire apparaître dans les sphères diverses où ils se sont accomplis, relever la force probante qui appartient à chacune de leurs espèces, les réunir en faisceau pour leur arracher le magnifique témoignage qui *extorque*, selon l'expression de saint Jérôme, l'assentiment de l'esprit au fait de la révélation. Ce sera l'œuvre de notre prochaine conférence. En attendant, j'espère vous en avoir convaincus : dans l'esprit de l'Église, la foi n'est ni aveugle, ni déraisonnable, puisqu'en somme elle ne nous oblige à nous abandonner à l'infaillible et loyale parole de Dieu, qu'après avoir constaté les signes manifestes de son origine céleste. Ceux qui obéissent, sont persuadés d'une manière ou d'une autre de la valeur démonstrative de ces signes; ils ont droit en conséquence au respect de tous, car c'est la raison qui leur commande de croire ce qui dépasse la raison; et à suivre la raison, on ne s'avilit jamais.

J'ai le droit aussi, au nom de votre conscience, de vous demander les dispositions intellectuelles et morales indispensables à quiconque désire parvenir

à la lumière. Vouloir ardemment arriver au vrai, le chercher avec persévérance, avec humilité, s'arracher par l'étude à l'ignorance, se dégager, pour voir juste, des préjugés qui enchaînent l'esprit, des intérêts immédiats, des passions qui l'aveuglent, telles sont les conditions requises. En vous y soumettant, vous suivrez votre devoir : j'en suis persuadé, vous trouverez l'évidence et la certitude, et avec la grâce de Dieu qui vous sollicite, vous croirez comme il faut croire pour être sauvé.

TROISIÈME CONFÉRENCE

DES RAISONS DE CROIRE AU FAIT DE LA RÉVÉLATION

St. Albert's Col

SOMMAIRE

Divers arguments que l'Eglise catholique emploie pour montrer son origine divine. — Comment elle fait appel à toutes les sciences. — Cependant elle emprunte la substance de ses preuves aux faits divins dont a parlé la seconde conférence. — 1° Quels sont ces faits? — 2° Quelle est leur valeur démonstrative, p. 95-96.

I

Ces faits sont d'ordre physique, intellectuel ou moral.

1. Dans l'ordre physique, on les appelle *miracles*. Définition du miracle.

a) Le miracle a été *constaté*. Il serait étrange que le miracle *absolu* dont il s'agit ici n'existât pas, ne fût pas constaté, lorsque le miracle *relatif* existe et est constaté partout ou un être supérieur agit sur un être inférieur. Dieu ne se contredit pas en faisant des miracles, p. 96-99.

b) Il y a des événements qui ne sauraient trouver leur principe dans les énergies créées : par exemple, la résurrection des morts. Impuissance des causes créées à ressusciter les morts. Mort de Lazare. Résurrection de Lazare, p. 99-101

c) Comment constater un fait d'essence surnaturelle? Dans le miracle, il y a des phénomènes physiques saisissables comme tous les autres phénomènes. Ce qui reste caché, c'est la vertu qui les produit, mais comme cette vertu n'est pas dans la création, il faut bien la chercher dans le Créateur, p. 101-102.

d) Nous ne connaissons les miracles sur lesquels s'appuie la foi chrétienne, que par l'Evangile, c'est-à-dire par l'histoire. Ce n'est pas vrai pour ceux qui ayant assisté à ces prodiges les ont vus directement. C'est vrai pour nous, mais l'Evangile a une valeur historique qui nous garantit la vérité de ses affirmations. Preuves rapides en faveur de l'autorité historique de l'Evangile et de la réalité des miracles qu'il raconte, p. 102-104.

2. Le principal des faits divins dans l'ordre intellectuel, c'est *la prophétie*

a) Impossibilité pour l'esprit créé de connaître l'avenir qui n'est pas déterminé dans ses causes. Dieu seul prévoit l'avenir avec certitude. Quand un homme l annonce c'est qu'il est éclairé par Dieu, p. 104-106.

b) Il y a eu dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament des prophéties qui se sont accomplies. La prophéthie messianique dans l'Ancien Testament. Caractères, développement, maintien de cette prophétie Accomplissement certain de cette prophétie. p. 106-108

c) Prophéties de Jésus-Christ touchant l'avenir du peuple Juif et l'avenir de l'Eglise.

Accomplissement de ces prophéties, p. 108-111.

3. Dans l'ordre moral, aucun fait divin ne parle avec autant de force que l'Eglise.

a) Propagation merveilleuse de l'Eglise malgré la résistance des lettres et des philosophes, du peuple, du pouvoir, du cœur corrompu de l'homme, p. 111-113.

b) Perpétuité de l'Eglise qui ne vieillit pas, qui survit à toutes les institutions, triomphe de tous les obstacles sans rien changer dans son dogme, ni dans sa morale. Vitalité de l'Eglise dans le présent, p. 113-115.

c) Sainteté privilégiée de l'Eglise dans sa doctrine, dans ses fidèles. La sainteté héroïque. Les Martyrs. La Charité, p. 115-117.

d) Unité et catholicité divine de l'Eglise. Difficulté de concilier ces deux notes. Comment elles se concilient divinement dans la société chrétienne, p. 117-118.

II

Force probante des faits divins en faveur de l'origine surnaturelle de la Révélation.

1 *a*) Les thaumaturges ont établi une solidarité entre leurs miracles et la divinité de leur doctrine. Exemples de Moïse, d Aaron, de Jésus Christ. Connexion que le peuple reconnaissait entre l'authenticité du miracle et le caractère inspiré de l'enseignement du Thaumaturge, p. 119-120.

b) Comment le miracle accompli en faveur d'une doctrine entraine l approbation divine de cette doctrine, p. 121-122.

c) Simplicité du cas pour ceux qui ont été les auditeurs du thaumaturge et les témoins de ses miracles. Ils ont la *certitude physique* et de la réalité du miracle et du lien établi par le

thaumaturge entre son miracle et la divinité de sa parole ; ils ont la *certitude métaphysique* que Dieu ne pouvant ni se tromper, ni mentir, l'enseignement du thaumaturge est infailliblement vrai et mérite créance. Entre leur certitude et la nôtre se place le témoignage historique Mais la certitude historique exclut le doute. De plus, les faits divins ont une suite dans laquelle ils nous de ïennent sensibles comme des causes dans leurs effets. Le phénomène miraculeux se prolonge et nous permet d'arriver à une certitude au moins égale à la certitude de ceux qui n'ont connu que ses commencements, p. 122-124.

2. Valeur probante de la prophétie quand elle s'accomplit.

a) Les prophètes annonçaient des événements qui contenaient des mystères auxquels notre foi est tenue de donner son assentiment L'accomplissement de ces événements prédits d'avance garantissait le caractère divin des mystères qu'ils contenaient, p. 124-125.

b) Quand on voit que la science du prophète se vérifie en ce qui concerne l'avenir, on a bien des raisons de croire qu'elle a la même valeur quand elle enseigne des mystères Il serait étrange que Dieu n'inspirât que la moitié du discours d'un homme qui se réclame de lui pour le discours tout entier, p. 125-127.

c) Le prophète imitant le thaumaturge établit souvent une connexion entre la vérité de sa doctrine et l'accomplissement de sa prédiction. En réalisant la prédiction Dieu prend à son compte la doctrine. Exemple de Jésus-Christ donnant sa résurrection comme une preuve de la vérité de sa parole, p. 127

3. Valeur probante du fait divin de l'Eglise.

Il est impossible d'expliquer la propagation, la perpétuité, la sainteté, l'unité et la catholicité de l Eglise sans faire appel à une intervention de Dieu. Mais en lui accordant cette protection exceptionnelle Dieu fournit à l'Eglise le moyen de répandre efficacement l'Evangile. Si l Evangile n'était pas la vérité, Dieu se ferait le propagateur d'un mensonge, ce qui est impossible. Il font donc conclure qu'il reconnait comme sien l'enseignement de l Eglise, p. 127-129.

Eloquence de la création parlant de son Créateur Eloquence plus frappante des faits divins en faveur de l'authenticité surnaturelle de la révélation. Si on les considère tous ensemble, ils rendent un admirable témoignage à l'Evangile Les théories les plus solides sont moins appuyées dans l'ordre naturel que la démonstration évangélique. Texte de Pie IX, p. 129-132.

TROISIÈME CONFÉRENCE

DES RAISONS DE CROIRE AU FAIT DE LA RÉVÉLATION

Messeigneurs (1),

Messieurs,

Le christianisme n'a jamais failli au devoir, qui lui incombe impérieusement, de fournir les preuves de son origine divine. Par ses chefs officiels, par ses docteurs, il n'a pas cessé de travailler à faire agréer par tous les esprits ses lettres de créance, à confondre les contradicteurs qui essaient d'entraver sa mission. Tantôt analysant chacun des arguments qui établissent son droit, il lui donne toute sa force et le fait briller de tout son éclat; tantôt il les rassemble afin que s'unissant ils pèsent plus victorieusement sur la pensée, et y engendrent une certitude inébranlable. Avant tout l'Église emploie la philosophie

(1) S. G. Mgr Amette, archevêque de Paris. S. G. Mgr Carroll, évêque d'Helena. E. U.

et lui demande d'intervenir en ces questions qui sont particulièrement de son ressort, mais elle prie toute science d'apporter son concours à l'édifice commun. L'antiquité d'un événement historique qu'on avait d'abord déclaré récent, l'authenticité d'un texte dont on avait douté, l'accord de récits qu'on avait jugés inconciliables, ne lui sont point choses indifférentes. Elle aime qu'on remue la poussière des villes mortes, qu'on déchiffre les inscriptions des temples et des tombeaux en ruines, qu'on interroge les manuscrits et qu'on les confronte. Elle cherche et elle trouve dans les conclusions d'une critique saine, dans les découvertes d'une histoire mieux fouillée des grains de sable qui entrent dans le ciment destiné à joindre les pierres de son monument apologétique.

Cependant, elle emprunte la substance de ses preuves aux faits divins dont nous avons parlé dimanche. Quels sont ces faits? Comment servent-ils à démontrer efficacement la nature divine de la doctrine catholique, et par suite le caractère raisonnable de notre foi? Voilà pour aujourd'hui le thème de notre méditation.

Les faits divins, qui sont comme le sceau du Tout-Puissant sur la révélation évangélique, appa-

raissent dans l'ordre physique, dans l'ordre intel lectuel, dans l'ordre moral.

Dans l'ordre physique on les appelle miracles.

Le miracle est un phénomène sensible qui, considéré dans sa substance ou dans son mode d'accomplissement, se soustrait aux lois ordinaires de toute la création, et reste inexplicable sans une intervention spéciale de Dieu qui, seul, peut en être l'auteur principal. C'est, par exemple, la multiplication des pains, la résurrection d'un mort, la guérison subite d'une maladie que la nature ne fait disparaître que progressivement et lentement. Je ne m'arrêterai pas à discuter la possibilité du miracle : devant un fait dûment constaté tous les systèmes croulent, toutes les négations s'évanouissent en fumée. Or, j'affirme hardiment que le miracle a été constaté (1).

D'abord, je serais étonné qu'il n'existât pas, que Dieu n'intervînt pas exceptionnellement sur un point ou sur un autre pour interrompre le cours habituel des choses. J'en serais étonné, parce que j'aperçois partout ce que j'appellerai le miracle relatif. Par miracle relatif, j'entends l'action d'une cause supérieure empêchant un être inférieur de suivre sa loi propre et lui imposant sa volonté. A chaque instant vous dites que les pierres volent, mais, par elles-mêmes, les pierres ne volent pas, elles tombent,

(1) App. N. 1, p. 387.

fatalement entraînées en bas par leur poids. Si elles s'élèvent en l'air, c'est que, saisies par une énergie plus puissante, elles sont contraintes d'oublier leur tendance naturelle et de suivre l'impulsion nouvelle qui leur est imprimée. Chose bizarre! Ceux qui nient le miracle absolu, je veux dire le miracle dont Dieu seul est l'auteur, cherchent l'explication du phénomène insolite, dont ils sont les témoins, dans le miracle relatif. Ils attribuent à une vertu plus forte l'évolution qui ne peut avoir son principe dans le mobile dont ils constatent la marche anormale. Et des faits de ce genre se reproduisent perpétuellement sous nos yeux. Pourquoi la cause première et suprême ne se serait-elle pas réservé la liberté d'impressionner directement ses créatures, de leur intimer elle-même ses ordres, dussent-elles, pour y obéir, renoncer à leur spécial penchant? Aurait-elle sur son œuvre moins d'empire que nous n'en avons sur les éléments distribués au-dessous de nous? Qui oserait le soutenir? N'est-il pas plausible, au contraire, que l'ordre universellement aperçu se continue, que Dieu maîtrise à son gré les activités dont il est la source et leur commande efficacement de changer, au moins pour un instant, leur chemin. S'il en était autrement, la règle qui préside à la hiérarchie des causes fléchirait et se briserait quand on passe du monde au souverain Maître du monde.

Il est vrai, Dieu a dicté les lois que nous avons l'habitude de voir s'appliquer, et vous craignez qu'il

se contredise en corrigeant et pour ainsi dire en regrettant sa première conception et son premier dessein. Votre crainte, messieurs, est sans fondement. Dieu ne regrette rien, ne corrige rien de son plan initial. Il exécute ce qu'il a résolu. Il fait régner sur les événements sa loi suprême; mais cette loi n'est intégralement qu'en lui et nous n'en avons qu'une connaissance partielle dans toutes les lois perceptibles et dans toutes leurs dérogations. Les lois visibles et leurs dérogations sont éternellement voulues par lui, elles s'accomplissent infailliblement avec la suite et les interruptions décidées par lui. Quand les exceptions se montrent par l'autorité d'une cause seconde sur une cause seconde moins noble, je les nomme miracles relatifs, quand elles se produisent par l'action transcendante de Dieu sur toute la nature, je les nomme miracles absolus ou simplement miracles. J'aurais du mal à comprendre, je l'avoue, que, les premières apparaissant partout, les dernières n'apparussent nulle part.

Elles ont apparu et elles ont été constatées, nous en avons la certitude. Je ne dis pas que souvent il ne soit difficile de déterminer le point précis où s'arrête la vertu des causes secondes et où la cause première reste seule maîtresse; je vous abandonne tous les faits douteux que l'on peut à la rigueur expliquer par une subite réaction de la nature. Mais il y a des événements qui ne sauraient trouver leur

principe dans les énergies créées. S'il est une vérité reconnue, incontestée parmi nous, c'est que la nature ne ressuscite pas ceux qu'elle fait mourir. En vain pour rendre inutile et invraisemblable l'intervention du Créateur, vanterez-vous en l'exagérant la puissance des activités créées, vous n'obtiendrez pas qu'elles rendent la vie à un être inanimé. Aux oreilles des morts ont retenti les cris perçants de la douleur, les prières haletantes, échevelées du désespoir et de l'amour; d'intarissables larmes ont coulé sur les cercueils et sur les tombeaux; la science, le génie ont tourné, retourné, traité de mille façons les cadavres pour les faire se relever, on a évoqué les âmes envolées, on les a suppliées de revenir animer leurs corps. Toute l'humanité, tout le bon sens, toute l'histoire, toute la science, toute l'expérience proclament la stérilité de tant d'efforts et affirment que dans le monde fini aucune force n'est capable de ressusciter les morts. M. Renan lui-même, si audacieusement habile dans l'art des négations, le concède sans restriction.

Or, Lazare est mort depuis quatre jours. Enfermé dans son sépulcre, il est devenu si méconnaissable par l'impitoyable travail de la corruption qu'il est pour ses amis un objet d'horreur; ses parents mêmes ne se sentent plus le cœur de s'approcher pour contempler une dernière fois ses traits. Et voilà que Jésus interpelle le cadavre de son ami en présence de la famille éplorée, de la foule venue de

Jérusalem et des environs pour assister aux funérailles : « *Lazare, veni foras. Lazare, debout, dehors.* » A ces mots, Lazare sous les yeux de tous se lève, sort du monument: il regarde, il entend, il parle, il remue, il marche, il mange, il vit enfin, et il continue à vivre. Nous avons dit que la nature ne ressuscitait pas les morts : en dehors de la nature, il n'y a que Dieu, c'est donc Dieu qui a ressuscité Lazare.

Je pourrais faire le même raisonnement pour tous les miracles de l'Évangile et vous montrer le Maître de la Création accomplissant par Jésus des œuvres qui dépassent les forces de la Création. Comment, dit-on, constater un prodige qui, étant d'essence surnaturelle, échappe par là même à notre connaissance? Messieurs, le miracle contient plusieurs éléments dont les uns sont à notre portée, dont les autres restent mystérieux. Il appartient par une moitié de lui-même au monde physique, et de ce côté il est saisissable comme tous les autres phénomènes ; par la vertu qui le produit et dont le mode d'agir reste caché, il nous échappe. Lazare est étendu rigide, glacé, dans son cercueil, de son cadavre s'exhale l'intolérable odeur de la putréfaction. Mes yeux, mon odorat, mon toucher m'assurent, sans que je puisse en douter, qu'il est bien mort. Voilà un premier fait facile à discerner. Soudain, ce mort se lève, il parle, il marche, il vit comme vous et moi. Voilà un second

fait non moins facile à découvrir. Entre les deux, une intervention s'est produite grâce à laquelle s'est opéré le passage de la mort à la vie. Je ne puis définir la nature de cette intervention qui pour moi demeure dans une impénétrable obscurité, mais je sais par mon expérience personnelle, par le témoignage unanime de mes semblables qu'elle n'est pas due à l'action de forces créées. Cela suffit pour que je sois obligé de conclure: *Digitus Dei est hic.* Le doigt de Dieu est là (1).

Nous ne connaissons, il est vrai, les miracles sur lesquels s'appuie la foi chrétienne que par l'Évangile. Cependant, messieurs, ceux qui en ont été les témoins les ont vus de leurs yeux, sans aucun intermédiaire : à leur endroit l'objection est vaine. Pour nous le problème est différent, je l'avoue. Sa solution dépend de la valeur historique qu'on attache aux récits sacrés. Je ne puis, vous le comprenez, m'engager dans la discussion de cette thèse particulière. Je noterai seulement que tout ce qu'on affirme pour ou contre la vérité historique de l'Évangile a été dit depuis longtemps, que l'autorité de ce livre a triomphé de tous les assauts, que ses adversaires ont en vain changé pour la ruiner leurs armes et leur tactique. Je dirai que les témoins de la vie du Sauveur, auteurs des narrations parvenues jusqu'à nous, étaient des hommes

(1) App. N. 1, p. 387. N. 2, p. 389.

simples, désintéressés, incapables, de l'avis des esprits les plus impartiaux, de tracer de leur maître le portrait qu'ils nous ont laissé, si ce portrait n'avait été dessiné sous leurs yeux par des paroles, par des actes, par des événements, car alors les inventeurs seraient au-dessus de l'original. Je dirai que ces hommes timides ont enduré toutes les peines sans jamais vouloir se rétracter, qu'ils sont morts pour prouver la sincérité de leurs assertions, et que je crois volontiers des témoins qui se font égorger. Je rappellerai que ses adversaires ont épié Jésus, qu'ils ont formé des jurys, non pas pour juger mais pour condamner les œuvres du Sauveur, que ces jurys, que ces adversaires, n'ont jamais nié ni la guérison de l'aveugle-né, ni la résurrection de Lazare, ni celle de Jésus lui-même, ni aucun des prodiges racontés par les Apôtres. J'ajouterai encore que des foules composées d'âmes simples, de docteurs, d'amis, d'ennemis ont assisté à la multiplication des pains, à la guérison instantanée des plus diverses langueurs, des maladies les plus incurables, qu'elles ont vu ressusciter l'adolescent de Naïm, la fille de Jaïre, le frère de Marthe et de Marie, qu'elles n'ont point douté de ces faits ni reproché à Pierre ou à Jean de les avoir inventés, je conclurai que leur approbation nous est un gage de la parfaite lucidité des évangélistes. Enfin au lendemain du crucifiement et de la Pentecôte une société s'est formée dont beaucoup de membres

avaient pu contrôler la vie de Jésus. Cette société a cru, avant que l'Évangile fût écrit, à la réalité des prodiges accomplis par le Maître. « Si dans les actes de Jésus, dit un fameux rationaliste, il n'y avait rien eu qui dépassât l'expérience de tous les jours, son histoire n'en deviendrait que plus incompréhensible. Ses prédications morales eussent-elles été, par impossible, dix fois plus saisissantes et plus sublimes encore qu'elles ne l'ont été en effet, elles n'auraient certainement pas produit à elles seules ce mouvement extraordinaire, dans une population si peu préparée à s'en laisser pénétrer, si peu à même de les apprécier à leur juste valeur, si incapable d'en mesurer la portée. Il fallait bien à ces masses quelque chose qui les soulevât, qui les entraînât, qui ne risquât pas de s'évanouir dans leur esprit mal affermi encore, lorsqu'une catastrophe inattendue semblait devoir provoquer une réaction funeste et définitive (1). » Ce quelque chose, messieurs, c'est d'abord le miracle, dont on peut affirmer qu'il n'y a rien de plus certain en histoire.

Le principal des faits divins dans l'ordre intellectuel s'appelle la prophétie (2).

A moins qu'il ne soit déterminé dans ses causes,

(1) Reuss. *Histoire évangélique synoptique des trois premiers évangiles*, p. 108

(2) App. N. 3, p. 389.

l'avenir demeure pour nous un mystère : nous ne le connaissons pas, nous ne pouvons pas le connaître. Comment verrions-nous dans le lointain un événement qui dépendra dans son existence d'êtres libres, de volontés sujettes aux résolutions contradictoires, de puissances contingentes et aptes à produire les effets les plus divers? Qui de vous oserait dire qu'il aperçoit dans les siècles futurs la fortune de sa famille, de son pays? Qui a prévu, en s'en tenant à sa seule science, la colossale puissance de Rome, l'apparition d'Alexandre, de César, de Charlemagne, la destinée si étonnante, si courte, finalement si tragique de Napoléon? Personne. Notre vision non seulement ne s'étend pas aux événements futurs dont la préparation ne se devine à aucun degré, mais nous avons l'habitude de le répéter : nous ne sommes pas sûrs du lendemain. A Dieu et à Dieu seul appartient de pénétrer le secret des jours, des années, des siècles qui ne sont pas encore ; à Lui de suivre le fleuve du temps jusqu'au terme de son cours, jusqu'à l'heure où il se perdra dans l'océan de l'éternité ; à Lui de lire dans le décret irréformable de sa sagesse et de contempler en elles-mêmes les choses qui seront, jusqu'à la fin des temps, ce qu'il a voulu les faire. Notre pensée n'a pas cette puissance : elle a du mal à embrasser le présent, elle n'en franchit pas les limites. Quand donc un homme prédit l'avenir et quand sa prédiction se réalise, c'est que Dieu, par

une faveur qui ne peut venir que de Lui, a soulevé un coin du voile et manifesté à l'esprit créé ce que l'esprit créé ne saurait par lui-même découvrir. Le caractère surnaturel de ce fait est incontestable.

Y a-t-il eu dans l'histoire du judaïsme ou du christianisme de vraies prophéties, des prophéties dont on a le droit d'assurer qu'elles se sont accomplies ? Certainement, messieurs : il me suffira de vous en citer trois.

La première est tirée de l'Ancien Testament ; nous la nommons la prophétie messianique. Les sages et les poètes de l'antiquité plaçaient l'âge d'or dans le passé. Comme le monde, selon eux, glisse vers une misère toujours plus profonde, ils ne conçoivent pas que les temps heureux d'autrefois puissent luire à nouveau, ni que la race mortelle puisse remonter la pente fatale de sa corruption : ils tombent dans un pessimisme qui ne laisse aucune issue à l'espérance. Or voici un petit peuple qui tranche par ses idées sur le reste des peuples : c'est Israël. Dans son sein surgissent pendant plus de deux mille ans des hommes qui, sans oublier l'Eden primitif, prêchent la confiance dans l'avenir. Un être d'une grandeur démesurée naîtra et renouvellera la face de la terre. Fils d'Abraham, rejeton de David, il apparaîtra doux, compatissant, guérissant les infirmités, remettant les péchés, faisant marcher les nations à sa lumière, et les souverains

à l'éclat de ses rayons. Juste et saint, envoyé de Dieu, on le verra rempli de l'esprit d'intelligence, de sagesse, de crainte, méritant le nom d'Admirable, d'Ange du grand conseil, de Dieu fort, de Père de l'éternité, de Prince de la paix, ce sera Jéhovah lui-même régnant sur Israël (1).

A mesure que la prophétie se développe, la physionomie de ce personnage mystérieux se dessine avec plus de relief, de précision. Chaque voyant ajoute un trait à l'œuvre de ses devanciers, raconte à l'avance un événement de la vie du Sauveur promis. A Bethléem il aura son berceau, il naîtra d'une vierge au moment où le sceptre sera tombé des mains de Jacob, l'Orient et l'Occident viendront l'adorer, il entrera en Maître dans le temple, il prêchera la vérité. Il fondera un royaume, mais le royaume de l'esprit, où fleurira la sainteté, où les hommes, avec des pensées nouvelles et des cœurs changés, pratiqueront des vertus d'une excellence inconnue. Chose inattendue! Il ne fondera pas son royaume par la violence, il ne s'imposera pas par la force mais par la souffrance, en versant son sang, en donnant sa vie pour ses sujets. Et voilà que dès les temps lointains, les inspirés prédisent que le Messie abandonné de ses amis, sera foulé aux pieds comme un ver, abreuvé de fiel et d'outrages, accablé de dérisions. Devant lui on branlera la tête en signe de

(1) App. N. 4, p. 390.

mépris, on percera ses mains et ses pieds, on jettera ses vêtements au sort et on se les partagera, enfin l'on entendra le martyr comme à bout de forces pousser un cri de détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moi, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Les prophètes maintiennent leurs oracles, se disent certains de leur accomplissement, alors qu'Israël les désespère par ses infidélités, par l'intensité de sa corruption. Et Israël exilé de Jérusalem, enchaîné, pleurant sur les rives de Babylone ou de Ninive, gémissant sous le joug des Romains, vit de cette espérance sans jamais se laisser déconcerter par ses infortunes. Il attend, sûr du lendemain, son Rédempteur, et cette attente le soutient au milieu de toutes ses défaillances et de toutes ses tribulations.

A présent, dites-le, ces prophéties se sont-elles accomplies? Cet être si longtemps chanté a-t-il paru, né d'Israël et de David, réalisant tout ce qui avait été dit de lui, dominant l'histoire du monde, changeant les pensées et les cœurs, s'attachant les âmes sur toute la surface de la terre, fondant un royaume unique en son genre, le royaume de l'esprit et de la sainteté, et le fondant par son sang et par son supplice? Oui, et c'est Jésus-Christ.

Jésus-Christ lui-même a prophétisé l'avenir. Il a prophétisé d'abord que Jérusalem serait détruite, que le temple serait ruiné de fond en comble, que la cité jusque-là héritière de toutes les promesses

s'écroulerait « après une si grande affliction que jamais depuis le commencement du monde, que jamais jusqu'à la fin, il n'y en a eu, il n'y en aura de pareille ». Il a prédit, faisant allusion aux menaces de Daniel et des autres voyants, que les Juifs infidèles seraient bannis de leur propre territoire, jusqu'au jour où ils reconnaîtraient leur Sauveur. Puis, détournant la vue des douloureuses destinées de son peuple ingrat et maudit, le Christ a prophétisé que la société nouvelle sortie de son cœur brisé se propagerait jusqu'au bout du monde, mais se propagerait par les moyens qui l'avaient fondée, c'est-à-dire par la douleur, par le sang et par la mort de ses serviteurs, qu'en butte à toutes les persécutions, à tous les coups du dehors, à mille trahisons au dedans, elle vivrait dans de perpétuelles vicissitudes, et que cependant jamais elle ne succomberait (1).

Et maintenant Jérusalem et son temple ont-ils été détruits? Israël a-t-il pu les rebâtir? A-t-on vu tomber les murs de la Cité, l'abomination de la désolation envahir le Saint des Saints, et les habitants passer par de telles calamités que les annales humaines n'en ont pas raconté de pareilles? Oui, et Josèphe, parlant de cet événement, dit « que jamais nation n'a connu autant de tribulations mêlées à tant de crimes » (2). Est-il vrai que, depuis deux mille ans, nous assistons au

(1) App. N. 5, p. 391.
(2) *Bellum Judaïcum*, v, 10, 5.

drame le plus étrange : une race éloignée de son territoire et de sa patrie, vivant au milieu des autres nations sans se fondre avec elles, refusant de perdre la goutte de son sang dans le fleuve du sang qui coule dans les artères des races parmi lesquelles elle réside, arrivant à s'imposer par la force, par la fortune, par le génie des affaires temporelles et cependant restant étrangère à tous les peuples, se plaignant de la défiance dont elle est partout l'objet, de l'exil qui pour elle ne finit pas et s'obstinant à ne pas vouloir prononcer la parole qui ramènerait sur elle la faveur de Dieu : « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur »? Oui, et c'est le drame du peuple Juif. Y a-t-il une autre société qui, depuis le Calvaire, voit se soulever contre elle les puissances de l'univers, éclater dans son sein des scandales retentissants de révolte et d'apostasie, une société dont les principes sont contredits en tous lieux, dont la hiérarchie est perpétuellement menacée, dont le Chef est exposé aux dérisions des esprits forts, aux violences des princes, des gouvernements, une société qui pourtant survit à toutes les insurrections, à toutes les trahisons, à tous les attentats, continue son pèlerinage sur les eaux irritées du monde, règne à force de travail épuisant, de sacrifices sanglants, sur une multitude d'âmes et sur une multitude de consciences, une société qui en définitive annihile par son incroyable résistance, par sa majesté sans tache, la fureur et les perfides desseins de ses

ennemis? Oui, et c'est la société née du Cœur de Jésus-Christ : l'Église catholique. J'ai donc le droit de l'affirmer comme nos Pères : les prophètes de la loi antique, le grand prophète de la loi nouvelle ont connu, raconté ou écrit d'avance une longue histoire que nous voyons chaque jour se réaliser davantage ; ils n'ont pu le faire que par une illumination privilégiée de Dieu, ou par la présence de Dieu en eux.

Parmi les faits divins d'ordre moral, aucun ne parle avec autant de force que l'Église (1).

L'Église s'est propagée avec une puissance que les lois de la nature ne suffisent pas à expliquer. On peut dire que l'état du monde à la mort de Jésus-Christ et que ce qu'il y avait de solidement sage dans la pensée hellénique favorisèrent les premiers triomphes de l'Église. Mais un si grand effet ne provient pas de causes si infirmes.

Pour se répandre, la société chrétienne dut vaincre l'esprit humain qui dans la personne des lettrés lui déclara une guerre aussi longue qu'acharnée. Stoïciens, néoplatoniciens, rhéteurs firent des efforts sans nombre pour étouffer sa voix, pour déchaîner ou ranimer la persécution contre la nouvelle croyance, pour rendre au paganisme son autorité en l'enveloppant d'un éclat scientifique, philosophique, mystique qui ne fut pas toujours faux ni

(1) App. N. 6, p. 391.

sans mérite, pour ramener de la foi au polythéisme les convertis changés en apostats et en ennemis du prophète de Galilée; ils surent même former une immense conspiration de tous les cultes contre le culte de Jésus par l'organisation d'une vaste et universelle religion où les esprits et les peuples les plus divers retrouveraient chacun leurs dogmes, leurs idoles, leurs superstitions et leurs solennités.

L'Église se heurta au peuple. Il ne faudrait pas croire que les âmes se rendaient à la première parole ou au premier miracle des apôtres. Le peuple était imprégné d'idolâtrie, attaché à ses habitudes, à ses fêtes, à ses mystères pleins d'ivresse pour la sensibilité et de suggestions pour son besoin de merveilleux. Ne savons-nous pas combien il faut travailler pour arracher de l'esprit de la multitude les idées qui se sont transmises de génération en génération et dont relève la vie individuelle, domestique ou sociale? Souvent la foule chassa les missionnaires sans vouloir les entendre, comme à Antioche de Pisidie ou à Iconium, à Lystres ou à Philippes, à Thessalonique ou à Ephèse. Souvent d'immenses soulèvements armèrent contre les premières chrétientés des villes et des régions tout entières. Souvent, avec une cruauté brutale et impitoyable, les masses irritées par les calomnies atroces répandues sur les fidèles, devancèrent les décrets persécuteurs et exécutèrent elles-mêmes les ennemis des dieux nationaux.

L'Église eut à compter avec l'hostilité du pouvoir. Des lois sanguinaires que vous connaissez tous frappaient quiconque adorait le Crucifié. La confiscation, la prison, le lupanar, les bêtes de l'arène, le feu, l'eau bouillante, le gibet, la torture et la mort sous mille formes, voilà ce qui attendait les contempteurs des idoles pendant des siècles. « De Néron à Commode, dit Renan, sauf de courts intervalles, on dirait que le chrétien vit en ayant toujours devant les yeux la perspective du supplice (1). » Les âmes tentées d'embrasser la religion de Jésus ne devaient-elles pas, devant tant de maux, être saisies du frisson de la terreur et naturellement reculer? Mais auparavant, et plus vivement encore, ne trouvaient-elles pas en elles-mêmes une farouche résistance contre les mystères de la foi qui ne tolèrent pas l'orgueil de l'esprit, contre la morale du Christ qui prétend à la maîtrise de nos plus tyranniques instincts? Les païens disait Tertullien, craignent moins la mort que la morale de l'Évangile.

Cependant l'Église du Christ règne sur le monde civilisé.

Sa royauté n'est pas éphémère, elle a duré. Pour la première fois le temps, qui avait ruiné les grands empires de l'Orient, qui avait usé la colossale république romaine, a vu ses efforts vaincus.

(1) *L'Église chrétienne*, 6e édition, p. 316.

L'Eglise a gardé son autorité sur les âmes, rencontrant chaque jour sur son chemin les ennemis qui avaient déjà voulu lui barrer le passage à l'heure de son établissement Elle n'a pas vieilli, elle n'a pas connu les lois de changement, de décrépitude, de mort qui commandent à toutes les institutions humaines. Sans avoir jamais modifié les principes de son dogme ou de sa morale, sans jamais sacrifier aux civilisations décadentes, aux opinions du moment, aux systèmes philosophiques, aux régimes politiques, aux brutales exigences de la barbarie, elle a survécu à toutes les puissances de ce monde, qui, loin de la détruire, n'ont pas même réussi à l'ébranler.

Elle n'est pas aux portes du trépas. Quelle est la société, quel est l'empire dont la solidité puisse être comparée à la sienne ? Vous dites qu'elle agonise, mais alors pourquoi la traitez-vous comme l'institution la plus vivante, la plus redoutable ? Pourquoi unissez-vous contre elle toutes les forces de votre législation, toutes les ruses et toutes les violences de votre politique, toutes les armes de votre presse, de votre théâtre, de votre littérature, de votre philosophie, de votre enseignement? Quel acharnement inexplicable contre un cadavre ? En vérité, vous le devinez, la société qui a chanté l'hymme de la vie sur les cendres de Tibère, de Néron, de Commode, de Caligula, des empereurs de Byzance et de Germanie, de Philippe le Bel, de

Louis XIV, de Napoléon, le chantera sur les vôtres, et bâtira sur les ruines des institutions que vous savez périssables, bien que vous affectiez de les croire immortelles.

L'Église est sainte, et c'est un privilège qu'elle ne partage pas. Sans doute, la nature est capable d'actes vertueux et même héroïques, mais jamais elle n'a su ni établir en principe, ni faire régner en fait une morale intégralement conforme à la raison. La conscience chrétienne qui, dans la vie intérieure ou extérieure, approuve tout ce qui est bien, et condamne tout ce qui est mal, est un phénomène sans rival.

C'est l'Église qui l'a formée, en prêchant la loi dans sa pureté, dans son intégrité, en maintenant la vérité pendant deux mille ans contre tous les efforts de la corruption. Dans quelle anarchie tombent immédiatement les esprits quand ils se sépa rent de l'Évangile! Que deviennent les principes de justice, de pudeur, de bonté? Que deviennent les maximes nécessaires au maintien de la paix domestique ou sociale? La conscience chrétienne, même coupable, porte en elle une lumière qui ne s'éteint que dans la mesure où elle retourne au paganisme.

L'Église a incarné dans la vie pratique la doctrine qu'elle a prêchée. Les fidèles ne sont point impeccables, certes, mais où l'Évangile commande, les mœurs s'élèvent à un niveau inconnu partout où on

le dédaigne. Il est des vices qui, sous son règne, n'osent pas se montrer et qui reparaissent effrontément dès qu'il a été détrôné, il en est d'autres qui éclatent, je ne le nie pas, mais ils ne s'affirment nulle part sans être dénoncés et flétris.

L'Église a formé des saints. Toujours, elle a provoqué des vertus si hautes, si exceptionnelles, si héroïques, que le monde n'a pu les contempler sans stupeur, tellement les énergies de la nature étaient dépassées. On les a vues s'épanouir dans tous les milieux, dans tous les siècles, dans toutes les conditions, s'imposer à l'admiration des plus sceptiques et des plus blasés. Montrez-moi en dehors du troupeau du Christ ces armées de vierges, de confesseurs, d'ascètes, montrez-moi vos Grégoire, vos Bernard, vos François d'Assise, vos Vincent de Paul. Montrez-moi des martyrs sachant mourir dans tous les pays, à tous les âges, dans tous les temps. En Orient, à Rome, en Gaule, en Espagne, en Chine, au Thibet, au Japon, en Afrique, en Océanie, le sang n'a pas cessé de couler : le sang des jeunes filles, des adolescents, des hommes mûrs, des vieillards. Lisez-vous quelquefois, messieurs, les annales de la Propagation de la foi? Elles contiennent les scènes les plus sublimes dont les hommes puissent être les acteurs. Savez-vous bien que la seule chrétienté du Tonkin, de 1857 à 1861, a donné au martyre cinq évêques, quatre-vingt-dix-huit prêtres et quinze mille fidèles, et en 1862 seulement quarante mille

victimes. Quelle moisson! Savez-vous bien qu'en 1886, quarante jeunes pages de l'Ouganda, mission fondée la veille, ont été brûlés vifs pour leur foi? Et ces traits émouvants reparaissent à toutes les pages de l'histoire du Christianisme. Et nos martyrs meurent sans orgueil, sans fanatisme, sans amertume, sans bravade, dans une attitude où se mêlent une douceur inaltérable, une humilité parfaite, une force invincible. Ecoutez comme ils parlent à la veille d'un trépas cruel et certain : « Mon cœur est paisible comme un lac tranquille ou un ciel serein... J'ai le glaive suspendu sur ma tête et je n'ai point de frisson... Un léger coup de sabre séparera ma tête comme une fleur printanière que le Maître du jardin cueille pour son plaisir, et aussitôt je me trouverai en face du Seigneur Jésus (1). » En quelle sphère sommes-nous? Le divin ne coule-t-il pas à pleins bords?

Ne coule-t-il pas a pleins bords aussi dans cette charité, fille de l'Église catholique, mère d'œuvres incomparables sur toute la surface de la terre? Regardez les troupes qu'elle s'est formées, et qui sacrifient tout à la passion des âmes. Cette passion est inconnue à quiconque ne sent pas couler dans ses veines le sang du Christ, comme aussi l'amour

(1) *Vie du bienheureux Théophane Vénard.* Lettre à son père, 20 janvier 1861.

de tous les misérables pour qui sont oubliées la fortune, la jeunesse, la joie humaine, la vie. Cherchez dans les annales du genre humain des œuvres semblables à celles que la charité chrétienne multiplie dans le monde et qu'elle perpétue à travers les siècles, vous ne les trouverez pas.

Le divin ne coule-t-il pas à pleins bords dans cette unité de l'Église qui par un prodige sans pareil s'allie à la catholicité? Connaissez-vous une semblable merveille? Ne semble-t-il pas que l'unité ne soit possible qu'à condition de se restreindre. Et ici, je constate parmi les races les plus diverses, toutes jalouses instinctivement de leur autonomie et de leur indépendance, la même doctrine, la soumission au même chef, à la même hiérarchie, à la même discipline, aux mêmes fomules de prière, au même culte, aux mêmes sacrifices sans que cette unité nuise à la catholicité, sans que la catholicité brise l'unité. Il y a là, messieurs, un fait propre à l'Église, que je vous défie d'expliquer si vous n'admettez pas qu'une force infinie, maîtresse des âmes, dirige, protège cette société. La logique, la métaphysique pourront discuter sur les ressources de la nature; devant des phénomènes si multiples, si extraordinaires, si surhumains, le sens commun dira : la vie de l'Église est incompréhensible si Dieu, par un secours qu'il n'accorde qu'à elle, ne lui assure pas la victoire apostolique, la perpétuité, la sainteté, l'unité et la catholicité.

II

Dieu est dans le miracle, Dieu est dans la prophétie, Dieu est dans la vie de l'Église; cette présence entraîne-t-elle une approbation de la révélation, de la doctrine professée par le thaumaturge, par le prophète, par l'Église? Oui, messieurs, la divinité des faits que nous avons énumérés a directement ou indirectement une connexion de preuve avec la divinité de l'enseignement juif ou catholique parce qu'ils se sont accomplis en sa faveur (1).

Les Thaumaturges ont, ou d'une manière formelle et immédiate ou implicitement, affirmé la solidarité de leurs miracles et de leur doctrine, de sorte que Dieu ne pouvait accomplir les premiers sans prendre à son compte la seconde. Quand Jéhovah députa Moyse au peuple d'Israël captif en Egypte, il lui dit en substance : « Tu annonceras mes desseins à mon peuple, et pour le convaincre tu feras un signe. S'ils ne te croient pas, tu feras un second signe; s'ils résistent encore, tu feras un troisième signe et ils te croiront. » Quand Aaron, à son tour, se présenta comme le messager et la *bouche* de Dieu, il fit des prodiges pour prouver le caractère surnaturel de sa mission et de ses discours (2);

(1) App. N. 7, 8, 9, p. 391-393.
(2) Exod., IV, 1-18.

or ces prodiges manifestement avaient Dieu pour auteur, comme le prouve l'attitude des sages de Pharaon qui, ayant vainement essayé d'imiter le grand-prêtre, déclaraient : « *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là. »

Jésus-Christ invoqua souvent l'autorité de ses miracles au profit de sa doctrine. Tantôt il montrait toutes ses œuvres comme une preuve de la Divinité de tout son enseignement : « Les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, les œuvres que je fais, disait-il, rendent témoignage de moi, que c'est le Père qui m'a envoyé (1). » — « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne croyez pas en moi, mais si je les fais, lors même que vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres afin que vous sachiez que le Père est en moi, et moi en lui (2). »

Tantôt il signale un prodige spécial pour assurer au peuple une raison d'accepter ce qu'il dit comme venu du ciel. En se rendant à Béthanie pour arracher Lazare à la mort, deux fois il répéta qu'il était heureux de faire cette résurrection qui convaincrait les esprits du caractère surnaturel de sa parole (3). Tantôt il donnait une guérison comme un argument à l'appui de la vérité d'une doctrine particulière. Un jour, il proclama remis les péchés d'un paralytique ; quelques scribes scandalisés murmuraient en eux-

(1) S. Jean, v, 36.
(2) S. Jean, x, 37, 38.
(3) S. Jean, x, 11.

mêmes : « Cet homme blasphème. » Jésus, connaissant leurs pensées, leur répliqua : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Lève-toi, dit-il au paralytique, prends ton lit, et va dans ta maison. Et l'infirme se leva, et il retourna dans sa maison (1). » Les Juifs eux aussi voyaient un rapport entre les miracles de Jésus et sa qualité de prophète authentique. Un pharisien sincère, mais timide, Nicodème, alla pendant la nuit trouver le Sauveur, et lui dit : « Maître, nous savons que tu es venu de la part de Dieu comme docteur, car personne n'est capable de faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui (2). » La foule, quand elle assistait à une guérison, à une résurrection, d'instinct reconnaissait dans cet événement surnaturel un motif de considérer le Christ comme un prophète inspiré d'en haut. Lorsque le jeune homme de Naïm surgit de son cercueil et fut rendu à sa mère, les témoins de ce fait ne pouvaient se tenir de glorifier Dieu qui avait suscité parmi eux un si grand prophète (3).

Il serait facile de vous montrer que les apôtres imitèrent leur Maître, et opérèrent leurs miracles pour attester l'origine céleste de leur évangélique prédication.

(1) S. Matthieu, ix, 5-8.
(2) S. Jean, iii, 1-2.
(3) S. Luc, vii, 16.

Accompli dans ces conditions, le miracle est un argument certain de la vérité et de la divinité de la doctrine. En appuyant par un prodige, dont seul il peut être la cause principale, un enseignement, Dieu le signe, le déclare publiquement sien. C'est un geste d'assentiment à la parole prononcée en son nom, la signature de l'Eternel sur le livre ou sur le discours que l'on affirme dicté par lui. La raison peut croire sans imprudence, car s'il y avait une imprudence à adhérer à l'idée qu'on a entendu exprimer, il faudrait dire que l'approbation d'une doctrine par Dieu n'en garantit ni la vérité, ni la certitude. Nous ne pouvons pas le dire sans contrarier violemment la notion philosophique indiscutable que nous avons de Dieu, sans dire qu'indirectement au moins Dieu pactise avec le mensonge et nous induit en erreur. Or, soutenir une pareille thèse serait soutenir, ou que la sagesse essentielle peut errer, ou que la vérité première peut mentir.

Le cas est simple pour les auditeurs qui ont entendu de leurs oreilles Moyse, Jésus, les apôtres leur dire : je vous annonce un mystère que Dieu m'envoie vous enseigner, et pour vous montrer que je suis bien la voix de Dieu, je vais guérir cette maladie incurable et ressusciter ce mort, ce que je ne pourrais pas faire, si Dieu ne me prêtait sa puissance. Les témoins assistent nombreux, à cette guérison instantanée, à cette résurrection palpable. Ils sont

physiquement sûrs et d'avoir entendu la doctrine du prédicateur, et d'avoir constaté qu'il établissait un lien entre le caractère divin de la doctrine et le caractère divin du prodige, et d'avoir vu de leurs yeux s'accomplir le prodige annoncé. Comment leur raison pourrait-elle échapper à cette conclusion qui apparaît lumineuse, qui s'impose indiscutable, qui ne laisse aucune place au doute : Dieu a parlé par cet homme? D'autre part, si le bon sens nous certifie que Dieu ne peut ni se tromper, ni mentir, ni prendre à son compte une erreur ou un mensonge, ce qui serait une autre manière de se tromper ou de mentir, comment échappera-t-elle à cette autre conclusion d'ordre métaphysique : la parole que je viens d'entendre est incontestablement la vérité, et mérite créance? Cela ne suffira pas pour que le témoin puisse croire surnaturellement et comme il faut pour être sauvé, cela suffira pour que la foi surnaturelle, quand elle naîtra, soit absolument sage et raisonnable.

Entre cette certitude et la nôtre se place le témoignage de l'histoire. Mais je réponds d'abord que la certitude morale ou historique exclut le doute, établit l'esprit dans le repos et dans la tranquillité. De plus les miracles ont une suite, où se résume une éloquente argumentation : il est des faits qui sont inexplicables sans eux, par exemple la vie de l'Église. Dans ces faits les miracles nous deviennent pour ainsi dire sensibles, palpables comme la cause dans son effet, comme l'arbre dans son fruit, comme la fleur dans

son parfum, et par là notre certitude arrive presque à être supérieure à celle des témoins primitifs, car le miracle, au lieu d'être un phénomène passager, s'est prolongé, a grossi, et frappe quiconque a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre (1).

C'est par un raisonnement analogue que la Prophétie apparaît comme un argument démonstratif du fait de la Révélation divine. Sa force probante lui vient de son accomplissement et de sa connexion avec l'origine divine de l'enseignement inspiré.

Nous l'avons vu pour trois grandes prophéties : la prophétie du Messie, la prophétie de l'avenir du peuple juif, la prophétie de la vie de l'Église, les paroles des voyants se sont réalisées comme longtemps à l'avance les voyants l'avaient annoncé. Chaque jour, chaque année, chaque siècle, leur réalisation se fait plus éclatante, plus indéniable. D'autre part, quelle que soit la date des livres de l'Ancien Testament, il est certain qu'ils ont précédé de beaucoup la naissance du Christ, quel que soit l'âge des évangiles, ils ont précédé de beaucoup les événements dont nous sommes les témoins et qui accomplissent les prédictions contenues dans les auteurs sacrés. J'ai dit que nous sommes les témoins de ces événements, parce que

(1) App. N. 10, p. 393.

nous y assistons, nous ne les connaissons pas par les récits d'autrui, nous pouvons les juger par nous-mêmes, et, à mesure que nous avançons dans la vie, en mieux constater l'éloquente réalité. Nous sommes donc sûrs de deux choses : d'abord que les prophéties se sont produites longtemps avant les événements qu'elles annonçaient, ensuite que ces prophéties se sont réalisées, attestant par leur réalisation qu'elles étaient dues à l'action illuminatrice et surnaturelle de Dieu.

Pouvons-nous aller plus loin et affirmer qu'elles entraînent l'authenticité du fait de la Révélation ? Oui, messieurs. Pascal disait : « Pour prouver Jésus-Christ, nous avons les prophéties, qui sont des preuves solides et palpables. Et ces prophéties étant accomplies, et prouvées véritables par l'événement, marquent la certitude de ces vérités et portent la preuve de la divinité de Jésus-Christ (1). »

Premièrement en effet, les événements prédits seront l'objet de la foi. Ainsi en est-il de la naissance de Jésus-Christ, de sa passion, de sa mort, de sa résurrection. Ces faits arrivés dans le temps cachent des mystères auxquels la foi doit son assentiment. Si la raison est tentée de douter de leur accomplissement, d'accuser de mensonge les apôtres qui les prêchaient comme des vérités ensei-

(1) *Pensées*, Havet, II, p. 62.

gnées par Dieu, les apôtres en appelleront aux prophéties, et l'étude des prophéties rendra témoignage à la foi devant la raison. C'est l'argument qu'employait constamment Jésus avec les Juifs : « Consultez les Écritures, disait-il, vous reconnaîtrez qu'elles ont parlé de moi » et des œuvres dont vous êtes les témoins, qu'il y a un accord parfait entre ce qui a été prédit et ce qui se réalise sous vos yeux, que Dieu s'y révèle également.

Secondement, quand on voit, par l'accomplissement de ses prédictions, qu'un Prophète a été vraiment inspiré de Dieu dans sa science de l'avenir, on a bien des motifs de penser qu'il ne l'a pas été moins quand il a, au nom du même Dieu, enseigné des vérités que l'on ne peut pas vérifier, ni expérimenter. Il répugne, en effet, que l'Eternel soit avec un homme dans la moitié seulement d'un discours présenté tout entier comme dicté d'en haut. L'approbation manifeste qu'il donne à la partie prophétique semble bien impliquer l'origine divine de la partie dogmatique ou morale. « En voyant, dit saint Thomas, les prédicateurs parler selon la vérité des choses cachées qui peuvent être manifestées, on les crut lorsqu'ils présentaient comme vraies des choses dont les hommes ne peuvent faire l'expérience. C'est le don de prophétie qui permettait à des hommes de connaître par une révélation d'en haut, et de découvrir aux autres ce que les hommes ignorent communément, afin

qu'en les trouvant véridiques pour ces choses, on les crût quand ils proposaient des articles de foi (1). »

Enfin, messieurs, le prophète a établi, souvent d'une manière expresse, une connexion entre tout son enseignement et l'accomplissement de sa prédiction, comme le thaumaturge entre son miracle et sa doctrine. Quand vous verrez, a-t-il dit, arriver les événements que je vous annonce, vous comprendrez que Dieu est avec moi qui vous parle en son nom. C'est ainsi que Jésus-Christ donnait sa future résurrection comme un signe destiné à montrer au Juif qu'il était bien le Messie, le Messager et le Docteur du Père Céleste. C'est ainsi qu'il présentait les malheurs de Jérusalem et du peuple Juif annoncés d'avance par lui, comme devant prouver par leur réalisation qu'il était bien venu au nom du Seigneur. Si dans ces conditions, Dieu accomplit les événements prédits, il accrédite tout l'enseignement du Prophète, il le déclare en conséquence vrai et digne de notre foi.

Et maintenant voyez à quels inconvénients inacceptables nous aboutirions si le fait divin de l'Eglise ne contenait pas l'approbation par Dieu de la doctrine catholique.

Dieu par une action exceptionnelle et miracu-

(1) III *C. Gentes*, 154.

St. Albert's College Library

leuse intervient continuellement dans la vie de l'Eglise, mais il n'y intervient pas sans favoriser positivement la foi que nous prêchons comme émanée de lui. C'est grâce à lui que l'Eglise se propage avec cette puissance et cette rapidité qui étonne même les rationalistes les plus acharnés. Or, l'Eglise se propage en semant sa parole, en répandant sa doctrine. C'est grâce à Dieu que l'Église se perpétue, mais en se perpétuant elle fait avant tout régner son symbole et son décalogue sur les âmes qu'elle gagne. C'est grâce à Dieu qu'elle est sainte, qu'elle produit des saints et des martyrs, saints qui se réclament avant tout de leur foi, martyrs qui avant tout meurent pour leur *Credo*, saints et martyrs qui donnent un éclat incomparable au dogme en exaltant la morale dont la racine est dans le dogme. C'est grâce à Dieu que l'Église est féconde en œuvres merveilleuses de toutes sortes, œuvres qui défient toutes les initiatives, toutes les imitations, mais ces œuvres invoquent d'abord la foi comme principe et par suite lui confèrent une autorité hors pair. C'est grâce à Dieu que l'Église est une et catholique. Mais par son unité elle possède une puissance sans pareille pour faire pénétrer son idée. Au signe du chef suprême, toute la hiérarchie, tous les apôtres répètent le même mot, imposent la même formule de croyance ou la même règle de vie, condamnent la même hérésie sur tous les points

du monde. J'ai dit sur tous les points du monde, car grâce à Dieu l'Église est catholique, et cette catholicité lui permet de porter son enseignement chez tous les peuples, chez toutes les races, d'en imprégner même à des degrés divers les religions et les institutions qui résistent le plus à son action, et d'atteindre d'une manière ou d'une autre toute âme humaine. Il faut ajouter qu'elle en appelle sans cesse, imitant le Prophète et le Thaumaturge, à sa merveilleuse histoire, pour prouver l'origine divine de son enseignement.

C'est donc Dieu, en réalité, qui permet, qui favorise, qui rend efficace cet apostolat miraculeux par sa protection et son inlassable secours, par la vigoureuse impulsion qu'il lui imprime. C'est donc Dieu, en réalité, qui répand, qui perpétue, qui illustre, qui universalise l'idée adoptée par l'Église. Si l'Église se trompe, si l'Église ment, c'est Dieu qui propage l'erreur et de mensonge, qui en assure indéfiniment le triomphe, qui en infuse le mortel poison dans les veines de l'humanité. C'est la sagesse suprême qui se trompe, ou la vérité première qui ment, ou la puissance éternelle qui se fait miraculeusement, perpétuellement, victorieusement la protectrice du mensonge! Quel blasphème! La conclusion éclate avant que je l'aie tirée : cette vitalité, Dieu la confère à la doctrine qui est la sienne avant d'être celle de l'Église, à la doctrine qu'il nous a révélée et qui est la vérité absolue.

La nature parle éloquemment à tous de la puissance qui l'a créée, de la sagesse qui la dirige, de la bonté qui la conserve. Si éloquents que soient ses accents, les faits divins que nous venons d'énumérer parlent du Dieu révélateur plus éloquemment encore par leur force, par leur nombre, par leur éclat. Si les arguments qu'ils nous fournissent, pris en particulier, n'engendrent pas tous la même certitude, les uns empruntant leur vertu convaincante à l'ordre physique, les autres à l'ordre intellectuel, les autres à l'ordre moral, il en est qui considérés en eux-mêmes nécessitent l'esprit ; et quand tous forment un faisceau, quand les prophètes, les thaumaturges, l'Église, présentent leurs titres de créance, montrent preuve à l'appui que leur enseignement vient de Dieu, c'est une immense voix, la voix de la raison portée à sa plus haute expression qui crie à tous les mondes : Dieu a réellement parlé à nos Pères, sa parole c'est la Bible, c'est l'Évangile, c'est l'enseignement de l'Église; la croire c'est souveraine sagesse, la nier c'est folie. Vous qui avez une foi philosophique, une foi scientifique, une foi religieuse, vous invoquez sans doute de graves motifs pour justifier votre conviction ; je vous demande de les comparer aux raisons que nous avons de donner notre assentiment au fait de la révélation. Comme votre logique semblerait infirme en face de la nôtre, comme les Prophètes, les thaumaturges, l'Église sauraient résister victorieusement

à tout examen impartial ! Ce n'est pas nous qui rougirions de notre foi, c'est vous qui diriez : la raison nous donne tort. C'est nous qui aurions le droit de répéter avec fierté les mots de Pie IX : « Il n'y a rien au monde de plus certain que notre foi, rien de plus sûr, de plus vénérable, rien qui s'appuie sur de plus inébranlables fondements. »

QUATRIÈME CONFÉRENCE

RAPPORTS DES FORMULES DOGMATIQUES AVEC L'OBJET DE LA FOI

SOMMAIRE

L'homme, pour croire, a besoin d'apprendre d'une manière déterminée ce qu'il doit croire. Il l'apprend par le langage. Noblesse de l'apostolat. Les Apôtres devaient à l'inspiration l'infaillibilité de leur enseignement. L'Eglise la doit au privilège de l'assistance dont elle jouit. Elle en use pour nous instruire des formules dogmatiques. — Valeur de ces formules. — Infirmités de ces formules, p. 137-139.

Jésus-Christ a employé la langue humaine pour nous instruire. Sa parole nous a appris quelque chose, a modifié nos idées, a représenté au moins d'une certaine façon les vérités surnaturelles. L'Eglise a codifié dans des formules l'enseignement de son Fondateur. Ces formules ont à ses yeux une valeur réelle : elle y attache une importance capitale, elle lutte, elle s expose à mille coups pour en empêcher l'altération ou la mutilation, c'est une preuve qu'elles ont un rapport certain avec les choses divines, p. 140-143.

a) Les formules dogmatiques sont, en effet composées de mots. Les mots désignent les êtres, les remplacent, les manifestent Les mots de nos formules offrent à l'esprit un *sens intelligible*, un aliment à nos réflexions. p. 144-145.

b) Ils ont un *sens propre* qui leur convient exclusivement un *sens fixe* qui n'est point sujet au changement, p. 145.

c) Un sens directement *spéculatif*, indirectement pratique. Raison de cette affirmation, p. 146-148.

d) Un *sens positif* et non pas seulement un *sens négatif*. Explication de cette doctrine, p. 149.

e) Un *sens plein*. Richesse des formules dogmatiques, p. 150.

f) Un *sens analogique*. Procédé analogique. Résultats qu il assure. Application de l'analogie aux idées de personne, de paternité, p. 150-155.

II

Infirmité des formules dogmatiques.

a) Elles sont *obscures*, bien qu'en soi leur objet soit la clarté même. Les termes dont elles se servent sont *intelligibles*, le lien qui les unit est *incompréhensible*, p. 155-156.

b) Elles expriment d'une manière *complexe* ce qui en Dieu est simple et incomplexe. Pourquoi, sans être *fausses*, les assertions de nos formules sont défectueuses, p. 157.

c) Elles *n'expriment jamais Dieu aussi grand qu'il est en lui-même*. Leur impuissance à traduire totalement les vérités divines. La Bible et l'Eglise avouent cette impuissance. Les Docteurs et en particulier saint Thomas enseignent que nos formules et nos concepts précisent et adaptent leurs affirmations surtout par *voie de négation*. Exposition de cette théorie d'après le Docteur Angélique, p. 158-161.

d) Si nos formules sont aussi incapables de contenir tout ce qu'il y a en Dieu, c'est que Dieu étant *infiniment connaissable* ne peut pas être renfermé dans des concepts toujours limités, dans des formules qui n'expriment que ces concepts, p. 161-165.

Pourquoi cette doctrine ne doit pas nous désenchanter. Les formules dogmatiques nous enseignent tout ce qui nous est nécessaire pour atteindre notre destinée. La révélation grave dans l'esprit cette idée que Dieu est au-dessus de tout ce que nous pouvons penser ou imaginer. Déception que nous éprouvons quand nous trouvons des mesures aux choses. Emotion joyeuse que nous devons ressentir en présence de l'Etre dont la grandeur s'étend toujours plus loin que notre regard, qui nous offre plus de béatitude que nous ne pouvons en concevoir, p. 165-167

QUATRIÈME CONFÉRENCE

RAPPORTS DES FORMULES DOGMATIQUES AVEC L'OBJET DE LA FOI

Monseigneur (1),

Messieurs,

Pour croire, dit saint Thomas, il ne suffit pas que notre cœur y soit incliné, il faut encore que l'on nous apprenne d'une manière déterminée ce que nous devons croire. Corneille de Césarée était tout disposé à se rendre aux suggestions intérieures de l'ange que lui avait envoyé le Saint-Esprit, mais il dut appeler Pierre pour être instruit des vérités auxquelles la voix miraculeuse lui avait demandé d'adhérer (2). Or l'homme s'instruit auprès des

(1) S. G. Mgr Amette, archevêque de Paris.
(2) S. Thomas. *Ad Romanos*, X, lect. II.

autres par le discours, par des signes destinés à frapper d'abord son oreille, puis son intelligence. A moins d'une intervention extraordinaire de Dieu, la foi dans son origine est soumise à cette méthode d'enseignement. « Comment, dit saint Paul, croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler? Et comment en entendront-ils parler, si personne ne prêche (1)? » C'est pourquoi Notre-Seigneur répétait à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations... Prêchez l'Évangile à toute créature... Ce que vous avez entendu dans le secret, publiez-le sur les toits. » Noble mission qui nous permet de servir d'instrument au Tout-Puissant pour déposer dans les âmes le germe du salut! Mission pleine d'honneur, que les Prophètes célébraient avec une émotion recueillie :

> Qu'ils sont beaux sur les montagnes,
> Les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle,
> Qui publie la paix,
> De celui qui annonce le bonheur,
> Qui publie le salut,
> De celui qui dit à Sion :
> « Ton Dieu règne » (2).

Mission redoutable, car pour la remplir, il faut demeurer l'écho fidèle de la voix qui nous a révélé les secrets du ciel. Les apôtres enseignaient sous l'inspiration de l'Esprit; ils recevaient de lui ce

(1) *Ad Rom.*, x, 14-15.
(2) Isaie, lii, 7.

qu'ils devaient dire. « Je vous donnerai une langue et une sagesse à laquelle vos ennemis ne pourront opposer ni résistance, ni contradiction » (1), telle était la promesse que Jésus-Christ leur avait faite. A l'abri de cette promesse ils se sentaient sûrs d'être les ministres infaillibles de la Révélation. Après eux l'Église jouit d'une assistance qui l'empêche d'errer, quand elle définit les vérités contenues dans la parole de Dieu.

Mais pour nous les communiquer, elle est obligée d'user de termes, de propositions qu'on nomme formules dogmatiques. En ces derniers temps de nombreuses discussions se sont engagées au sujet de ces formules. On s'est demandé ce qu'elles représentaient, quel rapport elles avaient avec l'objet de la foi Les modernistes qui se sont plu à bouleverser tant de notions acquises, en arrachant à l'oubli les vieux systèmes du nominalisme et du conceptualisme, ont du moins provoqué des explications, et celles-ci n'ont pas laissé que d'apporter quelques précisions.

Je voudrais vous entretenir de la valeur et des infirmités des formules de notre foi.

I

Jésus-Christ, pour nous apprendre les secrets de son Père, a employé la langue humaine. Il faut bien

(1) S. Luc, xxi, 15.

que ses discours aient une signification, et mettent notre esprit en quelque rapport avec le monde surnaturel dont il nous parle. Autrement, nous devrions dire que sa révélation a été vaine, que, Lumière du monde, il n'a éclairé personne, que les disputes auxquelles on s'est livré au sujet de son Évangile ont été de simples disputes de mots, que son passage sur la terre nous a laissés dans les ténèbres où il nous avait trouvés (1).

Ne nous a-t-il rien appris quand il a entretenu ses disciples du Père céleste, de la Providence universelle qui veille sur les lys des champs, sur les passereaux solitaires, sur les petits et sur les humbles avec une tendresse sans distraction? Nous a-t-il laissés dans une ignorance absolue quand il s'est déclaré Fils de Dieu, égal à Dieu, au courant de la science de Dieu, en possession de la puissance de Dieu et de son éternité? Ne nous a-t-il rien découvert lorsqu'il nous a annoncé la descente de l'Esprit de vérité, de force, de consolation? N'a-t-il pas dissipé bien des ombres, déchiré bien des nuages lorsqu'il nous a montré le compte que le Père tient de nos actes, la fécondité de nos souffrances, le prix de nos âmes, la grandeur de notre avenir, la sublimité de notre récompense? N'a-t-il pas modifié profondément nos conceptions de la vie, nos idées sur nous-mêmes et sur la Divinité ? Par lui notre esprit a

(1) App. N. I, p. 395.

été transporté dans un monde plus réel que celui que nous habitons, et dont celui que nous habitons n'est qu'une pauvre reproduction. A la lumière de son enseignement les choses visibles ont paru avec une physionomie nouvelle, à sa voix les hauts mystères des choses invisibles sont descendus en quelque manière à notre portée. Cependant il se servait des mêmes mots, des mêmes symboles, des mêmes comparaisons que nous. Il se plaisait même, car il était venu pour tous et surtout pour les simples, à employer les locutions les plus communes, à nous donner par ce moyen quelque intelligence des réalités cachées, dont il était parmi nous le Révélateur par excellence. Il est donc certain que les discours à forme humaine qu'il adressait aux foules avaient quelque aptitude à représenter les vérités transcendantes et à nous les faire connaître.

L'Église a codifié dans des formules l'enseignement de Jésus. Elle attache, c'est évident, une importance capitale à ces formules. Elle exige qu'on y adhère de cœur, sans rien y ajouter, sans rien y retrancher, sans rien y corriger. Lorsque le chrétien arrive aux étapes les plus considérables de sa course, au baptême, au sacerdoce, à la mort, elle lui impose de confesser sa foi en se servant des expressions qu'elle a choisies. Elle oblige à signer ses affirmations et ses négations quiconque est accusé de ne les avoir pas respectées, quiconque est suspect d'avoir encouragé et professé les propositions contraires ou

contradictoires. La joie de l'épouse du Christ est d'entendre la multitude de ses fils chanter ses symboles à l'ombre des basiliques augustes, d'encourager le commentaire public qu'on en donne sous les coupoles des resplendissantes académies de la sagesse. Plutôt que de les sacrifier, elle se résigne à voir apostasier toute une nation ou même la moitié d'un monde. Pour ces formules vénérables elle s'est engagée dans les luttes les plus tragiques; à leur propos se sont consommées les ruptures les plus douloureuses (1).

A peine remontée des catacombes où s'entretenait la divine ardeur des premiers croyants, à peine sortie des arènes où ses martyrs versaient leur sang la société chrétienne affrontait les colères de Constantin, de Constance, de Julien, bravait le parti puissant d'Arius en vue d'imposer une formule à la foi de ses fils. Ce mot de *consubstantiel* a remué l'univers évangélisé depuis l'Orient jusqu'en Gaule, excité les dérisions des païens, fait exiler cinq fois Athanase, l'immortel évêque d'Alexandrie, sans que l'Eglise consentît à l'abandonner. Et quelles tempêtes n'ont pas soulevées, quels déchirements n'ont pas causés les expressions d'*hypostase*, de *personne*, de *substance*, de *monophysite*, de *monothélite !* Quelle inflexibilité, quelle intransigeance dans les conciles, dans les pontifes qui condamnent les unes

(1) App. N. 2, p. 395.

sans réticence, et maintiennent les autres sans faiblesse! A l'heure où je parle, une vaste conspiration, essayant d'engager dans ses intrigues la science, la philosophie, la politique, l'amour-propre des individus et des peuples, ameute les esprits contre les formules prescrites par le Vicaire de Jésus-Christ. Le Pape ne cède pas, il ne mitige pas son enseignement. Il entend le bruit de l'orage, et il ne retire pas une phrase, pas une affirmation, pas un mot des documents adressés aux consciences loyales. C'est une fière attitude qui a ses raisons, soyez-en convaincus, et qui ne les puise pas dans un sentiment de vulgaire obstination.

Pensez-vous, que le christianisme tiendrait tant à ses formules, y attacherait un tel prix, les défendrait avec cette constance, les surveillerait avec cette ombrageuse jalousie, si elles n'avaient pas un rapport spécial avec les réalités surnaturelles, qui nous sont plus chères que la vie présente, car elles nous offrent les éléments de la vie bienheureuse, parfaite, éternelle?

Non, messieurs; si elles étaient, comme le prétendent les novateurs, de purs symboles, susceptibles d'être remplacés par d'autres, l'Église, qui est souple, saurait découvrir des termes vagues, une langue élastique et flottante dont s'arrangeraient tous les systèmes : elle n'irait pas de gaieté de cœur, pour

quelques locutions sans portée, s'exposer aux conflits qui troublent parfois profondément sa tranquillité, et paralysent son action apostolique.

Il faut donc croire que l'Église s'attache à ces formules parce qu'elles ont une valeur, parce que, ayant une valeur, elles représentent au moins d'une certaine façon la plus grande des réalités.

Elles sont composées, en effet, de mots. Or les mots sont des signes, et le propre des signes est de manifester quelque chose, d'être la voie qui mène, la main qui guide du connu à l'inconnu, de lier l'esprit par l'intermédiaire de l'idée à l'être qu'ils nous découvrent. *Signum*, dit saint Thomas, *quantum est in se, importat aliquid manifestum quoad nos, quo manuducimur ad cognitionem alicujus occulti* (1).

Les mots jouent un rôle important dans nos rapports avec le monde. Ils font surgir les êtres devant l'esprit, ils en tiennent la place, et selon qu'ils se montrent capables ou incapables de remplir leur rôle, ils se font adopter, ou ils se font bannir. Quand ils retentissent en périodes harmonieuses, les visions, les spectacles se succèdent sous les regards de notre imagination et de notre esprit. Quand ils éclatent soudain, se pressant, se poursuivant en longues rafales, ils traînent à leur suite la foudre et la

(1) I *Sentent.*, q. I, art. 1, sol. 1. *ad* 5.

tempête. Quand ils se répandent en ondes suaves, la douceur des choses qu'ils contiennent embaume nos âmes meurtries. Ils nous bercent, ils nous charment, ils nous grisent, ils nous froissent, ils nous épouvantent, ils nous tuent même, comme les choses qu'ils représentent, et dont ils expriment la nature ou les qualités (1).

Les formules de la foi ont ce caractère, elles offrent un sens à notre faculté de connaître. Ce sens est intelligible. Les termes dont elles se composent ne sont pas des hiéroglyphes illisibles, indéchiffrables, ils ne nous laissent pas insensibles, ils saisissent l'esprit, ils éveillent des pensées, ils fournissent un aliment et un thème à nos réflexions. Quand nous affirmons que Dieu est trine, c'est-à dire un en trois personnes, que le Verbe s'est incarné dans la nature humaine, qu'à l'autel la substance du pain se change à la substance du corps de Jésus-Christ, nous employons des mots dont la signification ne nous échappe pas, bien que le lien qui les unit demeure pour nous mystérieux.

Cette signification leur est propre, et leur convient si exclusivement qu'il est souvent difficile et parfois impossible de leur trouver des synonymes. Elle est précise, et cause en nous des connaissances déterminées, circonscrites, qui bannissent le doute et dissipent l'équivoque. Elle est fixe : il sera permis

(1) App. N. 3, p. 396.

d'expliquer, de développer les locutions qui la renferment par d'autres expressions aussi fixes et progressivement plus claires, mais on ne pourra pas les changer, les reléguer dans l'oubli comme un vêtement hors d'usage et démodé, les vider de leur contenu pour y infuser un sens nouveau, ni même les corriger parce qu'elles n'auront aucun besoin de l'être. Ce qui est écrit en fait de dogme le reste pour toujours et garde invariablement son sens primitif : nos formules ne supportent pas les interprétations contradictoires, elles ont une valeur durable, éternelle comme les paroles du Christ, dont elles sont la traduction fidèle et dont le Christ lui-même a dit : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. »

Si les formules dogmatiques ont un sens, elles désignent donc, elles expriment donc quelque chose. Et puisque dans la foi il s'agit de réalités divines, il faut bien qu'elles aient quelque rapport avec ces réalités transcendantes.

On a dit que ce rapport concernait uniquement la vie, que les formules n'avaient qu'une importance pratique, qu'elles étaient destinées avant tout à régler notre attitude et nos actions à l'endroit de l'Être divin. Je veux bien que les formules regardent la vie, pourvu qu'entendu largement ce mot de vie renferme dans sa signification tout le mouvement religieux du chrétien. L'office de ces for-

mules est bien, en nous faisant aborder les réalités dont elles parlent, d'entraîner toute la vie, de lui fournir une saine, substantielle et divine pâture, d'impressionner directement ou indirectement jusqu'aux moindres sentiments, jusqu'aux moindres gestes pour les utiliser au profit du salut, de préparer et d'ébaucher l'acte final, éternel, où les élus trouveront leur béatitude. J'incline même à croire que les plus spéculatives influencent la volonté, que le cœur, emporté par l'être qu'elles lui présentent, suit l'esprit dans son ascension et au sommet s'unit à l'objet de son suprême amour. A plus forte raison ont-elles une puissance directive sur la conduite, quand leur intention explicite est de déterminer les principes d'ordre moral qui lient les âmes. C'est en ce sens que Jésus-Christ disait : « Mes paroles sont esprit et vie »; que saint Pierre s'écriait : « Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

Mais à croire et à dire que les formules dogmatiques n'ont aucune valeur intellectuelle, que leur but est de nous faire agir et non pas de nous faire connaître, on tombe sous les anathèmes de Pie X. Dans le décret *Lamentabili*, en effet, le Pape a condamné la proposition suivante : « Les dogmes de la foi sont à retenir seulement dans leur sens pratique, c'est-à-dire comme règle obligatoire de conduite, non comme règle de croyance (1). »

A prétendre que les formules dogmatiques n'ont

1) *Prop.* 26. Cf. App. N. 4, p. 396.

aucune portée intellectuelle, sinon par voie de conséquence, à voir en elles des règles de la volonté et de l'action plutôt que des règles de l'intelligence et de la pensée, à juger avant tout de leur valeur aux services qu'elles rendent, aux résultats nouveaux qu'elles suggèrent, aux conséquences dont elles sont grosses, aux influences vivifiantes qu'elles exercent, on se trompe encore lourdement, et on renverse l'ordre moral. On se trompe lourdement, car la foi est essentiellement et formellement une qualité de l'intelligence, qui nous fait connaître ce que nous ne connaîtrions pas sans elle. Quand même cette connaissance n'influencerait en rien notre conduite, quand même elle resterait à l'état de pure spéculation, elle serait néanmoins d'une importance capitale, puisque la moindre perception des plus nobles réalités assure à notre âme une très grande perfection, puisque la foi est comme un épanchement en nous de la science divine, une participation à cette science supérieure. On renverse l'ordre moral. C'est la nature des choses, en effet, qui décide de notre attitude à leur égard ; or toute attitude active, pour être humaine, suppose au moins quelque connaissance de son objet. Cette connaissance pourra, par l'expérience que l'on fera de cet objet, se développer, se préciser, mais logiquement et réellement, elle précédera les sentiments du cœur et les élans de la volonté.

Les formules dogmatiques ont donc d'abord une

valeur intellectuelle, puis directement ou indirectement une valeur pratique. Ne disons plus : agissez comme si Dieu était personnel, comme si Jésus était Dieu, comme s'il était ressuscité, comme s'il nous était présent dans l'Eucharistie. Disons : Dieu est personnel, Jésus est Dieu, il est ressuscité, il est présent dans l'Eucharistie. C'est cette certitude intellectuelle qui légitime notre conduite et en décide.

Les formules mettent notre esprit en un rapport réel avec l'objet de la foi, parce qu'elles nous apprennent quelque chose de Dieu. On voudrait que ce rapport fût purement négatif, que la foi nous enseignât uniquement ce que Dieu n'est pas. Par exemple lorsque nous affirmons que Dieu est vivant, personnel, on entendrait que Dieu n'est pas sans vie, que Dieu n'est pas impersonnel. Mais comme on l'a fait remarquer très souvent et depuis des siècles, cette manière de parler cache un sophisme : deux négations valent une affirmation, dire que Dieu n'est pas sans vie, ni impersonnel, c'est dire qu'il est vivant et personnel. Or la vie et la personnalité sont des perfections positives qui sont en Dieu des réalités. On a invoqué les définitions des Conciles qui frappent, assure-t-on, les erreurs, plus qu'elles n'enseignent la vérité. C'est une interprétation fausse : les Conciles expliquent ce qu'il faut croire avant de proscrire les hérésies, et leurs anathèmes contre les sectes supposent toujours un enseignement positif (1).

(1) App. N. 5, p. 397.

Les formules dogmatiques sont pleines au point qu'on n'en trouve pas dont la richesse soit comparable à la leur. Il y a des discours vides qui ne contiennent que du vent, il y a des discours emphatiques où les expressions se gonflent démesurément, où flottent les choses comme dans un vase trop grand, il y a enfin un langage exact où l'adaptation est parfaite entre le signe et son contenu. Les formules de la foi sont remplies et débordées par la réalité auguste qu'elles représentent, il n'y a pas de vide : loin de là. Elles s'ouvrent pour laisser entrer la Vérité première qui les envahit. Elles se dilatent, elles se creusent, elles s'allongent, elles se multiplient, elles appellent à leur secours d'autres expressions ; elles sont comme un fleuve qui se créerait des dérivations pour y verser la surabondance de ses eaux, et dont le lit, invisible sous les flots qu'il roule, n'en est pas moins d'abord rempli par eux.

Cette réelle valeur significative, les formules dogmatiques la doivent à un procédé de connaissance facile à justifier. C'est le procédé d'analogie. Celui-ci ne consiste pas à appliquer à Dieu une idée représentative d'un autre être, de l'homme, par exemple, ce qui serait justement taxé d'anthropomorphisme. Il ne rapporte pas à Dieu une idée commune à plusieurs êtres qui s'y réfèrent également ou inégalement ; ce serait blasphémer l'infinité de Dieu, qui ne peut rentrer à titre d'espèce sous aucun genre, si noble

soit-il, et qui ne peut être défini, comme nous le faisons pour toute créature, en marquant le genre et la différence. Partant d'une perfection relative qui n'a point en elle-même sa raison d'être, le procédé d'analogie nous élève à l'idée qui est nécessaire pour en rendre raison. Il s'efforce de noter la proportion qui existe entre la source première de tout être, de tout acte, de toute perfection, et les êtres, les actes, les perfections que nous pouvons constater, définir. L'analogie n'applique pas à Dieu les concepts humains d'être, d'acte, de perfection ; prenant son élan en ceux-ci, elle monte à l'être en tant qu'être, à l'acte pur, à la perfection absolue ; se basant sur la relation de dépendance qui relie le relatif au transcendant, elle nous permet de qualifier d'une certaine façon l'un par l'autre, Dieu par l'homme, le rapport qui est entre Dieu et sa perfection par le rapport qui est entre l'homme et ses relatives perfections (1).

J'ai dit d'une certaine façon : j'entends marquer par là que nous y avons un droit réel, bien que nous ne sachions pas tout ce qu'il comporte. En effet, l'être fini ayant toute sa raison d'être dans l'infini, il est aussi impossible d'imaginer un être qui ne ressemble pas à Dieu par tout ce qu'il est que d'admettre un être qui existe indépendamment de Dieu. Mais alors, il est acquis que le fini connaît

(1) App. N. 6, p. 398.

quelque chose de l'infini, car, en atteignant, par exemple, mon existence, ma liberté, ma pensée, j'ai une image *infiniment* imparfaite, mais inévitablement ressemblante, de l'existence, de la liberté, de la pensée de Dieu. Donc toute perfection connue en moi m'indique non le terme de la perfection divine correspondante, mais la direction de pensée selon laquelle je dois travailler à la concevoir : Dieu est cela en *infiniment* mieux. Le concept obtenu par cette voie sera tellement épuré, tellement transformé qu'il ne conviendra plus qu'à Dieu, qu'il ne représentera rien en dehors de Dieu. L'appliquer à Dieu ne sera pas de l'anthropomorphisme ; au contraire, nous ferions du déiformisme en l'appliquant à l'homme ou à quelque autre créature que ce soit (1).

Prenez le terme de personne. Ce mot éveille l'idée d'un être intelligent, libre, indépendant, qui se suffit à lui-même, maître de lui-même, tirant de lui-même sa grandeur. C'est ce que nous entendons quand nous disons d'un homme qu'il est personnel dans sa vie, dans ses conceptions, dans ses initiatives. Nous signifions qu'il n'emprunte pas au dehors, qu'il s'inspire de lui-même quand il pense, quand il agit. Dans les créatures cette souveraineté a toujours des bornes : elle n'est pas parfaite, parce qu'en elles ni la science, ni la puissance ne sont

(1) App. N. 7, p. 398.

sans limites; elle ne peut pas nous dire le dernier mot de son être, elle ne domine pas assez les choses pour affirmer son indépendance absolue, elle appelle là souveraineté, l'indépendance dont elle ne réalise qu'une pâle copie Or, la foi nous montre un être qui affirme une personnalité hors de toutes les proportions ordinaires par ses paroles et par ses œuvres. Ecoutez-le : il se présente comme supérieur à David, à Moïse, à Élie, aux anges, comme ayant droit à la foi, à la soumission, à l'adoration de tous, au dévouement total qui entraîne le sacrifice de la vie même. Il s'attribue le pouvoir absolu de gouverner les âmes, sans le tenir de qui que ce soit sur la terre, le droit de les instruire et de leur imposer sa doctrine au nom de sa seule autorité, de remettre les péchés, d'envoyer l'Esprit de Dieu, de juger les vivants et les morts. Il dit : « Moi, je suis la voie, la vérité, la vie. Moi, je suis venu pour être la lumière du monde. Moi, j'ai reçu tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Moi, je donne la vie éternelle. Moi, je dispose de mon âme comme je l'entends, je l'abandonne et je la reprends à mon gré. Moi, je suis un avec le Père. » Ses œuvres sont d'accord avec ses discours. Il est maître des esprits, de la nature, de la mort, de la création entière. En le voyant dominer ainsi le monde, on est frappé de stupeur, et l'on se demande : « Qui est-il? Il commande à la mer et aux vents, et la mer et le vent lui obéissent. » Vous avez reconnu cet être démesuré:

c'est le Verbe incarné. N'est-il pas manifeste qu'appliqué à Jésus ce terme de personne prend des proportions extraordinaires, une vaste signification qu'il perd dès qu'on le ramène au sens habituel ? N'est-il pas évident que dans notre foi il a plus de valeur que partout ailleurs ?

Dieu a un Fils. Nous devons le dire, puisque c'est la Vérité première qui nous l'affirme. Ce mot de Fils désigne un être émané d'un autre, de même nature que son père et semblable à lui. Telle est la notion essentielle que nous empruntons aux créatures et que la Révélation applique à Dieu. Mais le mode d'émanation varie parmi les êtres suivant la diversité de leurs natures. Or Dieu est esprit, il faut donc qu'il engendre son Fils comme il convient à un esprit, que son Fils procède de lui à la manière d'un esprit. Me voilà hors de la sphère où le limon de la matière concourt à la génération. Dans la création le père existe avant d'engendrer, son fils lui est postérieur ; en Dieu il n'y a point de succession : dès que Dieu existe, il engendre et il est père, « il n'attend pas sa fécondité des années, il n'est jamais sans fils ». Dans l'humanité le père est plus grand que le fils, en Dieu le Fils est l'égal du Père. *Nihil prius aut posterius, nil majus aut minus*. Tous deux ont la même éternité, la même noblesse, la même majesté. Dans l'humanité le fils est séparé du Père, chacun a une substance spécifiquement identique, individuellement dis-

tincte, en Dieu tout est immanent, la paternité comme la filiation, le Père porte en lui son fruit, qui est avec lui une seule nature, une même substance. *Neque substantiam separantes.* Ce concept et ce mot de fils ont donc, quand nous leur avons fait subir ce travail de transformation, beaucoup plus de portée, beaucoup plus de sens. Ils sont plus pleins, ils contiennent plus de réalité; ils ne s'appliquent plus qu'à Dieu et ils ne représentent plus que lui; ils deviennent d'une incomparable richesse, et cependant, parvenus à cette haute signification, ils ne peuvent embrasser tout l'objet auquel ils se rapportent. Cet objet brisant tous les cadres, franchissant toutes les limites et les débordant de tous les côtés, noie nos mots et nos pensées dans son infinie réalité.

II

Les dernières paroles que je viens de prononcer indiquent que les formules dogmatiques, si riches quand on les compare aux formules qui ne contiennent que du créé, sont cependant très pauvres en regard de l'objet qu'elles révèlent.

Elles sont obscures, bien qu'en soi leur objet soit la clarté même. Chacun des termes qui les constituent présente à l'esprit un sens concevable, mais le lien qui les unit reste profondément mystérieux. On trouve dans la nature des images, des

analogies qui jettent une pâle lueur sur les vérités dogmatiques; le voile épais qui les recouvre ne se soulève pas, ne se déchire pas, la pensée vit dans l'ombre sans pouvoir en sortir. Dieu est un en trois personnes. Comment cette unité n'empêche-t-elle pas la multiplicité? Comment cette multiplicité ne brise-t-elle pas l'unité? On dira bien que l'unité porte sur la nature, que la Trinité vise les personnes: que dans les philosophies mêmes la nature et la personne sont distinctes. C'est vrai, et cela nous suffira pour montrer que notre dogme, tel qu'il est énoncé, n'est pas contradictoire; pourtant, dans le monde visible, l'unité de nature entraîne l'unité de personne. La raison fait de vains efforts pour pénétrer le secret de l'Être divin où les choses se passent autrement. Par l'Incarnation deux natures sont associées dans une seule personne : c'est un autre mystère qui n'est pas plus compréhensible que le premier, et sur lequel nos formules sont loin de faire la pleine lumière. Elles affirment, c'est leur affirmation que nous devons croire: elles ne font point apparaître l'intérieur des réalités sacrées auxquelles elles enchaînent notre foi.

Les formules dogmatiques sont infirmes, parce qu'elles expriment d'une manière complexe ce qui en Dieu est essentiellement incomplexe. La vérité première est une, simple; dans nos concepts et dans notre langage elle se fragmente, elle se mor-

celle. Il nous faut une foule de mots pour la rendre à quelque degré ; nous disons que Dieu est, et qu'il est bon, et qu'il est juste, et qu'il est saint, comme si en lui être, justice, bonté, sainteté représentaient comme en nous des qualités distinctes, alors que son être s'identifie avec sa bonté, sa justice, sa sainteté. Nos assertions ne sont pas fausses, parce que nous savons qu'elles expriment sous un mode complexe ce qui en Dieu est incomplexe. « Lorsque, dit saint Thomas, notre intelligence connaît les choses simples qui sont au-dessus d'elles, elle les connaît à sa manière, c'est-à-dire par manière de composition, mais elle n'entend pas que ces choses en elles-mêmes soient composées. Ainsi les jugements que nous portons sur Dieu ne sont pas faux (1). » Cependant, ils sont défectueux : ils défaillent devant la vérité indicible de Dieu. Pour qu'il y eût harmonie entre notre façon de dire et la façon d'être de Dieu, il faudrait que, par une parole, nous pussions rendre tout ce qu'est Dieu objectivement et en lui-même. Cette parole, Dieu seul la prononce au dedans de lui-même : c'est son Verbe, image parfaite qui reflète toute la splendeur vivante de la substance infinie, qui en reproduit tout le mode d'être, qui ne s'écarte en rien de ce qu'elle représente.

Les formules sont infirmes parce qu'elles n'expriment jamais Dieu aussi grand qu'il est en lui-même.

(1) 1ª P., q. XIII, art. 12, ad 3um.

Il y a un écart infini entre nos pensées, notre langage et la grandeur de l'Être souverain. Renforcez les termes, multipliez les locutions : en réunissant tout ce qui a été dit de Dieu par la raison ou par la foi, vous ne rendrez pas d'une façon adéquate la réalité immense, intraduisible qui vit en lui. Déployez, en les élargissant, en les allongeant, les ailes de votre verbe intérieur ou extérieur, vous ne traverserez pas l'infini de l'être divin. Réservez, pour les appliquer à l'Éternel, les mots les plus vastes par leur signification, les plus universels, les plus affranchis de toute limite, les plus transcendants : ils sont dépassés, débordés, submergés par l'océan des perfections de Dieu. Les noms d'être, de bien, par exemple, lui conviennent moins mal, cependant ils n'ont point l'ampleur qu'il faudrait pour faire apparaître Dieu tel qu'il est. En vain ajoutons-nous les superlatifs aux superlatifs, nous bégayons encore, et nos discours restent impuissants à dire ce qu'est en elle-même la vérité première. En vain cherchons-nous les images les plus suggestives pour donner à nos idées plus de portée et combler la distance qui nous sépare de l'Incréé. Effort stérile ! nous balbutions toujours.

La Bible même, malgré la majesté de son style et la profondeur de ses aperçus, n'échappe pas à cette infirmité. Elle est obligée pour nous parler, pour nous faire entendre quelque chose, d'user de

nos idiomes, et dès lors elle se condamne à rester au-dessous de l'objet qu'elle propose à notre adoration. Elle affirme que les pensées de Jéhovah ne sont pas nos pensées, que ses voies ne sont pas nos voies, que ses pensées, que ses voies s'élèvent au-dessus des nôtres autant que le ciel au-dessus de la terre. Ce n'est pas assez affirmer, la comparaison est insuffisante : l'hiatus entre les pensées du Très-Haut et les nôtres est bien plus démesuré qu'entre le ciel et la terre. C'est pourquoi à peine le livre sacré a-t-il assuré quelque chose de Dieu, qu'il se reprend, qu'il se corrige pour nous mettre en garde contre de maladroites interprétations. Il donne un nom à Dieu : Dieu est Celui qui est ; mais bientôt il se rectifie lui même, et il dit à l'homme : « As-tu la prétention de savoir son nom (1) ! » Il réclame pour Dieu la fécondité ; Dieu lui-même, s'adressant à quelqu'un en lui-même, laisse entendre aux inspirés cette parole qui nous a été répétée : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » Mais de peur que nous jugions de cette fécondité, de cette paternité, de cette filiation, comme de la fécondité, de la paternité, de la filiation apparentes dans les créatures, la Bible ajoute : « *Generationem ejus quis enarrabit?* Qui racontera les merveilles de cette génération éternelle (2)? » Dieu est amour, *Deus charitas est.* Mais cet amour

(1) *Prov.*, XXX-IV.
(2) ISAÏE, LIII, 8.

est immense, aucune expression n'est capable d'en atteindre les dimensions : il dépasse toute connaissance, il s'étend en tout sens au delà des plus puissantes visions. Quand les Prophètes sont parvenus aux cimes de la contemplation, annonçant avec pompe les mystères de la vie divine, célébrant avec transport les spectacles qu'ils ont entrevus, ils se plaignent de n'avoir pas pénétré à l'intérieur du voile, de ne pouvoir se faire une idée parfaite de Jéhovah, d'être à bout de force intellectuelle avant d'avoir trouvé des mots dignes de la vérité cachée qu'ils prêchent, mots qui n'existent pas dans la langue des hommes. « *A*, *a*, *a*, *Domine Deus*, disaient-ils, *ecce nescio loqui*, *quia puer ego sum*. A, a, a, Seigneur Dieu, je ne sais pas parler, parce que je suis un enfant (1). » Leurs lèvres, enflammées par le charbon ardent du chérubin, ne sont point assez savantes pour faire monter la parole à la hauteur de la Divinité, pour en dire ce qu'il faudrait en dire, si l'on voulait l'atteindre dans toute sa réalité sublime. C'est pourquoi ils essaient de persuader leurs auditeurs qu'on ne saurait mettre en doute les vérités qui regardent Dieu, et en même temps que personne n'en a l'intelligence adéquate.

Prétends-tu, s'écrient-ils, sonder les profondeurs de Dieu,
Atteindre la perfection du Tout-Puissant?
Elle est haute comme les cieux, que feras-tu?
Plus profonde que le séjour des morts, que sauras-tu?

(1) Jérémie, I, 6.

Sa mesure est plus longue que la terre,
Elle est plus large que la mer (1).
Nous pourrions dire beaucoup, et nous ne l'atteindrions pas,
Pour résumer notre discours, il est tout.
Voulant le louer, où en trouverions-nous la force?
Il est le Tout-Puissant, supérieur à toutes ses œuvres.
..... Exaltez-le, tant que vous pourrez,
Car il sera toujours plus haut encore.
. . . . . .
Qui est capable de le louer tel qu'il est (2)?

Ils avouent donc que leurs discours les plus sublimes restent en deça de l'Être qu'on y représente. Le Christ lui-même déclare que personne n'a vu Dieu comme il est, saint Paul proclame que seul l'Esprit de Dieu connaît tout ce qui se passe en Dieu (3).

Ne vous imaginez pas que l'Église, quand elle interprète dans ses définitions la parole révélée, pense se tenir à la hauteur du grand sujet qu'elle traite. Après avoir imposé à la foi les vérités surnaturelles, après en avoir affirmé la certitude, elle répète que derrière les mots dont elle se sert, derrière les concepts qu'elle inspire et qu'elle commande d'adopter, règne le mystère profond du monde divin, mystère que nous abordons sans pouvoir en déterminer la beauté, sans pouvoir en mesurer la grandeur.

(1) Job, xi, 6-9.
(2) *Ecclesti*, xliii, 27-33.
(3) App. N. 8, p. 399.

Pour elle, « Dieu est éternel, immense, incompréhensible, infini en intelligence, en volonté, en toute perfection... indiciblement élevé au-dessus de tout ce qui est et peut se concevoir en dehors de lui » (1). C'est confesser qu'entre nos pensées, nos paroles et la vie du Très-Haut, il n'y a point d'adaptation absolue. Dieu existe, et il est bon, et il est juste, et il est sage, et il est intelligent, et il est libre, mais il existe, il est bon, juste, sage, intelligent, libre à sa manière. Il est fécond, il engendre, il est Père, il est Fils, mais il est fécond, il engendre, il est Père, il est Fils à sa façon, comme il convient à son ineffable plénitude, comme il sied à l'acte pur, à l'Être infini. Il faut bien qu'il y ait quelque ressemblance lointaine, quelque proportion réelle entre lui et nous, entre sa paternité et la nôtre, puisque nous sommes son œuvre, puisqu'il n'y a rien dans l'effet qui ne doive se retrouver d'une certaine manière dans la cause ; mais ce mode est indéfinissable, il n'entre point dans nos catégories, il brise tous nos cadres et s'affranchit de toutes les limites que voudrait lui imposer notre pensée.

C'est pourquoi nos formules dogmatiques précisent surtout et adaptent leurs affirmations par voie de négation. Elles nous enseignent ce que Dieu est, mais elles le distinguent encore mieux de ce qu'il n'est pas. Par elles nous comprenons que sa per-

(1) *Concile du Vatican*, ch. I, § I.

sonne possède éminemment ce qui fait la réalité de la nôtre ; mais comment exprimer cette éminence d'une manière humainement appréciable, sinon en écartant d'elle les imperfections de la nôtre ? De même, nous voyons mieux que sa paternité n'est point tributaire des misères de la nôtre que nous ne voyons en quoi elle consiste. « Il faut recourir, dit saint Thomas, à la méthode de négation, surtout en étudiant la substance divine, car la substance divine excède par son immensité toutes les formes à la portée de notre intelligence. Pour cette raison, ne pouvant la saisir en découvrant ce qu'elle est, nous arrivons à en avoir quelque idée en voyant ce qu'elle n'est pas. Plus notre esprit écarte d'elle ce qui est l'imperfection des autres êtres, plus nous sommes près de la connaître. La connaissance que nous avons d'un être, en effet, est d'autant plus parfaite que nous apercevons mieux ce qui le fait différer des autres, puisque chacun d'eux a en lui-même une existence propre qui le distingue du reste (1). » Mais parce qu'en Dieu nous ne pouvons pas déterminer d'une manière parfaite, par voie d'affirmation, ce qui le met à part et au-dessus des créatures, nous procédons en même temps par voie de négation. Nous disons qu'il n'est pas matériel, qu'il n'est pas sans vie, sans personnalité, sans fécondité

(1) S. Thomas. I. *C. Gentes*, ch. xiv.

et à mesure que nous éloignons de lui toute lacune, tout défaut, nous l'isolons de ce qui est en dehors de lui. Quand par ce procédé il sera, dans notre esprit, distinct de tous les êtres, nous pourrons le considérer, en particulier, dans sa substance; cependant notre connaissance ne sera pas parfaite, parce que nous ne saurons jamais complètement ce que Dieu est en lui-même. Et comme nos formules ne vont pas plus loin que nos concepts dont elles sont l'expression, elles resteront toujours insuffisantes et inadéquates en regard de la substance divine.

Pourquoi, messieurs, sommes-nous incapables de monter plus haut ? D'un mot, parce que nous ne sommes pas Dieu, parce que nous ne le deviendrons jamais. La faiblesse de notre langage vient de la faiblesse de nos concepts, et la faiblesse de nos concepts de la faiblesse de notre intelligence.

Pour que notre intelligence pût comprendre Dieu il faudrait qu'elle le connût parfaitement, c'est-à-dire autant qu'il est connaissable. Or Dieu est infini, il est infiniment connaissable; et notre intelligence, quelque transformation qu'elle subisse par la science, par la foi, par la lumière de gloire, ne peut pas être le principe d'une connaissance infinie. Mais nos concepts sont fils de notre esprit, ils n'ont de perfection que celle qu'ils ont puisée à leur source, et par conséquent ils n'expriment pas adéquatement l'Être divin. Nos formules, à supposer qu'elles soient

la fidèle et exacte traduction de nos concepts, en gardent l'infériorité, et par suite restent au-dessous de la réalité éternelle.

Sur la terre les idées que la Révélation nous apprend à appliquer à Dieu, comme l'idée de Paternité, nous viennent du spectacle de la création, et représentent d'abord des perfections visibles dans la nature. Lorsque le Christ nous parle du Père céleste, nous ne comprendrions rien à sa parole si nous ne la rapprochions de la Paternité, telle qu'elle nous apparaît parmi les hommes. Il est entendu, qu'avant d'appliquer à Dieu cette notion, nous la dégageons de tout ce qui serait en désaccord avec la grandeur de Dieu ; cependant elle garde sa forme humaine, elle ne peut suffire à exprimer ce qu'il y a d'ineffable dans la Paternité de Dieu. Notre langage ne va pas plus loin que notre concept, il reste fatalement au-dessous de l'objet qu'il désigne, ou l'atteint imparfaitement et inadéquatement.

Vous êtes peut-être désenchantés, vous vous dites peut-être : nous ne savons rien de Dieu, après la révélation nous retombons dans le gouffre de l'Inconnaissable absolu. Non, messieurs. Notre foi, à travers les formules qui l'expriment, nous enseigne quelque chose de certain. La lumière qu'elle nous apporte a complètement changé l'état mental de l'humanité. Nous avons appris une vérité qui nous

suffit, quelque incomplète qu'elle soit, pour nourrir notre esprit d'un très noble aliment et pour l'élever à un très haut degré de perfection, qui nous suffit pour nous orienter vers la béatitude suprême et régler en conséquence toute notre conduite. Nous concédons que nos concepts et notre langage sont loin de rendre la sublimité de l'être infini. Mais, par cette concession, nous gravons dans les âmes une idée capitale : c'est que ce Dieu, qui nous a créés et rachetés, qui nous aime et nous appelle au partage de sa vision, de sa gloire et de sa félicité, est au-dessus de tout rêve, de tout idéal, de toute beauté, de tout ce que l'on peut imaginer ou penser. L'homme était exposé à se faire un Dieu à sa taille; aujourd'hui, même quand il est d'une intelligence bornée, il sait que ce grand mot désigne un Être indéfinissable, une bonté sans rivage, un incompréhensible amour. Nous nous plaignons sans cesse de trouver une mesure aux choses : lorsque nous l'avons trouvée nous sommes déçus, dès qu'elles sont limitées, nous les déclarons incapables de nous assurer ce qui nous manque et ce que nous leur demandons (1).

Ne devons-nous pas tressaillir d'une émotion intense devant l'insondable abîme de la Paternité divine, qui se déploie à l'infini dans la Trinité, qui renferme pour nous plus de tendresse que nous

(1) App. N. 9, p. 399.

n'en saurions recevoir? Ne devons-nous pas être heureux d'aborder enfin un spectacle qui s'étendra toujours plus loin que notre regard, d'entrer en relation avec une réalité si sublime, si hors de proportion que personne ne la décrira telle qu'elle est? N'aurions-nous pas mauvaise grâce à reprocher à la Providence de nous avoir destiné un héritage si opulent que nous ne pouvons totalement le concevoir? C'est le dernier effort de la foi d'avouer son impuissance à bien connaître l'infini. C'est pour nous la suprême sagesse de savoir qu'il faut, pour ne point se tromper, quand on parle de Dieu « s'élever au-dessus de tout ce qu'on croit le plus digne, en sorte qu'on n'ose plus, en un certain sens, ni rien dire, ni rien penser de ce premier Être, ni le nommer en soi-même, parce qu'on ne peut pas même expliquer combien il est ineffable, ni comprendre combien il est incompréhensible » (1). Acceptons et bénissons les formules sacrées qui nous ont beaucoup éclairés, et qui en même temps nous ont montré que notre Dieu est plus grand, plus aimable, plus Père que nous ne pouvons l'imaginer ou le dire. Adorons l'Infini qui incline les cieux et nous permet d'entendre sa voix et de percer un peu le mystère de sa vie, ne lui demandons pas d'entrer tout entier dans le regard de notre esprit ou dans nos paroles, il ne serait plus l'Infini.

(1) Bossuet. Second Traité sur les états d'oraison. Mss St-Sulp.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE LA STABILITÉ DU DOGME ET DE SES PROGRÈS

SOMMAIRE

Double reproche contradictoire adressé à l'Eglise catholique : on lui reproche de changer, on lui reproche de rester figée dans des conceptions condamnées par le progrès. Devant ces accusations, l'Eglise sait concilier la stabilité de son dogme avec le progrès dans la connaissance que nous en acquérons, p. 175-176.

I

En quoi consiste la stabilité du dogme?

1. — Elle consiste d'abord en ce que la Réalité divine cherchée par la foi, est immuable. L'être, la science, la volonté de Dieu ne subissent aucune modification. Absurdité de l'erreur qui soumettrait Dieu aux lois d'une évolution quelconque, p. 177-178.

2. — Ce qui est stable encore, c'est la Révélation dont l'ère s'est définitivement close, à la mort du dernier des apôtres. Les révélations *privées* n'entrent ni dans l'objet, ni dans le motif de la foi. Explication de cette vérité, p. 179.

a) Le Christ est le terme de la manifestation de Dieu sur la terre. Enseignements de Jésus, de saint Paul, de Pie X, de Pie IX, du Concile du Vatican, p. 179-180.

b) Egarement du modernisme qui règle les variations du dogme et de la Révélation par les variations de l'esprit humain. Parenté de ce système avec certaines philosophies antiques, et avec les rêves des manichéens, des montanistes, des fraticelles, etc., p. 181-182.

Réfutation. — Tout ce que nous enseigne l'Eglise, tout ce qu'elle nous enseignera est contenu dans la Révélation, car la Révélation contient tout ce que Dieu a résolu de nous faire connaître sur la terre, p. 182.

Cette immutabilité de la Révélation ne porte pas seulement sur les *mots*, elle porte sur le *sens* que Dieu a donné à sa parole, Il est dans les discours de Jésus des mots qui devront toujours être pris dans un sens métaphorique, il en est d'autres qui devront toujours être pris à la lettre, p. 183-184.

3. — Stabilité des enseignements de l'Eglise. Quand l'Eglise a défini un dogme, ce dogme s'impose et s'imposera toujours à la foi des chrétiens, p. 185.

a) Erreur des modernistes qui ne voient dans les formules dogmatiques qu'un enseignement provisoire que des définitions postérieures pourront changer, corriger et contredire, p. 186.

b) Cette erreur mine par la base la foi catholique. Raison de la stabilité du dogme qui n'est pas une invention humaine, mais un dépôt divin. Affirmation du Concile du Vatican, de Pie IV, de Vincent de Lérins, de Tertullien, p. 187-188.

c) Explication de cet enseignement. Le dogme n'est pas autre chose que la révélation traduite, formulée, interprétée, infailliblement par l'Eglise. Il jouit par suite de la même immutabilité que la Révélation. Conséquences : Nous sommes tenus de croire tout ce qu'ont cru nos pères. L'unité de la foi prépare l'unité de la vision, p. 188-189.

II

Progrès du dogme.

1. — La Révélation se développe depuis les temps primitifs jusqu'à la mort des apôtres.

a) Deux dogmes substantiels dès le début de la Révélation : Dieu et la Providence. L'Esprit Saint explique peu à peu aux prophètes le contenu de ces deux dogmes. Développement du dogme qui concerne Dieu. Jésus-Christ par lui-même ou par ses apôtres en achève la révélation, p. 190-192.

b) Développement du dogme de la Providence. La personne du Messie qui est le grand moyen choisi par la Providence pour sauver le monde apparaît sous des traits de plus en plus précis. C'est encore Jésus Christ et les apôtres qui achèvent à ce sujet ce qu'avait enseigné l'ancien Testament. — La doctrine morale suit une ascension parallèle, p. 192-193.

c Unité, accord parfait, continuité que l'on trouve entre tous les inspirés, p. 194-195.

2. — On remarque dans le dogme formulé par l'Eglise un progrès analogue à celui de la Révélation. Le Concile du Vatican affirme ce progrès. L'histoire le constate, p. 195-196.

a) Ce progrès consiste en ce que les générations postérieures croient explicitement, c'est-à-dire en elles-mêmes et directement les vérités que les générations antérieures croyaient

implicitement, c'est-à-dire dans d'autres vérités et indirectement, p. 197.

b) Comment s'effectue cette explication? Par l'analyse, par l'application d'un principe général au particulier, par la détermination précise de ce qui était obscur, par l'organisation de ce qui était confus, par l'affirmation comme certain de ce qui avait été considéré comme douteux. Richesses inépuisées de la Révélation. L'Eglise y lit toutes les vérités qui lui sont nécessaires pour répondre aux besoins des temps et des générations, p. 197-198.

c) Peut-on dire que des vérités à peine esquissées dans la Révélation arrivent à leur parfaite éclosion par le fait du progrès dogmatique? Oui pourvu que ces vérités soient réellement contenues dans l'Ecriture ou dans la Tradition, p. 198.

d) Les agents *provocateurs* du progrès sont surtout les hérétiques qui éveillent sur un point l'attention de l'Eglise. Les agents *préparateurs* sont surtout les docteurs qui travaillent le contenu de la Révélation, facilitent la définition. Le seul agent *réalisateur* c'est l'Eglise qui, assistée du Saint-Esprit, détermine infailliblement le contenu de la révélation divine, p. 199-201.

Admirable spectacle que présente l'histoire de la vraie religion. Par sa stabilité le dogme unit dans un seul esprit tous ceux qui ont cru ou qui croiront; par son progrès il dissipe tous les doutes, il apaise tous les conflits, il se manifeste mieux, il s'adapte à toutes les nécessités, il re te maitre de l'avenir, sans jamais rompre avec le passé, p. 201-203.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE LA STABILITÉ DU DOGME ET DE SES PROGRÈS

Monseigneur (1),

Messieurs,

La foi catholique a toujours été en butte à deux accusations contradictoires : on lui reproche tantôt de changer, de s'éloigner de plus en plus de son point de départ, de perdre sur les routes du temps l'élément divin dont au commencement elle avait reçu le dépôt, tantôt de rester figée dans des conceptions condamnées par le progrès; on la somme ici de revenir à ses origines, de renoncer à tout le développement dont elle a été l'agent, là d'oublier le passé, d'éliminer de son dogme, de sa morale, de ses institutions, tout ce qui gêne son

(1) S. G. Mgr Amette, archevêque de Paris.

expansion, de s'adapter par des transformations volontaires, par une évolution continue aux besoins des esprits, aux aspirations des âmes, aux caprices des âges. Elle ne définit pas une vérité sans provoquer des cris et des colères : qu'elle parle de l'infaillibilité du Pape ou de l'Immaculée Conception, ses ennemis l'attaquent au nom des croyances d'autrefois. Et d'autre part, il n'est pas de système philosophique, critique, exégétique, théologique, pas d'erreur qui ne prétende enrichir le trésor de la Révélation en y versant ses idées. Parmi nos adversaires, les uns ont la manie de la stagnation, les autres sont tourmentés par la fièvre de la nouveauté. Si l'on écoutait les premiers, on s'en tiendrait à quelques articles fondamentaux qui contiennent toute la parole de Dieu ; si l'on suivait les derniers, il n'y aurait rien de stable dans notre foi, sinon un certain esprit qui, au moyen de germes toujours en fermentation, toujours en travail de changement, orienterait mystérieusement les âmes vers un terme immuable.

La société chrétienne ne pactise pas avec ces excès : elle concilie l'idée de stabilité avec l'idée de progrès.

I

En quoi consiste la stabilité du dogme ? Nous savons que, le terme de dogme désigne la Vérité

première, allant comme en trois degrés du simple au complexe : la réalité divine, la Révélation qui a mis à notre portée quelque chose de cette réalité, les formules dogmatiques enfin qui ont codifié et expliqué cette Révélation.

Or la stabilité du dogme consiste d'abord en ce que, considérée en elle-même, la réalité divine, que nous cherchons par la foi à travers tous les concepts, tous les symboles, toutes les révélations, est essentiellement immuable. Elle est ce qu'elle a toujours été, elle restera toujours ce qu'elle est. La soumettre à l'évolution universelle, c'est la nier. Ou Dieu n'est pas, ou bien il est parfait et il ne lui manque rien; il cesserait d'être lui-même s'il pouvait perdre quelque chose de sa grandeur, ou s'il sentait le besoin d'une grandeur qu'il ne possède pas. Il change tout sans changer lui-même, il renouvelle tout sans se renouveler lui-même, il laisse tout vieillir sans vieillir lui-même, il améliore tout sans devenir lui-même meilleur, il permet à tout de déchoir sans déchoir lui-même. Point de variation dans sa science : il connaît par un seul regard tout ce qu'il connaît en lui et en dehors de lui; ce qui est, ce qui a été, ce qui sera, ce qui ne sera pas et qui aurait pu être se trouvent présents à sa sagesse. Pas plus que son intelligence, sa volonté n'est sujette aux vicissitudes.

« Il ne veut point tantôt ceci, tantôt cela : mais il veut d'une volonté unique, simple, éternelle tout ce qu'il veut. Il ne veut pas deux fois, d'abord une chose, ensuite une autre, il ne veut pas plus tard ce qu'auparavant il n'avait pas voulu ; il ne cesse pas de vouloir ce qu'il avait déjà voulu, parce qu'une telle volonté serait mobile, et ce qui est mobile n'est pas éternel (1). » Or « notre foi, dit un docteur, adhère à la vérité simple et toujours existante ». Déclarer que Dieu n'est qu'à moitié, qu'il se fait peu à peu, grâce aux éléments que lui apporte incessamment l'esprit humain, c'est jouer sur les mots, c'est nier l'Infini. Voilà donc une première et radicale évolution qui serait le principe de toutes les autres et que nous réprouvons comme contraire à la raison et à l'orthodoxie (2).

Ce qui est stable encore, c'est la Révélation. Sans doute, nous n'avons pas le droit d'imposer des limites à la liberté d'effusion de la lumière surnaturelle. Il dépend de Dieu de se communiquer aux âmes de son choix, et nos saints ont connu des extases où leur intelligence et leur imagination s'abreuvaient de visions refusées au vulgaire. Mais ces visions d'ordre privé n'entrent ni dans l'objet, ni dans les motifs de notre foi. L'ère des révélations officielles,

(1) S. Augustin, XII *Confessions*, ch. xiv.
(2) App. N. 1, p. 399.

publiques, sociales destinées à nourrir la croyance de tous, s'est close à la mort du dernier des apôtres (1). Nous n'attendons plus aucun prophète : l'Évangile et la Tradition contiennent toutes les vérités utiles, jusqu'au dernier jour du monde, au salut de l'humanité. Il ne manque rien à la parole du Christ, elle ne renferme rien de trop. Y ajouter serait déclarer que le Fils de Dieu n'a pas su donner au Christianisme tout ce qui lui serait nécessaire pour produire son effet jusqu'au soir où le soleil du temps se coucherait pour ne plus se lever. Y retrancher serait dire que Jésus a mêlé à son œuvre doctrinale des éléments éphémères, dont, à un moment de son existence, la race d'Adam pourrait se passer.

Est-il nécessaire, messieurs, d'insister sur ce point? Dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, le Messie nous est présenté comme le terme de la manifestation de Dieu sur la terre, comme devant donner à la parole surnaturelle, à la loi, au sacerdoce, au sacrifice leur forme définitive et achevée. Les écrits de saint Paul sont pleins de cette idée, comme les discours du Christ lui-même. « L'Esprit que je vous enverrai, dit celui-ci, vous enseignera toute la vérité » que le Père, dans ses éternels conseils, a résolu de vous apprendre en cette vie (2). Avec Jésus, dit en substance saint

(1) App. N. 2-3, p. 400-402.
(2) Saint Jean, xvi, 12 15.

Paul, on arrive à la plénitude des temps, à la perfection de la prophétie, à la consommation de la loi, au Testament qui demeure. Pie X, en condamnant cette assertion, « La Révélation qui constitue l'objet de la foi n'a pas été complète avec les Apôtres » (1), a répété ce qu'avant lui avaient proclamé Jésus et ses confidents inspirés. Il a proscrit ce qu'avait déjà proscrit Pie IX dans cette proposition, la cinquième du *Syllabus* : « La révélation divine est imparfaite, sujette par conséquent à un progrès continu et indéfini, en rapport avec le progrès de la raison humaine. » Il a rappelé ce que plus solennellement encore a réprouvé le Concile du Vatican qui dit : « La doctrine de foi que Dieu a révélée n'a pas été proposée aux intelligences comme une invention philosophique qu'elles eussent à perfectionner, mais elle a été confiée comme un dépôt divin à l'Épouse de Jésus-Christ, pour être fidèlement gardée et infailliblement interprétée (2). » Pour méconnaître ici l'accord de toutes les voix d'en haut, il faut obéir ou à un aveuglement incroyable ou à une mauvaise foi insigne.

Le modernisme, dont l'idole est l'Évolution, veut que tout change. A l'entendre « la vérité n'est pas plus immuable que l'homme lui-même, car elle évolue avec lui, en lui et par lui. Le Christ n'a

(1) *Lamentabili*, 21
(2) Constitution *Dei Filius*, ch. IV.

pas enseigné un corps déterminé de doctrines, applicable à tous les temps et à tous les hommes, il a plutôt inauguré un certain mouvement religieux adapté ou qui doit s'adapter à la diversité des temps et des lieux. La doctrine chrétienne fut, en ses origines, judaïque, elle est devenue, par évolutions successives, d'abord paulinienne, puis johanique, enfin hellénique et universelle » (1). Voilà donc les variations de l'esprit humain qui règlent les variations substantielles du dogme et de la Révélation : ce n'est pas la parole de Dieu qui commande à notre vie, c'est notre vie qui s'assujettit la parole de Dieu et qui la condamne à toutes les vicissitudes, ce n'est plus Dieu qui nous instruit, c'est nous qui dictons à Dieu la leçon qu'il nous plaît d'entendre de sa bouche. L'Évangile n'est plus qu'une étape du progrès religieux, étape qui doit être fatalement dépassée par le mouvement supérieur que provoqueront les besoins nouveaux de l'âme. On trouverait dans le lointain des âges le principe philosophique de ce système. Les novateurs ressemblent aux faux devins signalés par Dante et condamnés, pour avoir voulu trop montrer l'avenir, à sentir leur tête se retourner sur leurs épaules, à regarder dans le passé et à reculer toujours. On relierait facilement cette erreur aux rêves des manichéens, des montanistes, des fraticelles qui annonçaient une effu-

(1) *Lamentabili*, 58-60., éd. Blanc.

sion nouvelle du Saint-Esprit, une Eglise future, un Évangile éternel destiné à perfectionner, sinon à supplanter celui du Christ. Ce qu'il y a d'audacieux dans l'affirmation moderniste, c'est que l'œuvre de Jésus ne garde rien d'immuable. Cette œuvre se prêtera à toutes les transformations, éliminera les éléments vieillis qu'un moment elle s'était assimilés, s'en assimilera d'autres qu'elle éliminera comme les premiers. Essai toujours à recommencer, ébauche toujours à corriger, à reprendre, à pousser, jamais elle n'aura sa forme définitive. En vain parle-t-on d'un germe substantiel et caché sous les apparences mobiles qui lui servent de vêtement, ce germe capable de se prêter aux développements les plus contradictoires est une chimère, et la Révélation n'est plus qu'un mot.

Notre foi ne s'accommode pas de pareilles extravagances, elle proclame que Jésus nous a donné un enseignement réel, positif, qui ne change pas. L'Église a toujours puisé et puisera toujours toute sa doctrine dans ce dépôt sacré qui lui a été confié. Ni la raison, ni les rêves philosophiques n'ajouteront au trésor de vérités que nous devons au Christ : sa parole nous a livré tout ce qu'il nous importe de connaître, tout ce que Dieu a résolu de nous laisser pénétrer, en attendant le moment où il se montrera face à face au regard de notre âme.

Cette immutabilité serait dérisoire si elle portait

uniquement sur les mots, et non pas sur leur sens. Dieu a donné à sa parole un sens qui ne se modifie pas, qui ne change pas, qui devra s'imposer à tous les hommes, à tous les siècles, qui ne sera pas soumis aux fluctuations des systèmes philosophiques, critiques, exégétiques, scientifiques. Nous l'avons dit : par la Révélation Dieu nous a communiqué sa pensée, les signes verbaux dont il a usé ne sont que le véhicule de son idée, leur stabilité tient à la stabilité des conceptions qu'ils expriment. Longtemps peut-être, sur plusieurs points, le sens de l'Évangile restera caché : l'enseignement du Christ, des apôtres contient tant de vérité que notre esprit ne s'en assimile pas du premier coup toute la sève. Durant ces périodes d'incertitude, les savants, les théologiens essayeront des interprétations qui n'ayant rien d'officiel subiront parfois le sort des opinions qui les auront inspirées et passeront comme elles. Mais le sens réel, voulu par Dieu, le sens qui finira par se montrer aux croyants et s'imposer à leur assentiment, a toujours été, sera toujours le même. Dans sa bonté, dans son souci de nous séduire, la Sagesse suprême s'est plu à user des ressources de la métaphore. Elle a peint avec les vives couleurs de la poésie des tableaux capables de faire vibrer harmonieusement notre sensibilité, de charmer toutes les puissances de connaître qui s'étagent en nous; elle a laissé descendre sa lumière des hauteurs de l'intelligence jusqu'au domaine de l'imagination, elle a fait

monter ses clartés de la région qui ne vit que de spectacles visibles aux cimes pures de l'esprit, pareille aux astres qui tantôt répandent leurs rayons des monts aux vallées, tantôt commencent par remplir les vallées et finissent par dissiper les vapeurs épaisses dont s'enveloppent les sommets. Jésus demandait aux phénomènes les plus simples de la nature un symbole des mystères les plus sublimes. Les banquets de la terre figuraient la fête éternelle préparée par le Père à ses élus; les sarments de la vigne, attachés au cep et y puisant avec leur vie leur fécondité, représentaient l'union des âmes à Dieu. Les images tour à tour souriantes ou terribles, les comparaisons les plus frappantes lui servaient à mettre en jeu les facultés inférieures qui alimentent notre pensée. Ces paraboles devront toujours garder la signification allégorique qu'elles avaient sur les lèvres du Sauveur. D'autres fois, mettant de côté toute similitude empruntée à l'ordre matériel, sa prédication développait directement, en des propositions précises, la vérité qu'il voulait faire entendre. Il disait : « Mon Père et moi nous sommes un »; il disait : « Mon Père m'a aimé avant que le monde fût. » C'est à la lettre qu'il faudra toujours entendre ces discours où la foi trouvera jusqu'à la fin des siècles son expression la plus parfaite.

De la Révélation cette stabilité passe dans le dogme, c'est-à-dire dans les définitions doctrinales et officielles de l'Église.

L'hérésie, qui a voulu n'attribuer à la parole des inspirés qu'un sens variable, susceptible de s'adapter à des interprétations diverses ou même contradictoires, a essayé à plus forte raison de faire croire que les enseignements de l'Église étaient provisoires. A son avis, on ne doit chercher dans le dogme qu'un lieu de passage pour la pensée religieuse, non une demeure permanente. Les formules successivement définies n'ont point de signification durable, elles ne font que marquer les étapes des connaissances humaines. L'Église les corrige constamment. « En agissant ainsi, elle continue ce qu'elle a fait depuis le commencement, elle adapte l'Évangile à la condition perpétuellement changeante de l'intelligence et de la vie humaine (1). » Elle emprunte leurs essais aux philosophies qui tour-à-tour s'emparent des esprits ; quand le règne de l'une est fini, elle trouve moyen de s'harmoniser avec celle qui prend le sceptre. « On peut soutenir au point de vue de l'histoire que la Trinité, l'Incarnation sont des dogmes grecs, puisqu'ils sont inconnus au judaïsme et au judéo-christianisme, et que la philosophie grecque, qui a contribué à les former, aide aussi à les entendre (2). » Ainsi, les symboles et les définitions dogmatiques seront toujours en rapport avec l'état général des connaissances humaines dans le temps et le

(1) Loisy. *L'Église et l'Évangile*, p. 165.
(2) *Ibid.*, p. 141-142.

milieu où ils ont été constitués. Un changement considérable dans l'état de la science rendra nécessaire une interprétation nouvelle des anciennes formules. On comprendra dans le sens spirituel ce que l'on avait compris dans un sens matériel, on considérera comme image ce que l'on avait cru réalité. Les éléments humains employés par la société chrétienne ne suffiront jamais à fonder un édifice inébranlable; toujours en mouvement et se transformant sans cesse, ils imposeront au dogme toutes les évolutions qu'ils subissent eux-mêmes. Il n'y aura point de terme à ces évolutions car il n'y en a pas au flux perpétuel de notre pensée.

Cette erreur, messieurs, ruinerait par sa base la foi catholique, et bien vains sont les efforts pour les concilier. Il n'est, pour s'en persuader, que d'interroger les âmes qu'elle a égarées, et qui douloureusement cherchent la voie perdue. Tout ce qui a été défini par l'Eglise est immuable : cela est vrai pour toujours. Tout ce qu'ont cru nos pères, nous le croyons; tout ce que nous croyons, la postérité chrétienne devra le croire. Ce n'est ni le génie grec, ni le génie latin, ni le génie du moyen âge, ni le génie moderne qui déterminent le sens de nos dogmes, c'est le génie de Dieu. C'est le génie de Dieu, car notre foi porte uniquement sur la vérité révélée par l'Esprit-Saint. La raison de la stabilité du dogme se trouve dans sa nature. Le dogme n'est pas une

invention philosophique attendant son efficacité de la spéculation humaine, c'est un dépôt divin, une parole reçue d'en haut, éternellement vraie comme Dieu ; la société chrétienne doit la conserver sans la mutiler, sans y rien retrancher, sans y rien altérer, sans y rien ajouter. La signification que nous lui attribuons est celle que lui attribue son auteur.

Ainsi parle le Concile du Vatican : « La doctrine de la foi, que Dieu a révélée, n'a pas été proposée à l'esprit humain comme une élucubration philosophique à parfaire ; mais comme un dépôt divin, elle a été confiée à l'Épouse du Christ, pour être gardée avec fidélité et proclamée avec infaillibilité. C'est pourquoi il faut conserver perpétuellement aux dogmes sacrés le sens que notre sainte Mère l'Eglise a une fois défini, et ne jamais s'en écarter dans l'illusion et sous le prétexte de les mieux comprendre. » — « Si quelqu'un venait à dire qu'il peut arriver, avec le progrès de la science, qu'il faille un jour attribuer aux dogmes proposés par l'Église un sens différent de celui que l'Église a compris et comprend, qu'il soit anathème (1). » Ainsi enseignait Pie IX dans son Encyclique *Quam pluribus* et dans le Syllabus.

Ainsi pensait Vincent de Lérins, qui, avant de tracer les règles du progrès dogmatique, établissait, on l'oublie trop, le caractère invariable de la vérité catholique. Commentant la lettre de saint Paul à

(1) Sess. III, *de Fide*, ch. IV et can. 3.

Timothée : « O Timothée, garde le dépôt, évitant les profanes nouveautés de paroles », il ajoutait : « Un dépôt, c'est ce qu'on vous a confié, non ce que vous avez découvert; ce que vous avez reçu, non ce que vous avez inventé vous-même; une chose qui ne dépend pas de l'invention personnelle, mais de la doctrine, qui n'est pas d'usage privé, mais de tradition publique....; une chose que vous ne réglez pas, mais sur laquelle vous vous réglez... Que ce qui vous a été confié reste chez vous pour être transmis par vous. Vous avez reçu de l'or; c'est de l'or qu'il faut restituer... Je ne veux pas que vous substituiez une chose à une autre : je ne veux pas qu'au lieu d'or vous me présentiez impudemment du plomb ou frauduleusement du cuivre; je ne veux pas ce qui ressemble à de l'or, mais de l'or authentique (1). » Ainsi, et non moins éloquemment, s'exprimait Tertullien, qui ne pouvait pas souffrir ce qu'il appelait avec indignation le christianisme stoïcien, platonicien ou sophistique.

Ce qui assure au dogme, tel que l'Eglise nous l'enseigne, la même stabilité qu'à la Révélation, c'est que l'Église, en vertu de son infaillibilité, ne met dans sa doctrine que la vérité révélée par Dieu. Sans doute, par la voix ou par la plume des maîtres formés à son école et versés en même temps dans

(1) *Saint Vincent de Lérins*, Ed. Labriolle, 3e édit., p. 89-91. Cf. App. N. 4, p. 402.

les connaissances purement rationnelles, elle s'efforce de montrer qu'il n'y a point de conflit réel entre le christianisme et les principes solides de la philosophie; mais si ses décrets soulèvent tant de colère, c'est précisément que, voulant rester fidèle à sa mission d'interprète infaillible, elle refuse d'éliminer de ses décisions ce qui contredit les prétendues découvertes de l'esprit humain, c'est qu'elle maintient envers et contre tous les affirmations qu'elle puise dans l'Évangile et dans la Tradition.

Nous sommes donc liés, messieurs, par tous les conciles qui n'ont pas employé leur autorité à se détruire, mais à se répéter, à s'expliquer, à s'appuyer les uns les autres. Ce que les Pères de Nicée ont proclamé, nous le croyons, comme nous croyons ce qu'ont proclamé les Pères de Trente ou du Vatican, et jusqu'à la fin du monde tous les disciples de Jésus devront le croire. Le sens de leur enseignement sera le même, qu'ils affirment la Trinité des personnes dans l'unité de la nature divine, la Divinité de Jésus-Christ, l'infaillibilité du Pape, la vertu de la croix, de la grâce ou des sacrements. C'est cette immutabilité du dogme qui fera l'unité de la foi parmi les disciples de l'Évangile et qui préparera l'unité de la vision bienheureuse. Tous, à quelque condition, à quelque race, à quelque temps qu'ils appartiennent, seront sanctifiés sur la terre et béatifiés dans le ciel par la même éternelle vérité.

II

Cependant cette immutabilité est compatible avec un progrès réel dans la manifestation de la vérité surnaturelle.

Le progrès apparaît d'abord dans la Révélation : on peut le suivre depuis les temps primitifs jusqu'à la mort des apôtres. Durant cette longue période, la parole de Dieu s'est développée lentement apportant peu à peu à l'esprit humain des oracles nouveaux, plus précis, plus purs, plus rayonnants. C'est un long et sublime discours dont l'exorde se fait entendre aux premiers jours, dont le dernier des apôtres achève la péroraison (1).

Au commencement deux dogmes substantiels se détachent, qui contiennent dans leurs flancs féconds toutes les vérités qu'il faudra croire, comme le germe contient l'arbre dont il est le principe vital. Il y a un Dieu, il y a une Providence qui s'occupe de nous et nous assure dans le temps les moyens d'arriver à l'éternité. Tout ce que nous apprendra le Verbe ne sera que l'explication de cette double affirmation. L'Être divin, que proclame la première, possède tout ce que les prophètes nous

(1) App. N. 5, p. 402.

diront de lui, et la foi à la Providence, exigée par la seconde, suppose toutes les dispositions prises par le Créateur pour sauver ses créatures.

L'Esprit-Saint mettra peu à peu au jour les richesses doctrinales cachées dans ce germe primitif.

A mesure que la Révélation s'étendra, l'idée de Dieu se dégagera plus nettement des conceptions qui ne peuvent s'appliquer à sa grandeur. Les prophètes nous montreront en Jéhovah l'Être souverain qui n'a point son égal, qui est un esprit pur, immense, existant par lui-même, sachant tout, pouvant tout, régnant sur tous les peuples et sur tous les siècles, s'imposant à l'admiration par sa sainteté sans tache, par sa justice, par sa bonté. Longtemps les inspirés travailleront à graver d'une manière ineffaçable dans les âmes cette notion de l'unité, de la spiritualité, de l'immensité, de la sainteté de Dieu. Cependant, dès le début, ils feront une allusion discrète à la Trinité des personnes : aux premières pages de la Bible on verra le Seigneur tirer le monde du néant par son Verbe créateur, l'achever en faisant planer son Esprit sur le chaos. On entendra Jéhovah dire comme s'il était plusieurs : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; voilà qu'Adam est devenu l'un de nous. » Mais cet article de foi restera voilé d'ombres. Plus tard, on concevra Dieu comme un Père, il sera question du Fils de Jéhovah, on évoquera la Sagesse enfantée par lui avant l'aurore comme

une personne distincte, on mentionnera l'Esprit. Jésus-Christ seul donnera toute sa précision, tout son éclat, toute son attendrissante signification à la doctrine du Père céleste, du Fils qui n'est qu'un avec le Père, de l'Esprit envoyé pour enseigner toute vérité, apporter toute force, toute consolation. Encore sur cette troisième personne laissera-t-il à ses apôtres le soin d'ajouter bien des lumières.

Les articles qui concernent le dogme de la Providence se développeront d'une manière parallèle. Le grand moyen choisi par Dieu pour restaurer la nature humaine et lui rendre ses droits, c'est le Messie. L'idée du Messie se fait jour aussitôt après la chute. Mais que sera ce Sauveur de la race coupable ? On ne l'apprend du ciel que peu à peu. C'est d'abord un descendant de la race prévaricatrice, puis un rejeton d'Abraham, puis un prophète, puis un roi et un fils de David, puis un conquérant du monde, puis le fondateur d'un empire spirituel, puis un être souffrant et voué à une mort tragique, puis Jéhovah lui-même. C'est encore Jésus, qui, dans sa personne et dans sa vie, par sa parole et par ses œuvres, concilie les oracles antiques et nous instruit de ce que nous devons croire à son sujet. Lui-même ne nous livre pas toute sa pensée du premier coup, il dose la vérité. Il ne trouve pas ses apôtres capables de supporter, au lendemain de son appel, tout l'enseignement qu'il leur a préparé. Il emploie, pour commencer leur instruction, des images,

des paraboles où sa pensée ne se dessine qu'imparfaitement; ensuite son langage devient plus direct et plus clair. Il leur inculque beaucoup d'idées nouvelles, il change déjà radicalement leur mentalité, sans pourtant leur dire le dernier mot réservé à l'Esprit dont la vertu les transformera.

L'enseignement moral suivra le même mouvement d'ascension. Au Sinaï les commandements de Dieu sont proclamés solennellement; mais la supériorité de la vie intérieure sur la vie extérieure ne sera mise définitivement en relief qu'au sermon sur la montagne et dans les autres discours du Maître, la perfection de la société domestique ne sera imposée que par l'Évangile, mais la voie des conseils ne sera pleinement ouverte que par le Prophète de Nazareth, l'adoration en esprit et en vérité, le sacrifice et le sacerdoce ne seront clairement définis que par lui, et par-dessus tout le grand précepte de l'amour, âme de la religion, ne trouvera sa dernière expression que sur ses lèvres.

Ainsi l'astre de la Révélation ne cessera de monter à l'horizon, dissipant d'abord les brumes du matin, versant ensuite aux hommes des clartés toujours plus abondantes et plus vives; avec le Christ il brillera dans toute sa splendeur, et avant de se coucher il répandra encore par les apôtres ses derniers feux, qui achèveront de donner au monde ce dont il a besoin pour se sauver. Durant cette période les vérités se sont ajoutées aux vérités, le

trésor de la foi n'a pas cessé de s'enrichir, de croître, de se développer.

Cependant, il y a quelque chose d'admirable dans ce progrès, c'est qu'il s'est accompli dans le même sens. Les Prophètes n'ont pas effacé, éliminé ce qu'avaient enseigné leurs précurseurs, ils l'ont au contraire toujours maintenu. Les enseignements religieux des autres peuples sont contradictoires, il est impossible de les ramener à l'unité. Au principe de notre foi, « nous rencontrons un livre unique, livre relatant les origines et les destinées de l'humanité, livre composé de fragments historiques appartenant à des époques fort éloignées les unes des autres, de morceaux poétiques écrits dans des circonstances et sous des impressions les plus diverses où se mêlent des chants d'allégresse, des *alleluia joyeux*, des cris d'angoisse et de tristesse, des lamentations, des accents de douleur et presque de désespérance, des cris d'amour et de confiance, de résignation et de triomphe. On y apprend des maximes des sages, on y entend des dissertations philosophiques ou morales, on y trouve une législation plus religieuse que civile, des aspirations prophétiques vers un idéal divin, entrevu sous mille formes. Ces fragments composés et colligés à des dates différentes constituent des ouvrages séparés, mais chose unique dans l'histoire, en rapprochant ces éléments puisés à des sources multiples, on recons-

titue non pas un squelette sans vie, non pas un musée de choses mortes, mais l'histoire vivante, palpitante de l'humanité chrétienne, de notre vie à tous. Nous trouvons dans ce recueil une unité singulière, une même pensée, un même souffle, une même inspiration (1). » L'Évangile a son prologue « au seuil de l'Éden, se continue par Moïse, Isaïe et les autres prophètes jusqu'à l'histoire de la Passion, jusqu'à l'accomplissement idéal des prophéties, jusqu'au triomphe final, jusqu'à la réalisation d'un royaume cent fois plus beau que celui rêvé par les prophètes ». Pendant quinze siècles les peintres les plus différents travaillent sur la même toile, chacun donne un coup de pinceau, ajoute un trait, une couleur à l'œuvre de ses devanciers, mais aucun n'efface ce qui existait avant lui, et le tableau s'achève admirable d'unité comme s'il avait été peint par le même artiste (2).

C'est dans la Révélation que l'Église prend ses définitions dogmatiques. Il y a dans le dogme un progrès analogue à celui que nous avons constaté dans la Révélation, depuis la première voix entendue jusqu'au jour où Dieu a gardé le silence.

La Révélation, en effet, est une mine extrêmement riche de vérité. Plus les dogmes cachent de

(1) Mgr Mignot. *L'Église et la critique*, p. 188 et seq.
(2) *Ibid.*, p. 191.

profondeur, plus ils sont féconds, inépuisables. Ils ont des relations infinies avec les exigences des temps, des oppositions avec les erreurs sans nombre dont l'esprit humain est le principe. Il était impossible que les apôtres en dévoilassent tous les aspects. Ce n'est que peu à peu et selon les circonstances que le christianisme saisit les multiples applications de la révélation, et met les croyants en face de ses innombrables beautés. De là dans l'enseignement imposé aux âmes un développement, que les Conciles et l'histoire affirment avec une même incontestable autorité. Le Concile du Vatican, faisant siennes les paroles de Vincent de Lérins, veut : « Qu'il y ait donc accroissement, qu'il y ait progrès large et intense dans l'intelligence, la science et la sagesse de chacun et de tous, de l'homme considéré individuellement et de l'Eglise tout entière, suivant le développement des âges et des siècles (1). » L'histoire ne parle pas moins clairement : on voit se multiplier les articles de foi auxquels nous devons un assentiment, des mots nouveaux s'introduire dans nos symboles, des décrets nombreux décider du sens réel, authentique de la parole de Dieu. C'est ainsi que se précisent et que revêtent des caractères distincts, les vérités qui se rapportent à l'union des deux natures dans le Christ, à l'égalité des personnes dans la Trinité, à la maternité divine et à la sain-

(1) Sess. IV, c. 3.

teté de Marie, à la nature et à la nécessité de la grâce, à la question du péché originel, à la vertu des sacrements, à la primauté du Pontife romain.

En quoi consiste ce progrès ? Il consiste en ce que les générations postérieures croient explicitement, sur l'ordre et après les décisions de l'Église, des vérités que les générations antérieures ne croyaient qu'implicitement. Celles-ci, en adhérant à une idée, adhéraient à tout le contenu de cette idée sans le connaître d'une manière formelle. Par exemple, elles chantaient la sainteté de la Vierge, elles ne savaient pas, d'une façon déterminée, si cette sainteté excluait de l'âme de Marie le péché originel. Celles-là, au contraire, croient directement telle vérité, considérée en elle-même, non plus à travers une autre vérité. Elles ont appris et elles sont tenues de confesser que Marie est sainte jusqu'à la conception immaculée inclusivement (1).

Cette explication s'effectue par voie d'analyse, lorsque se distinguent les détails d'une synthèse, les éléments d'une définition, les applications au particulier d'un principe général, les vérités singulières sous une vérité universelle. Elle s'effectue quand ce qui était obscur s'éclaircit, quand ce qui était confus s'organise, quand ce qui semblait indécis dans l'Écriture ou dans la tradition s'affirme

(1) App. N. 6 et 7, p. 404, 405.

comme certain, quand les expressions nettes et parfaites remplacent les expressions vagues et imparfaites, quand les mots positifs se substituent aux termes imagés, quand le principe qui servait de fondement aux pratiques de la vie est formulé, quand ce qui était enseveli dans les profondeurs de la révélation se montre au jour. Peu à peu, l'esprit du croyant entre en un commerce plus intime, plus précis avec le contenu de la parole de Dieu, avec des idées qui se dégagent, se classent, se définissent. La vérité surnaturelle se déroule, se déplie dans l'âme et dans la conscience de l'Église qui lit, selon qu'elle en a besoin, la pensée de Dieu. D'abord elle lut les dogmes fondamentaux écrits en grosses lettres, puis à mesure que le travail d'une sagesse pénétrante se poursuivait, l'Épouse du Christ manifesta mieux les secrets de son Époux, les exprima plus clairement, et, avec les éléments qu'elle détacha du bloc de la révélation, elle élèva plus haut son édifice doctrinal.

Faut-il aller plus loin, et penser que des vérités mal dessinées, à peine ébauchées dans la Révélation, arrivent à un parfait achèvement par le progrès du dogme, comme une fleur s'épanouit et produit son fruit sous l'action du soleil et de l'humidité ? Il semble assez raisonnable de le croire. Encore faut-il que le dogme se devine en quelque manière dans la parole de Dieu, de sorte qu'on soit obligé de dire qu'il est vraiment une

explication de cette parole, et que rien ne s'impose à notre foi qui ne soit réellement renfermé dans le livre sacré de l'Écriture ou de la Tradition (1).

Ainsi peu à peu la connaissance de la Révélation s'augmente et se traduit par des formules plus nombreuses, qui fixent le sens de l'Évangile et en manifeste à tous les divers aspects.

Quels sont les agents de ce progrès? Je distinguerai les agents provocateurs, les agents préparateurs, les agents réalisateurs.

Les agents provocateurs sont les adversaires de la foi. Ce sont eux qui, par des affirmations, des négations, des interprétations, des commentaires suspects éveillent l'attention de l'Église et de l'orthodoxie. La société chrétienne est obligée de se préoccuper des doctrines qu'ils prônent, de les juger en les mettant en rapport avec la parole révélée. Lorsque l'esprit des croyants est tranquille, la foi, si j'ose dire, se repose; mais si « l'ardente inquiétude des hérétiques se jette sur différents points de la croyance, pour les défendre contre eux, on les examine avec plus de soin, on les saisit avec plus de netteté, on les enseigne avec plus de zèle, et chaque question qu'un ennemi soulève est une occasion de s'éclairer (2) ». L'attaque secoue

(1) App. N. 8, p. 405.
(2) *Cité de Dieu*, XVI-2.

l'apathie et devient un choc qui fait jaillir l'étincelle illuminatrice. Des mouvements intellectuels considérables, qui parfois déterminent avec violence des courants dangereux, obligeront les pasteurs et surtout le suprême Pasteur à tracer des chemins, à fixer des bornes, à démêler dans les systèmes ce qui s'harmonise et ce qui ne s'harmonise pas avec l'enseignement catholique. On peut penser, par exemple, que l'anarchie intellectuelle et philosophique, dont nous sommes les témoins depuis déjà longtemps, n'a pas été sans influence sur la définition de l'infaillibilité du Pape, l'attention étant attirée sur elle comme sur un moyen efficace d'assurer l'unité parmi les fidèles.

Les agents préparateurs sont multiples. Le principal est peut-être le collège des docteurs avides de pénétrer plus profondément dans la connaissance des vérités surnaturelles. Leurs travaux, leurs controverses familiarisent les esprits avec des questions qui ne sont pas décidées, finissent souvent par établir dans la société du Christ un état mental, un courant de piété qui demande une règle officielle, « par mûrir, selon le mot de Léon XIII, le jugement de l'Église ! (1) » Les intelligences cherchent, quelquefois se troublent, ont besoin d'être fixées.

Cependant ce n'est pas par l'effort de la raison que s'opère le progrès. Il ne suffit pas qu'on aboutisse,

(1) *Providentissimus.*

par un lien logique, d'un principe certain de foi à une conclusion rigoureusement déduite, pour que cette conclusion ait le droit d'entrer dans le corps de la doctrine surnaturelle. Notre assentiment, par rapport à cette conclusion, reposerait sur un motif humain : ce ne serait pas assez. Il faut un agent réalisateur du progrès, c'est l'Église : assistée par le Saint-Esprit, elle prononce qu'un dogme, étant réellement révélé, devra désormais être cru, non pas comme conséquence d'un raisonnement, comme résultat d'un effort théologique, mais comme parole de Dieu. Ce n'est que du jour où elle a déclaré une vérité enseignée par Dieu, du jour où par un acte officiel elle l'a imposée à la foi de tous que cette vérité entre dans le dogme et que le progrès s'est effectué (1).

Quel admirable spectacle présente l'histoire de la véritable religion ! Une foi, qui ne change pas substantiellement, lie à la vérité première et immuable l'esprit de tous les croyants. Le genre humain, de sa naissance jusqu'à nous, adore le même Dieu, croit au mystère invisible qui se déploie au sein de l'Éternel. Il espère dans le même Christ, il se renouvelle intérieurement et il se sanctifie par la vertu du sang répandu au Calvaire. Nos pères de l'Ancien

(1) App. N. 9, p. 407.

Testament cherchent leur Sauveur dans l'avenir et l'appellent par d'impatientes prières et par des désirs ardents; quant à nous, nous retournons vers le passé pour contempler le drame de douleur qui nous a rachetés, mais, fils du vieux monde et fils du monde nouveau, nous fixons nos regards sur le Christ choisi pour être le médiateur entre le Père et notre race pécheresse. Patriarches, Prophètes, Évangélistes chantent Jéhovah et célèbrent sur leur lyre le rejeton de Jacob, le descendant de David, celui à qui l'Éternel a dit avant l'éveil de l'aurore : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » Depuis près de quatre mille ans la même divine loi régit les consciences, et les dix paroles du Sinaï règlent la vie morale des croyants. Israël passe et séjourne au milieu des peuples les plus dissemblables, sans permettre à aucune tradition purement humaine de venir mêler ses flots à ses traditions sacrées, à aucune histoire d'insérer une de ses pages profanes dans son livre céleste. Le christianisme voit se succéder les systèmes contradictoires, les institutions politiques, les méthodes scientifiques ou philosophiques, sans en laisser entrer aucun dans son mouvement doctrinal, sans consentir, pour plaire à l'un ou à l'autre, à retrancher un mot de son enseignement.

Mais voici une merveille qui n'est pas moins unique : le dépôt de la foi est d'une richesse inépuisable. Toutes les époques y trouvent les lumières nécessaires à leur instruction et à leur direction,

comme à la satisfaction des besoins nouveaux qu'elles manifestent. Quand une question se pose, quand une erreur s'affirme, l'Église, en cherchant dans le dépôt dont elle a reçu la garde, en sondant plus à fond la parole qui lui a été livrée, l'Église, assistée de l'Esprit, trouve une solution définitive qui émane de la foi du passé, apaise les inquiétudes du présent et en confond les mensonges. Si bien que sans changer, sans varier, continuant la voie tracée par des siècles qui ne sont plus, elle s'adapte à toutes les aspirations légitimes qui se font jour dans les âmes religieuses. Par l'intermédiaire de son pouvoir infaillible, le Verbe de Dieu, contenu dans les monuments de la Révélation, laisse passer de plus en plus nombreuses les clartés de ses rayons, et rend plus précises les vérités d'origine surnaturelle que nos ancêtres avaient crues d'une façon implicite et que nous croyons d'une manière expresse. Ecole de stabilité, la foi n'éliminera rien de ce qu'elle a enseigné sans se tromper; école de progrès elle suffira à contenter toutes les exigences qu'une saine raison pourra produire. Par la stabilité elle gardera son unité, par son souci du progrès sagement compris elle dominera l'avenir, sans jamais rompre avec le passé.

SIXIÈME CONFÉRENCE

LE DOCTEUR INFAILLIBLE DE LA FOI

SOMMAIRE

Il faut une autorité pour déterminer le sens que Dieu a voulu donner à sa parole. — Rôle de l'inspiration privée chez les Protestants. - Caractère déraisonnable de la doctrine protestante. — Emiettement, anarchie qui en sont la conséquence. — L'Eglise enseigne que Dieu a institué sur la terre un pouvoir chargé de déterminer infailliblement les vérités contenues dans la Révélation. — A qui appartient ce pouvoir ? — En quo consiste-t-il. — Hommage à Pie X, p. 211-213.

I

Amour du Christ pour les hommes. Dessein qu'il a de leur assurer un bien infini, c'est-à-dire de les sauver. Il a fondé l'Eglise et a décidé de sanctifier par elle toutes les générations. Pour garantir l'avenir de cette société il l'a établie dans l'unité. Dans l'ordre physique, en effet, comme dans l'ordre moral, l'unité fait la solidité de l'être. L'unité intellectuelle est la racine de toutes les autres. Aussi le Christ veut l'unité intellectuelle pour son Eglise. Il décide donc d'établir l'unité de doctrine par l'unité du docteur. Cette unité manquerait de solidité, si elle ne reposait sur la vérité. Le Docteur chargé de maintenir l'unité intellectuelle, devra donc être infaillible. Cette infaillibilité, Jésus-Christ l'a conférée à Pierre et à ses successeurs, p. 213-216.

Preuves de cette affirmation.

1. — *a*) Pour le préparer à ce haut ministère Jésus-Christ a *changé* Pierre. Efficacité de la parole de Jésus donnant à Pierre un nom nouveau. Confirmation de ce changement par la prière que Jésus adresse à son Père pour son apôtre, p. 217-218.

b) Jésus a constamment *distingué* Pierre des autres apôtres. Comment Pierre partout le premier prend la parole au nom de ses frères, p. 219-220.

c) Jésus *désigne* formellement Simon comme chef doctrinal dans l'Eglise.

A Césarée, en effet, il promet directement à Simon qu'il sera

la pierre sur laquelle sera bâtie l'Eglise, qu'il sera le vainqueur de l'enfer, qu'il recevra les clefs du ciel. Comment ces promesses portent sur l'infaillibilité doctrinale. — La grâce que Jésus sollicite pour Pierre, c'est l'indéfectibilité de la foi, c'est-à-dire la foi infaillible, p. 220-222.

d) Jésus, au bord du lac, *investit* officiellement Pierre du pouvoir. Les paroles du Maître : Pais mes agneaux, pais mes brebis doivent être entendues dans ce sens, p. 222-223.

e) Pierre *prend conscience* de son pouvoir infaillible et l'exerce. Il interprète les Prophètes et la loi, il condamne les hérésies, il tranche souverainement les questions et juge en dernier ressort les controverses. L'Eglise naissante *accepte* ses sentences. Preuves par les faits : Choix d'un nouvel apôtre, châtiment d'Ananie et de Saphire, baptême des incirconcis. Abolition du Mosaïsme, p. 224-226.

2. — *a*) Cette prérogative devait passer aux successeurs de Pierre. La grâce de l'infaillibilité concernait non la personne privée, mais le chef de l'Eglise en tant que tel. Les textes en font foi, p. 226.

b) Les successeurs de Pierre *revendiquent* le privilège de l'infaillibilité doctrinale. Ils l'*exercent*. Exemples de saint Clément, de saint Zéphyrin, de saint Corneille, de tous les Papes. Soumission de la société chrétienne, p. 227.

II

En quoi consiste l'infaillibilité ?

1. — Quelle perfection elle entraîne dans le vicaire de Jésus-Christ.

a) Jésus-Christ est infaillible par lui-même, le Pape est infaillible par Jésus-Christ. Le don de l'infaillibilité n'est pas un don naturel, une forme supérieure d'intelligence. Quelles que soient les éminentes qualités des Pontifes, ces qualités ne les rendent pas infaillibles, p. 228.

b) Les papes ne doivent pas leur inerrance à la lumière des sages dont la prudence leur ordonne de s'entourer, p. 229.

c) Ils la doivent à l'*assistance* du Saint-Esprit Définitions du Concile du Vatican. — Conséquences spéculatives et pratiques de cet enseignement, p. 230.

d) Cette assistance ne fait point du Pape un *inspiré*. Texte de la constitution *Pastor æternus*. Les papes ne nous révèlent pas des vérités nouvelles, ne jouissent pas d'une lumière pro-

phétique. Le Saint Esprit leur assure un secours négatif, une protection providentielle qui les empêche de se tromper et de tromper le peuple Chrétien, p. 231-232.

2. — Pour jouir de l'infaillibilité, le pouvoir doctrinal du Pape doit s'exercer dans *certaines conditions*, et rester dans *la sphère que Jésus-Christ* lui a délimitée. Texte du Concile du Vatican, p. 232-233.

a) Le Docteur privé n'a point reçu le don de l'infaillibilité. Il peut se tromper comme il peut pécher, p. 233.

b) Ce privilège appartient au Docteur public quand il enseigne dans certaines conditions : il faut qu'il parle *ex cathedra*, comme *maître universel de tous les chrétiens*, que *libre*, à l'abri de toute contrainte, en pleine conscience de sa haute fonction, il *impose à tous les chrétiens* le devoir de croire ce qu'il définit et de réprouver ce qu'il condamne. Comment cette doctrine est contenue dans les promesses que Jésus-Christ a faites à Pierre et à ses successeurs, p. 234-235.

3. — Terrain sur lequel s'exerce l'infaillibilité pontificale : *directement*, c'est le terrain des choses divines, p. 236-237.

a) Autorité de l'Eglise de Rome dans les questions purement humaines. *Directement* son infaillibilité ne s'y étend pas. Le souverain Pontife a reçu la mission de garder le trésor de la foi. La foi trouve tout son objet dans la Révélation. C'est sur ce domaine que le Pape a reçu un pouvoir infaillible. Parmi les vérités révélées, les unes concernent le *dogme*, les autres, la *morale :* le pape est infaillible quand il décide *ex-cathedrà* un point de dogme ou de morale. Explication de cet enseignement qui ressort de la lecture de l'Evangile, p. 238-239.

b) *Indirectement*, l'infaillibilité du pape s'étend aux questions d'ordre naturel et philosophique qui sont connexes aux vérités surnaturelles. En décidant en ces matières, le pape ne sort pas de la Révélation qui nous apprend ce que nous ne pouvions pas connaître, et qui affirme les vérités essentielles de l'ordre naturel que nous pourrions oublier, p. 239-240.

Services que le pape infaillible a rendus à la foi et à l'unité de la foi.

Services qu'il a rendus à la raison humaine, p. 240-242.

SIXIÈME CONFÉRENCE

LE DOCTEUR INFAILLIBLE DE LA FOI

Monseigneur (1),
Messieurs,

Les dogmes, comme tout ce qui est soumis à l'assentiment de la foi divine, doivent être contenus dans la Révélation que nous ont transmise l'Écriture-Sainte et la Tradition. Mais qui pénétrera la parole de l'Éternel pour en extraire selon les besoins des temps les vérités qui y sont renfermées? Qui déterminera le sens que Dieu a voulu donner pour toujours à son verbe?

Vous savez la réponse du protestantisme à cette question. Chaque fidèle, grâce à l'inspiration privée, jouit d'une infaillibilité personnelle pour interpréter la Bible sans se tromper et conformément aux exigences que l'Esprit a éveillées en lui. Est-il

(1) S. G. Mgr Amette, archevêque de Paris.

besoin de vous le rappeler, cette doctrine ne laisse à la foi aucune stabilité : la suivre, c'est accepter que le même texte a les significations les plus contradictoires, ou, si vous le voulez, qu'il y a autant de révélations que d'individus. On ne pouvait pas manquer de tirer la conséquence du principe : la Réforme est condamnée à prêter à l'Intelligence suprême les idées les plus inconciliables. Et comme l'idée est le fondement de la religion, en droit chaque fidèle, dans l'hérésie de Luther, pourra se faire son dogme, et même sa morale, dans la mesure du moins où la morale relèvera de l'Écriture. Il y aura autant de protestantismes que de protestants ; c'est par hasard que deux hommes entendront la même note sur les lèvres du Révélateur et liront la même doctrine dans les pages sacrées. Les uns croiront à la divinité de Jésus-Christ, les autres n'y croiront pas. Les Synodes et les Consistoires essayeront vainement de mettre des bornes aux fantaisies de cet individualisme dissolvant, ils n'y réussiront pas : la maxime adoptée emportera toutes les digues, et des divisions sans nombre conduiront peu à peu les novateurs à un émiettement total et à une anarchie mortelle (1).

Tout autre est la réponse du catholicisme à la question que nous avons posée. Nous professons que Dieu a institué dans l'Église un pouvoir chargé de déterminer infailliblement les vérités contenues

(1) App. N. 1, p. 4 8.

dans la Révélation. A qui appartient ce pouvoir? En quoi consiste-t-il? Tel est le double problème dont nous allons chercher ensemble la solution.

Aujourd'hui, mue par un sentiment de piété filiale, la France chrétienne lève ses bras vers le Christ et le supplie de protéger Pie X, dépouillé de ses biens, en butte chaque jour comme son Maître aux outrages de sectes insolentes et menacé jusque dans sa liberté spirituelle. Il m'est doux, de traiter un sujet dont l'exposition est de nature à augmenter votre vénération pour le Père commun des fidèles, il m'est doux de vous redire les vérités dont doit s'inspirer l'unanime prière qui tout à l'heure montera jusqu'au trône de l'invisible Chef de l'Église pour attirer sur son chef visible la grâce de la consolation et de la paix.

I

Le Christ a aimé tous les hommes : les aimant, il leur a voulu du bien, les aimant infiniment il leur a voulu un bien infini. La possession du bien infini, c'est ce que, dans la langue chrétienne, nous appelons le salut. Vous le chantez dans le Credo: *Qui propter nos homines et propter nostram salutem, descendit de cœlis.* « A cause de nous, hommes, et pour nous sauver, il est descendu des cieux. » En vue de réaliser son dessein, il a fondé une société

qu'il a rendue capable de traverser sans défaillir, sans chanceler, sans vieillir, la série des âges, de durer jusqu'à la fin des choses : l'Église. Il a poussé au large, au milieu des orages, sur les flots houleux de l'histoire, cette barque sacrée; il a décidé qu'elle transporterait, sans jamais faire naufrage, toutes les générations désireuses de passer des rives tumultueuses de ce monde, des luttes douloureuses du présent aux bords pacifiés et lumineux de l'éternelle vie.

Pour assurer à l'Église la sécurité de son avenir, le Christ devait l'établir dans l'unité. L'unité fait la solidité de l'être au dedans, et le protège contre les coups du dehors : la division est partout une source de faiblesse et de mort. C'est parce que toutes les créatures sont sujettes à la division, que toutes ont un penchant à la corruption. Là seulement est l'immuable stabilité, où apparaît l'unité parfaite, absolue, c'est-à-dire en Dieu. Donc l'être vit, se conserve, reste vigoureux par son unité, c'est pourquoi il y aspire comme à la vie même.

Ces principes ne s'appliquent pas seulement à l'ordre physique, ils s'appliquent aussi aux entités morales, lesquelles ne résistent à l'action du temps et aux forces de destruction que par leur unité. Jésus-Christ, qui voulait pour son Église des jours innombrables, réclamait instamment pour elle une participation à l'unité divine. A ses derniers moments, il adressait encore à son Père, pour

ses apôtres, cette pressante prière : « Père, qu'ils soient tous un ;... qu'ils soient un comme nous sommes un..... qu'ils soient entraînés et consommés dans l'unité (1). » Et comme, selon le mot de Bossuet, « le cœur de l'homme est ennemi de la concorde et de la paix » (2), comme l'unité, par suite, est toujours en danger parmi nous, le Sauveur, en même temps que pour ses disciples, priait pour tous ceux qui devaient croire en eux et entrer dans l'Église.

Mais l'unité intellectuelle est la racine de toutes les autres : c'est une chimère de vouloir établir un accord sérieux parmi les hommes qui pensent d'une manière contradictoire. Ils peuvent plus ou moins se tolérer mutuellement, ils doivent même, dans un monde, comme le nôtre, si divisé sur toutes choses, multiplier les efforts pour arriver à ce support réciproque, qui seul empêchera les nations d'être sans cesse à feu et à sang. Hélas! Cette tolérance, nous la savons difficile à établir, chacun poursuivant le triomphe de ses principes aux dépens des autres personnes et des autres principes Rien ne supplée en définitive l'unité intellectuelle. C'est la pensée, en effet, qui dirige les cœurs et les bras, quand nous voulons et quand nous agissons d'une façon raisonnable : si les pensées sont oppo-

(1) S. Jean, xvii, 11-23.
(2) *Médit. sur l'Évangile.* La Cène, 2e partie, 56e jour.

sées, fatalement les œuvres sont contraires. Aussi Jésus-Christ, résolu à orienter tous ses disciples vers le même but par les mêmes voies, était-il obligé de lier d'abord les intelligences par les mêmes idées. Il eût pu graver directement ces idées communes dans les esprits, dès leur éveil à la vie de la connaissance ; il eût su les y graver d'une manière indélébile. C'est ainsi, que le Créateur a procédé pour les notions capitales de l'ordre naturel, car à peine l'individu a-t-il pris conscience de lui-même et compris le sens du langage, qu'il perçoit dans une lumière convaincante les principes destinés à servir de base à toutes les spéculations et de règle première à la conduite. Il ne l'a pas fait. En dehors des maximes par elles-mêmes évidentes pour tout individu en possession de soi, la Providence, nous l'avons constaté, instruit les hommes par les hommes. Il a procédé de la même manière dans l'ordre *surnaturel.* Par suite, le moyen le plus simple d'assurer l'unité, celui que nous employons nous-mêmes, était de désigner un seul maître, chargé de fixer les notions auxquelles tous devraient s'attacher; le moyen vraiment pratique était d'établir l'unité de la doctrine par l'unité du docteur. Mais encore cette unité manquerait de solidité, si elle n'était fondée sur la vérité, si nous n'étions certains que le Docteur, choisi par le Christ pour nous instruire, n'enseigne que la vérité, si en un mot ce docteur n'avait reçu la grâce de l'infaillibilité.

Cette infaillibilité, le Christ l'a conférée, c'est un fait, à Pierre et à ses successeurs (1).

Pour le préparer à ce haut ministère, le Christ a changé Pierre; il l'a distingué de ses frères; il l'a désigné. Puis il l'a investi par un acte positif; Pierre a pris possession de ses fonctions et dès le premier jour l'Église l'a accepté comme son chef doctrinal, l'a écouté et honoré comme tel. C'est sur ces paroles et sur ces actes du Christ que s'appuie notre foi au dogme de l'infaillibilité; c'est sur ces paroles et sur ces actes du Christ que s'est appuyé le Concile du Vatican pour le définir et l'imposer à notre croyance.

Le Christ a changé le premier de ses apôtres en lui donnant un nom nouveau, symbole de la transformation intérieure et réelle qui s'accomplissait en lui. « Jésus-Christ ne parle point sans effet » (2), parce qu'il est Dieu. Nous donnons aux êtres les titres propres à exprimer les qualités que nous avons remarquées en eux. Notre langage n'a rien de créateur, il signale des perfections, il n'y ajoute pas, les choses restent ce qu'elles étaient. Il n'en est pas ainsi de Dieu, sa parole accomplit ce qu'elle dit et aboutit à une réalité. *Dixit et facta sunt.* Il n'a pas fini de nommer les hommes qu'ils sont sur-le-champ ce qu'il leur ordonne d'être, pères de générations sans nombre comme Abraham, forts comme Israël,

(1) App. N. 2, p. 408.
(2) Bossuet. Discours sur l'Unité de l'Eglise.

rois comme Saül ou comme David, voix comme Jean-Baptiste. Ce pouvoir de transfiguration s'étend à toutes les créatures. S'il lui plaisait d'appeler fils d'Abraham les pierres du chemin, sans tarder les pierres s'animeraient, vivraient, raisonneraient, croiraient, oubliant ce qu'elles étaient pour devenir ce que Dieu voudrait qu'elles devinssent. Or, au début de son enseignement Jésus rencontra un pêcheur sur les bords du Jourdain, il le couvrit d'un de ces puissants regards qui agissaient si efficacement sur les âmes, puis : « Tu es Simon, dit-il, fils de Jonas », c'est-à-dire fils de la colombe, faible et timide comme elle, « désormais tu t'appelleras Céphas, c'est-à dire pierre », et ton infirmité native se changera en une fermeté surnaturelle (1). A ces mots du Verbe, une modification merveilleuse s'opéra dans l'élu, modification que ne tarde pas à confirmer la prière du Prêtre éternel.

C'était à la fin de la Cène, Judas avait quitté la salle du festin : Jésus comme délivré d'un pesant cauchemar se livrait avec les onze disciples fidèles aux effusions de son cœur aimant. Dans l'émotion de ce dernier soir les mélancoliques discours se mêlaient aux promesses d'avenir et de gloire. Tour à tour les mariniers s'humiliaient ou se relevaient sous les prédictions qui leur annonçaient leurs chutes ou leur exaltation. Pierre avait entendu la

(1) S. Jean, I, 41-42.

prophétie de son reniement; il écoutait, accablé, la suite des paroles du Sauveur. Celui-ci vit sa tristesse : « Simon, Simon, fit-il, Satan a demandé à vous cribler tous comme on crible le blé, mais j'ai prié pour toi (1). » La prière du Christ fut exaucée et obtint à Pierre une grâce qui n'avait été sollicitée que pour lui, qui devait lui être accordée en son temps et achever l'œuvre de sa formation.

Jésus-Christ a distingué Pierre du reste de ses apôtres. Dans le monde entier, il a choisi douze hommes comme témoins intimes de son passage au milieu de nous, mais parmi les douze il en a désigné un comme l'objet de son attention spéciale et de sa sollicitude. C'est lui que l'Évangile nous montre le premier partout. Le premier, Simon est appelé à l'honneur de l'apostolat et à la confession de la foi, le premier il marche avec son Maître au Thabor et à Gethsémani, le premier il descend dans le tombeau de Jésus pendant que s'efface devant lui le disciple de prédilection, le premier il voit le Sauveur ressuscité, le premier il est invité à rendre le triple témoignage de l'amour qui parmi nous doit grandir avec les charges et les dignités. Simon, quand le Christ interroge le collège apostolique, répond pour tous. A Capharnaüm, plusieurs disciples s'éloignent de Jésus, scandalisés par sa mys-

(1) S. Jean, xxii, 31-38.

térieuse doctrine. « Et vous, demande à ses compagnons Jésus attristé, voulez-vous aussi vous en aller? — Seigneur, s'écrie Simon au nom de tous, à qui irions-nous, vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu (1). » A Césarée soudain le Maître pose une question : « Et vous, qui dites-vous que je suis? — Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant » (2), répond Simon avant les autres et à leur place. C'est Simon qui consultait Jésus lorsque ses frères étaient tourmentés par un doute, par un problème, par une inquiétude. Les douze désiraient savoir quel serait leur sort dans le nouveau royaume. Le fils de Jonas, interprète de ses frères s'adresse au Sauveur : « Voilà que nous avons tout quitté pour te suivre, quelle sera notre récompense? »

Simon est désigné formellement et directemen comme le chef doctrinal dans l'Église.

Après la solennelle profession de foi à Césarée Jésus lui dit publiquement : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas, car ce n'est ni la chair, ni le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis : tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et

(1) S. Jean, vi, 68-70.
(2) S. Matthieu, xvi, 16-19.

les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Ces mots promettent à Pierre qu'il sera le Docteur infaillible dans la société chrétienne. Il doit devenir, en effet, le roc inébranlable sur lequel la société chrétienne sera assise. Or, nous l'avons vu, la société chrétienne repose sur l'unité intellectuelle, et son unité intellectuelle puisera sa force dans l'inaltérable vérité. Il faudra donc que Pierre soit la vérité pour servir de base à l'unité et à la solidité de l'Église. Et comment remplirait-il cet office, s'il était exposé à l'erreur, s'il n'était la vérité infaillible? Il doit apparaître comme le vainqueur de l'enfer, mais l'enfer est avant tout le royaume des ténèbres et le père du mensonge s'appelle Satan. Comment Pierre pourrait-il triompher de l'enfer, s'il ne lui opposait la lumière certaine qui dissipe les ténèbres et confond le mensonge?

Jésus continue : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » L'apôtre ainsi désigné pourra-t-il ouvrir au hasard le palais de la Divinité? Non, la clef du royaume des cieux où rien de souillé ne saurait entrer, c'est la sainteté. Et la sainteté est l'incarnation de la vérité dans les pensées, dans les sentiments, dans les actes, dans la vie tout entière. Si Pierre ne peut dire comme Jésus-Christ, *sanctificavi eos in veritate*, je les ai sanctifiés dans la vérité, les portes du bonheur resteront closes. Com-

ment serait-il sûr de sanctifier les autres par une vérité qu'il ne serait pas sûr de posséder. Mais, aussi, comment n'aurait-il pas confiance en cette prérogative, si excessive qu'elle pût lui paraître, puisque le Fils de Dieu lui assure l'appui de sa prière. Le Christ priera pour Pierre afin que sa foi ne défaille jamais. Or, la foi à l'abri de la défaillance est celle qui s'attache sans fléchir à la vérité première, la foi infaillible. Ni Jean le bien-aimé, ni Jacques à l'âme ardente et austère n'ont entendu ces paroles réservées à Simon, fils de Jonas.

Jésus-Christ est fidèle, il ne se dédit pas, ses volontés sont stables, il investit Pierre de la suprématie doctrinale qu'il lui avait promise. Vous connaissez tous, messieurs, cette émouvante scène de l'Évangile. Après la résurrection, au bord du lac témoin de tant de merveilles, au terme d'un matinal repas, Jésus soudain rompit le silence et dit à Simon : « Simon, fils de Jonas, m'aimes tu plus que ceux-ci? — Seigneur, répondit humblement l'apôtre, vous savez que je vous aime. — Pais mes jeunes agneaux, dit Jésus. — Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? continua le Maître. — Seigneur, répéta Pierre, vous le savez, je vous aime. — Pais mes jeunes brebis. — Simon, fils de Jonas, insista encore Jésus, m'aimes-tu? — Seigneur, dit pour la troisième fois Pierre tremblant,

vous connaissez tout, vous savez que je vous aime. — Pais mes brebis (1). » Ces solennelles paroles établissaient Pierre chef unique de l'Eglise et vicaire de Jésus-Christ.

Mais, en cette suprématie Pierre recevait avant tout l'autorité doctrinale et infaillible. A lui de conduire les agneaux et les brebis, c'est-à-dire les fidèles et les pasteurs, de les instruire et de leur montrer sans pouvoir se tromper les voies qu'il faut prendre pour suivre Jésus de la terre au ciel. Jésus, plusieurs fois, s'était ému de pitié sur les foules humaines, inquiètes, confuses, comme on s'émeut sur les brebis qui s'égarent par défaut de pasteur. Il avait gémi sur le malheur du troupeau aveugle guidé par des chefs aveugles et entraîné dans les ténèbres. Que demandait ce troupeau, que demandera durant le cours des âges l'humanité? D'abord et avant tout la vérité absolue; mais elle ne se trouve que dans la parole de Dieu. A quoi bon remplacer des maîtres sujets à l'erreur par d'autres aussi infirmes qu'eux?

Jésus qui était venu pour s'emparer des âmes, pour les grouper autour de lui et les conduire à la vision du même Dieu, avait prêché la vérité : toute la mission de Pierre était de perpétuer son œuvre par la vérité, en gardant le dépôt doctrinal de toute mutilation, de tout mélange, en offrant aux

(1) S. Jean, xxi

agneaux et aux brebis les ondes d'un enseignement toujours pur et toujours limpide.

Pierre prit conscience du don spécial qu'il recevait, et l'Église naissante en eut conscience comme lui. Dès les premiers jours qui suivirent l'Ascension et la Pentecôte, Pierre interprète officiellement les Écritures et fixe le sens des prophéties, il instruit la multitude et détermine avec précision ce qu'elle sera tenue de penser et de faire, il prononce devant le sanhédrin que le nom de Jésus est le seul par lequel les hommes puissent être sauvés, il flétrit les actes opposés à la loi du Christ, il condamne la première hérésie, il explique les volontés du Maître, il tranche souverainement les questions pendantes, et juge en dernier ressort dans les doutes et les controverses.

Les membres de la jeune hiérarchie, aussi bien que les simples croyants se rallient sans murmure à ses arrêts, ils portent les questions à son tribunal et acceptent ses sentences. Sa royauté doctrinale n'est pas plus contestée que son pouvoir d'organiser et de régir. Pierre déclare aux onze que le siège de Judas, devenu vacant par la mort du traître, doit être pourvu d'un titulaire, d'après les oracles antiques de l'Esprit-Saint : on procède sans discuter à l'élection du nouvel apôtre. Ananie et Saphire par un crime qui contenait une erreur, avaient soustrait des biens ecclésiastiques ; Pierre fulmine contre eux un ana-

thème mortel, personne ne s'insurge. Un magicien, Simon, à Samarie d'abord, à Rome ensuite, semait l'ivraie dans le champ de la foi, recrutait des disciples parmi les fidèles et troublait les chrétientés : la venue de Pierre et son excommunation suffisent « pour éteindre le grand éclat » causé par le père des hérésies. Le Chef de l'Église avait admis au baptême un incirconcis, c'était une innovation grave et qui scandalisa les fils de la synagogue. Mais Pierre tint tête à l'orage : « Le Seigneur, dit-il, a fait aux incirconcis le même don qu'à nous. Qui suis-je, moi, pour l'interdire à Dieu? » A ces mots, tous cessèrent de murmurer, et regardant comme venue d'en haut l'interprétation de leur chef, ils glorifièrent Dieu et traitèrent en frères, à partir de ce jour, les Gentils appelés autant qu'eux à la pénitence et au salut. A Antioche un conflit s'était élevé entre Paul et les judaïsants, venus d'ailleurs sans mission pour le surveiller. Devait-on soumettre à la circoncision les Gentils gagnés à Jésus-Christ? Après de violentes discussions, qui jetaient le doute au milieu des nouveaux convertis, Paul en appela aux Anciens de Jérusalem. Là les divisions s'accentuèrent encore. Mais bientôt Pierre se leva : « Frères, dit-il, vous savez que Dieu, il y a longtemps, m'a choisi parmi vous, afin que, par ma bouche, les Gentils entendent la parole de l'Évangile et qu'ils croient. » Et Pierre, dans la suite de son discours, se pro-

nonce contre les judaïsants, mettant ainsi hors d'usage le mosaïsme tout entier. *Tacuit autem omnis multitudo*, écrit l'auteur des *Actes*, la multitude se tut; Paul et Barnabé, jusqu'alors en butte à tant de défiances, furent écoutés avec un sympathique respect; à Jérusalem et à Antioche, on considéra comme résolue la question que Pierre, de concert avec l'Esprit, avait tranchée.

Dès les premiers jours et les premières année on considéra donc le Vicaire de Jésus-Christ comme le Docteur universel et infaillible dont Dieu se servait pour déterminer et expliquer le sens authentique de sa Parole et de sa Révélation.

Il est évident que cette prérogative devait passer du premier Pape à tous ses successeurs. La grâce accordée à Simon ne concernait pas, en effet, l'individu, elle concernait le Chef de l'Église. C'était une grâce sociale, ayant pour but l'illumination du peuple chrétien, et non la sanctification de celui qui en était le dépositaire. Pierre la recevait pour devenir efficacement le fondement de toute l'Église, le vainqueur de l'Enfer durant tous les siècles, le gardien, à travers le temps, des clefs du Ciel, le Docteur de tous les chrétiens à chaque moment de l'Histoire, le Pasteur du troupeau qui devait se perpétuer et se renouveler jusqu'à la fin du monde. C'est dire que cette prérogative de l'infaillibilité

s'attachait à la fonction et non à la personne privée, que le droit d'enseigner l'Église sans se tromper se transmettrait fidèlement d'un Pontife à l'autre, jusqu'au jour où le Christ, voyant réuni dans sa gloire tout le troupeau des prédestinés, en prendrait la direction pour l'éternité : c'est dire que tous les Papes sont et seront toujours les organes infaillibles du Saint-Esprit.

Les successeurs de saint Pierre revendiquèrent le privilège de la primauté sans hésitation et sans scrupule. Cette prétention exorbitante, jamais aucun autre pouvoir n'a eu l'audace de la formuler à son profit. L'affirmation des évêques de Rome serait donc un fait prodigieusement anormal, s'ils n'avaient la certitude qu'ils sont les héritiers de l'infaillibilité promise et conférée au Prince des Apôtres par Jésus-Christ lui-même. Ils en ont usé en rendant, sur les doctrines à croire et sur les erreurs à réprouver, des jugements suprêmes et sans appel, en retranchant de l'Église quiconque refuse de se soumettre à leurs décrets et de les regarder comme des règles de foi. Saint Clément lança une condamnation contre Ebion, saint Hygin contre Cerdon et Valentin, saint Zéphyrin contre les montanistes, saint Corneille contre Novatien, saint Damase contre les apollinaristes. Depuis ce temps Ebion, Cerdon, Valentin, tous, sont réputés comme hérétiques, et leur doctrine est en exécration dans toute l'Église. Il n'est peut-être pas un Pape qui

n'ait proclamé une vérité évangélique, proscrit une erreur. La société chrétienne s'est soumise à leur sentence, a considéré comme infidèles et comme bannis de son sein tous les récalcitrants. Elle reconnaît ainsi l'autorité souveraine et infaillible de Pierre et de tous ceux qui lui succèdent dans la chaire apostolique.

II

En quoi consiste cette infaillibilité? Nous aurons répondu à cette question, lorsque nous aurons déterminé : quelle perfection l'infaillibilité entraîne dans le Vicaire de Jésus-Christ, dans quelles conditions et dans quel domaine elle s'exerce.

Jésus-Christ est infaillible par lui-même, le Pape l'est par Jésus-Christ. Le don de l'infaillibilité n'est pas un don naturel, une forme supérieure d'intelligence qui permettrait au dépositaire de la Papauté de juger avec une perspicacité personnelle sans défaillance. Certes nous avons le droit d'être fiers de nos Pontifes : ils forment une lignée royale qui n'a point son égale dans l'histoire des peuples. A chaque instant ils apparaissent le front ceint de l'auréole du génie, de la sagesse, de la sainteté. Ils se distinguent ordinairement par un sens profond des besoins de leur temps, des dangers, des circonstances où ils vivent, par une vigilance toujours

attentive aux intérêts de leur troupeau, par la largeur de leurs visions de l'avenir et par leur préoccupation de le préparer, par l'attachement aux traditions éprouvées et le goût des initiatives fécondes, par une prudence consommée et une modération qui n'enlève rien à leur fermeté dans le gouvernement. Mais ces qualités, que nos Pontifes apportent dans leur charge, par lesquelles ils l'ont si souvent illustrée et lui ont acquis une autorité mondiale, ne les rendent pas infaillibles dans l'ordre doctrinal (1).

Ils ne doivent pas davantage leur inerrance aux lumières des sages dont la prudence leur recommande de s'entourer.

Avant d'imposer une vérité à la foi des chrétiens, le Pape sans doute ne manquera pas de consulter et les traditions de l'Église et les pasteurs secondaires, et les docteurs que leur science des choses divines place au premier rang. Il provoquera les discussions d'où jaillit la lumière, il laissera se manifester en toute liberté les opinions contradictoires : sous ses yeux s'engageront de longues et subtiles controverses, se heurteront les textes et les objections. L'histoire des Conciles montre que le zèle dans la contradiction et la prudence dans l'information ne peuvent être portés plus loin qu'ils ne le furent lors de la préparation des

(1) App. N. 3, p. 410.

définitions dogmatiques. Mais toutes ces consultations ne mettraient pas suffisamment les Papes à l'abri de la défaillance doctrinale (1).

Ils ne deviennent infaillibles que par une assistance surnaturelle de l'Esprit Saint. Ainsi l'a défini Pie IX avec le Concile du Vatican : « *Pontificem Romanum... per assistentiam divinam ipsi in B. Petro promissam, ea infallibilitate pollere, qua divinus Redemptor Ecclesiam suam in definiendâ doctrinâ de fide vel moribus instructam esse voluit, ideoque ejusmodi Romani Pontificis definitiones ex sese, non autem ex consensu Ecclesiæ irreformabiles esse* (2). Par le fait de l'assistance divine promise à Pierre et à ses successeurs, le Pontife romain jouit de l'infaillibilité, dont le divin Rédempteur a voulu munir son Eglise dans les définitions doctrinales touchant la foi et les mœurs ; aussi le Pontife romain a, de par lui-même et non du consentement de l'Eglise, le privilège de prononcer sur ces matières des sentences irréformables. » Le Pape est donc infaillible parce qu'il est comme Pape l'organe du Saint-Esprit et de la Vérité première. Comme Pape il ne parle pas sans que l'Esprit Saint garantisse l'éternelle vérité de sa parole, sans que le Rédempteur reconnaisse sa propre voix et sa propre doctrine.

En conséquence quand nous nous inclinons

(1) App. N. 4, p. 410.
(2) Constit. *Pastor Æternus*. (DENZINGER-BANNWART, p. 490.)

devant l'enseignement de Rome, nous ne soumettons pas nos pensées à celles d'un homme, nous les soumettons à la raison divine. Il s'ensuit encore qu'il ne nous est point permis de mesurer notre obéissance à la valeur intellectuelle ou morale du Docteur qui demande notre assentiment. Quelle que soit la grandeur du Vicaire de Jésus-Christ ou son infirmité, la noblesse ou l'humilité de son berceau, nous lui devons l'adhésion loyale, intérieure, parfaite que la Vérité première a le droit d'exiger de nous. Les chrétiens ignoreraient bien des controverses douloureuses, s'épargneraient des malaises et des défiances pénibles, s'ils considéraient instinctivement dans le successeur de Pierre le représentant du Christ et non l'homme privé. Ils écouteraient comme Dieu lui-même celui qui est sa bouche et sa voix. Concluons enfin qu'à cette humble attitude nous ne perdons rien de notre dignité : suivre la direction d'une raison qui a peine à entrevoir quelque vérité, c'est s'exposer à déchoir, se laisser guider par l'intelligence qu'assiste la Vérité même, c'est sûrement s'élever et grandir jusqu'à se dépasser infiniment.

La grâce de l'Infaillibilité ne fait point du Pape un inspiré : l'ère des révélations qui ont fondé la foi est close. Les évêques de Rome n'ont point la mission d'achever l'Évangile, d'y ajouter des vérités que Jésus-Christ et les apôtres n'auraient point en-

seignées. Dans la Constitution *Pastor Æternus*, Pie IX le précise en ces termes : « *Neque enim Petri successoribus Spiritus Sanctus promissus est, ut eo revelante novam doctrinam patefacerent, sed ut, eo assistente, traditam per Apostolos revelationem seu fidei depositum sancte custodirent et fideliter exponerent* (1). Les successeurs de Pierre n'ont pas reçu la promesse du Saint-Esprit pour révéler, sous son inspiration, une nouvelle doctrine, mais pour garder saintement et fidèlement exposer, sous l'action de son assistance, la révélation léguée par les Apôtres, c'est-à-dire le dépôt de la foi. » Ils n'ont donc pas besoin de la lumière prophétique, mais seulement d'un secours négatif qui les empêche efficacement d'errer, d'une protection providentielle qui les mette dans l'impossibilité de se tromper eux-mêmes et de tromper le peuple chrétien. Telle est l'idée que rend le mot « assistance ».

Pour que l'enseignement du Pape ait la valeur surnaturelle que lui assigne la définition du Concile du Vatican, il faut, messieurs, qu'il se produise dans certaines conditions, et se tienne dans la sphère que Jésus lui-même a délimitée. Le Pape n'est pas infaillible dans tout ce qu'il dit, comme l'imaginent et le publient certains ignorants dont la compétence

(1) Const. *Pastor Æternus*. (DENZINGER-BANNWART, p. 489.)

vaut la science, et certains adversaires dont la sincérité égale la compétence. La Vérité première parle par la bouche de son représentant, garantit par son assistance l'authenticité des définitions de celui-ci, seulement quand le Pape parle comme Pape, c'est-à-dire à tout son troupeau et sur les questions de foi et de morale. La première partie du texte, que j'empruntais tout à l'heure à la Constitution *Pastor Æternus*, est formelle sur ce point : « *Romanum Pontificem cum ex cathedrâ loquitur, id est cum omnium Christianorum Pastoris et Doctoris munere fungens, pro supremâ suâ apostolicâ auctoritate doctrinam de fide vel moribus ab universâ Ecclesiâ tenendam definit... infallibilitate pollere* (1). Le Pape est infaillible quand il parle du haut de son siège pontifical, c'est-à-dire quand, s'acquittant de sa charge de Pasteur et de Docteur de tous les chrétiens, il définit, au nom de sa suprême autorité apostolique, qu'une doctrine traitant de la foi ou des mœurs doit être reçue par l'Église tout entière. » Cet enseignement, messieurs, ne prête pas à confusion.

D'abord le docteur privé n'a point reçu le don de l'infaillibilité. Il est susceptible quand il parle, quand il écrit, de se tromper à l'égal des autres hommes, comme il est exposé à mal faire dans sa conduite particulière. Pendant le cours des âges on

(1) Const. *Pastor Æternus*. (DENZINGER-BANNWART, p. 490.)

a vu des Pontifes s'égarer dans les questions de doctrine et oublier la règle des mœurs. Nous n'avons aucun motif de nier des faits qui peuvent être avérés : Dieu, pour défendre son Évangile, n'a pas besoin de mensonges. Si les Évêques de Rome, versés dans la théologie et la science du droit, composent des traités, comme Benoit XIV, qui écrivit le traité du *Synode diocésain*, leurs opinions ont la valeur et l'autorité des raisons qu'ils invoquent, elles ne sauraient servir de règle à notre croyance.

Le privilège de l'infaillibilité appartient au magistère officiel et public. Encore faut-il que le Pape parle de cette chaire unique au monde, centre duquel émanent les rayons qui portent la lumière dans toute l'Église, source visible d'où le fleuve de la vérité reçoit les eaux pures qui communiquent la fécondité à toute la terre. Il faut, qu'apparaissant dans toute la majesté de sa royauté intellectuelle, avec toute la plénitude de son pouvoir apostolique et divin, comme Vicaire et comme Messager du Christ, comme Docteur universel et attitré de tous les chrétiens, comme Pasteur des agneaux et des brebis, il détermine, définisse et juge en dernier ressort une doctrine, qu'il condamne l'hérésie. Il faut que libre, à l'abri de toute contrainte, en pleine conscience de lui-même et de sa haute fonction, il impose par une volonté formelle, manifeste, sa doctrine à l'assentiment de tous les fidèles sans exception, qu'il déclare hors de la foi, hors de l'Église, hors des voies du salut qui-

conque niera ce qu'il enseigne, ou affirmera ce qu'il réprouve.

Si vous vous rappelez les solennelles et multiples promesses faites à saint Pierre et à ses successeurs, vous comprendrez qu'elles s'adressent au Docteur universel, au Père commun des âmes baptisées. A qui sera garantie cette solidité du roc inébranlable capable de résister à la marée de tous les siècles, à qui cette victoire certaine sur la puissance de l'enfer et sur le prince du mensonge, à qui la clef du ciel et la faculté de lier et de délier les consciences ? A Pierre établi et considéré comme le fondement de l'Église. Pour qui Jésus-Christ a-t-il prié à l'heure de souffrir ? Pour qui a-t-il obtenu la grâce d'une foi invincible et sans défaillance ? Pour le chef chargé de soutenir, de confirmer dans leurs divines convictions tous ses frères, que Satan a tentés, secoués, criblés afin de les déconcerter, de les troubler, de les perdre. Qui a reçu la mission de guider, de régir, de nourrir du pain de la surnaturelle vérité les agneaux et les brebis ? Le Pasteur de tout le troupeau. C'est donc au Chef, au Maître universel des croyants, au Chef et au Maître universel exerçant l'acte suprême de son pouvoir sur tout son peuple qu'a été promis et conféré le don de l'infaillibilité doctrinale.

Ce pouvoir étonnant, extraordinaire, unique, est-il absolu au point que le Pape puisse à sa guise,

selon ses caprices, s'adresser à toute l'Eglise et se prononcer infailliblement sur toute question? Non, messieurs, la monarchie pontificale est tempérée, non point en ce sens que le peuple ou ses représentants aient le droit de la mesurer, de l'augmenter, de la restreindre, mais en ce sens que le Christ lui-même a déterminé le domaine d'où elle ne doit pas sortir.

Le terrain de l'Infaillibilité est celui des choses divines. Les questions purement humaines, purement séculières, purement profanes ne sont point directement de son ressort. Ce n'est pas qu'en ces matières l'autorité du Pape soit à dédaigner : je pense au contraire que souvent les individus et les gouvernements auraient avantage à consulter cette prudence prévoyante, cette expérience consommée, cette sagesse héritière de traditions et de maximes que le temps n'a point prises en défaut. L'Église romaine, témoin séculaire de tant d'événements, de tant de révolutions, juge plus sainement des intérêts terrestres, que la plupart des hommes politiques ; c'est pourquoi une diplomatie avisée se garde de négliger ses avis. Sa fine perspicacité a rendu assez de services à ceux qui ont eu l'intelligence d'y faire appel dans l'ordre temporel ; et l'on s'est plus d'une fois félicité de ses sentences quand on l'a choisie comme arbitre des conflits nationaux ou internationaux. Cependant elle n'a point été instituée pour résoudre ces problèmes, et je ne sache pas

qu'elle y ait jamais prétendu. On ne l'a point vue prendre prétexte de son autorité surnaturelle pour se prononcer dans les discussions sur l'art militaire, le commerce, l'industrie, les finances. Ceux qui l'accusent de retarder, ou même de paralyser le mouvement du progrès, d'empiéter sur le domaine scientifique, littéraire ou politique ignorent son histoire, ce qui est le cas d'un grand nombre, ou ils lui attribuent sciemment des interventions dont quelques-uns de ses enfants portent à titre personnel toute la responsabilité. Malgré de laborieux efforts et de spécieux raisonnements, et bien que la vérité ait parfois de la peine à se dégager du lit de Procuste où veulent l'étendre tant d'adversaires, l'Église est restée au-dessus des allégations qui prétendent la discréditer aux yeux du génie de l'homme. Elle continue à s'inspirer de l'esprit de son fondateur, de Jésus-Christ qui disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Les choses divines, tel est donc le royaume soumis au principat de Pierre et de ses successeurs : le bien surnaturel et le salut éternel des âmes, voilà l'héritage sur lequel ils ont tout pouvoir, sur la conservation et la prospérité duquel leur autorité s'exerce légitimement (1).

Mais ce pouvoir s'étend aussi loin qu'il le faut pour atteindre cette fin. La foi, avons-nous dit, est

(1) App. N. 5, p. 411.

le premier, le fondamental moyen pour l'homme de s'unir à Dieu et de réaliser sa destinée. Par suite, le vicaire de Jésus-Christ a reçu la mission de garder le trésor de la foi. La foi trouve tout son objet dans la Révélation : c'est dans le monde de la Révélation que s'exerce directement et efficacement l'infaillibilité. En dehors de là le Pape ne jouit plus de l'assistance divine qui l'empêche d'errer. Parmi les vérités contenues dans la parole de Dieu, les unes concernent le dogme, les autres la morale. C'est sur ces vérités que porte la souveraineté doctrinale du vicaire de Jésus-Christ. Quand elles ont été professées expressément et ouvertement par les générations chrétiennes, il appartient au Pontife de la loi nouvelle de les rappeler, de les maintenir dans leur intégrité et dans leur pureté, de dénoncer et de frapper d'anathème sans se tromper, les erreurs, les hérésies qui visent à les mutiler, à les blesser, à les défigurer. Quand elles n'ont été crues qu'implicitement, que confusément, l'office du Docteur infaillible est de les exposer, de les déterminer, de les éclaircir, et de les imposer ainsi définies à l'assentiment des fidèles. Quand le sens des formules qui les expriment prête à la controverse, laisse des doutes dans l'âme, la mission du suprême Pasteur est de fixer en toute certitude la signification que le Verbe de Dieu a voulu leur donner et leur a donnée en effet pour toujours. De sorte que les limites de la Révélation servent de limites à l'infaillibilité. Le prince des apôtres n'a

pas le droit de dilater ni de rétrécir les frontières de son empire intellectuel, il est tenu de s'y renfermer parce qu'elles ont été définitivement tracées par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Qu'il en soit ainsi, on n'en saurait douter quand on ouvre les livres saints. C'est l'Évangile que nous sommes tous obligés de prêcher aux créatures, de répéter, de publier sur les toits sans y ajouter, sans y retrancher un signe ou un iota. Bien des fois le Maître le redit à Pierre et aux autres disciples : l'Esprit leur sera envoyé pour les faire annoncer à tous les temps ce qu'ils ont entendu. Il ne s'agit donc pas d'inventer de nouveaux dogmes, de nouvelles règles de morale, il s'agit d'extraire de la Bible et de la Tradition la doctrine qui y est renfermée et de l'enseigner sans erreur.

L'objet propre et direct de la foi, de la révélation, de l'infaillibilité, se confine donc à la vérité surnaturelle, à celle que la raison par son seul effort ne saurait découvrir. Mais la vérité surnaturelle est connexe à certaines vérités naturelles dont elle ne peut se passer. Si la liberté de l'homme et son immortalité, si l'existence de Dieu et sa spiritualité, si certains principes fondamentaux de la morale sont révoqués en doute, niés au nom de la science ou de l'expérience, tout l'édifice de la croyance chrétienne chancelle ou s'écroule. Il faut en conséquence que l'infaillibilité s'étende à ces vérités, quand la raison s'affran-

chissant de ses propres lois et de sa propre noblesse les méconnaît ou les discute. En décidant en ces matières, le Pape n'usurpe pas, il ne sort pas de son empire : il répète en l'interprétant la parole de Dieu, qui non content de nous apprendre ce que nous ne pouvions pas connaître, a encore voulu affirmer, maintenir intégralement les idées nécessaires que notre esprit, par faiblesse ou sous la pression d'un cœur gâté, aurait été capable d'oublier. Quand ils ne présentent pas ces conditions, les enseignements du Souverain Pontife ne sont point sans valeur, ils peuvent lier la conscience, être infaillibles *par ailleurs*, ils ne le sont point par eux-mêmes (1).

Le Pape infaillible, messieurs, a rendu au christianisme et aux sociétés humaines des services sans nombre. Il a vraiment été et il est le roc inébranlable contre lequel viennent se briser tous les mensonges, tous les systèmes faux, tous les orgueils intellectuels ; il a été et il est le pilote qui d'une main sûre conduit la barque de Pierre à travers les récifs, à travers les tempêtes et les orages de la pensée aux rives du bonheur et de la vérité, le pasteur qui ramène sans cesse au bercail du Christ, Fils de Dieu, les brebis tentées, en suivant les chemins de leur sens propre, de s'égarer et de se perdre; il a été

(1) App. N. 6, p. 411.

et il est le sublime croyant qui nourrit et qui confirme la foi de ses frères, le principe visible de cette unité infrangible qui empêche la plus noble des sociétés de se dissoudre dans l'anarchie et qui lie les membres de l'Eglise par des convictions communes avant de les lier par un commun amour. Que serait devenu sans lui l'Évangile sauveur? Que resterait-il de la parole de Jésus et de son œuvre, de sa morale et de ses bienfaisantes institutions? Trouverait-on encore sur la terre la foi, qui est pour tout homme la racine de la sanctification et du salut? A quelles inquiétudes, à quels doutes ne seraient pas condamnées les âmes loyales avides de vérité si le Pontife romain n'était là pour déterminer selon les nécessités des temps ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire?

Quant à l'esprit humain, n'a-t-il pas largement profité dans sa sphère spéciale de l'exercice du pouvoir infaillible? Avez-vous suivi dans leurs stériles efforts ceux qui refusent d'écouter le premier ministre de la Lumière du monde? Jouets du flux et du reflux de leurs pensées, ils sont ballottés de droite à gauche, du matin au soir de leur vie, sans pouvoir jeter nulle part l'ancre de la certitude, sans pouvoir résoudre les problèmes dont jamais l'humanité ne se désintéressera. A peine ont-ils rompu avec la chaire apostolique qu'ils arrivent rapidement, car les erreurs s'enchaînent, à des conceptions qui auraient révolté les Barbares et les païens. On voit

reparaître les systèmes les plus incohérents, le sophisme et les puérilités supplanter le bon sens et la logique, l'imagination et le mysticisme étouffer la raison. *A veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur.* Qui protège contre le panthéisme et contre l'évolutionnisme radical la notion du Dieu personnel et Créateur? Qui défend contre les impudences du matérialisme les principes de la morale individuelle domestique ou sociale? Qui demeure l'avocat des maximes de justice et de fraternité, d'ordre et de liberté dont s'est toujours nourrie la conscience? N'est-ce pas celui dont on peut dire qu'il a, comme instrument animé du Christ et comme le Christ lui-même, les paroles de vie et de vérité? Remercions Dieu, messieurs, de nous avoir donné un pareil Docteur, et quel que soit son nom, soumettons-nous à son enseignement que nous savons sûr et venu d'en haut. En nous acquittant du devoir dicté par notre vocation chrétienne, nous goûterons la paix intellectuelle réservée à ceux qui possèdent la vérité, et nous marcherons sûrement dans la voie du salut.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

DE LA NATURE DE L'ACTE DE FOI

SOMMAIRE

La fête de la Dédicace à Jérusalem. — Jésus interpelle par les Pharisiens. — La réponse de Jésus nous permet de distinguer les éléments de l'acte intérieur de la foi. — Croire, c'est reconnaître la voix et suivre les pas du divin Pasteur ; c'est donner à la vérité révélée l'assentiment de l'intelligence que meut la volonté impressionnée par la grâce, p. 247-248.

I

L'acte de foi, directement émane de l'intelligence.

a) Croire c'est penser, connaître, acquiescer, autant d'actes qui appartiennent à l'esprit. Ce n'est pas s'émouvoir, s'attendrir, c'est s'attacher à la vérité aperçue, s'enchaîner aux réalités que nous enseigne la Révélation, p. 249.

b) La foi s'enchaîne à son objet par l'intermédiaire de la parole de Dieu. La vision saisit la vérité en elle-même, la science dans le principe qui l'éclaire, la foi dans le témoignage de celui qui l'affirme. Les évidences qui précèdent l'acte de foi portent sur l'authenticité du témoignage, la foi sur l'objet et le contenu du témoignage. L'acte de foi assujettit notre intelligence à l'intelligence divine au point d'accepter des choses que nous ne voyons pas, que nous croyons uniquement parce que Dieu les a révélées. Difficulté pour l'orgueil intellectuel de se plier à cette discipline, p. 250-252.

c) La foi donne à la vérité divine un assentiment ferme qui exclut le doute, le scepticisme, qui diffère de l'opinion, de la conjecture. Celui qui croit se repose après un jugement dans une certitude absolue et supérieure à toutes les autres certitudes terrestres, p. 252-253.

II

L'intelligence croit sous l'action de la volonté.

a) L'acte de foi suppose une considération de son objet. Or,

pour regarder il faut *le vouloir*. Beaucoup refusent d'ouvrir les yeux. Exemples des sociétés frivoles, de certains milieux intellectuels. Attitude des Athéniens devant la prédication de saint Paul, p. 254-257.

b) La volonté joue un rôle plus spécial dans l'acte de foi. L'objet de la foi étant obscur et mystérieux, l'intelligence laissée à elle-même est instinctivement tentée de reculer. Mais la révélation en même temps qu'elle offre des vérités à l'esprit, promet des biens infinis au cœur. Le cœur épris de ces biens pèse sur l'intelligence et commande son assentiment, p. 257 258.

c) En conséquence, cet assentiment est *libre*, parce qu'il naît sous l'influence de la volonté libre, p. 259.

Etant libre, il est aussi *méritoire*, p. 259-260.

III

L'acte de foi provient de l'intelligence et de la volonté impressionnées par la grâce.

a) Nul ne peut croire comme il faut sans la grâce de Dieu. Témoignages du Christ, des Apôtres, des conciles, p. 260-261.

b) Raison de cette doctrine : l'acte de foi nous met en relation avec un autre monde, un monde que tous les efforts de la nature ne pourraient atteindre. Pour que nous devenions capables de l'atteindre, il est nécessaire que la grâce nous élève au-dessus de nous-mêmes. Comme l'acte de foi émane de l'intelligence et de la volonté, il faut à la première *une illumination surnaturelle*, à la seconde *une inspiration* qui les mettent à la hauteur de leur objet divin, p. 261-262.

c) Objection. Ceux qui n'ont pas la grâce sont dispensés de croire. — Réponse : Dieu ne refuse sa grâce à personne. C'est donc notre résistance qui empêche la grâce d'avoir son effet, p. 262.

Devoir pour l'homme d'être d'une grande docilité intellectuelle vis-à vis de Dieu, de montrer une bonne volonté réelle, de demander la grâce qui fait croire, p. 263-264.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

DE LA NATURE DE L'ACTE DE FOI

Loquor vobis, et non creditis.
Je vous parle, et vous ne croyez pas.
SAINT JEAN, X, 25.

MESSIEURS,

Jérusalem célébrait une des plus grandes fêtes de l'année, la Dédicace. Durant une semaine, les fidèles livrés à la joie religieuse remplissaient le temple : portant des palmes, et chantant les hymnes

des Prophètes, ils rappelaient la purification du sanctuaire par les Macchabées; chaque soir ils illuminaient la ville en souvenir de la lampe miraculeuse qui pendant huit jours avait jadis suffi au service sacré. Jésus laissa ses disciples se mêler au peuple et se retira sous le portique de Salomon. Les pharisiens ne tardèrent pas à l'apercevoir, et l'entourant : « Jusques à quand, dirent-ils, nous tiendras-tu en suspens ! Si tu es le Christ, dis-le ouvertement » Le Sauveur répondit : « Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas... parce que vous n'êtes point de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix, je les connais, et elles me suivent. » Par ces paroles, Notre-Seigneur reprochait à ses durs compatriotes de ne point croire en lui, c'est-à-dire de ne point montrer cette docilité des brebis qui écoutent la voix de leur pasteur et obéissent à sa volonté, de refuser cette grâce qui sollicite et entraîne, quand on ne lui résiste pas, l'esprit et le cœur. Il est facile de distinguer dans cette réponse du Christ les éléments de l'acte de croire, qui est l'acte propre et intérieur de la foi. Croire, c'est reconnaître la voix et suivre les pas du divin Pasteur qui nous appelle : c'est donner à la vérité révélée l'assentiment de l'intelligence que meut la volonté impressionnée par la grâce.

Ainsi l'acte de foi a son principe et dans l'intelligence et dans la volonté et dans la grâce de Dieu. Permettez-moi de vous en expliquer la genèse.

I

Directement, l'acte de foi émane de l'intelligence. Croire c'est d'abord penser, connaître comme voir et savoir, c'est aussi acquiescer par un plein assentiment. Mais tous ces actes appartiennent à l'esprit comme aimer appartient à la volonté.

Il ne suffit donc pas d'éprouver un sentiment, une émotion, un attendrissement de cœur, on doit s'attacher par un regard intérieur à la vérité aperçue. On doit s'attacher à la vérité aperçue, car la foi porte sur quelque chose de déterminé, sur un objet défini. Rien n'est plus positif que la doctrine catholique à laquelle nous devons adhérer ; rien n'est plus net, mieux ordonné que le catéchisme qui la contient. Notre croyance ne se perd pas dans un monde vague, confus, dans des idées nuageuses, mêlées, indistinctes ; elle atteint par son effort des réalités intelligibles et s'y enchaîne, adoptant les réponses que l'Esprit de Dieu a faites aux plus vitales questions.

Mais elle s'y enchaîne par l'intermédiaire de la parole de Dieu. La vision saisit la vérité en elle-même, dans la lumière qu'elle irradie, la science la considère et se l'assimile à la lumière du principe qui l'éclaire, la foi l'appréhende dans le témoignage de celui qui l'affirme : dans l'ordre surnaturel elle donne son assentiment à la vérité révélée, parce

que Dieu l'a révélée, sans que cette vérité se montre au jour de l'évidence.

Sans doute, un acte de vision et de science précède l'acte de foi, je ne l'oublie pas, et c'est ce qui rend notre attitude raisonnable. Mais cet acte de vision et cet acte de foi n'ont pas le même objet : le premier porte sur un point naturellement accessible, le fait de la Révélation ; le second porte sur le contenu, sur la réalité mystérieuse que la Révélation affirme, sans nous en montrer à découvert la lumière intime.

Lors donc que Dieu nous demande de croire, il nous demande d'assujettir notre science à la sienne, notre sagesse à sa sagesse, d'abdiquer notre indépendance d'esprit, de renoncer à nos sens, et de laisser lier notre pensée par sa parole, de nous soumettre à sa royauté intellectuelle, en abaissant devant lui la faculté la plus haute de notre âme, la plus attachée à elle-même, la plus jalouse de son autonomie. Les brebis reconnaissent à son timbre la voix de leur pasteur, elles écoutent ce qu'elle dit, et sans hésiter, sans chercher, se conforment à ses indications. L'hommage rendu de cette manière est d'autant plus absolu que Dieu le réclame sans alléguer aucune raison, sans essayer de nous persuader par l'art de bien dire, par l'harmonie des mots, par l'arrangement des images, par la force de la logique. Dieu affirme, il veut être cru immédiatement, par ce motif unique qu'il a droit, en vertu

de son souverain pouvoir, à une sujétion totale. Cet hommage encore est d'autant plus absolu que le Révélateur se plaît, en quelque sorte, à déconcerter et à confondre toutes nos pensées habituelles. Il nous annonce, en effet, « une Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur », et bientôt après, il prêche « un Dieu-Homme, un Dieu anéanti jusqu'à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse ». Non seulement ces mystères pris à part ne livrent pas leur secret à la raison inquiète, mais les chemins par lesquels ils se rejoignent sont tracés dans la nuit, et nous y marchons en trouvant à peine quelques lueurs qui percent les ténèbres.

L'orgueil intellectuel, l'amour de l'indépendance, ce que l'on appelle la libre pensée, se plient difficilement à cet exercice d'humilité, d'abnégation. Les hommes, épris d'eux-mêmes, qui ont la prétention de commander à la raison des autres, et de n'obéir à personne dans le domaine de la connaissance, se révoltent contre le joug que Dieu veut leur imposer : ils luttent jusqu'au jour, s'il luit, où instruits par leurs expériences et par leurs échecs, ils apprennent que la plus haute vérité, la plus nécessaire, la plus féconde vaut bien un sacrifice de vulgaire amour-propre. Les pharisiens se détournèrent de ces voies d'humilité : ils voulaient être les maîtres de la lumière ; oubliant que notre premier bien est de la posséder, par quelque intermédiaire qu'elle nous parvienne, notre première sagesse de la recevoir

sous la forme qu'elle choisit pour se donner à nous, notre plus grande gloire de la servir, ils rejetèrent l'offre d'un guide sûr. Nous nous demandons quelquefois pourquoi tant d'âmes nobles à plusieurs égards restent obstinément éloignées de l'Évangile, pendant que d'autres presque tarées se soumettent à ses enseignements. Il faut chercher ordinairement dans une vanité savamment dissimulée peut-être, mais réelle, enracinée, tenace, hautaine, le secret de cette apparente anomalie. Les premiers n'ont pu supporter l'idée d'aller s'asseoir à l'école de Jésus, comme ils sont allés s'asseoir sous les chaires de tant de maîtres mortels, pour écouter et pour croire sur une affirmation ce qu'ils ne voyaient pas. Les derniers, affranchis, malgré les misères de leur conscience, de cet orgueil intellectuel qui est en notre esprit la négation même de l'acte de foi, ont connu et accepté la vérité.

Dans l'acte de foi l'assentiment de l'intelligence est ferme. Il exclut le doute, état douloureux où l'âme en proie à l'inquiétude est ballottée par des vents contraires et incapable de s'orienter, de s'attacher, ne fût-ce que par un fil, à une idée plutôt qu'à une autre. Il ne se concilie pas avec le scepticisme : faiblesse de l'esprit, impuissance de pensée, le scepticisme se flatte d'ébranler tout jugement et de montrer qu'il n'est permis à l'homme ni d'affirmer, ni de nier ; il se sépare même de la simple conjecture

qui penche à peine d'un côté plus que de l'autre, tant les motifs de préférer un parti lui paraissent légers et insuffisants. Il diffère aussi de l'opinion, qui tout en inclinant dans un sens d'une manière positive mêle à son adhésion la crainte de voir s'imposer le contraire de ce qu'elle a adopté. Croire c'est, après un jugement décisif, se reposer dans une certitude qui bannit tout reste d'hésitation, toute arrière-pensée, toute appréhension. C'est être convaincu, c'est-à-dire absolument vaincu par l'idée qui a pris définitivement possession de nous, qui, nous tenant captifs de la vérité, nous établit dans une sécurité absolue, incomparable. L'appui de cette certitude est d'une solidité inébranlable, car on le trouve dans la parole et dans la science de Dieu qui ne contiennent pas seulement la vérité, mais qui sont la vérité même, la vérité indéfectible, éternelle. Croire sera se lier plus fortement à l'objet de la foi que la science ne se lie à ses principes ou à ses conclusions, car le caractère de la certitude dépend du motif qui la fonde, et ici ce qui fonde notre certitude, c'est la raison nécessairement infaillible et loyale de Dieu.

Heureuse tranquillité, qui nous arrache à toutes les fluctuations et dont nous goûtons soudain la douceur quand nous avons dit : je crois ! Ineffable paix, que l'on apprécie d'autant plus que l'on a mieux connu les déchirantes angoisses du doute, les amères ironies du scepticisme, les variations des opinions

trompeuses ! Béatifiante sérénité, qui nous réveille des cauchemars de l'incrédulité, et inspirait à Pascal un chant de victoire et à saint Augustin des hymnes de joie et d'adoration !

II

L'assentiment qui constitue l'acte de foi procède directement de l'intelligence, mais l'intelligence le produit sous la pression de la volonté.

D'abord, il suppose une considération de l'objet que la Révélation nous présente. Mais pour regarder un spectacle, il faut le vouloir. Nous sommes libres de fermer les yeux, de refuser notre attention, de préjuger une doctrine sans entendre celui qui la prêche. Que d'hommes se mettent dans l'impossibilité matérielle de croire par une négligence incompréhensible, par une légèreté coupable, par une obstination aveugle, par une résolution tenace de fuir tout contact avec la parole de Dieu. C'est l'intelligence qui étudie, mais c'est la volonté qui lui commande d'étudier.

On s'étonne que les sociétés frivoles croient si peu, il n'y a pourtant là rien que de très naturel. Entraînées brutalement dans le courant de leur vie superficielle, enivrées par les plaisirs immédiats et palpables, elles ont la haine de la lumière, elles

fuient tout docteur qui les y appelle, tout moraliste qui ne flatte pas les passions dissimulées sous les mots d'art, de littérature, de convenances mondaines. Elles s'efforcent par tous les moyens de se tromper elles-mêmes. « Un temps viendra, dit saint Paul, où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine. Ils se donneront une foule de maîtres, suivant leurs convoitises, et avides d'entendre des choses agréables, ils fermeront l'oreille à la vérité pour l'ouvrir à des fables (1). »

Les intellectuels opposent souvent à la foi une résistance aussi radicale. Enfermés dans le champ étroit de leurs spéculations, ils dédaignent tout ce qui n'y rentre pas; livrés à l'examen de problèmes secondaires, ils ne consentent pas à accorder un regard aux questions de vie et de mort posées par la religion. S'ils se décident à ouvrir un instant les yeux, ce n'est pas pour chercher le vrai, c'est, sous l'empire d'un parti pris détestable, pour le railler avant même d'en avoir entendu l'exposé, c'est pour essayer d'en ruiner l'autorité avant même d'en avoir considéré les fondements. Quand les chercheurs d'idées, par curiosité, quand les mondains, par goût de la distraction et du changement, quand les épicuriens, par besoin d'émotions nouvelles, de jouissances mystiques s'égarent dans un auditoire chrétien, ils ne tardent pas à sentir l'ennui les gagner.

(1) II *Timothée*, IV, 3.

Ils n'ont point le désir, ni le courage de s'élever au-dessus de leurs habituelles pensées, de leurs ordinaires impressions, ils regrettent les expériences dont ils ont joui, ils préfèrent revenir aux spectacles qui remuent la sensibilité, secouent les nerfs, allument dans les veines le feu de la fièvre. Leur esprit, n'étant point poussé par la volonté, n'essaie pas le coup d'aile qui le transporterait dans la sphère de l'idéal et du divin.

Saint Paul, entrant dans Athènes, y trouva un peuple en pleine décadence, des rhéteurs oublieux des grandes traditions de la sagesse hellénique, plus préoccupés de déclamations éclatantes que de pensées vigoureuses, une jeunesse moins désireuse de s'instruire que de s'exercer aux jeux et aux courses, que d'apprendre l'art de plaire. On était loin des temps où les maîtres illustres parcouraient l'Orient en quête de lumière et de vérité. La philosophie avait replié ses ailes, renoncé aux magnifiques essors d'autrefois, abaissé tous ses regards vers la terre et vers le présent. A peine quelques âmes échappaient-elles à cet entraînement. Cependant le langage de l'apôtre piqua la curiosité de plusieurs, et Paul put prendre la parole à l'Aréopage. D'abord il obtint un peu d'attention grâce à la nouveauté de ses idées et à quelques traits heureux semés dans son discours. Mais quand il aborda les mystères de la croix et de la résurrection, des rires l'accueillirent, et sans autre réflexion l'auditoire se déroba

en laissant au prédicateur cet adieu : « Nous t'écouterons là-dessus une autre fois. » Seul Denys et quelques autres demandèrent au missionnaire des explications et devinrent ses disciples. Que manquait-il d'abord à cette assemblée? Le désir de découvrir la vérité et de s'appliquer à la trouver. L'acte de foi suppose donc une première intervention de la volonté qui oblige l'intelligence à considérer la doctrine révélée.

La volonté joue encore un autre rôle plus spécial. La raison, mise en présence des mystères de la Révélation, n'est pas convaincue par la force de l'évidence, puisque ces mystères restent obscurs ; elle est même déconcertée par leur invraisemblance; quand elle essaie de les saisir, elle demeure comme toute désemparée. Non seulement elle ne voit pas comment ils sont, elle ne voit pas même comment ils sont possibles. Elle sait qu'ils sont authentiquement enseignés par Dieu, de ce côté ses répugnances tombent; mais quand elle essaie de les sonder, alors apparaît vraiment la difficulté de croire. Elle ressemble dans cette situation à celui qui, entendant un témoin digne de toute confiance raconter un événement inouï, ne peut se résigner à l'accepter, parce que son esprit n'a point prise sur un objet pour lui disproportionné. Or dans la doctrine catholique on nous demande de croire à un Dieu fait homme, à un Dieu mort en croix, à un Dieu présent sous les signes

infimes du pain et du vin. La raison instinctivement est tentée de reculer, de se rejeter en arrière, de suspendre son assentiment. Mais cette doctrine, en même temps qu'elle présente à l'esprit des vérités obscures, promet au cœur des biens infinis. L'homme, qui aspire si impérieusement à la béatitude, s'émeut devant ces promesses par la partie affective de son être. Il en veut la réalisation, et comme la foi est le moyen de l'assurer, il veut croire, il appuie l'effort de l'intelligence et lui impose l'assentiment qui constitue l'acte intérieur de foi. C'est ainsi que nous adhérons souvent à la parole d'un homme, non pas tant parce qu'elle persuade notre esprit que parce qu'elle flatte notre cœur ou notre intérêt. *Et ista est dispositio credentis, ut cum aliquis credit dictis alicujus hominis, quia videlicet decens vel utile* (1).

Dans cette captivité, l'intelligence ne trouve pas le parfait apaisement auquel ses ambitions aspirent. L'évidence qui la satisfait lui manquant, elle éprouve un certain malaise, comme une inquiétude inapaisée, et elle attend avec impatience l'heure de la vision. Son assentiment, imposé par la volonté, est ferme, pourtant elle ne goûte pas un absolu repos. Ce phénomène est fréquent dans la genèse des convictions, où les passions et les autres forces affectives sont prépondérantes : l'intérêt, la crainte, mille sentiments nous les font adopter et défendre, sans assurer à la pensée pleine satisfaction.

(1) *De Veritate*, q. XIV, art. 1.

Pour croire donc, il faut le vouloir, parce que c'est sous l'action de la volonté que notre intelligence entre en exercice, et adhère à la vérité spéciale proposée. Mais rien en nous, ni en dehors de nous, ne nous contraint à ce vouloir. Le bien suprême, promis dans la Révélation, ne nous apparaît pas avec assez d'éclat pour gagner par force notre cœur. Nous pouvons croire, ou demeurer en suspens comme plusieurs Athéniens, qui, refusant d'examiner la doctrine de Paul, refusèrent par là même d'accorder leur assentiment. Nous pouvons croire, ou nier comme le firent d'autres auditeurs du même apôtre, qui traitèrent de fables ridicules les enseignements de l'Évangile. Même si l'étude des raisons de croire nous a convaincus que Dieu a parlé, nous ne sommes point contraints d'adhérer, parce que, nous l'avons dit, cette conviction s'attache au fait de la Révélation, tandis que la foi porte sur les vérités distinctes enseignées par Dieu. L'acte de foi est libre.

Libre, l'acte de foi est méritoire quand il se produit dans les conditions que nous avons énumérées l'année dernière. Il est, en effet, conforme à la raison, puisque la sagesse ordonne à l'intelligence bornée de s'incliner devant l'intelligence infaillible et souveraine. Conforme à la raison, il est, dans l'ordre moral, excellent, il appelle une récompense. Pénétré, nous le dirons tout à l'heure, par la grâce, il nous donne droit à la vie éternelle, qui n'est que l'épanouissement suprême du don de Dieu. C'est pour-

quoi saint Paul célébrait le mérite des saints qui ont cru jusqu'à sacrifier tous les biens plutôt que de renoncer à leur foi. C'est pourquoi Notre-Seigneur promettait le bonheur à ceux qui adhéreraient à sa parole. C'est pourquoi saint Augustin disait : « La foi tend à la vision où l'âme goûte sa béatitude ; Dieu habite cette âme comme son temple, mystérieusement d'abord, puis lumineusement en y manifestant sa gloire ; en croyant ce que l'on ne voit pas, on mérite de voir ce que l'on a cru. »

III

L'acte de foi provient donc directement de l'intelligence et indirectement de la volonté. Mais il provient de l'intelligence et de la volonté impressionnées et rehaussées par la grâce.

Une âme, privée du secours de Dieu, ne pourrait pas par ses seules forces monter jusqu'à l'inébranlable assentiment que requiert la foi chrétienne. Serait-elle capable d'acquiescer naturellement et d'une manière quelconque aux vérités révélées, je n'ai pas à examiner la question. Ce que l'Église enseigne, c'est que pour croire comme il faut, comme le demandent les intérêts de notre salut, la grâce est nécessaire. Elle est même le principe le plus important dans l'émission de l'acte intérieur de foi.

Cette doctrine est incontestable. C'est le Christ lui-même qui nous l'a enseignée. « Personne ne vient

à moi, dit-il, si le Père ne l'attire (1). » Ses apôtres le comprirent bien, et Paul, s'adressant aux fidèles d'Ephèse, leur écrit : « Vous avez été sauvés par la foi, mais cette foi ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu (2). » Les Pères ne se sont point écartés de cet enseignement. « L'apôtre, déclare saint Augustin, ne permet à aucun croyant de dire : j'ai une foi que je n'ai pas reçue (3). » Les Conciles ne sont pas moins affirmatifs : « Si quelqu'un prétend, proclame le Concile de Trente, que l'homme, sans l'inspiration prévenante de l'Esprit-Saint et sans son secours, peut croire, espérer, aimer, se repentir comme il faut... qu'il soit anathème (4). » Nous ne croyons donc pas, messieurs, sous la seule pression du cœur, du besoin religieux, du sentiment naturel, nous croyons par la grâce de Dieu.

Et pourquoi sommes-nous incapables, sans ce secours du Ciel, de nous attacher comme il convient aux vérités et aux mystères de la révélation ? Parce que ces vérités et ces mystères sont d'ordre surnaturel. Or, s'il nous était permis par nos propres forces d'atteindre cet ordre, en tant que tel, nous nous dépasserions nous-mêmes, et, par une essentielle contradiction sortant de notre sphère, nous entrerions dans un monde qui n'existe que s'il nous est naturel-

(1) S. Jean, vi, 44
(2) *Ephésiens*, ii.
(3) *De perfectione sanctorum.*
(4) Session VI, cap. iv, can. 3.

lement inaccessible. Il l'avait compris, ce malheureux père, qui, pressé de croire par Jésus, répondait avec autant d'humilité que de larmes : « Je crois, Seigneur, mais venez en aide à mon incrédulité (1). » C'est le secours de Dieu qui, élevant notre âme au-dessus d'elle-même, lui permet d'échapper à son infirmité et de saisir avec efficacité la vérité première.

Mais l'acte de foi émane de l'intelligence et de la volonté. C'est un assentiment né de l'intelligence sous l'action de la volonté. Pour qu'il soit vraiment surnaturel, il faut que Dieu ennoblisse ces deux facultés, et leur donne lui-même prise sur l'objet de la foi. Aussi les théologiens, disciples des Conciles, réclament-ils une illumination intérieure pour l'esprit, et une inspiration pour le cœur : transformés par ce secours venu d'en haut, l'esprit et le cœur seront vraiment capables de s'élever jusqu'au vrai que la Révélation nous annonce et jusqu'au bien qu'elle nous promet.

Si l'acte de foi est avant tout un effet de la grâce, quelques-uns seront peut-être tentés de chercher une excuse à leur incrédulité en disant : je croirais, si Dieu assurait sa lumière céleste à mon intelligence et touchait mon cœur. Il y aurait là une mauvaise défaite que ne légitime point la doctrine que je viens de vous prêcher. Elle serait motivée si Dieu

(1) S. Marc, ix, 23.

vous refusait sa grâce : or Dieu ne refuse sa grâce à personne. Et quand celle-ci manque son effet, quand après son passage nous restons endormis dans notre indifférence et dans notre incrédulité, c'est que nous avons fermé les yeux à ses clartés et résisté à ses inspirations. Cette résistance fait notre culpabilité et nous rendra responsables au jugement de Dieu. La grâce en effet nous confère le pouvoir de croire aux mystères de vie, elle ne nous enlève pas notre liberté. Il dépend de nous, quand elle nous invite du dehors et au dedans à croire à la vérité surnaturelle, d'accueillir ou de décourager ses avances, de rester suspendus dans le doute, ou de refuser notre assentiment.

Vous avez un Pasteur sûr, éclairé, messieurs; c'est cet Être parfait qui a versé sur la terre des torrents de vérité : Jésus-Christ. Puissiez vous, brebis simples et candides, écouter sa voix et le suivre ! Vous avez aux Cieux un Père qui s'appelle le Père des lumières : où choisir un meilleur Maître « Si vous ne devenez pareils à des petits enfants, disait le Sauveur, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Ce qui frappe d'abord dans les enfants, c'est qu'ils croient sans discuter la parole de ceux qui les aiment. Soyez vis-à-vis du Père céleste comme des enfants, montrez-vous dociles à ses enseignements. Bien des raisons, naturellement accessibles à vos esprits, vous prouvent que l'Évangile est le livre de vérité, bien des inspirations se-

crètement émanées de l'Esprit-Saint vous font regarder la Religion de Jésus comme la religion véritable. Qui vous arrête encore? C'est votre volonté, esclave peut-être de passions, dupe de chimériques espoirs auxquels vous n'avez pas le courage de renoncer. Faites un effort, commandez à votre intelligence d'adhérer à la vérité qui vous a parlé; et si l'on ne croit pas comme il faut sans la grâce, regardez comme le Christ la prodiguait durant sa vie mortelle aux âmes sincères et droites: vous comprendrez que ce céleste secours loin de vous manquer vous sollicite à chaque instant. En tout cas, vous avez le pouvoir de la demander; rien ne vous empêche d'imiter cet homme qui craignant que sa foi fût trop faible disait à Jésus : Seigneur, je crois, mais augmentez ma foi. L'état d'incrédulité cache bien des tristesses, bien des inquiétudes qui ressemblent à du désespoir : croyez et vous goûterez la sérénité de la certitude, prélude de la paix parfaite qu'assure aux bienheureux la vision lumineuse de la resplendissante et éternelle Beauté. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

DE LA NÉCESSITÉ DE FAIRE DES ACTES INTÉRIEURS DE FOI

SOMMAIRE

Deux questions se posent : 1° l'homme est-il tenu d'adhérer par l'esprit, par le cœur, par toute son âme à la parole de Dieu? — 2° Quand cette loi, à supposer qu'elle existe, oblige t-elle l'homme à faire des actes intérieurs de foi? p. 269.

I

Tout homme est tenu de croire parce que Dieu le commande.

a) Les créatures n'ont pas assez d'autorité pour nous dicter des préceptes. Tyrannie des docteurs sans autorité Combien il faut de courage pour s'en affranchir. Dieu a le droit de commander à notre esprit parce qu'il est, par nature, le roi des esprits, et il est le roi des esprits, parce qu'il est la vérité même, qu'en cette qualité il a le droit de régner sur nos pensées, p. 270-271.

b) Il exige cet hommage. Jésus-Christ qu'il nous a envoyé ne cesse pas de nous manifester cette volonté de son Père. Il n'accorde ses faveurs qu'à ceux qui obéissent à cette loi, il s'éloigne des autres. Il promet la vie éternelle à ceux qui croiront, il menace d'un châtiment éternel ceux qui refusent de croire, p. 271-272.

c) Pourquoi Dieu nous a-t-il imposé ce précepte? Parce que Dieu nous ayant préparé une destinée surnaturelle, nous devons ordonner tous nos actes intérieurs ou extérieurs à la réalisation de cette destinée. Mais pour orienter toute une existence vers un but, il faut connaître ce but. Ne pouvant parvenir à cette connaissance par nous-mêmes, il ne nous reste qu'un moyen d'y arriver, c'est de croire, et de faire de notre foi le point de départ de tous nos actes, p. 273-274.

L'Eglise de son côté insiste sur la nécessité de croire et nous répète que la foi est le *commencement*, le *fondement*, la *racine* de la justification et du salut impossible sans elle, p. 274-275.

II

Quand sommes-nous tenus de faire des actes intérieurs de foi?

a) Lorsque nous sommes convaincus, par la raison, que Dieu a parlé, — d'où que nous vienne cette conviction, — nous sommes tenus de croire ce qu'il a dit. Il suffit même que nous *soyons persuadés de la supériorité de la religion catholique* sur les autres religions pour être liés par le devoir de croire. Nous sommes tenus de croire *sur-le-champ*. Dangers auxquels on s'expose en suspendant son assentiment. Jésus-Christ réprouvait sévèrement ces atermoiements, p. 275-277.

b) Nous sommes tenus de faire des actes intérieurs de foi quand nous sommes tentés contre cette vertu.

Opportunité de ce principe à l'heure presente. Notre foi est exposée à des assauts qui l'ébranlent si nous ne la soutenons pas sans cesse en l'exerçant par des actes intérieurs, p. 277-278.

c) Nous sommes tenus de faire des actes intérieurs de foi pour augmenter notre foi à mesure que notre vie s'avance et s'approche de son terme, p. 279.

d) Nous sommes tenus de faire des actes intérieurs de foi à l'heure de la mort. Terreurs, tentations, doutes qui assiègent souvent l'agonisant et qu'il faut combattre par des actes d'adhésion absolue à la parole de Dieu, p. 280-281.

En lisant l'Evangile, en écoutant le Christ, l'homme comprend mieux l'obligation de croire. Il se rend compte de la gravité des problèmes soulevés, il se décide sous l'action de la grâce qui le touche à donner son assentiment à la vérité révélée. Merveilleuses transformations qui s'opèrent en son âme, p. 281.

Que le chrétien tenté s'affirme à lui-même tous les articles du Symbole, à mesure qu'on les nie en sa présence, p. 282.

Que par ces actes il empêche sa foi de s'étioler, qu'il l'accroisse, et qu'à l'heure dernière où les choses créées s'effacent et s'éloignent, il s'attache plus ardemment par la foi aux réalités qui ne passent pas, p. 283.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

DE LA NÉCESSITÉ DE FAIRE DES ACTES INTÉRIEURS DE FOI

Credere enim oportet accedentem ad Deum.

Pour approcher de Dieu il faut croire.

Ad. Hœbr., VI-11.

MESSIEURS,

Nous savons ce qu'est l'acte de foi. C'est un assentiment ferme de l'intelligence à la vérité révélée, assentiment émis sous l'influence de la volonté et sous la motion de la grâce divine. Sommes-nous tenus à cet acquiescement intérieur? Nous est-il permis de rester en suspens, de refuser à Dieu ce premier hommage qu'il nous demande, de nous réfugier dans le doute et dans l'incrédulité; y a-t-il un droit à l'indépendance intellectuelle vis-à-vis de Dieu? Ya-t-il au contraire une loi qui atteint notre

conscience et nous fait un devoir positif d'adhérer par l'esprit, par le cœur, par toute notre âme à la parole de Dieu? Telle est la première question que je veux résoudre. Quand cette loi, à supposer qu'elle existe, nous commande-t-elle de faire des actes intérieurs de foi? Voilà le second problème que nous essayerons d'élucider.

I

Tout homme, messieurs, est tenu de croire. Le droit à la libre pensée est comme un caprice d'enfant qui ne veut pas et qui ne sait pas.

Tout homme est tenu de croire, d'abord parce que Dieu le commande. Il y a des êtres qui n'ont pas l'autorité nécessaire pour nous dicter des préceptes; s'ils essayent de nous dominer dans l'ordre intellectuel, moral, politique, religieux, de nous entraîner à leur remorque, d'abaisser notre volonté devant la leur, d'assujettir notre vie à leur vie, nous avons le droit et souvent le devoir de nous dérober, de secouer le joug qu'on voudrait faire peser sur nous : notre dignité l'exige et, plus d'une fois, notre conscience l'ordonne. Les docteurs ne manquent pas, qui réclament sur un ton impérieux qu'on accepte comme vérité absolue tout ce qu'il leur plaît d'affirmer. Eux qui sont si rebelles, si jaloux de l'autonomie de leur esprit, accablent de leur dédain quiconque ose douter de leur infaillibi-

lité. On les entend répéter, avec une assurance qui finit par être de la sottise, que l'on ne saurait contester leurs idées sans s'exiler de la société des hommes qui pensent. Il faut beaucoup de force, beaucoup de courage pour résister à une pareille tyrannie, pour garder sa liberté, et sortir du troupeau crédule qui s'abandonne au premier venu. Il faut presque de l'héroïsme pour braver les maîtres qui, par leurs cris et leurs intrigues, ont réussi à gagner les âmes pusillanimes, à terroriser les timides prêts, afin d'éviter les railleries et les censures, aux sacrifices les plus avilissants. Qu'ils sont donc rares ceux qui ne se rallient pas aux systèmes en vogue, aux opinions triomphantes, avant d'avoir exigé des titres et des preuves ! Et si l'on ne se livre pas totalement, osera-t-on ne pas céder un peu, ne pas transiger, ne pas ménager à quelque degré l'erreur qui se présente avec plus d'audace que la vérité ? Cette attitude ne va point sans une abdication de la raison personnelle.

Dieu, au contraire, a le droit de commander à notre esprit parce qu'il est, par nature, le roi des esprits. Il n'a le pouvoir ni de se tromper, ni de mentir. Il est le vrai, comme il est le bien. Lorsqu'il parle, l'attention, la foi, l'obéissance lui sont dues. Il entend obtenir cet hommage. C'est par Jésus-Christ, son Fils unique, qu'il a surtout manifesté ses volontés. Or, il n'est guère de pages dans l'Évangile où le Sauveur n'ait rappelé l'obligation où nous sommes

de croire. Il profite de toutes les occasions pour aborder ce sujet de la foi, pour en signaler l'importance fondamentale. Avec ses amis, avec les foules, avec les juifs, les samaritains, les païens, il revient sans cesse sur ce précepte initial. Lui demande-t-on une faveur, une guérison, un miracle, avant de se rendre à la prière qu'on lui adresse, il dit: croyez. Si l'on se révolte, si l'on discute, si l'on épilogue, il s'éloigne tristement laissant les hommes à la misère dont l'incrédulité est le premier principe. Si l'on se rend à son désir, il chasse les démons, il touche efficacement les plaies, il ouvre les oreilles sourdes et les yeux aveugles, il change l'eau en vin, il fait marcher les paralytiques, il réveille les morts, il pardonne les péchés, il relève les âmes tombées, il réhabilite les consciences déshonorées, il comble de tous les biens spirituels et temporels les auditeurs dociles à son enseignement. Sa loi a une sanction suprême. Il promet à ceux qui l'écouteront et le croiront la vie, la résurrection, la gloire, le salut : « Celui qui croit en moi, dit-il, quand même il serait mort vivra, et celui qui vit et qui croit en moi ne connaîtra plus jamais les angoisses de la mort. » Les résistances de l'esprit à sa doctrine le navrent : il verse des larmes sur l'indifférence de Jérusalem, il déplore l'opiniâtreté des pharisiens ; pénétrant par son regard les secrets de l'avenir, il annonce que celui qui ne croira pas sera condamné. *Qui vero non crediderit, condemnabitur.*

Ne nous faisons donc pas illusion, messieurs, la volonté de Dieu est manifeste, notre destinée dépend de notre foi. Quiconque n'aura pas dit au moins une fois dans son cœur, « je crois », sera banni du royaume des cieux.

Est-ce par un caprice que Dieu nous a dicté ce précepte capital ? Non, messieurs, il y a une suite dans les desseins de l'Éternel, de sublimes raisons à l'origine de ses commandements.

Sous l'empire d'une bonté sans mesure et d'un incompréhensible amour, le Très-Haut a résolu de nous assurer une béatitude surnaturelle, de nous mettre en possession d'une lumière, d'une joie, d'une félicité que l'âme n'aurait pu par ses propres moyens ni atteindre, ni même désirer ou rêver. Mais l'homme est libre : Dieu ne le gouverne pas par des lois de fatalité, il veut que chacun de nous muni de nouvelles énergies travaille à réaliser sa destinée spontanément, comme il convient à un être maître de lui-même et de ses actes. Or toute notre vie, si elle est raisonnable, et il faut qu'elle le soit sous peine de déchoir, doit n'être que la préparation de notre sort futur. Nos affections, nos efforts, nos souffrances, n'ont en définitive d'autre valeur que celle qu'ils empruntent à notre fin suprême. Si vous voulez juger de la fécondité de vos pensées, de vos sentiments, de vos œuvres intérieures ou extérieures demandez-vous quel rapport les lie à

l'éternité bien heureuse. Si vos démarches ne vous rapprochent pas d'une manière positive de ce terme béni, elles sont vaines ; si elles vous en éloignent, elles sont mauvaises ; si elles vous y conduisent, elles sont excellentes.

Mais pour orienter toute une existence vers un seul but, il faut de toute nécessité connaître ce but, être sûr qu'il n'y en a pas d'autre digne de nous, qu'en le manquant on se perd irrémédiablement. C'est cette conviction qui réglera toute notre conduite, qui présidera à tous les mouvements de notre vie. Or si nous sommes incapables par nous-mêmes, par notre raison, d'arriver à cette connaissance, à cette conviction, à cette certitude, il ne nous reste plus qu'un moyen d'atteindre la vérité qui nous est indispensable : croire.

Voilà pourquoi Dieu insiste tant sur l'obligation absolue où nous sommes d'adhérer à sa parole, de faire de cette adhésion le point de départ de tous nos actes. Voilà pourquoi il déclare que l'homme qui ne croit pas n'est pas entré dans la voie du salut. Pour les mêmes motifs, l'Église exhorte toutes les âmes à croire. Ses conciles proclament que la foi est le commencement, le fondement de l'édifice spirituel, la racine de la vie surnaturelle. C'est le commencement : par conséquent là où la foi n'existe pas, tout est à faire, la voie n'est pas tracée, rien n'est ébauché. C'est le fondement, c'est-à-dire que là où la foi manque, le temple est bâti sur le sable, il n'a au-

cune solidité : la moindre tempête le renversera, et jamais Dieu ne consentira à l'habiter. C'est la racine de la vie surnaturelle et de la sainteté, là où elle meurt, la sève manque à tout l'organisme et à toute l'activité. Les vertus naturelles, les œuvres louables qui ne puisent pas dans la foi leur énergie sont sans utilité pour notre avenir éternel. Elles peuvent avoir leur beauté humaine, leur utilité terrestre, leur fécondité sociale, elles n'ont point de rapport avec la haute destinée promise à la foi. Ceux qui ne croient pas ne verront pas la vérité première, ne jouiront pas de la béatitude, ne goûteront pas les délices ni les extases de l'amour idéal et divin où s'abreuvent les élus.

Croire ou mourir de cette seconde mort plus terrible que la première, car la première ne nous ravit que des biens éphémères, la seconde nous prive des biens impérissables, telle est l'alternative où nous place la Providence, telle est la sentence prononcée par le meilleur des êtres qui a dit : « Celui qui croira sera sauvé, celui qui ne croira pas sera damné. »

II

Quand sommes-nous obligés de faire des actes de foi intérieure ?

Nous y sommes d'abord obligés, lorsque la raison nous a convaincus que Dieu a parlé dans l'Évangile :

que cette conviction soit le résultat d'une étude, l'effet d'une illumination, d'une inspiration secrètes du ciel, peu importe, nous sommes saisis par le précepte de croire. Il n'est pas même nécessaire d'être parvenu à une certitude absolue, didactique ; dès que nous avons reconnu la supériorité de la religion de Jésus sur toutes les autres, quand nous avons constaté qu'elle ouvre devant nos pas la voie la plus pleine de sécurité, nous sommes tenus de la suivre : dans une matière de cette gravité, il n'est pas permis de s'exposer, il faut opter sans hésitation pour le chemin le plus sûr. Il faut croire : se défendre contre la vérité qui nous a apparu, se replonger dans les doutes qui arrêteront notre assentiment au bord de notre cœur, chercher des objections pour ébranler l'autorité de la lumière aperçue, c'est aller contre sa conscience et offenser le Révélateur.

Il faut croire sur-le-champ : remettre à plus tard une décision qui s'impose immédiatement, c'est d'abord faire injure à Celui qui nous a parlé, c'est ensuite se jeter par insouciance, par négligence, par lâcheté dans le péril de vivre et de mourir sans avoir prononcé le mot sauveur : je crois. Les jours passent, effaçant peu à peu dans la mémoire et dans l'esprit les raisons qui nous avaient frappés ; les hésitations renaissent, la grâce dédaignée devient moins pressante, l'âme retombe dans une morne indifférence, la mort survient souvent soudaine et imprévue avant que l'on ait eu le temps

de se ressaisir et d'obtenir enfin de soi l'acte libérateur. La liste serait longue des âmes qui, ayant refusé de suivre la lumière au moment où elle luisait, en ont perdu la trace et ne l'ont jamais retrouvée. Jésus-Christ réprouvait avec une force singulière ces atermoiements. Quand il avait appelé, quand on avait entendu sa voix, il ne souffrait pas qu'on regardât en arrière, qu'on remît à plus tard son adhésion. Il ne permettait pas qu'on retournât à ses filets, à son champ, à ses affaires, il voulait qu'on le suivît aussitôt. Même son intransigeance ressemblait parfois à de la dureté. Un jour un disciple, invité à se joindre à lui, demanda l'autorisation d'aller auparavant ensevelir son père : « Suis-moi, lui répondit Jésus, et laisse les morts ensevelir les morts. » Le Christ-Dieu savait que le souffle de la grâce et de l'Esprit ne passe pas toujours deux fois avec la même véhémence, et qu'à refuser de se soumettre à sa première impulsion, on risque souvent de ne plus jamais le rencontrer.

Nous sommes tenus de faire des actes intérieurs de foi lorsque surgissent en nous des tentations contre cette vertu. J'attire votre attention sur ce moyen de défense si nécessaire, hélas ! de notre temps. Notre croyance est en butte à de multiples et terribles assauts. On essaie par tous les moyens d'en ébranler la certitude. Nous vivons dans une atmosphère de controverses, de négations, de scepticisme, d'incrédulité, d'impiété, d'athéisme. Contre l'Évangile on

invoque l'histoire, la critique, la science, la philosophie. Les objections pullulent; elles s'affirment sur mille lèvres, elles traînent dans tous les journaux, elles s'enveloppent de couleurs éclatantes dans la littérature et au théâtre, elles affectent des allures scientifiques dans les œuvres des penseurs, elles empruntent l'esprit des salons, elles parlent avec solennité dans les académies. Tantôt elles s'expriment avec une feinte modération et une maligne courtoisie, tantôt elles éclatent violentes, hautaines, ou bien elles s'insinuent dans un sourire, elles se font soupçonner dans un geste de dédain. On les trouve dans la bouche d'hommes suspects de déloyauté, mais elles se rencontrent aussi dans les discours de personnes sincères, estimables, dignes d'égards et de respect. Ajoutez que l'intelligence, je vous l'ai dit, n'est point complètement à l'aise dans la foi, parce qu'elle n'y obtient pas l'évidence qui est son aliment : elle garde un fond d'inquiétude qu'il est aisé de troubler. Dans ces conditions les tentations sont inévitables. La pensée est facilement saisie de vertige, et la foi est vite en danger. En faire les actes, voilà le moyen le plus direct d'apaiser la tempête. Répéter à Dieu dans l'intimité : « Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi », c'est renouveler l'alliance intellectuelle qu'on a contractée avec la vérité première, c'est s'enchaîner à elle avec plus de force, c'est mieux en imprégner les fibres de sa pensée,

c'est commander aux flots tumultueux qui montent à l'assaut de l'esprit et les contraindre à se calmer. Plus le monde que vous fréquentez est hostile à la religion, plus il est nécessaire de vous affirmer à vous-mêmes et d'affirmer à Dieu vos convictions. Par cette discipline, votre foi loin de s'affaiblir, s'habituera à veiller, à lutter, et sortira de l'épreuve plus solide et finalement inébranlable.

Dans l'ordinaire de la vie, il importe, pour maintenir et développer la foi d'en répéter les actes intérieurs. C'est par l'exercice, en effet, que les vertus s'animent et s'accroissent. Elles s'étiolent et elles s'endorment quand elles restent inactives. Plus la foi, par conséquent, entretiendra avec son objet des relations vivantes, plus elle prendra de force, plus elle progressera, plus elle persévérera, plus aussi elle communiquera d'énergie à tout l'organisme surnaturel dont elle est en nous le premier principe.

A mesure que nous nous hâtons vers le terme de notre course, il convient de multiplier les élans de notre foi. L'expérience se charge de nous apprendre le peu de valeur de tant de paroles humaines sur lesquelles nous avions compté. Les affirmations les plus solennelles, les protestations les plus ardentes, les promesses qui semblaient les plus fermes nous trompent continuellement et ne laissent après elles

que des désillusions. Quand on remonte la suite de ses années, on s'aperçoit qu'on a souvent été dupe. N'est-il pas naturel de se réfugier dans la parole qui ne trompe jamais? A mesure que les choses s'effacent et s'évanouissent, ne sent-on pas instinctivement le besoin d'élever plus fréquemment son esprit vers l'Être éternel qui ne passe pas, vers Celui qui nous attend pour nous montrer, dans sa belle et inaltérable clarté, la vérité jusque-là révélée dans l'ombre? N'est-il pas naturel que la vie de la foi prenne de plus en plus possession de nos pensées, et se traduise au dedans de nous par des actes plus purs et plus nombreux?

Mais c'est surtout à l'heure de la mort que l'on doit se tourner, pour renouveler son esprit de foi, vers la parole qui nous a éclairés. A cette heure, entre le monde d'où l'on sort et le monde mystérieux où l'on entre, il y a une suprême contradiction. L'âme désemparée éprouve une appréhension obsédante : sur le point de passer du temps à l'éternité elle a peur d'un total naufrage. Parfois la terreur du néant la poursuit; elle est en proie à des cauchemars où elle se sent tomber dans le vide : il semble à son imagination troublée que personne ne l'attend au delà du trépas. Des tentations l'envahissent subtiles ou violentes, des doutes l'assiègent : un rien la ferait sombrer si par une volonté ferme elle ne se rattachait à la vérité première, si elle n'y renouvelait son assentiment en mettant dans son credo sa vie tout

entière. Qu'elle redise donc, à ce moment tragique et décisif, les symboles de la foi, selon que le lui demande l'Église ! Qu'elle couvre de ses affirmations intérieures la voix de la crainte et du doute, qu'elle adhère avec plus de force que jamais à tout l'enseignement du Christ, qu'elle cherche dans cette soumission absolue à la parole de Dieu la paix si douce à l'agonisant, qu'elle mérite, par cet hommage à la lumière cachée, d'entrer dans la bienheureuse vision dont le jour va se lever.

Messieurs, si vous voulez vous rendre mieux compte de l'obligation dans laquelle vous êtes de croire, lisez l'Évangile. Vous y entendrez le Christ Sauveur vous inviter sans répit à vous abandonner à sa parole. Ses discours si affectueusement pressants frapperont votre esprit, attendriront votre cœur : ils portent le sceau de Dieu. Comprenant la gravité du problème qui se pose et la nécessité de le résoudre, vous sortirez de la voie des sophismes, vous respirerez le parfum qui trahit les choses éternelles présentes et invisibles ; au Maître qui vous sollicite peut-être depuis si longtemps vous répondrez : je crois. Alors en votre vie morale se reproduiront les merveilles que raconte le livre sacré. Quand on avait donné sa foi à Jésus, il faisait tous les miracles. Parmi les malades qu'on lui présentait, les uns étaient en proie à de perpétuelles agitations, il les

calmait; les autres étaient dévorés par des lèpres hideuses, il les purifiait; ceux-ci étaient immobiles et paralysés, il les faisait marcher; ceux-là étaient sourds, muets, aveugles, il leur rendait l'ouïe, la parole, la vue. Ainsi en est-il dans l'ordre moral: quand on a dit je crois, le Christ donne la paix intellectuelle aux esprits ballottés par les idées contraires, il panse les blessures intérieures ouvertes par le mal dans la conscience, il arrache la volonté à son inertie, il assure au converti des oreilles pour entendre les harmonies du monde divin, des yeux pour le contempler dans le ravissement, des lèvres pour en parler avec admiration.

Vous qui croyez, mais qui êtes assaillis par la tentation du doute, qui passez vos jours dans des sociétés hostiles à la foi, ne désarmez pas. Défendez vos surnaturelles convictions; défendez-les en répétant intérieurement votre *credo*. Quand on nie la Divinité, dites avec simplicité : je crois en Dieu le Père Tout-Puissant. Quand on blasphème le Christ de votre baptême, dites : je crois en Jésus-Christ, son Fils unique. Quand on raille l'Église, dites : je crois à l'Église catholique. Quand on se moque de vos ineffables espoirs, dites : je crois à la résurrection de la chair et à la vie éternelle. Qui que vous soyez, ne laissez pas s'étioler votre foi. Chaque jour, dans vos prières, exercez-en les actes, afin qu'à mesure de la fuite du temps elle croisse et vous rive plus fortement aux choses de l'éternité. Lorsque

vous serez arrivés à ce moment dramatique qui décide de tout, ne permettez pas aux ténèbres de la nuit de vous épouvanter. Pensez que les choses de la terre ne s'effacent que pour laisser à votre foi la liberté de s'élever plus facilement vers les choses du ciel. Sans vous lasser, aussi longtemps que vos lèvres pourront parler, que votre esprit pourra réfléchir, que votre volonté pourra se mouvoir, répétez : je crois. Attachez-vous jusqu'à votre dernier souffle à la vérité première : vous vous endormirez dans sa pénombre et bientôt vous vous réveillerez dans sa lumière. Ainsi-soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

LES QUALITÉS DE L'ACTE DE FOI

SOMMAIRE

L'acte de foi est stérile qui n'apparaît pas avec certaines qualités. — Obligation où nous sommes de croire *surnaturellement*, *nettement*, *intégralement*, p. 289-290.

I

Nous devons croire *surnaturellement*.

a) Toute la vie chrétienne est surnaturelle dans son germe, dans son développement, dans son terme. La foi qui en est la racine doit être de la même essence. Inutilité de la croyance qui chercherait son principe dans un raisonnement ou dans un besoin de la nature. L'ordre des choses exige que toute la création soit assujettie au monde surnaturel C'est par la foi que notre intelligence s'y soumet. p. 290-291.

b) La foi doit être surnaturelle dans la première cause qui la produit : la grâce, p. 291.

c) Dans le motif qui détermine son assentiment. Ce motif unique c'est la parole de Dieu Exemple des Samaritains qui croient non plus à cause du témoignage de leur compatriote, mais à cause de la parole de Jésus-Christ, p. 291-292.

II

La *netteté* qui écarte tout mélange concerne l'acte et l'objet de la foi.

1. — *a*) L'assentiment considéré en lui-même doit exclure les réticences, les hésitations, le doute, la crainte. Il est total, il n'émane pas de l'opinion, et quand on parle du catholicisme, il n'est pas permis de dire que c'est une opinion religieuse, p. 293-294.

b) Saint Pierre est le type du croyant qui sait donner un assentiment prompt et parfait à la parole divine, p. 294-295.

2. — L'objet de la foi doit être dégagé de tout ce qui lui est étranger ou contraire.

a) Les révélations privées, les prédictions des hallucinés, les rêves du spiritisme, les systèmes des philosophes et des savants doivent être mis hors de l'objet de la foi, p. 296.

b) La pureté objective de la foi élimine les erreurs condamnées par l'Eglise : erreurs qui touchent *directement* aux choses surnaturelles et avec lesquelles il nous est interdit de pactiser; erreurs qui, concernant l'ordre naturel, détruisent cependant *indirectement* les dogmes, p. 297.

c) Le moyen de croire avec netteté, c'est d'écouter les enseignements de l'Eglise, de suivre ses indications, de l'écouter, et quand elle exerce son pouvoir infaillible et quand elle use de son magistère ordinaire, p. 298.

III

Il faut croire *intégralement* toute la vérité divine. Cela ne veut pas dire que tout homme est tenu de croire *explicitement* à tous les dogmes, p. 299.

Cela veut dire :

a) Que chacun doit croire *implicitement*, être dans la disposition de croire par le cœur et par l'esprit tout ce qu'enseigne l'Eglise, tout ce que contient la Révélation, p. 300.

b) Que tous sont astreints à accepter *explicitement* ce qu'ils savent appartenir à la Révélation, p. 300.

c) Qu'il n'est permis à personne de mutiler la vérité catholique, de choisir parmi les dogmes, de répudier les uns, d'agréer les autres, de *minimiser*. — Stérilité de la foi mutilée, p. 301.

d) Qu'il faut croire tous les dogmes dans le sens déterminé par les papes et par les conciles, sens immuable qui s'impose pour toujours à tous les chrétiens, p. 302.

Croire surnaturellement est un acte plein de grandeur.

Croire nettement, c'est se montrer loyal et libre.

Croire intégralement, c'est faire preuve d'intelligence et de logique, p. 302-303.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

LES QUALITÉS DE L'ACTE DE FOI

Iota unum, aut unus apex, non præteribit a lege donec omnia fiant.

Un iota, un accent, ne sera pas effacé de la loi, jusqu'à ce que tout se soit accompli.

MATT., v, 18.

MESSIEURS,

L'acte de foi est stérile, si Dieu n'y reconnaît les qualités qui le rendent efficace. Beaucoup d'hommes se reprocheraient de ne pas croire de quelque manière, mais trop peu se préoccupent des caractères dont la foi doit être revêtue pour nous mener au but et nous mériter la vie éternelle. Ils donnent à la vérité surnaturelle un assentiment quelconque, sans s'inquiéter d'y adhérer comme il faut et comme le demande le Roi suprême

St. Albe ibrary

des esprits. Combien seront étonnés au jugement d'entendre cette parole sévère : Vous n'avez pas cru en moi, je ne vous connais pas. La foi pour être le fondement de l'édifice spirituel doit atteindre une certaine perfection qui garantit sa solidité; et cette perfection tient à son motif surnaturel, à sa netteté, à son intégrité.

Croire surnaturellement, croire nettement, croire intégralement la vérité révélée, voilà ce que signifie la formule : croire comme il faut pour être sauvé.

I

Il faut croire surnaturellement.

Toute la vie chrétienne est en contact avec les réalités divines : dans son germe, dans son développement, dans son activité, dans ses tendances et ses espoirs, dans son terme et dans ses fruits elle est surnaturelle. La foi qui en est le commencement, la base, la racine doit être de la même essence. Si nous la réduisons à un sentiment, à une émotion de la nature, à une vague aspiration dictée par notre instinctif besoin d'idéal, si nous en faisons une conclusion issue de raisonnements logiques, elle devient inutile.

Je ne vous étonne plus, je l'espère, en vous répétant que l'ordre des choses exige que le surnaturel domine dans le monde et s'assujettisse toute

la création. Il n'y a rien en cette doctrine dont une pensée vigoureuse puisse se scandaliser. Seul celui qui se borne à des horizons étroits, qui se contente d'un superficiel coup d'œil, peut ignorer la hiérarchie qui s'affirme partout dans l'univers, méconnaître qu'il appartient au Créateur d'intervenir par une action directement émanée de lui dans le gouvernement de son œuvre.

Dieu, comme la raison, exige que nous nous soumettions à l'autorité souveraine de la première des causes, à l'empire du surnaturel. C'est par la foi que notre intelligence s'y soumet. Voulant nous régir conformément à notre constitution, Dieu nous a sans doute donné des évidences et des certitudes préalables. Ces évidences et ces certitudes, nécessaires pour que notre foi soit raisonnable, n'en sont cependant ni la cause, ni le motif. Notre assentiment doit être surnaturel dans la cause qui le produit, dans le motif qui le détermine. Je n'insiste pas sur la cause : nous avons posé en principe que la foi était une grâce et un don de Dieu.

J'insiste sur le motif auquel nous sommes tenus de recourir quand nous faisons un acte de foi. C'est au Dieu révélateur que nous accordons notre assentiment : ce n'est pas parce que d'autres ont cru, ce n'est pas parce que la raison nous invite à croire, ce n'est pas parce que nous sentons le besoin de croire, c'est parce que Dieu a parlé que nous croyons,

c'est parce que l'autorité de son verbe a droit à notre obéissance que nous nous soumettons. Par notre assentiment nous nous inclinons devant l'Esprit supérieur, devant le maître éternel des pensées. Humblement dociles à son pouvoir doctrinal, nous lui faisons hommage de notre liberté intellectuelle, nous lui offrons cet encens parfumé qui, à la flamme de son Esprit, se consume sur l'autel de la plus noble de nos facultés. Adhérer avec cette confiance absolue, renoncer à son sens propre, c'est rendre à Dieu un culte du plus haut prix ; car si les motifs de crédibilité, si les harmonies que nous découvrons entre le monde divin et le monde humain nous aident à dissiper les ombres extérieures qui nous offusqueraient, c'est cependant dans l'obscurité qu'il faut marcher, uniquement guidés par la voix de la Vérité première.

A l'heure lourde d'un midi d'Orient, Jésus s'était assis sur le bord du puits de Jacob, près d'un village du pays de Samarie. Bientôt une femme vint puiser de l'eau : le Maître altéré et lassé lui en demanda quelques gouttes, mais c'était pour lui proposer en échange l'eau qui jaillit de la source d'éternelle vie : doucement il lui parla, et il réussit à l'ébranler, puis à la convertir. Cette femme courut vers ses compatriotes, leur dit qu'elle pensait avoir vu le Christ et, encore tout émue, d'un trait elle leur rapporta le discours qu'elle avait entendu. Parmi ceux-ci plusieurs crurent au témoignage de

la pécheresse, mais le plus grand nombre se hâta vers le prophète. L'ayant écouté, ils lui donnèrent leur foi, et ils dirent à la pauvre créature choisie pour être auprès d'eux la première messagère de la bonne nouvelle : « Maintenant, ce n'est plus à cause de ta parole que nous croyons, nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. » Ainsi nous devons chercher dans le Verbe de Dieu même, par quelque route qu'il nous arrive, le motif de notre assentiment à la vérité éternelle.

II

Si la parole divine est la seule base valable de notre assentiment, n'est-ce pas dire en même temps que celui-ci doit être net de tout mélange qui ne peut qu'en diminuer la grandeur et en affaiblir la portée? La netteté est donc la seconde qualité de l'assentiment de la foi. Cette netteté concerne l'acte lui-même, et aussi l'objet auquel il nous lie.

L'assentiment considéré en lui-même doit être net, c'est-à-dire qu'il ne se concilie pas avec les réticences, les hésitations, le doute, la crainte. Il suppose quelque chose de ferme, de total. Il n'engage pas l'âme en partie ou à moitié, mais entièrement. L'esprit, la volonté ne se retiennent eux-mêmes d'aucune façon, ne se partagent pas, ils se livrent

sans réserve à la parole de Dieu, sans qu'aucune résistance vienne paralyser leur élan. Point de sous-entendu, point de regard en arrière, point de retour dans cet abandon spontané. Le mouvement de la foi est essentiellement distinct de celui de l'opinion qui ne nous incline qu'à moitié vers son objet. C'est une erreur grossière de langage de confondre la foi avec l'opinion religieuse. Ne dites jamais, messieurs : mes opinions religieuses ; c'est déprécier votre foi qui domine de bien haut le terrain où se mesurent et se heurtent, incertaines ou menteuses, les éphémères opinions humaines. L'opinion laisse à son contraire la possibilité d'être vrai : il n'en est pas ainsi de notre foi qui dénie à tous les autres symboles le droit de retenir son attention. Je voudrais qu'on soulignât plus souvent cette pensée, et, quand on écrit l'histoire des religions, qu'on ne mît pas le christianisme sur le même rang que les autres croyances, qu'on ne parlât pas dans les mêmes termes de la vraie Religion et des institutions qui en prennent le nom. On ne saurait trop affirmer cette différence dans toutes les occasions

Le type du chrétien qui sait croire nettement, je le trouve dans les livres inspirés : c'est saint Pierre. Quand le Maître avait parlé, et à l'heure où les autres se regardaient inquiets, n'acquiesçant que timidement, le Chef des apôtres, avec une spontanéité pleine de cœur, croyait fermement et totalement ; si nouveaux, si mystérieux que fussent les enseigne-

ments, il ne mêlait pas à son adhésion l'ombre d'une appréhension. Relisez cette narration émue de saint Jean. Lorsque Jésus annonça les merveilles de l'Eucharistie, ses auditeurs, trouvant ses discours durs, incompréhensibles, murmurèrent et s'éloignèrent. Il semble bien que plusieurs des disciples ne restèrent qu'à regret avec le Maître, n'osant pas le quitter, mais ne laissant pas de mêler à leur fidélité quelques secrètes réticences. Seul, Pierre, inspiré par une ardeur aussi vive qu'empressée, s'écria : « Seigneur, à qui irions-nous, vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons, nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. » Combien le Sauveur aimait ces franches adhésions, cet assentiment dont la netteté accusait tant le relief! De quels regards affectueux et attendris il couvrait l'aîné de ses élus! De quelle oreille charmée il écoutait ces témoignages rendus à son infaillible magistère! A cette foi, que la fausse prudence humaine ne pouvait pas attiédir, il promettait tous les privilèges et il accordait tous les pardons.

L'acte de la foi pourrait-il atteindre une pareille netteté si son objet ne revêtait le même caractère? Croire avec netteté, c'est donc encore ne rien mêler d'étranger, de suspect, aux dogmes révélés, c'est dégager la vérité divine de tout ce qui n'est pas elle.

Dans le désir de donner plus d'autorité à leurs idées, les hommes ont trop souvent une tendance à les appuyer sur le Verbe de Dieu. Les uns essaient de faire entrer dans le Credo les révélations privées des voyants, les prédictions des hallucinés, les rêves du spiritisme. Ils se scandalisent et s'indignent quand on résiste à leurs prédications. Les autres ont la prétention d'imposer au nom de Dieu des systèmes de science ou de philosophie, d'ajouter leurs pensées aux oracles authentiques du ciel. Certains savants veulent qu'on embrasse dans l'acte de foi leurs explications, leurs interprétations exégétiques ou théologiques, mais en revanche certains mystiques exigent qu'on adopte les conclusions de leurs méditations sentimentales. Tous bénéficient plus ou moins de la crédulité publique et entraînent nombre d'âmes naïves, qui par simplicité, par ignorance, par fanatisme se jugent obligées de suivre les prophètes sans mission du présent comme les prophètes officiels du passé. En soi cet état d'esprit est défectueux, parce que l'objet de la foi ne se présente plus dans sa pureté : confondu avec des éléments qui lui sont étrangers, il perd quelque chose de sa grandeur et de sa vertu. C'est pourquoi les chrétiens éclairés, laissant aux connaissances humaines leur naturelle valeur, veillent à dégager la vérité surnaturelle de tous les parasites qui voudraient s'y greffer.

La pureté objective de la Foi élimine les erreurs

que la Révélation a condamnées comme lui étant contraires. Dans le monde intellectuel, sous prétexte de ne pas froisser des adversaires respectables, sous prétexte de discerner dans les doctrines hétérodoxes ce qu'elles contiennent de juste, on adopte trop facilement des principes qui directement ou indirectement contredisent la vérité. Lorsqu'une hérésie éclate, ses prosélytes la professent à des degrés infiniment divers. Il y en a qui répandent à pleine main le poison mortel dans l'eau vive de la doctrine. Il y en a qui dosent à peu près également le vrai et le faux. Il y en a qui ne versent qu'une goutte, et parfois une goutte infinitésimale du breuvage fatal dans le vase de la Révélation. Ces procédés funestes, qui dénotent une complaisance plus ou moins avouée pour le mensonge, corrompent la parole de Dieu dans la mesure où ils sont audacieux ou timides. Ils sont d'autant plus dangereux, et je dirai plus coupables, qu'ils se dissimulent sous les dehors d'une piété plus austère et d'une dignité plus ombrageuse. On signalerait dans l'histoire du jansénisme bien des faits qui montrent que nous ne calomnions pas les hérétiques quand nous leur attribuons des attitudes louches et diverses. Aujourd'hui, ce que nous savons du modernisme et de ses secrets complices nous prouve que les disciples de l'évêque d'Ypres ont parmi nous des imitateurs.

Ce que je dis des erreurs touchant directement au

domaine religieux, je le dis des erreurs scientifiques, politiques, artistiques que l'on ne professe pas sans troubler ou même détruire par contre-coup les dogmes. L'ordre naturel et l'ordre surnaturel sont distincts, ils ne sont ni séparés, ni indépendants. Les principes certains de l'un ne peuvent être ennemis des principes certains de l'autre. S'imaginer que l'on peut adopter en histoire ou en philosophie une opinion et adhérer en même temps par la foi à la vérité contraire, c'est établir dans l'âme du fidèle un antagonisme fatal, et supposer en Dieu lui-même, source de toute lumière, une contradiction impossible. Il faut donc, messieurs, que d'un côté notre foi s'attache uniquement à ce qui est révélé, que de l'autre elle exclue de son objet tout ce qui est incompatible avec lui; agir autrement, c'est altérer la parole de Dieu, c'est la condamner à une promiscuité qui dans l'âme des fidèles finira par la corrompre tout à fait.

Pour croire avec netteté, avec pureté, écoutons l'Église quand elle promulgue ses enseignements positifs, quand elle condamne les mensonges multiples dont chaque siècle se fait le propagateur. Suivons-la, non pas seulement lorsqu'elle exerce son pouvoir infaillible, mais encore lorsqu'elle use de son magistère ordinaire. Son génie ne lui permet pas de confondre les anges de lumière et les anges de ténèbres. Il démêle vite les idées sûres et les idées suspectes. Gardons-nous de nous engager dans les voies

dont elle se défie : grâce à cette déférence filiale notre assentiment saura rester pur comme il doit l'être pour demeurer pleinement chrétien et surnaturel.

III

Enfin, messieurs, il faut croire intégralement à toute la vérité divine.

Je ne veux pas dire que tout homme est obligé d'adhérer explicitement à tous les dogmes. Il est des ignorances invincibles où la foi explicite, réduite à son minimum, se contentera de quelques vérités fondamentales : par exemple, l'existence de Dieu et la Providence, le mystère de la Trinité et le mystère de l'Incarnation. C'est en vertu de ce principe que l'on peut espérer le salut de tant d'âmes, qui n'ont pas encore entendu prêcher la bonne nouvelle ou qui la connaissent insuffisamment pour être obligées d'y adhérer. Dieu ne demandera probablement pas aux plus délaissées de croire expressément autre chose que les dogmes de son unité et de sa Providence. D'autres n'iront guère plus loin que la connaissance de la Trinité et de l'Incarnation. Un très grand nombre pourra se contenter des enseignements du symbole et du catéchisme. A mesure seulement que la science de la religion se développera en lui, chacun devra donner à sa foi un objet plus étendu et un caractère plus explicite.

L'intégrité de la foi consiste d'abord dans la volonté, nécessaire à tous, de croire implicitement et en bloc à tout ce que Dieu a révélé. L'assentiment ne sera pas alors autre chose qu'une disposition de l'esprit et du cœur à embrasser avec docilité tout ce qui nous a été dit par Dieu, et par son Église quand on la connaît.

Elle consiste encore pour tous dans l'acceptation des vérités que l'on sait appartenir au dépôt de la Révélation, sans en excepter une seule. Vous m'accorderez que, s'il y avait dans le trésor de la croyance un point dont il nous fût permis de douter, le fondement et le motif de notre acquiescement perdraient leur solidité. Si Dieu pouvait se tromper ou mentir sur un seul sujet, si l'Église pouvait errer dans une seule des interprétations qu'elle imposeà tous ses membres, Dieu et l'Église pourraient se tromper ou mentir dans tout le reste. Le principe, qui m'autorise à refuser ma foi à un seul dogme, autorisera chaque croyant à en repousser un autre. On aura vite réduit toute la doctrine à quelques articles prétendus fondamentaux, comme l'ont voulu faire à certaines époques les protestants, ou même à un seul article comme le tentent aujourd'hui plusieurs disciples de Luther. Encore ces articles n'ayant pas d'appui seront-ils bientôt emportés par l'esprit qui a emporté les autres.

Ce que je voudrais graver dans vos consciences, c'est que vous n'avez pas le droit, sous quelque pré-

texte que ce soit, de mutiler la vérité catholique, de choisir parmi les dogmes, de répudier les uns et d'agréer les autres. Vous n'avez pas le droit de *minimiser*, si j'ose dire, ou si vous voulez de réduire le plus possible, ou si peu que possible, la vérité pour la faire accepter, de prononcer l'exclusion contre un seul décret doctrinal de l'Église. On est catholique en tout, ou on ne l'est en rien. Cette intransigeance paraît excessive à des esprits étroits: elle est cependant la conséquence rigoureuse de la maxime qui donne à la religion sa divine certitude, à savoir que nous ne croyons rien qui ne nous ait été enseigné par la Vérité première, qui n'ait été défini par l'Église infaillible.

D'ailleurs les faits sans exception confirment qu'à se diminuer la foi perd toute sa vertu. Il en est d'elle comme de tous les êtres, la mutilation les rend stériles. L'Évangile n'a sa fécondité que dans l'Église catholique, parce que l'Église catholique seule se souvient que nul n'a le droit d'effacer un iota ou un accent du livre de Dieu. Les hérésies ne gardent que des débris de croyance, les sociétés qu'elles ont fondées ne présentent que des débris de la sainteté demandée par Jésus-Christ. Si dans ces sociétés il est des individus qui s'élèvent à une perfection exceptionnelle, ils le doivent à la grâce qui, respectant leur sincérité, leur bonne volonté, leur docilité intérieure, les inspire et les place dans l'âme de l'Église.

Quand je dis que nous sommes tenus d'adhérer à tous les dogmes, j'entends qu'il faut les croire dans le sens déterminé par les conciles et les Papes. Ce sens, nous l'avons expliqué, est immuable et devra être accepté par tous jusqu'à la fin des temps. N'essayons donc pas, messieurs, de nous illusionner sur notre foi, même si nous nous contentons de changer le sens d'un seul article de foi. Nous ne saurions le faire, du moins consciemment, sans sortir des voies du salut.

Croire surnaturellement est un acte plein de grandeur, parce qu'il nous met sous la direction d'une raison supérieure, sous la direction de Dieu même, c'est un acte plein de sécurité, parce qu'il nous livre à une parole infaillible, incapable de nous enseigner l'erreur ou le mensonge. Croire nettement, c'est se montrer loyal et libre. C'est se montrer loyal, car on sort par là de cette catégorie d'hommes sans caractère qui voudraient pouvoir garder un pied dans tous les camps, sourire à toutes les doctrines et à tous les docteurs, profiter de la sympathie de l'hérésie et de la faveur de Dieu, plaire au Christ sans prononcer le oui ou le non qu'il exige de ses disciples sincères. C'est se montrer libre, puisque pareille attitude nous affranchit de toutes les autorités illégitimes désireuses de nous imposer des dogmes faux, puisque c'est uniquement en servant la

vérité que l'homme brise toutes ses chaînes. Croire intégralement la Révélation dénote de l'intelligence et de la logique car, tous les dogmes nous ayant été enseignés par Dieu, on ne peut en répudier un sans révoquer en doute tous les autres. Donnez donc, messieurs, ces qualités à votre foi, et votre foi, après avoir pénétré tous vos actes de sa céleste influence, vous rendra capables d'approcher de Dieu intimement sur la terre et de le voir face à face dans l'éternité. Ainsi-soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

DE L'OBLIGATION DE CONFESSER SA FOI

SOMMAIRE

Le chrétien doit confesser sa foi et témoigner par des actes extérieurs et publics de son attachement à la doctrine du Christ. — Il est grandement utile de rappeler ce principe que plusieurs sont tentés d'oublier. — Trois problèmes : sommes-nous obligés de confesser notre foi? en quoi consiste cette confession? en quelles circonstances nous oblige ce devoir? p. 311-312.

I

Nous sommes tenus de confesser notre foi :

a) *Par un précepte ecclésiastique.* — Le concile de Trente et Pie IV exigent que les dignitaires de l'Eglise, les recteurs des Universités, etc. prononcent devant témoins une profession de foi. Grave culpabilité de ceux qui accusent Pie X d'avoir innové en ordonnant aux hommes chargés d'instruire les fidèles d'émettre une profession publique de leur foi. — Ce précepte à certaines heures et en certaines circonstances lie tous les fidèles, p. 313.

b) *Par un précepte divin* que les Prophètes, Jésus-Christ et les Apôtres ont promulgué. Jésus établit une connexion entre la confession de la foi et le salut, p. 314.

c) *Par les exigences de la foi et de la religion.* Lorsque la foi est une conviction ferme, un sentiment profond, elle s'affirme naturellement et elle a besoin de s'affirmer. La religion n'est pas une institution secrète, privée, mais une institution publique et sociale. Le culte intérieur doit s'exprimer au dehors et rayonner dans toute notre vie qui toute est tenue de se consacrer à Dieu. Il en résulte que la foi, principe de la religion, est obligée de s'affirmer sans affectation comme sans honte, p. 314-315.

II

A quoi nous oblige ce précepte?

a) Il nous oblige à ne pas renier l'Evangile par *des paroles* en contradiction avec notre croyance. — Tristesse de Jésus renié par saint Pierre. — Il nous oblige à ne pas renier l'Evangile par des *actes*, *des attitudes*, *des démarches* qui sont comme des apostasies extérieures. Telles sont les affiliations aux sectes impies. Indignité de ces procédés. Courage et sacrifices que, parfois, sur ce point, notre foi nous demande, p. 316-318.

b) Il nous oblige à confesser notre foi d'une manière positive : *indirectement* quand nous sont commandées des pratiques religieuses inséparables d'un acte extérieur de foi; *directement*, lorsque les circonstances ne nous laissent pas la liberté de garder le silence, p. 319.

III

Quelles sont ces circonstances?

Il n'est pas permis de confesser sa foi à tort et à travers. La confession de la foi est exigée des chrétiens lorsque l'honneur de la religion ou l'intérêt des âmes sont engagés, p. 319-320.

a) Il est nécessaire d'opposer aux blasphèmes, l'affirmation publique de sa foi. L'honneur de la religion le commande. — Vanité des prétextes que l'on invoque pour s'abstenir. Fâcheuses influences de nos mœurs politiques sur l'attitude extérieure des croyants. Force de la vérité qui se proclame. Tort qu'un effacement perpétuel cause au christianisme, p. 320-321.

b) L'intérêt des âmes réclame aussi rigoureusement la confession publique de la foi.

Les chrétiens qui n'entendent pas la foi s'affirmer se sentent seuls, il leur semble que l'Evangile se déclare impuissant à se défendre, renonce à ses droits. Ils sont scandalisés, ébranlés, déconcertés. Au contraire, la confession de la foi les rassure, les protège contre leur propre faiblesse, p. 322-323.

c) Ces leçons s'adressent à tous les chrétiens et spéciale-

ment aux hommes publics plus exposés à manquer en cet ordre à leur devoir, p. 323.

Les vrais chrétiens se montrent plus fièrement aux heures de lutte et de persécution. Ils se plaisent à confesser les vérités qui rencontrent le plus de contradictions. Ils s'exposent à des souffrances, à des humiliations, à des injustices, mais ils trouvent dans leur noble conduite des consolations intérieures, ils servent l'honneur de Dieu et l'intérêt de leurs frères, ils s'assurent la gloire d'être reconnus par le Christ au dernier jour, p. 323-325.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

DE L'OBLIGATION DE CONFESSER SA FOI

« *Qui me erubuerit, et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet cum venerit in majestate suâ, et Patris et sanctorum angelorum.*

Si quelqu'un rougit de moi et de ma parole, le Fils de l'homme rougira de lui quand il viendra dans sa majesté, dans celle du Père et des saints anges. »

S. Luc, IX, 26.

Messieurs,

Il faut croire, et il faut confesser sa foi. Si le premier acte est capital, le second est nécessaire aussi. On confesse sa foi, lorsqu'on prouve par un témoignage public son attachement à la doctrine du Christ. Il convient de rappeler souvent ce devoir au chrétien, parce qu'en chacun de nous il y a une secrète lâcheté dont nous écoutons facilement les

conseils. C'est un devoir qu'on oublie surtout, ou qu'on feint d'oublier, quand l'incrédulité triomphe et commande, quand elle frappe, dépouillant, proscrivant quiconque manifeste ses sentiments de piété. Même les âmes fermement convaincues hésitent à paraître au dehors telles qu'elles sont au dedans. Elles dissimulent, elles se cachent, elles finissent quelquefois par tenter de justifier en théorie la faiblesse de leur conduite.

Au moins est-il nécessaire que l'on ne puisse pas invoquer l'ignorance pour s'excuser, et que, éclairé par la lumière de la doctrine, on apprenne à se frapper la poitrine quand à ce sujet on a failli. Nous serons pleinement renseignés en résolvant ces trois questions : Sommes-nous tenus de confesser notre foi? A quoi nous oblige ce devoir? En quelles circonstances nous oblige-t-il?

I

Sommes-nous tenus de confesser notre foi, c'est-à-dire de prouver par des actes extérieurs que nous croyons? Nous y sommes tenus, au moins en certains cas, par un précepte ecclésiastique, par un précepte divin, par les exigences mêmes de notre foi et de notre religion.

Nous y sommes tenus par un commandement exprès de l'Église. Le Concile de Trente ordonne

aux dignitaires ecclésiastiques de professer leur foi avant de prendre possession de leurs charges (1). Pie IV dans deux Constitutions successives a dicté une longue formule d'orthodoxie que les évêques, les bénéficiers, les pasteurs, les chanoines, les prélats des ordres religieux, les maîtres, les recteurs, les professeurs, les docteurs des Universités sont obligés de prononcer devant témoins. On s'est beaucoup ému cette année du serment que Pie X a exigé d'un grand nombre de ses sujets. Plusieurs ont affecté de dire que le Pontife inaugurait des pratiques inconnues dans l'histoire de l'Église ; et le public ignorant et crédule s'est quelquefois offensé à l'idée que le Pape régnant innovait. Ceux qui répandent par la voie de la presse ou des revues de pareilles affirmations sont gravement coupables. Ils calomnient sciemment le Père des fidèles : Pie X n'a fait que suivre les exemples des Conciles et de ses prédécesseurs, qu'appliquer aux circonstances présentes des lois et des principes reconnus et acceptés depuis longtemps dans la société chrétienne. Ce n'est pas seulement aux dignitaires de l'enseignement et aux chefs de la hiérarchie que l'Église commande de confesser publiquement leur foi, c'est à tous les croyants, du moins aux heures où la manifestation extérieure de nos convictions religieuses est nécessaire au bien général ou particulier.

(1) Session XXIV ch. XII.

Avant que l'Église prescrivît aux fidèles de confesser leur foi, Dieu avait manifesté sa volonté par la voix des Prophètes, de Jésus-Christ, des apôtres. Pour faire comprendre ce qu'il y avait d'absolu dans son intention, il établit une connexion entre l'affirmation de la foi et le salut. Avec quelle solennité Jésus-Christ ne déclare-t-il pas qu'il reconnaîtra devant son Père ceux seulement qui l'auront reconnu devant les hommes? Avec quelle netteté saint Paul ne dit-il pas: « C'est en croyant de cœur que l'on parvient à la justice, c'est en confessant de bouche que l'on arrive au salut? (1) »

La nature même de la foi, la nature même de la religion exigent ce témoignage. La foi est en effet une conviction, la plus ferme de toutes. Mais tout sentiment chaud, toute pensée forte, toute conviction profonde tendent à s'exprimer par tout notre être, par toute notre activité. Une affection, une idée qui restent ensevelies dans les secrets de notre cœur et de notre esprit manquent de vigueur. Si elles étaient vivantes, pleines de sève, elles envahiraient toute notre personnalité, elles s'extérioriseraient par tous les moyens, elles éclateraient au grand jour et il ne serait pas complètement en notre pouvoir d'en empêcher l'explosion au dehors. Une pensée qui se tait toujours est-elle une pensée sincère, un senti-

(1) *Romains*, x, 10.

ment silencieux est-il un sentiment? Comment se contenir partout quand on a l'âme pleine d'un nom? Comment lier sa langue quand le cœur se trouve trop petit pour renfermer en soi une émotion qui malgré lui le déborde? Comment ne jamais répéter les échos d'une voix qu'au dedans de soi l'on entend sans cesse? Comment emprisonner une conviction dont on vit? « Nous croyons, disait saint Paul, et voilà pourquoi nous parlons (1). » Un pêcheur gauche et timide paraît devant le tribunal suprême de son pays. « Nous vous défendons, lui dit-on, d'enseigner au nom de Jésus. » Mais la foi du batelier est plus forte que lui-même, plus forte que les ordres reçus et il répond : « Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu (2). »

La religion aussi, par nature, exige la confession de la foi. Elle n'est pas, en effet, une institution secrète et privée, elle est une institution sociale et publique. Nous ne sommes pas seulement chrétiens dans le mystère de nos consciences, nous devons l'être dans toutes les fonctions de notre vie. Le culte intérieur est évidemment ce qu'il y a de plus important dans notre commerce avec Dieu, mais ce culte intérieur, quand il est vraiment animé, rayonne à l'extérieur et s'incarne en des actes, en des attitudes, en des manifestations dont les hommes soient

(1) II *Corinth.*, IV, 13.
(2) *Actes*, IV, 19, 20.

témoins. Puisque la foi exerce une prédominante influence au dedans, il faut qu'elle s'impose au dehors, qu'elle pénètre notre manière d'être, de parler, d'agir, dans la mesure où nos gestes, nos paroles, nos actions se rapportent à la religion. On croit : il faut paraître croyant sans forfanterie, sans affectation, sans bravade, mais aussi sans rougir et sans trembler. Une foi virile ignore les dissimulations ; elle n'admet de ménagements que ceux qu'impose la raison.

II

A quoi nous oblige ce précepte de confesser la foi?

D'abord, il nous oblige à ne pas renier l'Évangile. Nous disons à Dieu par les actes intérieurs que nous croyons en lui, que nous espérons en lui, que nous l'aimons, que nous attendons de lui tous les biens, que nous nous consacrons à lui pour l'éternité. Nous sommes sincères : nous avons peut-être protesté comme Pierre que nous resterions fidèles à nos convictions, quand même, autour de nous, l'apostasie serait générale. Et voilà qu'en présence d'un danger, dans une visée d'ambition, par peur d'un sourire, nous affectons le scepticisme, l'incrédulité, la raillerie, l'impiété, l'athéisme. N'y a-t-il pas là un odieux mensonge, une trahison inavouable de notre conscience? N'y a-t-il pas une injure san-

glante au Dieu qu'en secret nous reconnaissons grand, bon, digne de toutes nos adorations? N'êtes-vous pas indignés quand un homme, qui dans l'intimité paraît vous estimer et vous aimer, devant le monde vous accuse, vous calomnie, vous tourne en dérision? Ne vous sentez-vous pas blessés dans ce qu'il y a en vous de plus noble et de plus loyal? Qui pourrait imaginer que le Christ soit moins délicat que nous? Il éprouva une vive et douloureuse émotion, soyez-en sûrs, quand il entendit le chef de ses apôtres jurer que le Prophète de Galilée lui était inconnu. Il arrêta sur saint Pierre, quelques instants après, un regard si attristé que Pierre sentit se briser son cœur, et couler des larmes, d'après une tradition, intarissables. Nier Dieu, le blasphémer, l'outrager quand on croit en lui, c'est tenir une conduite qu'il suffit de signaler à votre attention pour que votre honneur parle net et la voue au plus juste mépris.

Nous sommes obligés de ne pas renier Dieu en paroles, il ne nous est pas moins défendu de le renier par des actes. Il y a, messieurs, des actes, des attitudes, des démarches qui entraînent une apostasie extérieure, et qui seront toujours interdits par l'honnêteté humaine et par la morale divine : tels sont certains engagements qu'un chrétien ne prend pas sans blesser sa croyance. Donner son nom à ces sectes dont toutes les armes sont tournées contre la doctrine catholique, c'est outrager son bap-

tême. Il n'est pas un insigne de ces sociétés ténébreuses qui ne soit une caricature du symbole de la croix, pas une cérémonie qui ne soit la sacrilège contrefaçon du culte chrétien, pas un principe qui ne constitue une insulte à la loi divine. Pourquoi se cachent-elles avec tant d'hypocrisie, sinon parce que le mystère de leurs intrigues et de leurs misérables pratiques révolte toute conscience droite et à plus forte raison toute conscience catholique? Et vous inclineriez votre dignité morale devant cette religion du mensonge, de la violence, de l'injustice, tout en continuant à croire au Dieu de la vérité, de la douceur, de l'équité! Il y a, messieurs, dans les choses un antagonisme que vous retrouverez dans vos âmes. Ne me dites pas que votre prospérité est attachée à cette simulation, que votre fortune en dépend. Je vous répondrai qu'il y a des sacrifices que l'on ne fait pas, même pour sauver sa carrière, même pour sauver sa vie, je vous montrerai l'Église frappant sévèrement les chrétiens qui ont feint d'apostasier par crainte du supplice et de la mort. On n'est pas plus excusable si, par défaut d'énergie, on s'associe dans les milieux intellectuels ou mondains à des déclarations d'incrédulité, si l'on approuve des discours anti-religieux, si l'on applaudit des spectacles impies contre lesquels proteste secrètement le cœur. Le respect humain est une crainte basse que l'on maîtrise quand on a une âme virile, de la noblesse et de la fierté.

Le précepte dont nous venons de parler est négatif; il a cependant aussi une portée positive. Il nous ordonne d'affirmer notre foi d'abord indirectement lorsque nous sont commandées des pratiques inséparables d'un acte extérieur de croyance : par exemple l'assistance à la messe, la communion pascale. Mais il nous lie directement dans certaines circonstances, qui ne nous laissent pas libres de garder le silence, de fuir pour éviter de rendre témoignage à l'Évangile. Se taire, rougir de son credo, cacher ses sentiments équivaut à les désavouer. Notre-Seigneur a bien spécifié qu'il confesserait devant son Père quiconque le confesserait devant les hommes, qu'il rougirait devant Dieu de quiconque rougirait de lui devant les hommes.

III

En quelles circonstances est-on obligé de confesser sa foi ?

Il ne faut pas, messieurs, la confesser à tort et à travers, sans raison, en s'exposant à nuire à la cause de Dieu. Il est un zèle indiscret qui compromet l'Évangile plus qu'il ne le sert, un excès qui provoque des blasphèmes et des réactions contre le Christ et contre son Église. La prudence doit régler nos manifestations religieuses les plus sincères.

Deux principes nous guideront en cette matière. Le disciple de Jésus-Christ est tenu de confesser sa foi, quand sont engagés l'honneur de la religion et l'intérêt des âmes. C'est souvent, messieurs, que ces deux raisons nous feront une obligation de nous prononcer publiquement et sans réticence. Il est d'autant plus opportun de le rappeler que la persécution n'est jamais sans un effet décisif : elle avilit les caractères lorsqu'elle ne les rehausse pas jusqu'à l'héroïsme.

Si Dieu est publiquement nié, insulté, si on brise les croix, si le blasphème éclate avec cette impudence qui ne connaît plus de frein parce qu'elle se sait appuyée par la force et par le pouvoir, le chrétien qui n'élève pas la voix pour protester de son attachement à la cause exposée à tant d'hostilité, manque gravement à sa vocation. On dira que parfois le silence empêche certaines recrudescences de fureur et de haine, mais aujourd'hui je pense qu'en général nos convictions n'ont rien à perdre à se proclamer hautement. La sincérité a des accents qui touchent même les âmes dures, la fierté remporte des victoires qu'ignorera toujours la timidité. Nos mœurs politiques, qui ont eu une si funeste influence sur notre vie religieuse, nous ont peu à peu habitués à une prudence qui est de la faiblesse à des calculs que les résultats obtenus condamnent avec la dernière évidence. Un soldat qui n'ose ja-

mais montrer son drapeau est d'avance un soldat vaincu. Il n'est pas tolérable que des hommes, auxquels nous avons donné nos suffrages, que nous avons chargés de défendre les intérêts sacrés de nos consciences, se dérobent constamment et tremblent de prononcer le nom du Christ et de Dieu. Leurs savantes combinaisons, où domine trop souvent le souci d'eux-mêmes et de leur fortune, n'aboutissent à rien. Ils se taisent par peur des cris, des interruptions, des violences, ils évitent peut-être des représailles, ils n'échappent pas au mépris. Leurs adversaires ne sont pas les derniers à se scandaliser de cette humiliante attitude, et ils réservent leurs sympathies et leurs respects pour les chrétiens qui, sans afficher leurs sentiments à contre-temps, savent mieux paraître ce qu'ils sont. La vérité porte avec elle une force et une majesté qui rejaillissent sur les apôtres assez nobles pour la défendre en s'abstenant de toute exagération comme de toute réticence.

Cet effacement perpétuel qu'on nous prêche au nom de la sagesse, cette sévérité pour les esprits plus généreux qui croient à l'efficacité d'une méthode plus franche et plus crâne, ont fini par décourager beaucoup de bonnes volontés et par remettre dans trop de milieux la cause de la croix à la merci de ses pires ennemis. Si tous ceux qui sont convaincus témoignaient plus souvent qu'ils croient, nous ne triompherions peut-être pas, mais

on compterait avec nous, et du moins l'honneur resterait intact.

L'intérêt des âmes exige aussi rigoureusement la confession publique de la foi. A se sentir seul on devient plus hésitant, à vivre au milieu d'hommes qui regardent toute affirmation comme dangereuse et intempestive, on finit par se défier de soi d'abord, puis de la vérité de sa pensée. Si, en effet, la vérité n'a pas plus d'autorité, si elle ne peut résister à l'examen, si elle redoute tant les contradictions, que vaut-elle donc en elle-même? En cessant de réclamer sa place au grand jour n'avoue-t-elle pas son impuissance? En ne demandant qu'une tolérance vague et limitée, ne déclare-t-elle pas qu'elle se considère comme inférieure aux doctrines d'erreur, qui n'hésitent jamais à se proclamer elles-mêmes sur tous les tons et par tous les moyens, ne se condamne-t-elle pas elle-même? Alors beaucoup d'âmes faibles, mal instruites, seront frappées de voir que l'Évangile ne répond pas quand on l'interpelle, ne se défend pas quand on l'attaque; elles seront scandalisées, ébranlées, et quelquefois à jamais déconcertées. Jésus-Christ n'avait pas cet instinct de toujours se cacher : il ordonnait à ses apôtres de publier sur les toits la vérité qu'ils croyaient et qu'ils avaient connue dans le secret. Je le sais, l'Église, le Pape, les Pasteurs n'oublient point de faire retentir leurs voix, de confesser la foi à tous les articles de notre croyance; mais pour que

cet enseignement officiel ait la répercussion qui lui est due, il faut que chacun s'en fasse l'écho, que les accents de la foi et de l'adoration dominent dans le monde le bruit des négations et des blasphèmes, que ce témoignage universel et continu parle à toutes les intelligences attentives, que tout chrétien se sente rassuré, protégé, défendu, qu'il soit fier de sa croix, de son Christ et de son Dieu. Il faut que la foi de l'un soutienne la foi de l'autre, que la netteté de notre attitude donne au monde l'impression d'une force vivante, divine, d'une valeur qui a confiance en elle-même et qui brave sans trembler les coups de la haine et de l'incrédulité.

Ces leçons s'adressent à tous. Elles concernent les chrétiens qui vivent dans l'obscurité, car ils ont l'occasion de traduire utilement leur foi dans les conversations quotidiennes, devant leurs amis, leurs enfants et leurs proches. Elles regardent plus encore les hommes qui jouent un rôle public. Ecrivains, romanciers, poètes, littérateurs, journalistes ont le devoir strict de paraître dans leurs œuvres nettement et vaillamment chrétiens. Leur talent ne souffrirait pas de ce commerce plus avoué avec la vérité : il y puiserait au contraire une originalité qui l'élèverait au-dessus de lui-même et lui assurerait un succès de bon aloi.

Dieu, messieurs, nous ordonne donc de croire et de confesser notre foi. Soumettons-nous à sa sainte

volonté, et plus la crise que nous traversons est douloureuse, plus il importe que nous tenions très haut l'étendard de la vérité surnaturelle. Il est toujours mal d'abandonner ceux qu'on aime : rougir d'eux lorsqu'ils sont dans la tribulation, c'est être deux fois indigne. Les vrais chrétiens se montrent quand l'Église traverse des heures d'épreuve et de lutte. On n'a guère de mérite à manifester ses convictions quand la Religion règne et est honorée, on en a beaucoup quand les traits pleuvent sur elle, quand les contradictions essaient de la confondre, quand la puissance des hommes et leurs lois s'efforcent de l'étouffer.

Chaque époque a ses erreurs qui battent en brèche des vérités particulières du symbole. Le devoir des croyants sincères est de confesser ces vérités avec d'autant plus de promptitude et de chevaleresque courage qu'elles sont plus menacées. Honneur à ceux qui, sachant prendre le mot d'ordre de l'Église, unissent leurs voix à la sienne, à ceux qui avec prudence, avec exactitude, avec fermeté, condamnent ouvertement ce qu'elle condamne, et confessent ce qu'elle confesse. Cette conduite vous vaudra peut-être bien des souffrances, bien des humiliations, bien des injustices; mais votre conscience vous consolera. Intérieurement vous trouverez de la douceur à constater l'unité de votre vie, l'accord parfait de vos sentiments et de vos paroles.

Serviteurs de la vérité, champions de Dieu et

de l'Évangile, soutiens de vos frères chancelants, vous goûterez dans l'accomplissement de votre devoir une satisfaction pure, et au dernier jour vous aurez la gloire d'être reconnus et salués comme des confesseurs de la foi devant la majesté de Dieu, des anges et de tous les élus. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

DES FAITS DIVINS QUI CONFIRMENT NOTRE FOI AU MYSTÈRE DE LA PASSION

SOMMAIRE

Émotion produite dans toutes les âmes par le spectacle de la Passion. — Effroi de la raison en face de ce mystère, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils. — La Passion cache une vérité incompréhensible qu'il faut croire sans en voir le fond. — Cependant, des faits merveilleux aident notre foi et conduisent à des conclusions qui la rassurent, p. 331-332.

I

Faits divins d'ordre intellectuel : les Prophéties de Jésus-Christ.

a) Jésus-Christ annonce sa Passion.

D'avance il indique *le lieu* où il souffrira ; il fixe la *date* de son épreuve ; il désigne les *acteurs du drame futur :* le Sanhédrin, les Gentils, les Apôtres, Judas, Pierre ; il énumère les *divers supplices* qui l'attendent y compris le crucifiement. Tout ce qu'il avait prédit s'est accompli : il avait raconté d'avance les événements douloureux dont il devait être la victime, p. 333-335.

b) Seconde prophétie de Jésus-Christ aux femmes de Jérusalem. Accomplissement de cette prophétie lors de la destruction de Jérusalem par Titus. Horribles souffrances des habitants de la cité. Personne ne souffrit autant que les femmes et les mères. Aperçu de ces souffrances. Scènes atroces auxquelles elles assistent. Episode de Marie qui tue son fils, le fait cuire et le mange.

Ces faits prouvent que Jésus-Christ connaissait l'avenir, p. 335-337.

II

Faits divins d'ordre physique : miracles de Jésus pendant sa Passion.

a) Jésus se montre le maître des hommes et de leur vie. Sa majesté surnaturelle renverse au jardin des oliviers la troupe venue pour le saisir. Il guérit Malchus blessé par saint Pierre, p. 337-339.

b) Jésus se montre maître de son propre sort. Faiblesse de l'homme arrivé à la dernière extrémité. Impossibilité où il est de faire un mouvement, d'articuler un mot à ce suprême instant. Jésus pousse un cri puissant, marquant ainsi qu'il domine souverainement la mort, p. 339-340.

c) Il se montre le maître de toute la création. Phénomènes qui éclatent dans le ciel, sur la terre, dans le temple, dans les tombeaux au moment où Jésus expire. La matière, la vie, la mort obéissent au Sauveur comme à leur souverain, p. 340-341.

III

Faits divins de l'ordre moral : Force et bonté surhumaines de Jésus.

a) Jésus endure les pires supplices sans trahir la moindre faiblesse. Au jardin des oliviers, au sanhédrin, au prétoire, chez Hérode, sur la route du Calvaire, il reste en *pleine possession de* lui-même. La souffrance physique *ne lui arrache pas un cri, ni une plainte.* Quand on le crucifie, il ne *témoigne pas de lassitude*, ni *d'indignation.* Rien ne lui enlève la parfaite égalité de son âme, p. 341-343.

b) Sa bonté surhumaine pendant ce long drame ne cesse pas de s'exercer. Bonté sans distraction, sans bornes, qui le fait oublier sa propre douleur et songer aux malheurs des autres. Bonté qui coule de tout son être et se répand sur tous, sans exception. Bonté qui inspire au maître de solliciter toutes les grâces pour ses amis, pour ses ennemis, pour ses bourreaux. Bonté inépuisable, inlassable, infinie qui envahit l'univers, à laquelle toutes les âmes viendront s'abreuver, p. 343-345.

Conclusion : Cette sagesse, cette puissance, cette sainteté ne sont pas purement humaines. Elles supposent que Dieu pendant la Passion est en Jésus ou du moins avec Jésus.

D'autre part Jésus invoquait sa vie et ses œuvres comme un témoignage rendu par le Tout-Puissant à la divine vérité de sa doctrine. Mais dans sa doctrine, Jésus se disait Dieu. Il faut en conclure que Dieu en confirmant cette doctrine par des prophéties, par des miracles, par une sainteté surnaturelle reconnaissait Jésus pour son Fils unique. Tous ces faits divins sont les instruments dont se sert la Vérité première pour proclamer la divinité du Crucifié et rassurer la raison qui croit au mystère du Golgotha, p. 345-347.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

DES FAITS DIVINS QUI CONFIRMENT NOTRE FOI AU MYSTÈRE DE LA PASSION

Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam ; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem, et Dei sapientiam.

Nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais pour les appelés d'entre les Juifs et d'entre les Gentils, force et sagesse de Dieu.

I *Corinth.*, I, 23.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Nul spectacle n'a aussi profondément touché le cœur humain que celui dont nous célébrons ce soir le souvenir. Toutes les cordes de la sensibilité vibrent, et personne n'arrête son attention au

récit de la Passion sans être atteint jusque dans les suprêmes replis de sa conscience. Chaque année, depuis près de vingt siècles, au retour de l'inoubliable journée qui a vu expirer Jésus sur la croix, l'humanité, même sceptique et débauchée, est envahie par une émotion recueillie dont elle n'est pas maîtresse. Mais quand la raison essaie de considérer le mystère caché sous cet événement antique, elle se remplit d'effroi, tellement sa logique est déconcertée. Il faut croire que cet être tremblant, méprisé, flagellé, agonisant, mort, est le Fils éternel de Dieu et Dieu lui-même. Comment associer des notions qui semblent si contradictoires? Les Juifs et les Grecs n'avaient-ils pas le droit de traiter, les premiers, de scandale, les derniers, de folie, un dogme qui froisse si brutalement la pensée? Messieurs, commençons par dire qu'il y a dans la Passion une vérité incompréhensible dont nous ne verrons pas le fond. Ajoutons cependant que, si l'angoisse, le sang, la mort du Calvaire prouvent indubitablement que Jésus-Christ est homme, des faits merveilleux nous aident aussi puissamment à croire qu'il est Dieu.

Signaler à grands traits ces faits d'ordre intellectuel, d'ordre physique et d'ordre moral, en tirer la conclusion qu'ils comportent : voilà tout le but de ces paroles que j'adresse à votre cœur plus encore qu'à votre esprit.

I

Les témoins du drame divin furent frappés de la part occulte et visible prise à la Passion du Christ par une Intelligence supérieure qui paraissait en avoir d'avance préparé tous les détails.

Pendant la Passion, on a vu se réaliser toutes les prédictions que Jésus avait faites sur cette heure cruelle; et l'on a entendu le Sauveur prophétiser d'autres événements qui depuis sont arrivés comme il les dépeignit dans cette heure tragique.

Que le Christ ait annoncé sa Passion, c'est incontestable pour quiconque accepte le caractère historique de l'Évangile. Dès la première année de son ministère, il faisait allusion à son exaltation par la douleur (1). Il indiquait, sans jamais hésiter ni varier, le lieu où il souffrirait : c'est à Jérusalem qu'il boirait le calice amer de l'expiation. Il fixait la date de son épreuve suprême. Lorsque sa vie paraissait en danger, quand les Juifs le cherchaient pour le tuer, quand ses apôtres tremblaient pour sa sécurité, il répondait sans s'émouvoir : *Nondum venit hora.* « L'heure n'est pas encore venue (2). » Au moment, au contraire, où il triomphait, où le peuple l'accompagnait, portant des palmes en son honneur, jetant

(1) S. Jean, III, 14.
(2) S. Jean, VII, 6.

sur le chemin où il passait les verts rameaux et les dépouilles du printemps, l'acclamant et criant : Hosannah au fils de David, béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur, Jésus pleurait sur Jérusalem, sur le crime qu'elle allait commettre, et il disait : « Mon temps est proche » ; puis, quelques jours plus tard : « L'heure est venue où le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs : réveillez-vous, allons, voilà celui qui va me trahir, il s'avance (1). »

Il désignait les acteurs du drame futur. Les anciens du peuple, les scribes, les princes des prêtres seraient l'âme du complot, les inspirateurs de la haine meurtrière soulevée contre lui. Les Gentils auraient leur part dans la scène de violence et de sang qui se déroulerait à Jérusalem. Dans sa prophétie, le rôle de chacun était déterminé d'avance ; le sanhédrin le ferait saisir, le jugerait, le condamnerait, les Gentils exécuteraient la sentence. Il avertissait les Apôtres de la conduite qu'ils tiendraient durant cette nuit et cette journée, où l'on verrait s'unir toutes les lâchetés, toutes les injustices, toutes les cruautés : l'un des douze, Judas, le trahirait, tous, scandalisés de ses malheurs, l'abandonneraient, et le chef de ses élus, Pierre, avant le chant du coq, le renierait trois fois. Il énumérait, comme s'il les sentait déjà, les multiples outrages, les divers supplices qui lui seraient infligés. La dérision, les

(1) S. Mathieu, xxvi, 45-46.

injures, la flagellation, les crachats, voilà ce qui l'attendait. Puis, au terme de ce long supplice, il montrait la croix se dressant aux portes de la cité, le Fils de l'homme suspendu entre le ciel et la terre, agonisant et mourant pour les hommes sur l'infâme gibet. D'avance, il avait donc raconté tous les événements où il jouerait le rôle de patient et de victime, et en réunissant ses prophéties on trouverait le récit complet de la Passion que nous ont laissé ses apôtres. Jésus avait lu dans l'avenir comme s'il lui était présent.

Il fit en marchant au Calvaire une autre prédiction, dont l'accomplissement ne fut pas moins rigoureux. Sur la route que la vénération des siècles appelle la voie douloureuse, Jésus s'avançait escorté d'une foule insolente; baigné de sueurs, accablé d'injures et de coups, à bout de forces, il traînait avec peine le lourd fardeau, dont le poids l'écrasait et plusieurs fois le fit choir. A la vue de la sainte Victime, succombant à tant de maux, une troupe de femmes ne put maîtriser sa pitié. Ces créatures, révoltées de tant de cruauté et émues de tant de douceur, se lamentaient, se frappaient la poitrine, fondaient en larmes. Jésus entendit cette sincère et immense désolation, et se tournant vers elles : « Filles de Jérusalem, dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants, parce que bientôt viendront des jours où l'on dira : heureuses les stériles!

Heureuses les entrailles qui n'ont pas enfanté et les mamelles qui n'ont pas nourri. Alors, les hommes commenceront à crier aux montagnes : tombez sur nous, et aux collines : couvrez-nous. »

Voilà la prophétie ; s'est-elle accomplie à la lettre? Ouvrons l'histoire. Quarante ans après, Jérusalem est assiégée. Celles-là même qui ont entendu la parole de Jésus assistent aux faits les plus épouvantables qu'aient enregistrés les annales humaines. Trois factions se disputent la ville et se livrent à des crimes d'une férocité inouïe. Les cadavres s'entassent privés de sépulture, et leur corruption rend l'air irrespirable. La famine fait bientôt son apparition, et les habitants affolés cherchent en vain les plus immondes aliments. D'après Josèphe témoin de cette inoubliable catastrophe, en un an onze cent mille victimes périssent.

Mais personne ne souffrit autant que les femmes et les mères. Elles virent le fer et le feu moissonner la fleur d'Israël, les canaux souterrains de la cité impuissants à protéger leurs enfants contre la rage du vainqueur, et les cadavres s'y entasser par milliers; elles virent les Tyriens et les Arabes ouvrir le ventre de deux mille Israélites pour y chercher de l'or que ces malheureux avaient avalé pour le cacher ; elles virent leurs maris et leurs fils leur ravir de force le pain sur lequel elles comptaient pour ne pas mourir. Elles-mêmes dans le délire de la faim usaient d'impitoyables moyens pour prolonger leur

vie. L'une d'elles, Marie, fille du riche Eléazar, folle de souffrance, de colère, de désespoir, arracha son fils de son sein, le tua, le fit cuire, en mangea, et les yeux hagards, invita les autres à en manger. Ah ! que de fois les paroles de Jésus durent retentir au milieu de ces scènes d'horreur : « Heureuses les stériles ! heureuses les entrailles qui n'ont pas enfanté, les mamelles qui n'ont pas allaité ! Montagnes, tombez sur nous ! Collines couvrez-nous ! » Le Sauveur connaissait donc les temps futurs : sa science avait prophétisé un événement que nul n'aurait même osé prévoir et qui s'accomplissait à la lettre.

II

Pendant le cours de la passion s'accumulent les faits divins d'ordre physique : Jésus se montre le maître des hommes, le maître de sa propre destinée, le maître de toute la nature.

Il se montre le maître des hommes ; et encore qu'il n'use de sa puissance qu'avec discrétion, il ne laisse pas de prouver que rien ne lui résiste quand il le veut. A l'approche des envoyés du Sanhédrin munis de torches, armés d'épées et de bâtons, le Sauveur alla à leur rencontre : « Qui cherchez-vous, dit-il. — Jésus de Nazareth. — C'est moi. *Ego sum.* » A peine a-t-il prononcé ces deux mots, que

la troupe obéissant à une force invisible recule et tombe à la renverse. On a voulu expliquer ce phénomène par un naturel effroi. Mais de quoi ces hommes auraient-ils été effrayés? Ils étaient nombreux, conduits par le chef d'une cohorte romaine, sérieusement armés; Jésus était seul dans la nuit, avec ses onze apôtres, dans l'impossibilité d'appeler au secours, d'ameuter le peuple : que pouvait-on craindre de lui? C'est la majesté de Jésus qui en impose : il faut reconnaître qu'il dépendrait de lui de réduire à néant la puissance de ses ennemis, de déjouer leurs desseins, de s'arracher à leurs mains ; si on le lie, c'est qu'il se laisse lier, si on l'entraîne, c'est qu'il se laisse entraîner. Il souligne d'ailleurs et il commente lui-même le miracle dont il est l'auteur. « Vous êtes venus à moi, dit il, comme à un voleur, me prendre avec des épées et des bâtons. J'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez pas arrêté; mais c'est que voici votre heure et la puissance des ténèbres. » Jésus déclarait ainsi à ses ennemis qu'ils avaient dû attendre l'heure marquée par Dieu.

Au moment de cette arrestation, le glaive de Pierre se leva, s'abattit sur un serviteur du grand-prêtre, nommé Malchus, et lui trancha l'oreille droite. La colère était dans les âmes des apôtres; le Maître l'apaisa d'un mot : « Laissez faire », dit-il. Et s'adressant à Simon : « Remets ton épée dans le fourreau, car quiconque prendra l'épée, périra par

l'épée. Quoi, je ne boirai pas le calice tendu par mon Père? Penses-tu que je ne puisses pas le prier? A l'heure même, il m'enverrait ici plus de douze légions d'anges. » Jésus ne se contenta pas de cette réprimande, mais apercevant Malchus tout sanglant, de ses mains encore libres il toucha sa blessure, la guérit instantanément : prisonnier, et bientôt victime volontaire, il disposait toujours de la vie.

Dans sa Passion, le Christ resta le maître de son propre sort. Il ne dépend pas de nous de hâter ou de retarder, par notre seule volonté, l'heure de la mort : nous sommes ses sujets, ses esclaves. Elle nous saisit quand elle veut, comme elle veut : elle nous emporte ou rapidement ou lentement, sans que nous puissions opposer à ses coups autre chose que de vaines colères et de stériles malédictions. Jésus avait dit de lui-même : « Personne ne me ravira ma vie si je ne le lui permets, je la quitte et je la reprends à mon gré. » Il voulut attester la vérité de cette parole à l'heure, où la nature est devenue incapable de protester par un mouvement, par une plainte, par un regard, contre la rupture violente et la dissolution que la mort lui fait subir. Lorsqu'en effet nous arrivons à notre dernier moment, nous ne parlons plus : c'est à peine si ceux qui nous aiment réussissent à deviner les mots que la langue embarrassée essaie encore de former. Il faut avoir la perspicacité du cœur, pour comprendre

quelque chose au mouvement que les lèvres ébauchent à peine, qu'elles ne peuvent pas achever.

Le Sauveur, épuisé par la perte de son sang, touchait à l'instant suprême : ses ennemis raillaient encore et attendaient la fin du drame avec une impatience cruelle mêlée d'inquiétude. La poitrine du Crucifié ne se soulevait plus qu'avec difficulté, toutes ses forces semblaient l'avoir abandonné, il était à l'extrémité, son dernier souffle paraissait au bord de ses lèvres, *in extremo spiritu*. Soudain il se ranima, il retrouva toute sa vitalité; comme un homme en pleine vigueur, il poussa un cri puissant qu'on entendit au loin, et il articula nettement et fortement ces mots : « Père, je remets mon âme entre vos mains. » Puis, de lui-même il inclina sa tête restée ferme, comme pour faire signe à la mort qu'il lui laissait la liberté d'achever son œuvre, et il lui livra son dernier souffle. Expirer est le propre d'un être infirme, mais expirer comme le Christ, en faisant entendre une voix qui domine tous les bruits de la terre et réveille tous les échos, c'est la marque d'un immense pouvoir, du pouvoir qui commande à la vie et à la mort.

Au même instant, la création tout entière s'émeut dans ses profondeurs : cet être mourant exerce sur elle une telle royauté que tous les éléments sentent sa surnaturelle vertu. Le grand cri, en effet, qui frappe de terreur les spectateurs du

Calvaire, qui arrache au centurion et à ses compagnons cette parole de foi : « Cet homme était véritablement le Fils de Dieu », ébranle aussi toute la nature. Déjà le soleil, par un phénomène qu'on n'a jamais pu expliquer normalement, s'était éclipsé trois heures, plongeant le monde dans les ténèbres. Mais quand Jésus expire, c'est l'univers qui chancelle sur ses bases. La terre tremble, les rochers se fendent sans suivre dans leur bouleversement le sens de leurs veines, le voile du temple se déchire du haut en bas, les pierres des tombeaux se soulèvent, les cadavres se raniment, et les Juifs eux-mêmes, épouvantés par tant d'extraordinaires prodiges s'enfuient devant la malédiction de toutes les choses, et instinctivement se frappent la poitrine. La matière, la vie, la mort, l'âme obéissent à Jésus comme à leur souverain.

III

Dans l'ordre moral, Jésus souffrant apparaît d'une grandeur démesurée, qui nous oblige à voir en lui un être à part et d'une sainteté surhumaine.

La vertu par lui monte à une hauteur sans égale, désespérante pour tous ceux qui ont essayé de la peindre. On a beau s'élever, s'affranchir, on reste toujours au-dessous d'un modèle dont la perfection dépasse notre idéal. Je me contente d'en signaler à votre piété deux aspects : la force et la bonté.

L'acte par excellence de la force, c'est supporter sans défaillance l'adversité. Mais quand le malheur prend certaines proportions, la nature est vaincue : elle ne s'y soumet pas sans se révolter et sans protester par tous ses éléments, par toutes ses voix, contre ses épreuves.

Roi des martyrs, Jésus a enduré les tortures sans trahir la moindre faiblesse.

D'abord il reste en pleine possession de lui-même, et c'est là pour nous un premier sujet d'admiration. Il était à prévoir qu'il perdrait contenance au milieu des maux qui en quelques heures devaient fondre sur lui. Or, au jardin des oliviers, on l'arrête, on l'enchaîne, et il ne manifeste pas le moindre étonnement ; il se contente de dire : « C'est votre heure et la puissance des ténèbres. » Au tribunal du sanhédrin, on l'accuse, on l'interpelle avec hauteur, les faux témoins se parjurent pour le perdre, le grand-prêtre s'emporte, s'irrite, s'exaspère, déchire ses vêtements, viole toutes les lois de la justice et de la modération, Jésus ne se trouble pas. D'ordinaire, il se tait, mais quand il rompt le silence, sa parole calme, mesurée contraste avec la violence de ses ennemis. Au prétoire de Pilate, son regard, son visage, son discours respirent une inaltérable sérénité et jettent le magistrat dans la stupeur. Hérode ne réussit pas à le faire sortir de lui-même : les dérisions, les cris sanguinaires de la multitude ne lui enlèvent rien de son sang froid. Sur la route du calvaire, sur la

croix, il garde pleine conscience de lui-même, sa tranquille assurance ne se dément pas. La souffrance physique n'a point raison de sa patience. Frappé, souffleté, couvert de crachats, couronné d'épines, flagellé, chargé de sa croix, il ne laisse pas échapper une seule plainte, il ne réclame ni d'un mot, ni d'un geste, un adoucissement à son supplice. Les clous s'enfoncent dans ses mains et dans ses pieds, ses nerfs et ses muscles se brisent, ses chairs se déchirent, la fièvre et la soif le dévorent sans qu'il témoigne de lassitude, d'indignation, sans qu'il appelle la mort. Il supporte tout : la haine et la barbarie sont à bout de supplices avant que la douce victime soit à bout de patience et de longanimité.

Rien de stoïque, rien de fanatique, rien de farouche en Jésus : c'est avec une simplicité sans exemple qu'il endure la série de ses épreuves. Les coups qu'il reçoit atteignent au vif sa sensibilité exquise, mais ne réussissent pas à lui enlever la parfaite égalité d'une âme qui paraît vivre dans une sphère au bord de laquelle viennent échouer toutes les fureurs de la méchanceté humaine.

Sa bonté, chose plus incompréhensible encore, ne cesse pas, pendant ces longues heures, de s'exercer vis-à-vis de tous. Elle n'a point de distraction, point de bornes. Jésus s'oublie constamment lui-même pour songer à ceux qu'il a aimés, et il aime tous les hommes. Dans la scène de la première agonie, nous le voyons

en proie à des transes inouïes : il tremble, il prie, il lutte, mais ce qui l'inquiète, ce qui le bouleverse, c'est le souci des âmes. Son cœur est étreint quand, parcourant la longue série des siècles, il voit se perdre pour l'éternité tant de vies qu'il était venu sauver. Sa plainte au jardin de Gethsémani, ses gémissements sur la croix sont causés par une peine infinie, indicible ; la peine, la douleur d'un Sauveur qui voit de son regard plein d'amour la damnation d'une partie de cette race pour laquelle il verse son sang. La bonté coule de ses lèvres, de ses yeux, de tout son être. Elle n'excepte personne ; le maître accueille Judas par une parole où le reproche est comme noyé dans une effusion de tendresse, ; le regard qu'il fixe sur Pierre respire plus de compassion que de tristesse ; au sanhédrin, au prétoire, on n'entend sortir de sa bouche ni une menace, ni un anathème, ni un mot de colère ou de mépris ; sur la route du Golgotha, faisant abstraction de sa souffrance, il prépare les filles de Jérusalem aux calamités qui les attendent et d'avance il déplore leurs malheurs avec un accent d'ineffable pitié.

Suspendu entre le ciel et la terre, il sollicite de son Père toutes les grâces et toutes les bénédictions pour ses amis, pour ses ennemis, pour ses bourreaux. Pendant que le soleil de la création s'enveloppe de ténébreuses vapeurs, le soleil de sa miséricorde rayonne de tout son éclat. Le pardon descend de la croix et s'offre à quiconque veut se frapper la

poitrine, la consolation passe de l'âme du juste crucifié à l'âme du scélérat contrit et s'y épanouit en une vive et suave espérance ; les dernières pensées du martyr s'expriment avec une émotion contenue et ses dernières paroles s'adressent à ceux qui debout et le cœur brisé suivent les phases de son agonie. Quelle onction pénétrante, quel amour pur, désintéressé dans les mots que les témoins de ce spectacle ont retenu ! « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font... Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis... Femme, voilà votre Fils... Enfant, voilà votre mère. » Il n'est donc rien qui tarisse cette incroyable bonté, il n'est donc point d'injustice ni de lâcheté qui la puissent lasser, il n'est donc personne qui échappe à son universelle sollicitude. C'est le fleuve qui déborde sur toutes ses rives et envahit l'univers, des légions de vierges y chercheront leur pureté sans tache, des armées de martyrs y puiseront leur héroïsme invincible, le plus puissant des amours, la charité, y trouvera sa fécondité, l'humanité sainte, pécheresse, désespérée s'y ranimera dans la ferveur, l'innocence et le courage, le monde s'y désaltérera de siècle en siècle, sans en diminuer la surabondance, sans en dessécher la source.

Et maintenant, dites-le, messieurs : cette sagesse à laquelle l'avenir est connu comme le présent, cette puissance qui domine les hommes, la vie, la

création, cette sainteté qui résiste à tous les coups, cette bonté qui triomphe de toutes les ingratitudes et de toutes les méchancetés, sont-elles purement humaines? Le divin n'apparaît-il pas au grand jour, dans ces prophéties, dans ces miracles, dans cette vertu? Mais Jésus-Christ invoquait sa vie et ses œuvres comme un témoignage rendu par le Tout-Puissant à la surnaturelle vérité de sa doctrine. Par conséquent, lorsque le Très-Haut approuvait visiblement le Sauveur, il prenait à son compte tout ce qu'avait dit celui-ci. Or Jésus-Christ affirmait qu'il était Dieu. Il l'affirmait pendant sa vie, il l'affirma encore durant sa passion. C'était même ce qu'il y avait de plus étrange, de plus inouï dans son enseignement. Quels sont les discours où cette assertion est claire, indiscutable? Ils sont nombreux, je n'essayerai pas de les énumérer. Et vous-même qui ne l'admettez pas, vous m'accorderez que Jésus s'est présenté comme l'Éternel, comme l'égal du Père, comme capable de remettre les péchés, comme le juge des vivants et des morts, comme le roi des anges et le maître de la création, autant de dignités qui n'appartiennent qu'à l'Infini. Vous m'accorderez que les Juifs, ennemis du Prophète de Nazareth, que les apôtres confidents intimes de sa pensée, que les premiers chrétiens auditeurs de sa parole et témoins de sa vie prodigieuse ont compris qu'il se disait Dieu. J'en conclus que le Père en confirmant par des miracles, par des prophéties, par

une sainteté surnaturelle la parole de Jésus, a répété au monde entier : « Voilà mon Fils unique, mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Je ne puis expliquer comment le Crucifié est Dieu et Homme tout ensemble, mais je ne puis douter qu'il soit l'un et l'autre. Il a un corps, il tremble, il verse son sang, il souffre, il agonise, il râle, il meurt, je touche son cadavre, je vois bien qu'il est homme; mais les prédictions qui s'accomplissent, la terre, les astres, les cieux qui à sa voix expirante s'ébranlent, les rochers qui se fendent, le voile du temple qui se déchire, la mort qui attend ses ordres, les tombeaux qui s'ouvrent et rendent leur proie, la sainteté, la force, la bonté qui éclatent en sa personne, toutes ces voix enfin de la Vérité première me crient avec le centurion : *Vere Filius Dei erat iste.* C'était vraiment le Fils de Dieu. Ma raison est rassurée, mon âme palpite de joie et d'espérance, je suis fier de ma foi, et j'adore à deux genoux Celui qui par sa croix m'a ouvert les chemins de la béatitude et les portes du ciel. Ainsi-soit-il

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

CE QUIL FAUT CROIRE DANS LE MYSTERE DE L'EUCHARISTIE

SOMMAIRE

Profondeur de ce mystère. L'humanité de Jésus se cache autant que sa Divinité. Cependant ce sacrement contient des richesses d'être et de vie qu'il importe de rappeler, p. 353-354.

I

D'abord le sacrement renferme la chair et le sang de Jésus-Christ vraiment, réellement, substantiellement. Il n'est point permis ici de parler de symbole, d'image. Positivement le corps et le sang de Jésus-Christ sont présents sur l'autel. Dans cette chair et dans ce sang la vie circule intense, impassible et, pour ainsi dire, spiritualisée, p. 354-355.

II

L'âme de Jésus-Christ anime ce corps et ce sang, les pénètre de sa vertu, de son incorruptibilité, de son immortalité, de sa béatitude. Par la communion, nous entrons en relation réelle avec l'intelligence, la volonté, le cœur de Jésus-Christ. Les pensées, les vertus, les sentiments du Sauveur se communiquent à nous et transforment notre vie, p. 356-358.

III

La Divinité de Jésus-Christ étant inséparable de son humanité réside aussi dans le sacrement avec son infinie sagesse, sa puissance sans bornes, son inlassable bonté. Par la foi, nous abordons dans l'ombre, mais nous abordons réellement le Créateur du monde, le restaurateur des âmes, le juge qui efface les fautes et prononce avec miséricorde sur notre éternelle destinée, p. 358.

Exhortation, p. 359.

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

CE QU'IL FAUT CROIRE DANS LE MYSTÈRE DE L'EUCHARISTIE

Vere tu es Deus absconditus, Deus Israël Salvator.

Vous êtes vraiment un Dieu caché, Dieu Sauveur d'Israël.

ISAÏE, XLV, 15.

MESSIEURS,

Dans l'Incarnation la Divinité se cache sous les voiles de l'humanité, cependant elle se laisse deviner un peu sur le visage du Sauveur, dans son regard, dans ses paroles, dans ses gestes, dans ses œuvres. Parfois le front de Jésus s'illumine et la splendeur du Verbe y verse quelques-uns de ses rayons. Dans l'Eucharistie règne un mystère qui se dérobe complètement, l'humanité esl aussi invisible que la

Divinité. Les sens sont déroutés et l'esprit cherche en vain à saisir la réalité que couvre une impénétrable obscurité. Mais lorsque la foi s'est assujetti l'intelligence, nous trouvons dans le sacrement de l'autel des richesses d'être et de vie qui enchantent le cœur, animent la piété, et remplissent l'âme d'un sentiment de respect et d'adoration. C'est pourquoi il importe de nous rappeler, lorsque nous entrons dans le temple, lorsque nous approchons de la Table-Sainte, les vérités contenues dans le dogme que la Sagesse éternelle nous a demandé de croire sans restriction.

I

D'abord le sacrement renferme dans ses ombres la chair et le sang de Jésus-Christ. Quand le prêtre a prononcé les paroles puissantes de la consécration, le pain s'est changé au corps du Sauveur, le vin s'est changé en son sang. C'est vraiment, c'est réellement, c'est substantiellement que cette chair et ce sang sont présents sous les signes infirmes des éléments que voient nos yeux, que goûtent nos lèvres, que touchent nos mains. Il ne faut point parler ici de figure, d'image, de symbole, il faut, pour ne pas offenser le dogme catholique, affirmer que dans la nuée du mystère réside positivement ce corps que la Vierge a enveloppé de langes et

couché dans la crèche, que les bergers et les mages ont adoré, que les Juifs ont vu et contemplé, que les apôtres ont touché, que les valets du grand-prêtre, que les soldats romains ont outragé, flagellé, attaché à la croix, que la Vierge et ses amis ont reçu, étendu dans le tombeau, ce corps qui est ressuscité, qui est monté aux cieux, qui se repose aujourd'hui dans la gloire de l'éternité.

Quand même nous ne le posséderions qu'à l'état de cadavre, quand même nos tabernacles ne seraient que des sépulcres, nous nous féliciterions encore de son authentique présence, nous viendrions encore comme les saintes femmes répandre le parfum de nos prières et de nos adorations. Mais la mort de Jésus a vaincu la mort. Mais la vie circule dans cette chair et dans ce sang ; mais la résurrection et la gloire, qui les affranchissent des infirmités, des nécessités, des souffrances auxquelles jadis ils furent exposés, leur ont valu cette transfiguration où, suivant le mot de saint Paul, tout ce qu'il y a de mortel a été englouti par la vie (1) ; même la vie qui les anime est si intense, si perfectionnée par son impassibilité qu'ils sont pour ainsi dire spiritualisés. C'est donc bien avec la vraie chair et le vrai sang du Sauveur que nous sommes en un contact incompréhensible par l'Eucharistie et par la communion.

(1) II *Corinth.*, v, 4.

II

Le principe direct de la vie substantielle de ce corps et de ce sang, c'est l'âme de Jésus; car cette âme, autrefois séparée de son enveloppe par la mort, Jésus l'a reprise pour ne plus la quitter. C'est elle qui fait part en quelque sorte à cette chair et à ce sang de son incorruptibilité, de son immortalité, qui les pénètre de sa vertu, qui en tient sous sa béatifiante dépendance tous les éléments. De sorte qu'un commerce secret s'établit, lorsque nous adorons devant le tabernacle, lorsque nous communions, entre notre âme et l'âme de Jésus.

Les pensées de son intelligence se communiquent à notre esprit, qui s'élève dans des sphères plus pures, qui adhère avec plus de fermeté à toutes les salutaires vérités qu'ont entendues les apôtres et les foules de Galilée. C'est pourquoi, de temps en temps, lorsque la grâce et l'effort nous ont mieux dégagés des choses sensibles, nous nous sentons transportés dans un monde où règne une inaltérable sérénité. Nos troubles intellectuels s'évanouissent, nos pensées, d'ordinaire si tumultueuses, s'apaisent; l'intelligence du Christ a répandu dans la nôtre son calme imperturbable. La volonté de Jésus réside aussi dans le sacrement, et si nous sommes bien disposés, elle soutient la nôtre, elle augmente ses énergies, elle la rend droite, forte, patiente, résignée. Par ce com-

merce intime avec cet Être, qui a su ne jamais vouloir que le bien, nous devenons d'autres hommes. Notre caractère moral se trempe, les souffrances cessent de nous effrayer, la vertu nous attire, retient notre attention et notre complaisance. Nous nous étonnons de nos faiblesses, de nos timidités, de nos variations perpétuelles; pour un instant du moins nos résolutions nous apparaissent avec une fermeté qui rappelle l'inflexible et pourtant suave fermeté morale de Jésus. Les effusions du cœur du Christ se répandent dans notre cœur : effusions de douceur, de pureté, de flamme ardente.

Quand Madeleine avait entendu parler le cœur du Maître, elle était toute changée : elle oubliait sa vie d'autrefois; des sentiments nouveaux, que n'effleurait même plus le trouble des passions, s'emparaient de ses facultés affectives, et elle s'attardait dans des contemplations limpides dont rien de sensible ne pouvait la distraire. A la voix du Cœur divin qui lui disait : « Si tu savais le don de Dieu », la pauvre samaritaine saisie d'une émotion inexpliquée, entrait dans une atmosphère où les orages des sens apprennent à se calmer. A l'heure où Jean reposait sa tête sur la poitrine du Maître, son âme affectueuse se renouvelait, sa science de la divine dilection grandissait et apprenait à s'exprimer en des accents plus doux. A mesure que saint Augustin buvait plus avidement au Cœur du Christ, il s'éloignait de son passé et il adorait avec un attendris-

sement plus ému la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qu'il avait si longtemps ignorée. Ainsi en est-il du chrétien qui communie dans l'Eucharistie à l'amour dont Jésus est la source. Ses affections se modifient: actif et reposé, ardent et lucide, il écoute et retient les secrets du cœur présent dans le mystère, le plus virginal et le plus brûlant de tous les cœurs.

III

L'humanité de Jésus-Christ est inséparable de sa Divinité. Le Verbe réside donc dans le sacrement. Le Christ en personne, le Christ tout entier, vrai Dieu et vrai homme, Fils de David et Fils éternel du Père céleste, vit dans nos temples, s'unit à nous au mystique banquet de la communion. Il y vit avec son infinie sagesse, avec sa puissance sans bornes, avec son inlassable bonté. Que dire du prodige de cette présence? Ne vaut-il pas mieux se taire, se prosterner comme saint Thomas et répéter :

Je vous adore en suppliant, ô Divinité cachée
Qui êtes vraiment, mais voilée sous ces signes visibles,
Mon cœur se soumet à vous tout entier,
Parce qu'en essayant de vous contempler, il se sent tout entier
[défaillir.

Mais notre foi doit suppléer à la vision, et croire que le Fils de Dieu s'unit et se livre réellement à chacun de nous à la table de sa magnificence. Ce

n'est donc pas sur un homme parfait que nous devons compter quand nous nous adressons à l'hôte de nos sanctuaires : c'est Dieu lui-même qui nous donne audience ; c'est la personne prodigieuse, qui avec des lèvres humaines nous disait : « Moi, je suis un avec le Père, moi je remets les péchés, moi je jugerai les vivants et les morts. » Notre foi ne nous découvre pas cet Être ineffable, mais sa certitude nous permet d'aborder dans l'ombre et de plus près le Créateur et le restaurateur des âmes, de gagner par notre confiance, par notre humilité, par notre amour, le Juge qui seul peut effacer nos fautes, et prononcer avec miséricorde sur notre éternelle destinée.

Maintenant, messieurs, sûrs que le corps sacré du Sauveur, que son âme avec son intelligence, sa volonté, son cœur, que sa Divinité sont vraiment, réellement et substantiellement présents dans le mystère de l'autel, imposons silence à la voix de nos sens, à nos esprits avides d'humaine lumière et d'évidence. Croyons sans arrière-pensée, et puisons aux richesses dont est rempli ce sacremeut. Puisons dans cette intelligence les convictions surnaturelles dont nous avons tant besoin, dans cette volonté la force et la constance qui manquent à la nôtre, dans ce cœur l'ardente pureté qui nourrira le nôtre sans le profaner. Cherchons Dieu pour l'adorer sous les voiles qui le dérobent à notre vue ; que le regard de notre foi apprenne à le saisir derrière les signes

sensibles et derrière l'humanité. Bientôt s'ouvrira devant nous un autre tabernacle, le rideau épais qui ferme le Saint des Saints se déchirera, et ceux qui auront cru dans la réalité auguste qui ne se montre pas encore, jouiront de la vision méritée par leur foi. Ils contempleront au grand jour de l'éternel soleil la face resplendissante du Dieu qu'ils auront adoré dans les ombres de la terre. La béatitude attend ceux qui n'ayant point vu, auront cependant fermement cru. *Beati qui non viderunt et crediderunt* (1). Ainsi-soit-il.

(1) Saint Jean, xx, 29.

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Concile du Vatican. — Const. *Dei Filius*, ch. iv.

Pie X. — Encyclique *Pascendi*, édit. Blanc, nos 9, 20-29.

Saint Augustin. — *Enchiridion de Fide, Spe et Charitate.* — *Sermo* CCXLVII, 2. — *Sermo* CXV, 1.

Saint Thomas. — IIa IIæ, prolog. — q. i, art. 1 ; III *Sent.*, D. XXIV, q. i-ii ; *de Veritate*, q. i, art. 1 ; ad 5um ; q. xiv, art. 8 ; q. xviii, art. 3.

Cajetan. — IIa IIæ, q. i, art. 1.

Banez. — *Ibid.*

Salmanticenses. — Tract. XVII, Disp. i.

Gonet. — *Clypeus Theol. Thomist.*, Tract. X, Disp. i, art. 1-2.

Contenson. — *Theologia Mentis et Cordis*, lib. VIII, Diss. II, art. 1-2.

Jean de saint Thomas. — IIa, IIæ, q. i, Disp. i.

Billuart. — *Summa S. Thomæ. Tract. de Fide*, Diss. I, art. 1-2.

Cuniliati. — *Theologia Moralis.* Tract. IV.

Gotti. — *Theologia scholast.* IIæ IIæ, Tract. IX, Dub. I-II.

Franzelin. — *De divinà Traditione et Script.*, appendice C. i-ii.

Lépicier. — *De stabilitate et progressu dogmatis*, P. I, 10-15.

Bainvel. — *La Foi et l'acte de foi.* (Nouvelle édit.), 2e p., ch. ix.

Billot. — *De Virtutibus infusis*, *De Fide*, *thesis* ix-xi.

Hugon. — *La lumière de la foi*, ch. iii.

A. Sabatier. — *Les religions d'autorité et la religion de l'esprit.* — *Esquisse d'une philosophie de la Religion.*

Le Roy. — *Dogme et critique*, Passim.

Vacant. — *Etudes sur les Constitutions du Concile du Vatican*, II, p. 28-43, etc.

Chossat. — Dictionnaire apologétique de la Foi catholique : *Agnosticisme.*

Dublanchy. — Dictionnaire de théologie catholique : *Dogmatique. Dogme.*

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Concile du Vatican. — Constitution *de Fide.*

Pie IX. — *Qui pluribus.*

Léon XIII. — *Æterni Patris.*

Pie X. — *Pascendi*, *Lamentabili*, édit. Blanc.

Saint Augustin. — *Confessions*, liv. X. — *De fide rerum quæ non videntur.*

Saint Thomas. — I^{a} II^{æ}, q. lxvii, art. 3 ; II^{a} II^{æ}, q. i, art. 4-5 ; q. clxxi-clxxiv ; III^{a} P. q. vii, art. 3 ; II *Sent.*, Dist. XXIV, art. 1 ; q. i, art. 2 ; q. ii-iii ; I *C. Gentes*, 6-9 ; *de Veritate*, q. iv ; *in Matth.*, c. xxiii ; *in Joan*, c. xv, lect. IV.

Cajetan. — II^{a} II^{æ}, q. i, art. 5.

Banez. — *Ibid.*

Salmanticenses. — Tract. XVII. Disp. iii.

Gotti. — *Loc. cit.*, Dub. VII-VIII.

Gonet. — *Clypeus Theol. Thomist.*, Tract. X, Disp. i, art. 2 ; *Digressio utilis et jucunda.*

Contenson. — *Theol. Mentis et Cordis*, lib. VIII, Sp. ii, *Quæres.*

Jean de S. Thomas. — II^{a} II^{æ}, i, Disp. II,

Billuart. — *Summa S^{ti} Thomæ. De Fide*, Diss. I, art. 4-6.

Zigliara. — *Propædeutica*, L. II, c. IX-XVI.

Franzelin. — *Loc. cit.*, cap. I-IV.

Bossuet. — *Histoire des variations*, L. XV, ch. CXII.

Vacant. — *Etudes sur les Constitutions du Concile du Vatican*, t. II, p. 34-39.

P. Hugueny. — *Critique et Catholique.*

Lépicier. — *Loc. cit.*, p. I, IV-IX.

Bainvel. — *Op. cit.*, II^e^ p., ch. II-III ; VII.

Revue Thomiste, mai-juin 1910. — L'Evidence de crédibilité, P. Hugueny. — Réponse au R. P. Lagæ, sept.-oct. 1910, P. Hugueny. — Un dernier mot sur la preuve du fait de la Révélation, P. Lagæ, novemb.-déc. 1910.

Lagœ. — *La Certitude rationnelle du fait de la Révélation.* Extraits de la *Revue Thomiste*, n^os^ 4-5, 1910.

Billot. — *Op. cit.*, Thès. XIII, XVII.

Maisonneuve. — Dictionnaire de la théologie catholique : *Apologétique.*

TROISIÈME CONFÉRENCE

Pie IX. — *Qui pluribus.*

Concile du Vatican. — *De Fide*, III-IV.

Léon XIII. — *Æterni Patris.*

Pie X. — *Pascendi.* Edit. Blanc, 16-17. — *Profession de foi antimoderniste.*

Saint Thomas. — II^{a} II^{æ}, q. I, art. 4-5; q. CLXXI CLXXVIII; I *C. Gentes*, c. VI.

Cajetan. — II^{a} II^{æ}, q. I, art. 4-5; q. CLXXI-CLXXVIII.

Banez. — II^{a} II^{æ}, q. I, art. 4-5.

Salmanticenses. — Tract. XVIII, Disp. I, Dub. IV-V; Disp. II, Dub. I-III; Disp. III, Dub. I-III.

Gonet. — *Clypeus Thomist.*, Tract. X; Disp. I. *Digressio.*

Contenson. — *Theologia Mentis et Cordis*, Lib. I, App. II, c. I; Lib. VIII, Diss. II, c. I, Spec. II.

Billuart. — *Summa S. Thomæ. De Fide. Diss. Historica*, I-II; Diss. II; *De Regulis Fidei*, Diss. III.

Jean de S. Thomas. — II^{a} II^{æ}, q. I, Disp. I-II.

Gotti. — *Loc. cit.*, Dub. VII-VIII.

Franzelin. — *Loc. cit.*, c. I-IV.

Lépicier. — *Loc. cit.*, P. I, IV-IX.

Fillion. — *Les miracles de J.-C.*

Bainvel. — *Op. cit.*, Ire P. ch. III-IV; IIe P., ch. I-II, ch. X.

Hugueny. — *Critique et Catholique.*

Revue Thomiste, mai-juin 1909. — L'Evidence de crédibilité, P. Hugueny.

Lagæ. — *La certitude rationnelle du fait de la révélation.* Extraits de la *Revue Thomiste* nos 4 et 5, 1910.

Bachelet. — Dictionnaire d'Apologétique : *Apologétique.*

Zigliara. — *Propædeutica.* Lib. I, ch. XVI; Lib. II, c. X-XIV.

Billot. — *Op. cit.*, Thes. XIII, XVII.

Vacant. — *Op. cit.*, II, p. 40-49; 50-54; 158-154.

Brière (de la). — Dictionnaire apologétique de la foi catholique : *Église.*

QUATRIÈME CONFÉRENCE

PIE X. — Encycl. *Pascendi*, 30. *Lamentabili*, XXIV, XXVI. Edit. Blanc.

SAINT THOMAS. — Ia P. q. XII-XIII ; I, *C. Gentes*, 30-35 ; IV, c. I-II, XI, etc. *De Veritate*, q. II, *De Potentiâ*, q. VII, art. 11 ; art. 7.

CAJETAN. — Ia P. q. XII-XIII ; *Tract. de analogiâ nominum*.

BANEZ. — Ia P. q. XII-XIII.

SALMANTICENCES. — *Cursus theologicus*, Tract. II.

JEAN DE S. THOMAS. — Ia P. q. XII, Disp. IV, art. 6 ; q. XIII.

CONTENSON. — *Theologia mentis et cordis*. Lib. I, Dissert. IV.

ZIGLIARA. — *Propædeutica*, Lib. I. t. XII, 1-4.

GARRIGOU-LAGRANGE. — *Le sens commun et la philosophie de l'Être*. Seconde partie.

LE ROY. — *Dogme et critique*. Passim.

SERTILLANGES. — *Agnosticisme et anthropomorphisme*.

LOISY. — *L'Évangile et l'Église*, IV ; *Autour d'un petit livre*, VI ; *Simples réflexions sur le décret du S. Office*, *Lamentabili exitu* et sur l'Encyclique *Pascendi Dominici Gregis* ; *Quelques lettres*.

Dublanchy. — Dictionnaire de la théologie catholique : *Dogmatique. Dogme.*

Chossat. — Dictionnaire apologétique de la foi catholique . *Agnosticisme.*

Chollet. — Dictionnaire de la Théologie catholique : *Analogie.*

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Vincent de Lérius. — Edition Labriolle.

Saint Thomas. — IIª IIᵉ, q. I, art. 7; q. CLXXIV, art. 6; III *Sent.*, Dist. XXV, q. II, art. 2, q. I; I *Corinth.*, XV; *De Verit.*, q. XII, art. 14, *ad* 1ᵘᵐ; *De Trinitate*, q. II, art. 2, ad 4ᵘᵐ; IV *C. Gentes*, c. XXIV.

Cajetan. — Iª P., q. I, art. 2; IIª IIᵉ, q. I, art. 7; q. CLXXIV, art. 6.

Banez. — Iª P., q. I, art. 2; IIª IIᵉ, q. I, art. 1 et 7.

Cano. — *Loc. theolog.*, VI-XII, c. ult. III.

Soto. — III, *De naturâ et gratiâ*, c. XI.

Jean de Saint-Thomas. — Iª P., q. I, Disp. II; IIª IIᵉ, q. I. Disp. VI.

Gonet. — Disp. I, art. 3.

Salmanticenses. — Tract. XVII, Dub. IV, q. I, art. 6-7.

Lugo. — Disp. I, sect. III, § 3.

Suarez. — IIª IIᵉ, Disp. III, sect. X-XI.

Contenson. — *Theol. Mentis et Cordis*. Lib. VIII, Diss. II, spec. III.

Billuart. — *Summa Sti Thomæ. De Fide.* Diss. I, art. 7,

Cano. — *De Locis*, L. XII.

Gotti. — *Loc. cit.*, Dub. III, Dub. IX.

Franzelin. — *Loc. cit.*, *De Divinâ Tradit.* Sect. I, c. I, Tract. VII, Sect. IV.

Lépicier. — *De stab. et progressu dogmatis*, P. II.

De la Barre. — *La vie du dogme catholique.*

Mignot (Mgr). — *L'Eglise et la critique.*

Billot. — *Op. cit.*, Thes. XII. — *De immutabilitate traditionis.*

Newman. — *La Foi et la raison.* Trad. Saleilles ; *Psychologie de la foi.* Trad. Brémond.

Prat. — Dictionnaire de la Bible : *Jéhovah.*

Lesêtre. — *Ibid. Messie.*

Vacant. — *Etudes théologiques sur les Constitutions du Concile du Vatican.* II, p. 294-317.

Dublanchy. — Dictionnaire de la théologie catholique : *Dogmatique. Dogme.*

SIXIÈME CONFÉRENCE

Concile du Vatican. — Const. *Pastor æternus.*

Saint Thomas. — II^{a} II^{æ}, q. I, art. 10 ; q. XI, art. 5, *ad* 3^{um} ; *De potentiâ*, q. X, art. 4, *ad* 13^{um} ; III *C. Gentes*, c. CLIV ; IV, c. LV.

Cajetan. — II^{a} II^{æ}, q. I, art. 10 ; q. XI, art. 2, *ad* 3^{um} ; *Tractatus De Comparatione auctoritatis Papæ et Concilii. — De Comparat. auct. Papœ et Concilii Apologiæ. — De Romani Pontificis institutione et auctoritate.*

Banez. — II^{a} II^{æ}, q. I, art. 10.

Roccaberti. — *Bibliotheca Pontificia.* Passim.

Salmanticenses. — Tract. XVII, q. I, art. 10 et Disp. IV.

Cano. — *De Locis*, L. VI.

Jean de S. Thomas. — II^{a} II^{æ}, *Tractatus de auctoritate Summi Pontificis.*

Contenson. — *Theol. Mentis et Cordis*, Lib. I, App. II, c. II.

Gonet. — *Clypeus Thomist.*, Tract. X, Disp. IV.

Billuart. — *Summa S^{ti} Thomæ. De Fide* ; Tract. *De regulis Fidei*, Diss. IV.

Franzelin. — *Loc. cit.*, Appendice c. V.

Lépicier. — *Loc. cit.*, P. I, XXIV.

Billot. — *De Virtut. Infusis*, Thesis XIII. — *De Ecclesia Christi*, III.

Zigliara. — *Propædeutica*, Lib. IV, ch. XV.

Vacant. — *Op. cit.*, I, p. 518-542; II, p. 89-122.

Bossuet. — *Discours sur l'Unité de l'Eglise.*

Fouard. — *Vie de Jésus-Christ*, 6e édit. I, 173, 449; II, 26, 27, 34, 469; *Saint Pierre*, ch. I-III; VIII-XI, XVIII, etc.

Fillion. — Dictionnaire de la Bible. *Pierre* (*Saint*).

Orsi. — *De Irreformabili Romani Pontificis in definiendis fidei controversiis judicio.*

Choupin. — *Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du S. Siège.* — *Etudes*, 5 août 1907; 5 janvier 1908.

Pégues. — *Revue Thomiste*, nov.-déc. 1904.

Mgr Perriot. — *L'ami du clergé*, 27 fév. 1908; 11 juin 1908.

Emile Ollivier. — *L'Église et l'État au Concile du Vatican.*

Monsabré. — *Cinquante-sixième conférence de Notre-Dame.*

De Maistre. — *Du Pape.*

II

NOTES EXPLICATIVES

SUR

LES CONFÉRENCES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 14

Il faut maintenir contre les obscures et contradictoires fantaisies du modernisme que la foi est essentiellement et spécifiquement une œuvre de l'intelligence. Quand nous croyons, nous saisissons l'objet de la foi par l'intelligence, comme nous appréhendons les choses matérielles avec la main. Que la volonté influence l'intelligence pour que celle-ci émette l'acte de croire, peu importe, c'est l'intelligence qui l'émet. Après avoir expliqué que l'acte de foi procède de la volonté et de l'intelligence, saint Thomas conclut que croire est immédiatement un acte de l'intelligence, parce que l'objet de cet acte est le vrai qui est du domaine de l'intelligence. *Credere autem est immediate actus intellectûs, quia objectum hujus actûs est verum quod proprie pertinet ad intellectum. Et ideo necesse est quod fides, quæ est proprium principium hujus actûs, sit in intellectu sicut in subjecto.* (IIª IIæ, q. IV, art. 2.)

NOTE 2, *p.* 15.

On trouvera souvent dans les auteurs contemporains cette idée que la foi se consacre à une chimère, à un objet purement idéal Comment la religion peut-elle faire sortir de cette foi perdue dans le vide les actes supérieurs de vertu dont elle est l'inspiratrice? On ne le dit pas. Comment une illusion est-elle plus féconde en biens de toutes sortes que la réalité? On sera toujours incapable de l'expliquer. M. Taine a mieux et plus honnêtement que les autres exprimé cette erreur. Le modernisme avait en lui un maître qui se trompait, mais qui parlait avec sincérité : « Au XIIIe siècle, dit l'auteur des *Origines de la France contemporaine,* quand le commu-

niant à genoux allait recevoir le sacrement, quelquefois, il cessait de voir l'hostie, elle disparaissait; à la place, il apercevait un petit enfant ou le visage rayonnant du Sauveur, et, selon les docteurs, ce n'était pas là une illusion, mais une illumination; le voile s'était levé; l'âme se trouvait face à face avec son objet, avec Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie; elle avait la *seconde vue*, infiniment supérieure en certitude et en portée à la première, une vue directe et pleine, accordée par une grâce d'en haut, une vue surnaturelle. — Par cet exemple, qui est un cas extrême, on peut comprendre en quoi consiste la foi: c'est une faculté extraordinaire, qui opère à côté et parfois à l'encontre de nos facultés naturelles; à travers et par delà les choses telles que l'observation les présente, elle nous découvre un *au-delà*, un monde auguste et grandiose, seul véritablement réel et dont le nôtre n'est que le voile temporaire. Au plus profond de l'âme, bien au-dessous de la couche superficielle dont nous avons conscience, les impressions se sont accumulées comme des eaux souterraines; là, sous la poussée de la chaleur et des instincts immanents, une source vive s'est formée, grossit et bouillonne obscurément; vienne une secousse, une fissure, et soudainement elle monte, elle perce, elle jaillit à la surface; l'homme qui la contenait et en qui elle déborde est surpris de cette inondation, il ne se reconnaît plus lui-même; tout le champ visible de sa conscience est bouleversé et renouvelé; à la place de ses anciennes pensées vacillantes et fragmentaires, il trouve une croyance irrésistible et cohérente, une conception précise, une représentation intense, une affirmation passionnée, quelquefois même des perceptions positives, d'une espèce à part, et qui lui viennent, non du dehors, mais du dedans, non seulement des suggestions simplement mentales, comme les dialogues muets de l'*Imitation* et « les locutions intellectuelles » des mystiques, mais encore de véritables sensations physiques comme les visions détaillées de sainte Thérèse, les voix articulées de Jeanne d'Arc, et les stigmates corporels de saint François. » (*Les Origines de la France contemporaine. Le Régime moderne,* tome III, p. 142-145, 23e édit.)

Il est clair que la foi et la religion entendues au sens

de M. Taine vivent d'un idéal, d'une illusion, qui dans la réalité ne trouvent aucun fondement, mais que de choses seraient à relever dans cette page au point de vue historique et religieux !

M. Renan professe des idées semblables : « Qu'est-ce que Dieu pour l'humanité, dit-il, si ce n'est le résumé transcendant de ses besoins supra-sensibles, *la catégorie de l'idéal*, c'est-à-dire la forme sous laquelle nous concevons l'idéal, comme l'espace et le temps sont les catégories, c'est-à-dire les formes sous lesquelles nous concevons les corps? » (*L'Avenir de la science*, p. 476, 3e édit.)

NOTE 3, *p.* 16.

Pour les modernistes, « l'objet de la science, c'est la réalité du connaissable; l objet de la foi, la réalité de l'inconnaissable. Or ce qui fait l'inconnaissable, c'est sa disproportion avec l'intelligence, disproportion que rien au monde, même dans la doctrine des modernistes, ne peut faire disparaître. Par conséquent, l'inconnaissable reste et restera éternellement inconnaissable, autant au croyant qu'à l'homme de science. La religion d'une réalité inconnaissable, voilà donc la seule possible. » (Encyclique *Pascendi,* édit. Blanc, 114.)

L'inconnaissable ne s'offre cependant pas à la foi « isolé et nu; il est, au contraire, relié étroitement à un phénomène qui, pour appartenir au domaine de la science et de l'histoire, ne laisse pas de le déborder par quelque endroit : ce sera un fait de la nature, enveloppant quelque mystère; ce sera encore un homme dont le caractère, les actes, les paroles paraissent déconcerter les communes lois de l'histoire. Or, voici ce qui arrive : l'inconnaissable, dans sa liaison avec un phénomène, venant à amorcer la foi, celle-ci s'étend au phénomène lui-même et le pénètre en quelque sorte de sa propre vie. » (*Pascendi, Ibid. i*, 20.)

Il semble bien, autant qu'on peut comprendre le langage des novateurs, que la foi n'atteint pas l'inconnaissable qui est pourtant son objet, mais les phénomènes qui se rattachent à lui et produits par lui en nous.

St. Albert's College Library

NOTE 4, p. 17.

Le subjectivisme des sens ou de l'intelligence est à la base de cette erreur. Nos connaissances n'ont d'autre objet que nos affections et nos idées. Y a-t-il au dehors une réalité qui répond à ces affections et à ces idées? Il nous est impossible de le déterminer avec certitude. (Cf. Zigliara. *Propædeutica*, édit. quarta, p. 6., d.)

Nous avons dit souvent que ce système était emprunté aux sophistes grecs. Voici ce qu'enseigne à ce sujet un universitaire qui a écrit son livre sans viser le modernisme et sans prévoir l'encyclique *Pascendi* : « Le scepticisme de Protagoras est la conclusion d'un syllogisme dont le πάντα ρεῖ d'Héraclite forme la majeure, et le sensualisme de Démocrite la mineure. Le monde sensible est une métamorphose perpétuelle; les sens ne nous montrent que ce qui passe, et non ce qui est immuable, nécessaire, universel. Pour connaître le vrai, il faut donc que nous le puisions à une source supérieure aux sens trompeurs : la réflexion, la raison. Mais voici que, d'après Démocrite, la réflexion n'est que le prolongement de la sensation dont elle ne se distingue pas essentiellement. Si donc la sensation est variable, incertaine, trompeuse, et qu'elle soit l'unique source de la connaissance, il s'ensuit forcément que toute connaissance est incertaine. Ce que chacun connaît ce sont uniquement ses sensations. Ce que nous connaissons *existe pour nous*. Ce qui ne nous est pas donné dans la sensation n'existe pas *pour nous*. Il n'y a de vrai pour l'homme que ce qu'il perçoit, ce qu'il sent, ce qu'il éprouve, et comme les sensations diffèrent d'individu à individu, l'un voyant bleu ce que l'autre voit vert, l'un grand ce que l'autre voit petit, il s'ensuit qu'il y a autant de vérités que d'individus, que l'*individu est la mesure du vrai et du faux*..., qu'il n'y a pas de vérités universelles, de principes valables pour tous les hommes, ou du moins qu'il n'existe pas pour nous de signe certain (κριτήριον) auquel nous puissions reconnaître la vérité absolue d'une thèse de métaphysique ou de morale. L'individu est la mesure de la vérité et la mesure du bien ; tel acte profite à tel homme qui nuit à tel autre ; il est bon pour le premier, mauvais pour le

second. La vérité pratique comme la vérité théorique est chose *relative*, affaire de goût, de tempérament, d'éducation. Les disputes entre métaphysiciens sont donc parfaitement oiseuses. Il ne nous est pas possible de constater un fait quelconque autre que le fait individuel de la sensation : il nous est moins possible encore de connaître les causes ou les causes premières du fait qui échappe à toute perception sensible. » (WEBER. *Histoire de la philosophie européenne*, 8-13.)

« Pour peu qu'on y réfléchisse, dit M. Loisy (*Autour d'un petit livre*, p. 195) et quelles que soient les circonstances extérieures auxquelles se sont rattachés l'éveil et les progrès de la connaissance religieuse dans l'homme, ce qu'on appelle révélation n'a pu être que la conscience acquise par l'homme de son rapport avec Dieu. » Ce n'est donc pas Dieu qui est l'objet de la révélation et de la foi, c'est *notre rapport* avec lui. Comment peut-on avoir conscience de ce rapport, sans atteindre en quelque manière celui qui en est le terme?

Les anciens ont traité la question des phénomènes produits par la foi en nous, quand ils se sont demandés si nous pouvions être certains d'avoir cette vertu. (Cf. BANEZ, Iª IIæ, q. VI. art. 2.)

NOTE 5, *p.* 35.

Il n'est pas d'absurdité qui n'ait été soutenue par les hérétiques. Les Priscillianites, les Arméniens enseignaient que Dieu peut tromper. Robert Holchot affirme formellement cette hérésie. « Il n'est pas douteux, dit-il, que Dieu puisse assurer une chose fausse sciemment et avec l'intention de tromper sa créature, Je crois que les démons méritèrent d'être trompés, qu'ils le furent justement par Dieu, que Dieu fait beaucoup de choses dans l'intention de les tromper. Je ne vois pas pourquoi Dieu ne voudrait pas par lui-même tromper sa créature. Rebecca et Jacob trompèrent Isaac sous l'action et par le conseil du Saint-Esprit. » Cité par les SALMANTICENSES, tract. XVII, disp. II, dub. I, 3. Cf. S. AUGUST. *Contrà mendacium*, c. 2. Les théologiens ont longuement traité de cette erreur pour la réfuter. Cf. JEAN DE S. THOMAS IIª. IIæ, q. I. disp. II, art. 4. SALMANTICENSES, *loc. cit.*

NOTE 6, p. 41.

Il est possible que des livres inspirés se soient perdus. Il est certain que par la faute des copistes, en se transmettant de génération en génération, les textes primitifs se sont quelquefois altérés. Mais, dit M. Crampon, « ces menues altérations n'ont aucune portée en ce qui regarde la doctrine de la foi et des mœurs; ce sont des noms propres défigurés, des chiffres brouillés, des mots omis, des passages intervertis, toutes imperfections qui ne font guère que diminuer la beauté littéraire et la régularité grammaticale des textes. » (*La Sainte Bible.* Préface, p. xxxiv).

L'action providentielle de Dieu a donc consisté à sauver la Révélation de tout ce qui aurait pu en mutiler ou en altérer la doctrine.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 57.

Nous n'avons pas parlé de la nécessité de la Révélation parce que ce sujet a été traité dans notre première conférence sur la grâce. La révélation est *moralement* nécessaire pour la connaissance des vérités naturelles. Elle est *absolument* nécessaire pour la connaissance des vérités surnaturelles. Et la connaissance des vérités surnaturelles nous est indispensable, parce que, notre fin dernière étant surnaturelle, nous ne pouvons y tendre si nous n'en possédons quelque connaissance. Le Concile du Vatican a emprunté les conclusions de saint Thomas sur cette question. « On doit, dit-il, en toute vérité attribuer à cette divine révélation que les points qui, dans les choses divines, ne sont pas par eux-mêmes inaccessibles à la raison humaine, puissent aussi, dans la condition présente du genre humain, être connus de tous sans difficulté, avec une ferme certitude et à l'exclusion de toute erreur. Ce n'est pourtant pas pour cette

cause que la révélation doit être déclarée absolument nécessaire, mais parce que Dieu dans son infinie bonté a ordonné l'homme à la fin surnaturelle, c'est-à-dire à la participation de biens divins qui dépassent tout à fait l'intelligence de l'esprit humain; car l œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur conçu ces choses que Dieu a préparées à ceux qu'il aime. » Constit. *Dei Filius*. Cf. S. THOMAS, IIª IIæ q. II, art. 3-4. Id. IC.G., III, IV, V, etc.

NOTE 2, *p.* 58.

La révélation consiste essentiellement dans la communication que Dieu nous fait de la connaissance qui lui est propre. Le *mode* de la révélation peut se présenter sous différentes formes. Ce qui importe c'est la communication et non le mode dont Dieu se sert pour nous l'assurer. La manifestation divine peut se faire par l'intermédiaire de signes extérieurs ou par une inspiration purement intérieure. Aujourd'hui, beaucoup ont une tendance à supprimer le premier mode pour s'en tenir uniquement au second. Il y a là une exagération certaine et une concession regrettable faite au subjectivisme. La connaissance de l'homme débute par les sens, et l'on serait bien embarrassé pour prouver qu'il est plus facile de l'instruire sans frapper ses sens extérieurs qu'en les frappant. Cependant, il faut l'ajouter, la révélation qui s'empare directement de l'esprit sans passer par les sens, paraît plus parfaite On consultera utilement pour s'éclairer en cette matière le traité de saint Thomas *de Prophetiâ*. (IIª IIæ q. CLXXI-CLXXIV.)

NOTE 3, *p.* 62.

On ne saurait trop appuyer sur cette belle raison qui manifeste tant d'unité et tant d'harmonie dans le plan divin. Saint Thomas met en relief un principe universel plein de fécondité. « Dans les natures subordonnées, dit-il, deux choses concourent à la perfection de l'être inférieur. L'une a son principe dans le mouvement propre à cet être, l'autre vient de l'impulsion que l'être

supérieur lui imprime.... Or seule, la nature raisonnable dépend immédiatement de Dieu, parce que les autres créatures n'arrivent pas à l'être universel, mais seulement à quelque chose de particulier... Au contraire, la créature raisonnable connaît l'être et le bien universel, et par suite, elle est ordonnée immédiatement au principe universel de l'être. La perfection de la créature raisonnable ne consiste donc pas uniquement en ce qu'elle peut réaliser par son naturel effort, mais encore en ce qu'elle peut atteindre en empruntant quelque chose à la surnaturelle bonté de Dieu. » (IIu IIæ, q. II, art. 3, Cf. *Cajetan Ibid.*)

NOTE 4, *p.* 68

Qu'on le remarque bien, jamais l'Eglise, ni les docteurs catholiques n'ont nié l'inspiration privée, ni la liberté qu'a Dieu de se manifester comme il l'entend et de suppléer par son action surnaturelle à l'insuffisance pratique de la raison individuelle. Le Concile du Vatican condamne ceux qui n'admettent pas les motifs *externes* de crédibilité, il ne dit pas que les motifs purement *internes* de crédibilité ne suffisent jamais pour rendre la foi raisonnable. *Ut nihilominús fidei nostræ obsequium rationi consentaneúm esset, voluit Deus cúm internis Spiritus sancti auxiliis externa jungi revelationis suæ argumenta, facta scilicet divina, atque imprimis miracula et prophetias, quæ cum Dei omnipotentiam et infinitam scientiam luculenter commonstrent, divinæ revelationis signa sunt certissima et omnium intelligentiæ accomodata.* (Const. *Dei Filius*, ch. III.)

Saint Thomas, loin de s'élever contre les signes intérieurs dont Dieu se sert pour convaincre les esprits et leur prouver que l'Evangile est plein de sa parole authentique, enseigne au contraire l'existence de ces signes intérieurs. Sur ce texte de saint Jean : *Si opera non fecissem in eis, quæ nemo alius facit, peccatum non haberent*, il écrit : « *Dominus non loquitur hic de quibuscumque miraculis factis in eis, id est in conspectu eorum, sed de factis in eis, id est in personis eorum.....* Si opera non fecissem, etc. *intelligendum non solum de visibilibus, sed*

etiam de interiori instinctu, et attractu doctrinæ. (S. Jean, c. x. Lec. v-4.) Lorsque le Christ parlait aux foules, celles-ci sentaient, même lorsque le miracle n'accompagnait pas sa prédication, qu'il était l'envoyé de Dieu. *Christus*, dit encore saint Thomas (loc. cit.), *attraxit verbo, signis visibilibus et invisibilibus, scilicet movendo et instigando interiùs corda.*

Ce que soutient l'Eglise, c'est que les motifs extérieurs de crédibilité ont une valeur par eux-mêmes aux yeux de la raison saine, sans qu'il soit besoin de faire appel à une action intérieure et surnaturelle de Dieu sur l'âme.

NOTE 5, *p.* 71.

Les modernistes considèrent que la révélation divine mérite notre assentiment parce qu'elle répond aux besoins de notre cœur et aux aspirations de notre conscience religieuse; ils professent plus ou moins ouvertement, plus ou moins franchement, qu'il n'y a pas d'autre moyen de distinguer la révélation authentique. C'est ce qu'enseignait Calvin dans le texte que nous avons cité. C'est ce que répétaient les protestants du XVII^e^ siècle combattus par Bossuet. Bossuet, qu'on lira toujours avec profit sur ces matières, montre à quelle anarchie, à quelle déraisonnable conséquence aboutissent les réformés; et comment les inspirations privées sont sujettes à caution et impuissantes à remplacer, pour la société chrétienne, les miracles et les prophéties. « On peut feindre ou imaginer qu'on est inspiré de Dieu, sans qu'on le soit en effet ; mais on ne peut pas feindre ni imaginer que la mer se fende, que la terre s'ouvre, que les morts ressuscitent, que des aveugles-nés reçoivent la vue, qu'on lise une telle chose dans un livre, et que tels et tels qui nous ont précédés dans la foi l'aient ainsi entendue, que toute l'Eglise croie, et qu'elle ait toujours cru ainsi. Il s'agit donc de savoir, non pas si ces moyens extérieurs sont suffisants sans la grâce et sans l'inspiration divine, car personne ne le prétend : mais si, pour empêcher les hommes de feindre ou d'imaginer une inspiration, ce n'a pas été l'ordre de Dieu et sa conduite ordinaire de faire marcher son

inspiration avec certains moyens de fait que les hommes ne pussent ni feindre en l'air sans être convaincus de faux, ni imaginer par illusion. » (*Variations*. XV, ch. CXVIII).

Hermés et Schleiermacher, dont le modernisme suit les erreurs, sont des disciples du protestantisme. Pour le premier la révélation doit être tenue pour authentique parce qu'elle trouve sa justification dans l'expérience interne et dans le sentiment religieux. Pour le second, la vérité surnaturelle n'a aucun besoin de s'appuyer sur les motifs extérieurs de crédibilité, parce que satisfaisant soit la raison théorique, soit la raison pratique, elle se suffit à elle-même.

Cette théorie prend sa source dans une conception erronée de la foi. Le P. LAGAE dans un excellent opuscule, (*La Certitude rationnelle du fait de la Révélation*. Toulouse, Edouard Privat, 1910, p. 12-14) auquel nous renvoyons a su le bien expliquer.

Ce que nous voulons ajouter, c'est qu'en cette question l'Eglise défend les droits de la raison contre les prétentions du sentimentalisme et du charlatanisme mystique.

NOTE 6, *p.* 76.

C'est par une démonstration *indirecte* que la constatation des faits divins prouve le caractère surnaturel de la Révélation chrétienne. Dans les pages du P. LAGAE, p. 16, dans la *Philosophie* du cardinal ZIGLIARA t. I, p. 156, dans la *Propédeutique* du même auteur liv. I, ch. XVI, 3 β, on pourra étudier la différence de la démonstration directe et de la démonstration indirecte qui « conclut à la vérité de la chose par *l'absurde* du contraire ».

M. Le Roy, dans un livre que l'Index a condamné, méconnait trop aisément la force de la démonstration indirecte. Cf. *Dogme et critique*, 4e édit., p. 7 et seq.

TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 102.

Le Concile du Vatican enseigne formellement la possibilité du miracle.

« Anathème à qui dirait qu'il n'y a point de miracles possibles, et que par conséquent tous les récits de miracles, même ceux de la sainte Ecriture doivent être rejetés comme des fables et des mythes. » (Canons de *Fide*, 4.) Cette possibilité résulte de la puissance absolue de Dieu sur la création. En vertu de cette toute-puissance, Dieu peut évidemment produire directement tout ce que peut produire la nature. Il peut même faire ce qui dépasse les forces de la nature et empêcher celles-ci de produire leurs effets ordinaires ; autrement, il ne serait pas supérieur à son œuvre. C'est encore évident.

Le Concile affirme l'existence des miracles racontés dans l'Ancien et le Nouveau Testament puisqu'il frappe comme hérétiques ceux qui, s'appuyant sur la prétendue impossibilité du miracle, considèrent comme des fables et des mythes, tous les récits de faits miraculeux, même les récits de la sainte Ecriture. Le symbole des apôtres, d'ailleurs, ne nous oblige t-il pas à croire la résurrection et l'ascension de Notre-Seigneur qui sont des miracles ?

Le même Concile affirme que les miracles peuvent être connus et discernés avec certitude. Il réprouve quiconque dirait que « les miracles ne peuvent être connus avec certitude. » (Can. cit.) Il dit que parmi les miracles, il en est de nombreux qui sont manifestes. « Moyse, les prophètes et surtout Notre-Seigneur Jésus Christ ont fait de nombreux et très manifestes miracles, *multa et manifestissima miracula.* » (Const. *de Fide.*) Ces miracles sont tellement manifestes qu'ils sont appropriés à l'intelligence de tous, *omnium intelligentiæ accommodata.* (*Ibid.*)

Il faut distinguer ici entre la constatation rigoureusement scientifique et la constatation populaire. Mais on doit concéder que, *dans certaines circonstances*, la constatation populaire vaudra *substantiellement* la constatation scientifique. Lorsque l'homme du peuple, frappé

de l'ordre et de la beauté de l'univers, s'écrie : « Il y a un Dieu et une intelligence qui régit ce monde », il a, dans un raisonnement abrégé, inconscient peut-être, mais solide, dit tout ce que diront les philosophes. Lorsque les foules voyant que le même être, Jésus-Christ, connaissait les pensées, guérissait les lépreux, les paralytiques, les sourds, les aveugles, ressuscitait les morts, etc., s'écriait : « Dieu est avec cet homme », elles constataient par leur bon sens ce que les savants devaient conclure à la suite de longs syllogismes. Il ne faut pas l'oublier, la philosophie emprunte au bon sens ses plus solides arguments ; ce qui fait la supériorité de la sagesse aristotélicienne, c'est qu'elle s'appuie sur les expériences communes. Peut-être, dans ces derniers temps, a-t-on trop insinué que les vérités les plus nécessaires n'étaient évidentes et certaines que pour une aristocratie.

Quant à la constatation scientifique du miracle, on ne cesse de répéter qu'elle est impossible, parce que nous ne connaissons pas toutes les causes, et que ce qui nous étonne aujourd'hui nous sera expliqué lorsque nous découvrirons tel ou tel principe que jusqu'ici nous avions ignoré. Mais à ce compte, aucune science ne serait certaine, car on pourrait toujours attribuer à une cause inconnue un effet que l'on avait attribué sans la moindre hésitation à une cause connue. D'ailleurs, a-t-on découvert aujourd'hui des causes naturelles qui pourraient nous rendre compte de la guérison par un même homme des maladies les plus diverses et de la résurrection des morts. Sur ce point encore, il faut beaucoup s'inquiéter du bon sens et ne pas prendre pour articles de foi toutes les dissertations des philosophes.

Le Concile du Vatican affirme encore dans le quatrième canon cité plus haut qu'un esprit sérieux et impartial ne confondra pas les miracles invoqués par la religion catholique avec les fables et les mythes invoqués par les fausses religions. M. Vacant (*op. cit.*, t. II, p. 57 et seq.) montre les différences nombreuses qui apparaissent quand on compare les récits de la Bible et les récits mythologiques. Il fait ressortir que les similitudes relevées entre les narrations de la Bible et celles de la mythologie « se réduisent d'ordinaire à des analo-

gies insignifiantes ou arbitraires ». (Cf. P. Hugueny, *Critique et catholique*, ch. I et ch. XII.)

NOTE 2, *p.* 102.

Pour nier la possibilité de constater le miracle, on a beaucoup insisté sur le caractère surnaturel de ce phénomène. On a même quelquefois invoqué l'autorité de saint Thomas pour rendre cet argument plus décisif. Il est pourtant certain que saint Thomas croit à la possibilité de constater le miracle.

Pour le saint Docteur, il y a évidemment dans le miracle quelque chose d'accessible à la raison qui oblige la raison à reconnaître l'intervention surnaturelle de Dieu. Il dit, en effet, que les démons sont nécessités par l'évidence des signes, *coacti evidentia signorum* (*De veritate*, q. XIV, art. 9, ad 4^{um}). Les démons n'ont pas la grâce, il faut donc que leur intelligence naturelle soit convaincue par quelque chose de naturellement accessible dans le miracle. Sans doute la perspicacité de l'homme est moindre que celle du démon, mais l'homme en possède assez pour distinguer un miracle d'un phénomène ordinaire.

Saint Thomas (II^a II^{ae}, q.V, art. 2, ad 1^{um}) enseigne que les démons sont, *pour ainsi dire*, contraints de croire par l'évidence des signes, *dæmonum fides est quodammodo coacta ex signorum evidentiâ*. Le *quodammodo* ne porte pas sur la certitude que les démons ont des miracles, mais sur la foi naturelle qui est l'effet de cette certitude. (Cf. Banez, *ibid.*)

NOTE 3, *p.* 104.

Le mot de *prophétie* a un sens large et un sens restreint. Dans un sens large, c'est la manifestation de toute vérité révélée. Dans un sens restreint, c'est la prédiction de l'avenir. Nous prenons ici ce terme, à l'exemple du Concile du Vatican, dans ce dernier sens. La prophétie de faits qui ne sont déterminés ni en eux-mêmes, ni dans leur cause, à supposer qu'elle se réalise, est un phénomène surnaturel qui nécessite l'intervention de Dieu. M. Le Dantec (*Les Limites du connaissable*

3e édit. p. 173 et suiv.) raille assez spirituellement M. A. France et le poète Mœterlinck. Ceux-ci pensent que l' «on peut concevoir des êtres construits de telle façon qu'ils découvrent simultanément ce qui pour nous est le passé et l'avenir », qu' « il n'y a aucune raison pour que nous ne voyions pas ce qui n'est pas encore, attendu que ce qui *n'est pas encore par rapport à nous, doit forcément exister déjà et se manifester quelque part* ». Il est évident que l'avenir est tout décidé dans la volonté de Dieu, mais si cette volonté ne se manifeste pas, soit par une révélation, soit par sa réalisation en dehors d'elle-même, l'avenir est hors de notre atteinte. Dans ce dernier cas, l'avenir est devenu du présent. Aussi, M. Le Dantec conclut il très justement (p. 184) : « Nul ne peut prévoir l'avenir. »

D'autre part, il est évident que Dieu, en vertu de sa science parfaite connaît l'avenir et qu'il peut le révéler à un sujet de son choix.

Le Concile du Vatican affirme qu'il y a eu des prophéties de l'avenir, prophéties qui s'étant réalisées avaient manifestement Dieu pour inspirateur. (*De Fide*, ch. III.)

NOTE 4, p. 107.

Plusieurs auteurs ont fait ressortir d'une manière remarquable le caractère unique de ce qu'on appelle le *Fait juif*. Et à ce propos, ils ont signalé les prophéties messianiques, ils ont parlé de cette histoire écrite à l'avance par les voyants de Jéhovah. Ils ont de plus expliqué pourquoi, dans les inspirés, les événements particuliers de la vie du peuple juif se mêlaient aux prédictions d'un avenir qui intéressait le genre humain tout entier. Le P. Lagrange (Pascal et les Prophéties messianiques, *Revue biblique*, oct. 1906; *Le Messianisme, chez les Juifs*), le P. Condamin (*Le Livre d'Isaïe*), l'abbé Crampon (*La Sainte Bible*, préface; *Les Livres prophétiques*, préface, etc.), le P. Hugueny (*Critique et catholique*, ch. II); Mgr Mignot (*L'Eglise et la critique; Lettres sur les études ecclésiastiques*, 2e édit., II-IV) ont développé beaucoup d'idées utiles à l'apologétique.

L'abbé Crampon, et dans des pages très éloquentes Mgr Mignot ont insisté très heureusement sur l'unité, la

suite, l'enchaînement des prophéties de l'Ancien Testament. Cf. CRAMPON, *La Sainte Bible*, préface ; Mgr MIGNOT, *L'Eglise et la critique : la Prophétie, la Bible et les Religions.*

NOTE 5, *p.* 109.

Jésus-Christ a fait de nombreuses prophéties qui se sont réalisées. Il a prédit : 1° sa passion avec ses principales circonstances ; 2° sa résurrection et son ascension ; 3° la venue du Saint-Esprit ; 4° les destinées de l'Eglise ; 5° la ruine de Jérusalem ; 6° la ruine du Temple. Cf. LESÊTRE, Jésus-Christ, *Dictionnaire de la Bible*, III, col. 1490 et ssq. ; MANGENOT, Prophète, *Dictionnaire de la Bible*, fasc. XXXIII, col. 726.

NOTE 6, *p.* 111.

Le Concile du Vatican donne l'Eglise comme un grand et perpétuel motif de crédibilité. *Ecclesia per se ipsam ob suam nempe admirabilem propagationem, eximiam sanctitatem et inexhaustam in omnibus bonis fœcunditatem, ob catholicam unitatem, invictamque stabilitatem, magnum quoddam et perpetuum est motivum credibilitatis.* (Const. *Dei Filius*, cap. III, § V,)

Qu'on remarque cette expression : *catholicam unitatem.* Ceux qui ont rêvé dans le passé ou qui rêvent dans le présent une religion universelle sacrifient l'unité de dogme, l'unité de morale, l'unité de hiérarchie, l'unité de culte. Dès lors, comment la religion qu'ils préconisent est elle universelle ? Qu'avaient de commun ceux que le syncrétisme païen tentait de rassembler ? Qu'auraient de commun ceux qui n'adopteraient ni les mêmes idées, ni les mêmes chefs, ni le même culte dans cette religion qui réunirait toutes les autres et les déclarerait également vraies ?

NOTE 7, p. 119.

Les esprits sont extrêmement divers. Tel motif de crédibilité impuissant sur l'un agira efficacement sur l'autre. C'est pourquoi il est bon de développer chacune des raisons que nous avons de croire au fait de la révé-

lation et de lui donner tout son éclat apologétique. De même il est bon d'accumuler tous les motifs de crédibilité pour leur assurer plus de succès. « Il faut donc, dit très justement Mgr Mignot (*Lettres sur les études ecclésiastiques*, 2e édit., p. 125), à notre avis, procéder par accumulation de preuves, par une vue d'ensemble. On résiste à une preuve, à deux, à trois peut-être : on ne résiste pas à cent, à moins d'être de parti pris. Si nous arrivons à la certitude par le *congeries probabilitatum*, bien plus sûrement encore y arriverons-nous par le *congeries vrobationum*. »

NOTE 8, p. 119.

Il nous semble difficile d'admettre que l'Eglise ne voie pas, dans les motifs extérieurs de crédibilité considérés en eux-mêmes, le principe d'une certitude qui exclut toute espèce de doute. Les mots des Pontifes et des Conciles sont trop nombreux et trop forts pour qu'on puisse les interpréter dans un autre sens. Pour mon compte, je suis porté à penser que le Concile du Vatican et Pie IX accordent la même valeur aux expressions *certo cognosci* quand ils parlent des preuves de l'existence de Dieu par la création et des preuves indirectes de la révélation par les faits divins.

Le décret *Lamentabili* ne fait que répéter les enseignements du passé quand il condamne cette proposition : « L'assentiment de la foi repose en dernier lieu sur une accumulation de probabilités. (Prop. xxv. Cf. *Pascendi*, 16-17, édit. Blanc.)

Le serment antimoderniste, prescrit par Pie X le 1er septembre 1910, ajoute encore, si c'est possible, à l'autorité de la thèse que nous avons soutenue. Voici le texte que le Pape nous ordonne de professer :

« J'admets et je reconnais les arguments externes de la révélation, c'est-à-dire les faits divins, parmi lesquels en premier lieu les miracles et les prophéties, comme des signes très certains de l'origine divine de la religion chrétienne. Et ces mêmes arguments, je les tiens pour parfaitement adaptés à l'intelligence de tous les temps et de tous les hommes, et nommément du temps présent. »

Notons que plus d'une fois les hérétiques ont accordé aux faits divins extérieurs une certaine force apologétique. Ils concédaient que pour ceux qui avaient déjà la foi, les miracles, par exemple, facilitaient et affermissaient l'assentiment. Cette interprétation n'affirme pas assez. « Il y a aussi des auteurs, qui enseignent que ces faits surnaturels ne se conçoivent comme motifs de crédibilité qu'en présupposant la foi. Il s'ensuivrait que le fait même de la révélation ne peut être rationnellement démontré, qu'une conviction certaine de l'existence de ce fait ne peut précéder la foi... Le Saint-Siège a jugé souvent nécessaire de proscrire de telles erreurs. »

Ainsi s'exprime l'interprète officiel du canon 4 du Concile du Vatican. *De Fide.* Cf. VACANT, *op. cit.*, t. I, p. 593.

NOTE 9, *p.* 119.

Chaque motif de crédibilité a-t-il par lui-même une valeur démonstrative absolue? Non, il y en a évidemment qui n'ont qu'une force relative. Les documents pontificaux et conciliaires répètent que les miracles et les prophéties sont les deux grands motifs de crédibilité.

Quelle est la certitude engendrée par les motifs de crédibilité les plus convaincants? Ici les théologiens se partagent, se disputent, et souvent restent imprécis.

Les uns se prononcent pour une efficacité qui, en réalité, aboutit à une certitude morale exclusive du doute.

Les autres inclinent vers une certitude qu'ils appellent *métaphysico-physique, métaphysico-physico-historique*, *quasi-métaphysique*. Il me semble que la certitude *métaphysico-physico-historique*, contenant un principe moral qui est l'histoire, se réduit à une certitude morale : ce qui ne l'empêche pas d'être une certitude rigoureuse. Cf. LAGAE, *op. cit.*, p. 36 37.

NOTE 10, *p.* 124.

Cet argument, sur lequel s'appuient plusieurs auteurs pour affirmer que les motifs de crédibilité engendrent

une certitude quasi-métaphysique du fait de la Révélation est exposé dans saint Thomas, *C. Gentes*, I, ch. VI. « La sagesse divine elle-même, qui connait parfaitement toutes choses, a daigné révéler aux hommes ses secrets, leur donner des preuves convaincantes de sa présence et rendre certaine la vérité de sa doctrine et de son inspiration lorsque, pour confirmer les dogmes qui sont au delà de nos connaissances naturelles, elle fait visiblement des œuvres qui surpassent la nature entière : comme la guérison miraculeuse des maladies, la résurrection des morts, des changements surprenants dans les corps célestes, et, ce qui est plus admirable encore, le spetacle de l'esprit humain saisi d'une inspiration en vertu de laquelle des hommes simples et ignorants se trouvaient, par le don de l'Esprit-Saint, subitement remplis de la plus haute sagesse, et parlaient avec une facilité extraordinaire..

« Cette conversion étonnante du monde à la foi chrétienne est elle-même la preuve la plus certaine de ces prodiges passés; en sorte qu'il n'est plus nécessaire qu'ils se reproduisent davantage, puisqu'on les voit encore avec évidence dans leurs effets. Quoique Dieu ne cesse, même de nos jours, de faire par ses saints des œuvres merveilleuses pour confirmer notre foi, ce serait pour nous quelque chose de plus surprenant que tous les miracles, que tout le monde eût été amené, sans miracles, par des ignorants et les derniers des hommes à croire des dogmes si relevés, à remplir des devoirs si difficiles, à espérer des biens si supérieurs aux sens. » Saint Thomas compare ensuite la diffusion du mahométisme et la diffusion du christianisme, montrant combien les procédés des deux religions ont été différents.

Plusieurs modernistes accusent de rationalisme ceux qui trouvent dans les motifs de crédibilité des raisons convaincantes de la révélation. On ne voit pas comment leur accusation n'atteint pas les docteurs de l'Eglise et l'Eglise elle-même.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 140.

« Le critique (A. Sabatier) n'admet pas « que le Christ « ait été envoyé pour révéler des vérités naturelles ou « surnaturelles ». Mais alors qu'est-il venu faire sur la terre? Nous jeter dans mille embarras intellectuels et moraux. Le Christ nous a révélé quelque chose, nous a appris des vérités nouvelles, et la preuve, c'est que nos critiques prennent à tâche de nous mettre en garde contre certains de ses enseignements. » Mgr Mignot, *L'Eglise et la critique*, p. 69.

Comme, d'autre part, le Christ s'est servi pour nous instruire de mots humains, ces mots, de toute nécessité, ont une signification.

NOTE 2, p. 142.

L'histoire des Conciles nous édifie sur le prix que l'Eglise attache aux formules dogmatiques. Elle nous apprend aussi avec quelle constance et quel courage la même Eglise refuse d'adopter les expressions qui traduisent mal les réalités divines. En 482, l'empereur Zénon publia l'*Hénoticon*, c'est-à-dire un décret dans lequel, tout en professant la véritable humanité et la véritable divinité du Christ, il évitait de se servir des expressions « une » ou « deux » natures. L'empereur, par ce document adressé directement aux évêques d'Alexandrie, d'Egypte, de la Syrie et de la Pentapole, et indirectement à toute l'Eglise, voulait apaiser la querelle du monophysisme. L'Eglise repoussa cet effort de conciliation. Cf. Héfélé, *Histoire des Conciles*, édition Leclerc, t. II, 2e p., p. 865 et suiv.

En 638, l'empereur Héraclius publia l'*ecthèse*, sorte de compromis dans lequel on défendait de dire que le Seigneur fait homme a une ou deux *énergies*. Ce même document était cependant hérétique, parce qu'en réalité il n'admettait en Jésus-Christ qu'une seule volonté. Le pape Séverin et le pape Jean IV condamnèrent l'*ecthèse*. *Histoire des Conciles*, III, 1re p., p. 387 et suiv.

En 648, l'empereur Constant II publia le *Type* où il défendait de parler de une ou de deux *énergies*, de une ou de deux volontés dans le Christ, sans d'ailleurs se prononcer sur la question. L'empereur menaçait de peines sévères ceux qui contreviendraient à ces ordres. L'Eglise résista à ce nouveau décret qui fut condamné au Concile de Latran, sous le pape Martin Ier. *Histoire des Conciles*, t. III, 1re partie, p. 432 et suiv.

Tout le long des siècles, l'Eglise s'est exposée à mille persécutions pour conserver ses formules officielles.

NOTE 3, p. 145.

« Comme on ne peut discuter en apportant les choses mêmes, dit Aristote, et qu'il faut se servir des mots comme représentation, au lieu des choses qu'il remplacent, nous croyons que ce qui arrive aux mots arrive également aux choses. » *Sophistes*, sect. I, ch. I, 4, trad. Barthel. S.-Hilaire.

NOTE 4, *p.* 147.

M. Le Roy répète que les dogmes ont surtout une valeur pratique. Ils énoncent avant tout une prescription d'ordre pratique.

« Dieu est personnel » veut dire « comportez-vous dans vos relations avec Dieu comme dans vos relations avec une personne humaine ». Pareillement, « Jésus est ressuscité » veut dire « soyez par rapport à Lui comme vous auriez été avant sa mort, comme vous êtes vis-à-vis d'un contemporain ». De même encore, le dogme de la présence réelle veut dire qu'il faut avoir, en face de l'hostie consacrée, une attitude identique à celle qu'on aurait en face de Jésus devenu visible ». *Dogme et critique*, 4e édit., p. 25-26.

M. Le Roy a grand tort d'ajouter : « Que les dogmes puissent et doivent être interprétés de cette manière, cela n'est pas douteux et ne sera sans doute contesté par personne. » *Ibid.*

De mille côtés la conception de M. Le Roy a été contestée, parce qu'elle n'est point conforme à l'enseignement catholique. Les dogmes ont directement ou indi-

rectement une valeur pratique parce qu'ils ont une valeur intellectuelle, et ils ont une valeur intellectuelle parce qu'ils ont une valeur objective et désignent une réalité. Les docteurs chrétiens avaient enseigné cela bien avant que Pie X eût condamné l'idée de M. Le Roy.

Saint Thomas, en quelques mots, explique comment la foi est *formellement* spéculative et *éminemment* pratique. *Fides est in intellectu speculativo sicut in subjecto ut manifesté patet ex fidei objecto;* (*quia*, dit Cajetan, *objectum fidei est Deus ipse, qui est summum omnium speculabilium propter seipsum; ideo auctor ex ipsa natura objecti ponit fidem habitum speculativum*). *Sed quia veritas prima, quæ est fidei objectum, est finis omnium desideriorum et actionum nostrarum, indè est quod per dilectionem operatur : sicut et intellectus speculativus, extensione fit practicus.* (II^{a}, II^{æ}, q. IV, art. 2, ad 3^{um}).

Le saint docteur dit précisément le contraire de M. Le Roy. Celui-ci, du reste, accorde quelque valeur intellectuelle et quelque valeur objective au dogme : pour être juste, il faut le reconnaître. « Cela ne veut point dire, écrit-il, qu'il (le dogme) soit sans rapport avec la pensée, car : 1° il y a aussi des devoirs concernant l'action de penser; 2° il est affirmé implicitement par le dogme lui-même que la réalité contient (sous une forme ou sous une autre) de quoi justifier comme raisonnable et salutaire la conduite prescrite. » (*Dogme et critique*, p. 25.)

M. Le Roy ne dit pas assez. Il y a dans le dogme quelque chose de déterminé qui détermine d'abord la pensée, puis l'action.

Cf. Garrigou-Lagrange. *Le Sens commun et la philosophie de l'être*, p. 133-138; Allo, *Foi et systèmes*, p. 153-282, 202-206.

NOTE 5, *p.* 149.

M. Le Roy se trompe encore quand il dit (*op. cit.* p. 19) : « Un dogme a, si je ne me trompe, un sens *négatif*. Il exclut et condamne certaines erreurs plutôt qu'il ne détermine positivement la vérité... Soit le dogme : « Dieu est personnel », je n'y vois nullement une définition de la per-

sonnalité divine. Il ne m'apprend rien sur cette personnalité, il ne me révèle pas sa nature, il ne m'en fournit aucune idée explicite. Mais je vois très bien qu'il me dit : « Dieu n'est pas impersonnel », c'est-à-dire Dieu n'est pas une simple loi, une catégorie formelle, un principe idéal, une entité abstraite, non plus qu'une substance universelle, ou je ne sais quelle force cosmique diffuse en tout..., etc. » Le P. Allo (*op. cit.*, p. 147 et suiv) distingue bien ce qu'il y a d'acceptable et d'inacceptable dans la théorie de M. Le Roy. Il explique comment les paroles de M. Le Roy aboutissent dans le dogme à un sens positif. Nous renvoyons à l'ouvrage du professeur de Fribourg.

NOTE 6, *p.* 151.

M. Le Roy accuse d'inefficacité la théorie de l'analogie appliquée aux formules dogmatiques. Tout en concédant que l'*analogie de proportionnalité*, telle que la comprend saint Thomas échappe « au moins en majeure partie », aux objections faites à l'*analogie-ressemblance*, M. Le Roy ne laisse pas que de la trouver insuffisante (*op. cit.*, p. 146 *et passim*). De divers côtés, on a répondu à M. Le Roy. Qu'on lise le P. Garrigou-Lagrange *op. cit.*, p. 138-152, les critiques que MM. Wehrlé (*Revue Biblique*, janvier 1906), Grandmaison (*Bulletin de littérature ecclésiastique*, janvier 1906), Portalié (*Etudes*, 20 juillet et 5 août 1905) ont faites des idées de M. Le Roy et les réponses nombreuses que, sous différentes formes, M. Le Roy dans son livre *Dogme et Critique* adresse à ses contradicteurs.

NOTE 7, *p.* 152.

On s'exagère peut-être la place des anthropomorphismes dans les conceptions qu'a le vulgaire des choses divines. Sans doute le vulgaire n'analyse pas comme les philosophes les mots dont il se sert pour désigner l'ordre surnaturel. Mais il sait bien quand il dit : Dieu est, Dieu est Père, Dieu est Fils, etc., que ces mots signifient : Dieu est à sa manière comme il lui convient d'être, étant donnée son infinie perfection, de

même qu'il est Père et Fils à sa manière. Sans le savoir, le vulgaire, je crois bien, applique à Dieu l'analogie de proportionnalité. Il n'est pas aussi dépourvu de sens qu'on le suppose quelquefois. Aussi faut-il louer le P. Garrigou-Lagrange qui soutient que le sens philosophique des formules dogmatiques peut être rendu accessible au sens commun. (Cf. *op. cit.*, p. 152-174.)

NOTE 8, *p.* 161.

L'Ecriture, d'une manière admirable que l'on peut fructueusement utiliser, affirme sans cesse et la valeur et l'infirmité de la langue humaine par rapport aux choses divines.

NOTE 9, *p.* 166.

Saint Thomas (I C G. ch. v) explique notre pensée. « Il est nécessaire, dit-il, de proposer ces vérités (surnaturelles) à la croyance des hommes pour qu'ils aient de Dieu une connaissance plus exacte; car nous ne le connaissons véritablement que si nous le considérons comme infiniment supérieur à l'idée que l'homme peut s'en former, parce que l'esprit humain ne saurait naturellement embrasser la substance divine. Si donc on propose à l'homme sur Dieu des vérités au-dessus de la raison, il est par là même confirmé dans cette pensée, que Dieu est un être plus parfait que tout ce qu'on pourrait imaginer. »

CINQUIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 178.

Rien n'est déraisonnable comme l'évolutionnisme radical appliqué à Dieu. Pourquoi se servir du mot Dieu pour désigner cet Inconnaissable qui est, qui n'est pas, qui se fait, qui se défait, qui a toujours été, qui sera peut-être un jour, etc. C'est le cas de répéter de ces modernes évolutionnistes, ce que Bossuet disait des

libertins de son temps : « Les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que la vérité dont la hauteur les étonne : et pour ne pas vouloir croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. » (Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.)

NOTE 2, *p.* 179.

Saint Thomas affirme nettement que les révélations privées n'entrent pas dans l'objet de notre foi. « Notre foi, dit-il, s'appuie sur la révélation faite aux prophètes et aux apôtres qui ont écrit les livres canoniques, et non sur les révélations qui peuvent être faites à d'autres docteurs. » (Iª P., q. 1, art. 8, ad 2um.)

« La raison formelle de notre foi, dit-il encore, c'est la vérité première telle qu'elle est manifestée dans les Ecritures et dans la doctrine de l'Eglise. » (IIª IIæ, q. v, art. 3.)

Par conséquent les révélations privées n'ont point rapport à des vérités nouvelles qu'il faudrait croire et qui viendraient enrichir le trésor de la révélation officielle et publique. Elles ont pour but, en ce qui concerne la foi, de nous faire mieux pénétrer l'enseignement de l'Ecriture et de la Tradition, et d'assurer plus de perfection à notre assentiment. C'est ainsi que d'abord elles sont utiles à l'Eglise. Cf. Salmantic, tract. XVII, disp. I, dub. IV, 106-108.

Elles ont encore pour but, quand, par exemple, elles contiennent des prophéties qui s'accomplissent, de renforcer les motifs de crédibilité.

Enfin ces révélations peuvent servir à la direction des actes humains. « Tous les temps, dit saint Thomas, ont eu des hommes animés de l'esprit de prophétie, et chargés non point de préconiser une nouvelle doctrine de la foi, mais de diriger les actes humains. »

Singulis temporibus non defuerunt aliqui prophetiæ spiritum habentes non quidem ad novam doctrinam fidei depromendam, sed ad humanorum actuum directionem. IIª IIæ, q. CLXXIV, 6, ad 3um.

Cajetan explique avec son ordinaire netteté cette double affirmation de son Maître. Il fait remarquer

d'abord que saint Thomas ne parle pas d'une *nouvelle foi, non quidem ad novam fidem*, mais d'une *nouvelle doctrine* ayant trait aux mystères de la foi, *sed ad novam doctrinam fidei*. Non seulement ceux qui enseigneraient une nouvelle foi, fussent-ils des anges du ciel, sont excommuniés par saint Paul, mais encore ceux qui affirmeraient une nouvelle doctrine de la foi. Dans ce cas serait quiconque enseignerait qu'il faut admettre pour les sacrements un rite différent du rite communément observé par l'Eglise, quiconque voudrait imposer comme faisant partie de l'Evangile et de l'Ecriture, des choses étrangères ou opposées à l'Ecriture, quiconque déclarerait licites des actes condamnés comme illicites par la doctrine de la foi.

Il explique ensuite dans quelle mesure les révélations privées peuvent inspirer la direction des actes humains.

Parmi les actes humains, il distingue ceux qui concernent la vie publique et ceux qui concernent la vie particulière.

Les révélations privées ne doivent pas influencer les actes de la vie publique si elles ne sont accompagnées d'arguments capables d'en faire constater l'origine divine.

Dans l'ordre privé, ou bien la direction imprimée par les voyants est conforme aux règles générales établies par l'Église, ou bien elle est en désaccord avec ces lois. Dans le premier cas, chacun, sans danger, pourra abonder dans son sens et suivre la voie tracée par les voyants. Dans le second cas, il faudra que ceux-ci prouvent par des prophéties ou par des miracles, par exemple, l'authenticité de leur mission divine. Cf. CAJETAN. IIª IIæ, q. CLXXIV, art. 6.

NOTE 3, *p.* 179.

Cette thèse a toujours été défendue par les docteurs de l'Eglise. La révelation officielle, publique, sociale se consomme dans les enseignements que le Christ nous a donnés par lui-même ou par ses apôtres. Cette affirmation a été contredite par les montanistes, par les manichéens, par les fraticelles, par les apôtres de l'*Evangile*

éternel que l'abbé Joachim encouragea plus ou moins, par les anabaptistes, les schwedenborgiens, les irwingiens, en un mot tous les mystiques qui aux différents âges ont attendu une nouvelle Eglise, un nouvel avènement du Christ, une plus abondante effusion de l'Esprit-Saint. Parmi nos contemporains, on professe que ce progrès et cet achèvement de la révélation s'accompliront par le travail de l'esprit humain. Cf. FRANZELIN (*de Divina traditione et scriptura*, editio quarta, pp. 51, 244 et seq.); BILLOT (*de Virtutibus infusis*, thesis XII).

NOTE 4, *p.* 188.

On croit trop facilement que Vincent de Lérins a dans son *Commonitorium* surtout préconisé le développement du dogme. La vérité, c'est qu'il a surtout mis en relief l'immutabilité du dogme, qu'il a consacré à cet effort la plus grande partie de son ouvrage. C'est ce qui explique que Bossuet l'invoque si souvent pour prouver la stabilité de l'enseignement révélé. (Cf. *Premier avertissement aux Protestants*, III-V.) C'est aussi pourquoi les protestants faisaient appel au célèbre docteur pour confondre ce qu'ils appelaient les nouveautés de l'Eglise catholique. (Cf. Préface de BRUNETIÈRE au livre de M. DE LABRIOLLE, *Vincent de Lérins*.)

NOTE 5, *p.* 190.

Saint Thomas distingue trois étapes du progrès de la révélation : avant la loi, sous la loi, sous la grâce.

En ce qui concerne la foi à la divinité, les prophéties, avant la loi, s'appliquèrent à graver dans l'esprit des fidèles, l'idée d'un Dieu tout-puissant ; sous la loi elles insistaient sur la simplicité de Dieu, et sous la grâce les inspirés révélaient d'une manière nette la Trinité des personnes.

En ce qui regarde l'Incarnation, le saint docteur enseigne que les prophètes et les inspirés connurent d'autant mieux le mystère qu'ils furent plus près de sa réalisation, soit avant, soit après. Cependant, ceux qui vinrent après l'accomplissement du mystère le connurent mieux que ceux qui avaient vécu avant.

Comment cette dernière affirmation s'accorde-t-elle avec le développement du dogme? C'est une question que l'on a résolue de différentes manières. Il est évident d'abord que Jésus-Christ par sa science divine et par la science surnaturelle qui ornait son intelligence humaine a connu mieux, plus explicitement que tous les autres, le contenu de la révélation. On ne peut admettre ce qu'a dit M. Loisy à ce sujet. En ce qui concerne les apôtres, serait-il permis de dire qu'ils ne voyaient pas nécessairement d'une manière explicite toute la portée de leur enseignement inspiré? Les théologiens s'y opposent généralement. « Les hommes, dit Cajetan, n'ont jamais été, ne seront jamais dans les choses de la foi plus instruits que les apôtres. Cette science des apôtres doit cependant s'entendre de la science infuse de la foi, où Dieu est docteur et agent, l'homme disciple et patient. » (II^a II^{ae}, q. I, art. 7.)

Quant aux fidèles et aux autres docteurs, saint Thomas enseigne que le Saint-Esprit manifeste d'une manière explicite le contenu de la Révélation, selon les besoins de la communauté chrétienne. Quand on dit d'une manière générale que les Pères de l'Eglise connurent mieux la vérité révélée que les docteurs des âges suivants, il convient d'interpréter ces paroles *cum grano salis*. Ce principe souffre des exceptions, et la lumière divine n'est pas assujettie à l'ordre qui veut que l'on ait été d'autant plus instruit des choses de la foi qu'on suivait le Christ de plus près. (Cf. S. Thomas, II^a II^{ae}, q. I, art. 7, ad 3^{um} et 4^{um} et Cajetan, *Ibid.*)

M. de Grandmaison (*Le Développement du dogme*, 1er sept. 1908, p. 900-901) nous semble avoir bien concilié ce que les théologiens enseignent des apôtres, avec ce qu'exige le progrès du dogme. « Et qu'on ne dise pas, a-t-il écrit, que ...la situation des chrétiens tardifs que nous sommes devient meilleure que celle des apôtres eux-mêmes. Loin de nous cette notion günthérienne! Loin aussi cette confusion et cet anachronisme! Pour être plus amplement formulée, plus nettement définie dans le détail, notre science du dogme ne dépassera ni n'égalera jamais la connaissance directe, vivante, infuse qu'en eurent les premiers disciples, les « ministres du Verbe ». Le patient érudit qui a compilé le

Thomas-Lexicon a sûrement plus présents que frère Réginald les procédés d'argumentation, les façons de parler, le sens précis des expressions du docteur angélique : dira-t-on que M. Ludwig-Schütz *connaît* mieux saint Thomas que celui qui fut son disciple préféré, son ami, son confident? Il y a là, en réalité, deux sortes de connaissance qui ne sont pas commensurables, et si la seconde (postérieure, réfléchie, didactique) a bien ses avantages dans son ordre, sur la première (immédiate, personnelle, « réelle »), celle-ci l'emporte néanmoins tellement qu'on ne peut la dire enrichie par celle-là. Encore la comparaison ne vaut elle, en ce qui touche la question présente, que si l'on tient compte de la plénitude surnaturelle de la grâce apostolique. Mais s'il est téméraire de prétendre que les apôtres aient rien ignoré du dogme chrétien, il ne faut pas que cette formule fasse illusion sur la nature de la connaissance qu'ils en eurent. Les théologiens les plus justement exigeants, Suarez, de Lugo, ont distingué le sens infus et plénier des réalités surnaturelles, nécessaire à ceux qui étaient les fondateurs de l'Eglise et des témoins du Christ, des propositions et applications particulières dont la perception distincte, et l'énoncé même, supposaient des faits contingents encore futurs, ajoutons : des notions auxiliaires encore confuses. L'hypothèse qui attribuerait aux apôtres la connaissance distincte de ces points secondaires n'est pas seulement, comme le fait remarquer le cardinal Franzelin, sans fondement ; elle semble incompatible avec l'histoire du dogme chrétien. Si quelqu'un voulait la défendre, il aurait à expliquer vraisemblablement le fait constant des obscurités, des tâtonnements, des incertitudes qui se firent jour, sur divers points, au sein des premières générations chrétiennes, héritières de la foi apostolique. Il suffit d'admettre que les apôtres, confrontés avec ces développements légitimes y eussent reconnu, sous une forme plus explicite et plus détaillée, ce qu'ils croyaient dès le principe. »

NOTE 6, *p.* 197.

S. Thomas, C IV *Gentes*, ch. XXIV, montre comment

s'est développé le dogme touchant la procession du Saint-Esprit, les Pères de l'Eglise et les Conciles déclarant d une façon plus claire ce que les âges précédents avaient laissé dans le vague. Capponi imite son Maître et rappelle de quelle manière le premier Concile de Constantinople élucide ce qu'avait défini le Concile de Nicée, de quelle manière le Concile de Chalcédoine précise encore l'enseignement du Concile de Constantinople. IIª IIæ q 1, art 7.

NOTE 7, *p.* 197.

Le dogme de l'Incarnation en ce qui regarde l'humanité du Sauveur s'est développé par l'analyse des éléments qui, composant la nature humaine devaient se retrouver en Jésus-Christ, corps, âme, intelligence, volonté, liberté, passions, etc.

NOTE 8, *p.* 199.

Ici se place une question très débattue. Est-il nécessaire qu'un dogme soit contenu *formellement* c'est-à-dire expressément dans la Révélation? Suffit-il qu'il y soit contenu *virtuellement*, c'est-à dire dans une autre proposition que Dieu a formellement révélée?

S'il est nécessaire que la proposition soit formellement révélée, il est clair que l'Eglise réalisera le progrès du dogme, en constatant et en déclarant que cette proposition a été enseignée formellement par Dieu, et pour ainsi dire, en la promulguant et en l'imposant à la foi des chrétiens.

Généralement les théologiens concèdent qu'une proposition particulière, contenue *virtuellement* dans une proposition universelle tirée de la Révélation, est révélée et peut être définie par l'Eglise. Par exemple, cette proposition : tous les hommes ont péché en Adam, contient *virtuellement* celle-ci : David a péché en Adam. En conséquence cette dernière est susceptible d'entrer dans une définition dogmatique.

La révélation virtuelle d'une proposition particulière, incluse dans une proposition universelle expressément révélée, équivaut, en effet, à une révélation expresse et

formelle, parce qu'une proposition universelle coïncide avec toutes les propositions particulières qu'elle renferme. Cela est tellement vrai qu'on ne peut nier les propositions particulières sans nier la proposition universelle qui les contient. Il faut cependant réserver le cas où la Révélation ferait elle-même une exception positive. SALMANTICENSES. tract. XVII. disp. I. dub. IV., 3.

Mais presque communément les théologiens refusent d'accepter qu'une proposition contenue *virtuellement* dans une autre comme une conclusion dans ses prémisses puisse devenir l'objet d'une définition dogmatique. La raison en est que la foi ne s'appuie jamais sur la logique humaine, mais sur l'autorité du Dieu révélateur, et que Dieu a bien pu ne pas révéler des vérités qu'il savait être cependant des conséquences logiques de ses affirmations. On objecte que beaucoup de conclusions théologiques sont devenues des articles de foi. On répond qu'elles ont été définies non parce qu'elles étaient rigoureusement déduites de principes révélés, mais parce qu'elles-mêmes avaient été révélées par Dieu, bien que longtemps peut-être nous ne les eussions pas considérées comme telles, Cf. BILLOT *De virtutibus infusis*, p. 260; FRANZELIN, *De Divina Traditione*, p. 244-285.

Cette doctrine, loin de restreindre le domaine du développement, ne fait que l'agrandir, car l'Eglise, assistée par le Saint-Esprit, pénètre le sens des Ecritures plus profondément que la raison ne peut le faire. Là où celle-ci ne voit que du probable, l'Eglise saisit de la certitude, « elle a le pouvoir de discerner la voix de son Epoux là où l'oreille humaine n'en perçoit qu'un écho affaibli ou indistinct... *Elle* n'est pas entravée dans son action par les limitations qu'imposent au chercheur individuel, au sens critique purement humain, les lacunes des documents, les incertitudes du passé, l'ambiguité des textes. » GRANDMAISON, *loc. cit.*, p. 898.

C'est ce qu'insinuait Léon XIII dans l'encyclique *Providentissimus*, quand il disait : « Comme ils (les livres saints) sont l'œuvre du Saint-Esprit, les mots y cachent nombre de vérités qui surpassent de beaucoup la force et la pénétration de la raison humaine, à savoir les divins mystères et ce qui s'y rattache. Le sens est parfois plus étendu et plus voilé que ne paraîtraient l'indi-

quer et la lettre et les règles de l'herméneutique; en outre, le sens littéral cache lui-même d'autres sens qui servent soit à éclairer les dogmes, soit à donner des règles pour la vie. » Ce n'est pas la raison même croyante, même savante, qui a reçu le don de pénétrer infailliblement ce sens profond, c'est l'Eglise. Cf. Léon XIII, *Ibid.*

NOTE 9, *p.* 204.

Beaucoup de modernes ont regardé des systèmes, le progrès scientifique ou social comme des facteurs réalisateurs du dogme. M. A. Sabatier, « dont on pourrait dire qu'il est le seul écrivain chrétien qui ait présenté au public, antérieurement à l'encyclique *Pascendi*, l'esquisse complète d'une philosophie religieuse véritablement « moderniste »...noie l'action divine dans un développement purement naturel de la conscience humaine ». Mignot, *L'Eglise et la critique*, avant-propos, VII. « Comment expliquer, en effet, dit-il, cette formation étonnante des grands dogmes catholiques, autrement que par l'alliage du principe de l'Evangile avec la pensée hellénique? etc. *Esquisse d'une philosophie de la religion*, p. 314. Plus haut, p. 312, M. Sabatier écrit que « l'Evangile, sous sa première forme, nous apparaît comme un phénomène palestinien ».

M. Loisy a beaucoup emprunté à M. Sabatier, comme on pourra s'en rendre compte en lisant *L'Evangile et l'Eglise*, IV; *Autour d'un petit livre*, VI; *Simples réflexions*, p. 105 et suiv. et passim.

Avant les modernistes, Gunther, condamné par Pie IX et par le Concile du Vatican, avait enseigné que le véritable agent du progrès était le besoin de l'époque. Dans les définitions de l'Eglise, il ne voit que « la nécessaire succession de formules intelligemment adaptées à ce besoin ».

SIXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 212.

L'anarchie des Protestants va au delà de tout ce que l'on peut imaginer. On peut dire qu'aujourd'hui, il n'est pas un principe qui soit admis par tous. L'histoire des *Variations* de Bossuet contient un argument formidable en faveur de l'infaillibilité pontificale.

NOTE 2, *p.* 217.

Marsile de Padoue, courtisan et médecin de Louis de Bavière, s'attaque au principe même de l'infaillibilité pontificale dans l'écrit intitulé le *Défenseur de la paix*, 1324, il dit : « Lorsque le Christ quitta ce monde, il n'institua personne pour le remplacer et il ne laissa point de chef visible dans l'Eglise. Pierre n'eut dans aucun sens la supériorité sur les autres apôtres ; les papes, les évêques et les prêtres sont tous parfaitement égaux en dignité et en puissance. Le texte de Saint-Mathieu, XVI, 18, ne parle pas en faveur de la primauté ; le Christ, en citant la pierre sur laquelle est fondée son Eglise, entendit parler de lui-même et d'après Saint-Luc XXII, 26, il se prononça formellement contre toute hiérarchie ecclésiastique. » — Cf Goschler. Dictionnaire de la théologie catholique. *Marsile de Padoue*. Monsabré, 55e conférence de N.-Dame. Index des principales erreurs contraires aux dogmes exposés dans ce volume.

Le pape Jean XXII en 1327, condamna Marsile de Padoue.

Les *Protestants* s'emparèrent de la doctrine de Marsile de Padoue. Ils affirmèrent que les fidèles étaient tous prêtres, tous égaux en droits et en pouvoir. Dès lors, ils devaient nier la primauté pontificale. — Mais ils devaient chercher en vain un autre principe d'unité. Cf Monsabré, *loc. cit.*

† Edmond Richer (1560-1632), syndic de la Faculté de théologie de Paris, soutient (*de ecclesiastica et politica potestate*) que la puissance ecclésiastique appartient d'abord à proprement dire et essentiellement à l'Eglise,

qu'elle est, de droit divin, subordonnée dans le pape et dans les évêques à la communauté des fidèles. Plusieurs modernistes et plusieurs libéraux de notre temps ont aussi une tendance à substituer, à l'idée de la monarchie pontificale, une sorte de monarchie constitutionnelle soumise aux volontés du peuple chrétien. Richer se rétracta avant de mourir.

Febronius (Nicolas de Hontheim, évêque coadjuteur de Trèves), publia en 1763, un livre : l'*Etat de l'Eglise*, dans lequel il enseigna que le pouvoir souverain dans l'Eglise a été confié à l'assemblée des fidèles. Le pape n'aurait que le droit *d'inspection et de direction*. Febronius condamné par Clément XI se rétracta avant de mourir (1790).

Le Gallicanisme commença à s'accuser au moment des Conciles de Bâle et de Constance. Gerson fut son principal défenseur. « Le pape, comme pape, peut être hérétique et enseigner l'hérésie, s'il définit en dehors du concile général, ce qui de fait est arrivé plusieurs fois, » tel était le principe.

L'assemblée de 1682 tomba dans la même erreur. Deux de ses propositions sont formellement opposées au dogme de l'infaillibilité pontificale. 1° L'autorité du concile général est supérieure à celle du Pape. 2° Le jugement du Pontife romain ne doit pas être tenu pour infaillible, à moins que le consentement de l'Eglise n'intervienne.

Condamnée par Alexandre VIII (1690) et Clément XI (1706), cette déclaration fut désavouée par ses auteurs qui écrivirent au Pape une lettre de rétractation et de soumission, et en 1692, Louis XIV envoya lui-même au pape Innocent XIII une sorte d'amende honorable.

Le Vieux Catholicisme. Le gallicanisme tant de fois condamné releva la tête au moment du concile du Vatican. En principe les anti-infaillibilistes ne voulaient que prouver l'inopportunité d'une définition de l'infaillibilité pontificale, en fait ils s'efforcèrent de montrer que l'infaillibilité pontificale était indéfinissable. Livres, brochures, pamphlets, articles de revue et de journaux furent mis en œuvre pour empêcher la définition. Quand le concile se fut prononcé, tous se soumirent. Quelques-uns seulement refusèrent leur assentiment. Le P. Hya-

cinthe Loyson apostasia, Dœllinger qui avait rendu tant de services à l'Église, fut le plus illustre des dissidents. Ces malheureux essayèrent de fonder une église, le *Vieux Catholicisme*, qui a misérablement échoué. Cf. Emile Ollivier : *L'Eglise et l'Etat au Concile du Vatican; L'Ami du Clergé*, 16 août 1906, 25 octobre 1906, 27 décembre 1906, Mgr Dupanloup.

NOTE 3, *p.* 228.

Les qualités personnelles des Papes ne leur confèrent point l'infaillibilité, car ce n'est pas comme homme que le Pape est infaillible, mais comme vicaire de Jésus-Christ. « Sans doute, dit justement le P. Monsabré, la plus vulgaire honnêteté doit nous inspirer l'horreur des calomnies qu'inventent l'hérésie et l'impiété pour déconsidérer le souverain pouvoir du chef de l'Eglise, en nous le montrant aux mains d'une longue suite de prévaricateurs; sans doute, la piété filiale ne nous permet pas de renouveler, sous prétexte d'être fidèles à la vérité historique, le crime de Chorm, en publiant sans raison les fautes de ceux qui furent les pères de la famille du Christ; mais la prudence et la loyauté chrétiennes nous défendent aussi ces apologies outrées qui contestent ou dissimulent des faits avérés, et tendent à prouver que l'impeccabilité s'est assise sur la chaire de Saint-Pierre avec la souveraineté » (56e conférence de Notre-Dame, p. 105. Cf. Cajetan, IIa IIæ, q. I, art. 10).

NOTE 4, *p.* 230.

Il me semble que le Souverain Pontife pécherait gravement, s'il ne s'efforçait de s'éclairer par tous les moyens à sa disposition sur la question qu'il doit définir. Il ne manque pas de le faire. Mais, sous prétexte qu'il n'a pas pris ses précautions, il n'est permis à personne de résister à ses décisions. Cet avis est de la plus grande opportunité, car dans tous les temps, on a vu des hommes refuser ou suspendre leur assentiment, parce que, disaient-ils, le pape s'était insuffisamment informé. Cf. Salmanticenses, Tract XVII, disp. iv, dub. i, 8-9.

NOTE 5, *p.* 237.

En résumé, il faut quatre conditions pour qu'une décision pontificale soit infaillible.

1° Il faut que le pape parle comme docteur et pasteur suprême.

2° Qu'il définisse une doctrine concernant la foi et les mœurs.

3° Qu'il porte une sentence définitive.

4° Qu'il la porte avec l'intention suffisamment manifestée d'obliger l'Eglise universelle.

Cf. Billot, *de Ecclesiâ Christi* t. III; Choupin. Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du Saint-Siège; *Etudes*, 5 août 1907, 5 janvier 1908; Pègues, *Revue thomiste*, novembre-décembre 1904. Mgr Perriot, L'*Ami du Clergé*, 27 février 1908, 11 juin 1908.

NOTE 6, *p.* 240.

Il est entendu que les documents émanés du souverain Pontife ne sont pas sans valeur doctrinale, lorsque, considérés en eux-mêmes, ils ne paraissent pas revêtus des conditions de l'infaillibilité, loin de là.

On doit distinguer dans le Pape l'exercice *solennel*, *extraordinaire*, et l'exercice *ordinaire* du magistère sacré. Lorsque employant les formes que requiert l'infaillibilité, le Pape se prononce sur une doctrine, on lui doit évidemment un assentiment ferme, absolu. C'est l'exercice *extraordinaire* de la primauté. Lorsqu'il se contente d'instruire, comme il le fait quotidiennement en approuvant ou en réprouvant une doctrine, c'est l'exercice *ordinaire* du magistère. Dans ce dernier cas, il n'est point permis de refuser, ni même de suspendre son assentiment. Sur quel principe est fondé ce devoir? — Pourquoi, par exemple, est-on obligé de se soumettre à une encyclique ou à un décret qui ne semblent pas se présenter avec toutes les conditions de l'infaillibilité? Il me serait difficile de suivre Mgr Perriot qui déclare tous ces documents infaillibles par eux-mêmes. Mais premièrement, ces documents qui peut-être ne sont pas infaillibles *par eux-mêmes*, le sont *par ailleurs*. Ils le sont, parce qu'ils rappellent ce que des

conciles précédents ont positivement et nettement décidé. Ils le sont parce qu'ils ne font qu'exposer la doctrine enseignée par le magistère *ordinaire* de l'Eglise, c'est-à-dire par le magistère *universel* de l Eglise, ou si l'on veut encore, par le magistère de « toute l'Eglise dispersée sur la terre ». (Cf. MANGENOT, *op. cit.*, II, p. 89 et suivantes.) En conséquence ils ont droit à notre assentiment absolu. Secondement, à supposer que ces documents ne soient infaillibles ni par *eux-mêmes*, ni *par ailleurs*, la prudence, *au moins*, nous fait un devoir grave de les accepter, parce qu'ils émanent d'une autorité intellectuelle véritable. L'adhésion dont il s'agit est tenue d'être intérieure et intellectuelle.

« Nous lui devons, dit le P. Choupin à propos du décret *Lamentabili*, une adhésion intérieure, un assentiment religieux, ferme, sincère ; on ne peut donc pas tenir en suspens les condamnations portées par ce décret.

« On ne peut pas extérieurement, publiquement, par des discussions ou des conversations malveillantes à l'égard de l'autorité, critiquer les décisions prises, sous prétexte d'en préparer le changement, la modification. Ce serait manquer au respect et à l'obéissance dus à l'autorité légitime. » (*Etudes*, 5 janvier 1908, p. 123.)

Et cependant le P. Choupin n'admet pas que le décret *Lamentabili* « participe au privilège de l'infaillibilité ». (*Etudes*, *Ibid.*).

En tout cas, quelle que soit la valeur des explications qu'on donne pour prouver que l'on doit son assentiment aux enseignements du Pape qui ne se présentent pas avec ces conditions de l'infaillibilité, cet assentiment est certainement dû.

Le concile du Vatican dit en effet : « Comme il ne suffit pas d'éviter la perversion de l'hérésie, si l'on ne fuit encore avec diligence les erreurs qui s'en rapprochent plus ou moins ; nous les avertissons, tous, du devoir de garder aussi les constitutions et les décrets par lesquels ces sortes d'opinions perverses, qui ne sont pas mentionnées expressément ici, ont été proscrites et défendues par le Saint-Siège-II. Constitution *Dei Filius*.

Le décret *Lamentabili* répète la même doctrine en condamnant la proposition suivante, la septième :

« Lorsque l'Eglise proscrit des erreurs, elle ne peut exiger des fidèles aucun assentiment intérieur. » Cf. *Ami du Clergé*, 27 février 1908 et 11 juin 1908 où le P. Choupin et Mgr Perriot ont discuté cette question.

Les jansénistes ont mutilé le dogme de l'infaillibilité de l'Eglise et du Pape en distinguant entre le *droit* et le *fait*. Ils ont prétendu qu'infaillible quand il s'agit de juger le dogme, l'Eglise ne l'est plus quand il s'agit des *faits* qui se rattachent au dogme ; par exemple, quand il s'agit du sens véritable d'un auteur.

Il y a là une équivoque. L'Eglise ne juge pas du sens que l'auteur *intérieurement* attribue à son livre, mais du sens littéral qu'ont naturellement un livre ou une proposition. Froschammer a aussi voulu diminuer le domaine de l'infaillibilité, en affirmant que l'autorité intellectuelle de l'Eglise ne s'étend qu'aux vérités révélées et ne peut s'exercer sur les vérités naturelles qui sont du domaine exclusif de la raison. Pie IX le condamna le 11 décembre 1862, par un bref adressé à l'archevêque de Munich.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERRY DEL VAL, SECRÉTAIRE D'ÉTAT, A L'AUTEUR. 5-6

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'OBJET DE LA FOI

Résumé et enchaînement des questions expliquées depuis huit ans et qui se rattachent à la morale générale. Nécessité d'entrer dans les détails plus pratiques de la morale spéciale. Deux traités se partagent cette seconde partie de la morale : le traité des vertus et le traité des états de vie. Les vertus sont de deux sortes : les vertus théologales et les vertus cardinales. La première des vertus théologales, c'est la foi. Cette première conférence a pour but de déterminer l'objet de la foi et le motif qui nous fait croire. 11-13

I

1. — *a*) L'objet de la foi est une réalité parce que la foi étant essentiellement une perfection de l'intelligence a pour objet l'être. Témoignage de la philosophie. Témoignage du sens commun. Erreur de ceux qui placent l'objet de la foi dans l'Inconnaissable. 13-17

b) L'objet de la foi est une réalité distincte de nous. Erreur de ceux qui cherchent dans le croyant la matière de la croyance. 17

2. — *a*) L'objet de la foi c'est la plus auguste de toutes les réalités, c'est le vrai Dieu. Les vertus théologiques ont toutes Dieu pour objet direct. Saint Augustin à Ostie. La foi considère Dieu comme Vérité première. La vérité est en effet ce

qui est, et la Vérité première et suprême, c'est l'Être au suprême degré. 18-20

b) Comment la raison peut connaître l'existence et certains attributs de Dieu. C'est à défaut de la raison que la foi nous révèle ce que la raison en soi pourrait nous apprendre. Son rôle propre est de nous faire connaître les mystères cachés en Dieu et inaccessibles à l'intelligence créée. Nécessité pour l'homme d'accepter le mystère. 20-26

c) La foi s'étend à tout un système de choses, d'événements, d'institutions distincts de Dieu, mais la foi ne les considère que dans la mesure où ils se rapportent au mystère de Dieu. De sorte que la foi ne cherche en tout que la vérité première, ses traces et son rayonnement. 26-28

II

Par quelle voie la foi entre-t-elle en communication avec son objet ?

1. — *a*) Ce n'est pas par la voie de l'évidence. La foi ne fait pas voir, elle fait croire sur la parole de Dieu à une réalité qui reste plongée dans l'obscurité. Vaine objection de ceux qui prétendent n'accepter que ce qu'ils voient. Rôle de la foi humaine dans la vie. 28-32

b) En nous confiant à la parole de Dieu, nous n'avons rien à craindre, car si l'homme peut se tromper et mentir, Dieu ne le peut pas. . . . . .

2. — Objection : Dieu a parlé à d'autres hommes, mais c'est seulement par leur intermédiaire que sa parole nous arrive. — Réponse : Dieu inspire les Prophètes pour leur faire entendre ce qu'il veut et il est dans leur bouche pour leur faire dire ce qu'il veut communiquer aux autres hommes. Paroles de Dieu à Moïse, paroles de Dieu aux Apôtres. . . . 32-35

3. — Deuxième objection : Nous n'avons pas même entendu les Prophètes. Leur enseignement ne nous parvient qu'à travers des bouches sans nombre. – Plainte de Rousseau. — Réponse : Il en est ainsi de tous les biens, Dieu nous les transmet par l'intermédiaire des autres hommes. Mais il veille sur sa parole afin qu'elle nous arrive dans sa *pureté*. Promesses faites à Aaron et aux Apôtres. 35-37

Il veille sur sa parole pour lui conserver toute sa *force*. Textes de l'Ecriture. 37-43

Extension que la foi donne à la connaissance. La foi et la raison unies sincèrement élèvent un monument intellectuel d'une incomparable grandeur. — Supériorité de la connaissance engendrée par la foi. — L'obscurité dans laquelle vit la foi n'est que momentanée. La foi du présent est grosse des visions de l'avenir. 43-45

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DU CARACTÈRE RAISONNABLE DE LA FOI

La dernière conférence suppose que Dieu a parlé. Dieu a-t-il parlé ? Sommes-nous obligés *a priori*, sans examen, de tenir pour certain le fait de la Révélation, de regarder la doctrine du Christianisme comme le produit de cette action surnaturelle ? — Opinion erronée de Lamennais. Enseignement de l'Eglise : Le fait de la Révélation est possible, la Révélation chrétienne apporte avec elle les preuves convaincantes de son origine céleste et notre croyance est en tout conforme à la raison. 53-55

I

1. — L'Eglise estime déraisonnable quiconque adhère à la révélation sans être convaincu que cette révélation émane de Dieu. Elle exige que chacun, avant de se prononcer, se persuade par la raison que l'Eternel a réellement parlé à nos pères. Textes à l'appui de cette affirmation. . . . 55-56

2. — Les rationalistes répètent que la Révélation est impossible.

a) Condamnation de cette erreur par le Concile du Vatican. 57

b) Condamnation de cette erreur par la logique. Dieu est naturellement le Maître de toutes les intelligences créées parce qu'il sait tout. L'impossibilité de la Révélation ne vient pas de lui. Elle ne vient pas des objets qu'il nous montre, objets qui en eux-mêmes sont souverainement intelligibles. Elle ne vient pas de nous, parce que Dieu a le moyen d'augmenter et de transformer notre force intellectuelle. 57-60

c) La Révélation s'harmonise avec l'ordre universel qu'elle achève. Besoin qu'ont ceux qui savent de communiquer leur savoir. Raisons qui pressent Dieu de nous ouvrir le sanctuaire de sa sagesse. Loi admirable qui pousse quiconque sait à instruire ceux qui ne savent pas. 61-63

3. — L'humanité a cru à la réalité et par suite à la possibilité de la Révélation divine. Idée du vulgaire et des sages sur cette question. Force de l'universalité de ce témoignage. Prétention insensée, isolement de ceux qui essaient d'étouffer cette voix du genre humain. Epouvante qu'ils inspirent au monde. Conclusion : Dieu peut nous parler. 64-66

II

Le Christianisme prétend que sa doctrine s'offre à nous avec des arguments qui, prouvant sa nature divine, donnent raison à notre soumission intellectuelle.

Ces arguments sont de deux sortes : les uns sont personnels et intérieurs, les autres sont publics et extérieurs.

1. — *a*) Les premiers proviennent d'une illumination privée qui fait d'abord voir que Dieu a parlé, puis croire ce qu'il a dit. La vérité première est la source de cette illumination. Vertu convaincante de cette évidence surnaturelle en celui qui en reçoit le privilège. Exemples de saint Paul, de saint Pascal, du Père Lacordaire. 67-70

b) Différence de cette doctrine avec celle des protestants et des modernistes. A nos yeux cette lumière n'a de valeur que pour celui qui la reçoit. Pour les protestants et pour les modernistes, c'est le seul moyen que nous ayons de nous convaincre de l'authenticité du fait de la révélation chrétienne et il est donné à tous : Enseignement de Calvin, des ministres réformés du XVII^e^ siècle, des modernistes — Triple erreur des hérétiques : elle traite le sentiment ou l'inspiration privée comme un *criterium* infaillible, elle l'attribue à tous, elle repousse les motifs extérieurs de crédibilité. Condamnation par l'Eglise de cette triple erreur. 70-74

2. — Les motifs extérieurs de crédibilité sont des faits divins qui exigent l'intervention de Dieu.

a) Ces faits divins sont *nombreux*, *admirables*, *manifestes*. Directement, ils nous garantissent qu'ils ont Dieu pour cause. Indirectement ils démontrent l'origine divine de la révélation chrétienne. 74-75

b) Ces faits divins servent à prouver *efficacement* que Dieu nous a parlé. Cette démonstration en soi est *convaincante* et de nature à engendrer la *certitude* dans les âmes. Elle a convaincu les esprits les plus habitués à discuter des choses : saint Thomas, saint Augustin. Autorité de leur témoignage. En soi, elle est *populaire* : dans tous les ordres le luxe est le privilège de quelques-uns, mais Dieu donne à tous le nécessaire. 76-82

c) Objection : la résistance des esprits. Explication de ces résistances par l'*ignorance* du vulgaire. Chez les savants, l'*incompétence* en matière reltgieuse est souvent notoire, les *systèmes préconçus* et les *préjugés tenaces*. Rôle et complicité des *passions*. Funeste influence de ces diverses causes sur l'esprit. 82-87

Dans la pensée de l'Eglise, la foi n'est ni aveugle, ni déraisonnable. Nous avons le droit de demander à tous les dispotions intellectuelles et morales nécessaires à quiconque désire parvenir à la lumière. 87-88

TROISIÈME CONFÉRENCE

DES RAISONS DE CROIRE AU FAIT DE LA RÉVÉLATION

Divers arguments que l'Eglise catholique emploie pour montrer son origine divine. — Comment elle fait appel à toutes les sciences. — Cependant elle emprunte la substance de ses preuves aux faits divins dont a parlé la seconde conférence. — 1° Quels sont ces faits? — 2° Quelle est leur valeur démonstrative. 95-96

I

Ces faits sont d'ordre physique, intellectuel ou moral.

1. Dans l'ordre physique, on les appelle *miracles*. Définition du miracle.

a) Le miracle a été *constaté*. Il serait étrange que le miracle *absolu* dont il s'agit ici n'existât pas, ne fût pas constaté, lorsque le miracle *relatif* existe et est constaté partout où un être supérieur agit sur un être inférieur. Dieu ne se contredit pas en faisant des miracles. 96-99

b) Il y a des événements qui ne sauraient trouver leur principe dans les énergies créées : par exemple, la résurrection des morts. Impuissance des causes créées à ressusciter les morts. Mort de Lazare. Résurrection de Lazare. . 99-101

c) Comment constater un fait d'essence surnaturelle? Dans le miracle, il y a des phénomènes physiques saisissables comme tous les autres phénomènes. Ce qui reste caché, c'est la vertu qui les produit, mais comme cette vertu n'est pas dans la création, il faut bien la chercher dans le Créateur. 101-102

d) Nous ne connaissons les miracles sur lesquels s'appuie la foi chrétienne, que par l'Evangile, c'est-à-dire par l'histoire. Ce n'est pas vrai pour ceux qui ayant assisté à ces prodiges les ont vus directement. C'est vrai pour nous, mais l'Evangile a une valeur historique qui nous garantit la vérité de ses affirmations. Preuves rapides en faveur de l'autorité historique de l'Evangile et de la réalité des miracles qu'il raconte. 102-104

2. Le principal des faits divins dans l'ordre intellectuel, c'est *la prophétie*.

a) Impossibilité pour l'esprit créé de connaître l'avenir qui n'est pas déterminé dans ses causes. Dieu seul prévoit l'avenir avec certitude. Quand un homme l'annonce c'est qu'il est éclairé par Dieu. 104-106

b) Il y a eu dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament des prophéties qui se sont accomplies. La prophétie messianique dans l'Ancien Testament. Caractères, développement, maintien de cette prophetie. Accomplissement certain de cette prophétie. 106-108

c) Prophéties de Jésus-Christ touchant l'avenir du peuple juif et l'avenir de l'Eglise. Accomplissement de ces prophéties. 108-111

3. Dans l'ordre moral, aucun fait divin ne parle avec autant de force que l'Eglise.

a) Propagation merveilleuse de l'Eglise malgré la résistance des lettrés et des philosophes, du peuple, du pouvoir, du cœur corrompu de l'homme. 111-113

b) Perpétuité de l'Eglise qui ne vieillit pas, qui survit à toutes les institutions, triomphe de tous les obstacles sans rien changer dans son dogme, ni dans sa morale. Vitalité de l'Eglise dans le présent. 113-115

c) Sainteté privilégiée de l'Eglise dans sa doctrine, dans ses fidèles. La sainteté héroïque. Les martyrs. La charité. 115-117
d) Unité et catholicité divine de l'Eglise. Difficulté de concilier ces deux notes. Comment elles se concilient divinement dans la société chrétienne. 117-118

II

Force probante des faits divins en faveur de l'origine surnaturelle de la Révélation.

1. *a*) Les thaumaturges ont établi une solidarité entre leurs miracles et la divinité de leur doctrine. Exemples de Moïse, d'Aaron, de Jésus-Christ. Connexion que le peuple reconnaissait entre l'authenticité du miracle et le caractère inspiré de l'enseignement du thaumaturge. 119-120
b Comment le miracle accompli en faveur d'une doctrine entraîne l'approbation divine de cette doctrine. . 121-122
c) Simplicité du cas pour ceux qui ont été les auditeurs du thaumaturge et les témoins de ses miracles. Ils ont la *certitude physique* et de la réalité du miracle et du lien établi par le thaumaturge entre son miracle et la divinité de sa parole; ils ont la *certitude métaphysique* que Dieu ne pouvant ni se tromper, ni mentir, l'enseignement du thaumaturge est infailliblement vrai et mérite créance. Entre leur certitude et la nôtre se place le témoignage historique. Mais la certitude historique exclut le doute. De plus, les faits divins ont une suite dans laquelle ils nous deviennent sensibles comme des causes dans leurs effets. Le phénomène miraculeux se prolonge et nous permet d'arriver à une certitude au moins égale à la certitude de ceux qui n'ont connu que ses commencements. 122-124
2. Valeur probante de la prophétie quand elle s'accomplit.
a) Les prophètes annonçaient des événements qui contenaient des mystères auxquels notre foi est tenue de donner son assentiment. L'accomplissement de ces événements prédits d'avance garantissait le caractère divin des mystères qu'ils contenaient. 124-125
b) Quand on voit que la science du prophète se vérifie en ce qui concerne l'avenir, on a bien des raisons de croire qu'elle a la même valeur quand elle enseigne des mystères. Il serait étrange que Dieu n'inspirât que la moitié du discours

d'un homme qui se réclame de lui pour le discours tout entier. . . . . 125-127.

c) Le prophète imitant le thaumaturge établit souvent une connexion entre la vérité de sa doctrine et l'accomplissement de sa prédiction. En réalisant la prédiction Dieu prend à son compte la doctrine. Exemple de Jésus-Christ donnant sa résurrection comme une preuve de la vérité de sa parole. . 127

3. Valeur probante du fait divin de l'Eglise.

Il est impossible d'expliquer la propagation, la perpétuité, la sainteté, l'unité et la catholicité de l'Eglise sans faire appel à une intervention de Dieu. Mais en lui accordant cette protection exceptionnelle Dieu fournit à l'Eglise le moyen de répandre efficacement l'Evangile. Si l'Evangile n'était pas la vérité, Dieu se ferait le propagateur d'un mensonge, ce qui est impossible. Il faut donc conclure qu'il reconnaît comme sien l'enseignement de l'Eglise. 127-129

Eloquence de la création parlant de son Créateur. Eloquence plus frappante des faits divins en faveur de l'authenticité surnaturelle de la révélation. Si on les considère tous ensemble, ils rendent un admirable témoignage à l'Evangile. Les théories les plus solides sont moins appuyées dans l'ordre naturel que la démonstration évangélique. Texte de Pie IX . 129-132

QUATRIÈME CONFÉRENCE

RAPPORTS DES FORMULES DOGMATIQUES AVEC L'OBJET DE LA FOI

L'homme, pour croire, a besoin d'apprendre d'une manière déterminée ce qu'il doit croire. Il l'apprend par le langage. Noblesse de l'apostolat. Les Apôtres devaient à l'inspiration l'infaillibilité de leur enseignement. L'Eglise la doit au privilège de l'assistance dont elle jouit. Elle en use pour nous instruire des formules dogmatiques. — Valeur de ces formules. — Infirmités de ces formules. 137-139

I

Jésus-Christ a employé la langue humaine pour nous instruire. Sa parole nous a appris quelque chose, a modifié nos

idées, a représenté au moins d'une certaine façon les vérités surnaturelles. L'Eglise a codifié dans des formules l'enseignement de son Fondateur. Ces formules ont à ses yeux une valeur réelle : elle y attache une importance capitale, elle lutte, elle s'expose à mille coups pour en empêcher l'altération ou la mutilation, c'est une preuve qu'elles ont un rapport certain avec les choses divines. 140-143

a) Les formules dogmatiques sont, en effet, composées de mots. Les mots désignent les êtres, les remplacent, les manifestent. Les mots de nos formules offrent à l'esprit un *sens intelligible*, un aliment à nos réflexions. 144-145

b) Ils ont un *sens propre* qui leur convient exclusivement, un *sens fixe* qui n'est point sujet au changement. . . . 145

c) Un sens directement *spéculatif*, indirectement pratique. Raison de cette affirmation. 146-148

d) Un *sens positif* et non pas seulement un *sens négatif*. Explication de cette doctrine. 149

e) Un *sens plein*. Richesse des formules dogmatiques. 150

f) Un *sens analogique*. Procédé analogique. Résultats qu'il assure. Application de l'analogie aux idées de personne, de paternité. 150-155

II

Infirmité des formules dogmatiques.

a) Elles sont *obscures*, bien qu'en soi leur objet soit la clarté même. Les termes dont elles se servent sont *intelligibles*, le lien qui les unit est *incompréhensible*. 155-156

b) Elles expriment d'une manière *complexe* ce qui en Dieu est simple et incomplexe. Pourquoi, sans être *fausses*, les assertions de nos formules sont défectueuses. . . 157

c) Elles *n'expriment jamais Dieu aussi grand qu'il est en lui-même*. Leur impuissance à traduire totalement les vérités divines. La Bible et l'Eglise avouent cette impuissance. Les Docteurs et en particulier saint Thomas enseignent que nos formules et nos conceps précisent et adaptent leurs affirmations surtout par *voie de négation*. Exposition de cette théorie d'après le Docteur Angélique. 158-161

d) Si nos formules sont aussi incapables de contenir tout ce qu'il y a en Dieu, c'est que Dieu étant *infiniment connaissable* ne peut pas être renfermé dans des concepts toujours limités, dans des formules qui n'expriment que ces concepts. 161-165

Pourquoi cette doctrine ne doit pas nous désenchanter. Les formules dogmatiques nous enseignent tout ce qui nous est nécessaire pour atteindre notre destinée. La révélation grave dans l'esprit cette idée que Dieu est au-dessus de tout ce que nous pouvons penser ou imaginer. Déception que nous éprouvons quand nous trouvons des mesures aux choses. Emotion joyeuse que nous devons ressentir en présence de l'Etre dont la grandeur s'étend toujours plus loin que notre regard, qui nous offre plus de béatitude que nous ne pouvons en concevoir. 165-167

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE LA STABILITÉ DU DOGME ET DE SES PROGRÈS

Double reproche contradictoire adressé à l'Eglise catholique : on lui reproche de changer, on lui reproche de rester figée dans des conceptions condamnées par le progrès. Devant ces accusations, l'Eglise sait concilier la stabilité de son dogme avec le progrès dans la connaissance que nous en acquérons. 175-176

I

En quoi consiste la stabilité du dogme ?

1. — Elle consiste d'abord en ce que la Réalité divine cherchée par la foi, est immuable. L'être, la science, la volonté de Dieu ne subissent aucune modification. Absurdité de l'erreur qui soumettrait Dieu aux lois d'une évolution quelconque. 177-178

5. — Ce qui est stable encore, c'est la Révélation dont l'ère s'est définitivement close, à la mort du dernier des apôtres. Les révélations *privées* n'entrent ni dans l'objet, ni dans le motif de la foi. Explication de cette vérité. 179

a) Le Christ est le terme de la manifestation de Dieu sur la terre. Ensignements de Jésus, de saint Paul, de Pie X, de Pie IX, du concile du Vatican. 179-180

b) Egarement du modernisme qui règle les variations du

dogme et de la Révélation par les variations de l'esprit humain. Parenté de ce système avec certaines philosophies antiques, et avec les rêves des manichéens, des montanistes, des fraticelles, etc. 181-182

Réfutation. — Tout ce que nous enseigne l'Eglise, tout ce qu'elle nous enseignera est contenu dans la Révélation, car la la Révélation contient tout ce que Dieu a résolu de nous faire connaître sur la terre. 182

Cette immutabilité de la Révélation ne porte pas seulement sur les *mots*, elle porte sur le *sens* que Dieu a donné à sa parole. Il est dans les discours de Jésus des mots qui devront toujours être pris dans un sens métaphorique, il en est d'autres qui devront toujours être pris à la lettre. 183-184

3. — Stabilité des enseignements de l'Eglise. Quand l'Eglise a défini un dogme, ce dogme s'impose et s'imposera toujours à la foi des chrétiens. 185

a) Erreur des modernistes qui ne voient dans les formules dogmatiques qu'un enseignement provisoire que des définitions postérieures pourront changer, corriger et contredire. 186

b) Cette erreur mine par la base la foi catholique. Raison de la stabilité du dogme qui n'est pas une invention humaine, mais un dépôt divin. Affirmation du Concile du Vatican, de Pie IV, de Vincent de Lérins, de Tertullien. . . . 187-188

c) Explication de cet enseignement. Le dogme n'est pas autre chose que la révélation traduite, formulée, interprétée infailliblement par l'Eglise. Il jouit par suite de la même immutabilité que la Révélation. Conséquences : Nous sommes tenus de croire tout ce qu'ont cru nos pères. L'unité de la foi prépare l'unité de la vision. 188-189

II

Progrès du dogme.

1. — La Révélation se développe depuis les temps primitifs jusqu'à la mort des apôtres.

a) Deux dogmes substantiels dès le début de la Révélation : Dieu et la Providence. L'Esprit Saint explique peu à peu aux prophètes le contenu de ces deux dogmes Développement du dogme qui concerne Dieu. Jésus-Christ par lui-même ou par ses apôtres en achève la révélation. 190-192

b) Développement du dogme de la Providence. La personne du Messie qui est le grand moyen choisi par la Providence pour sauver le monde apparaît sous des traits de plus en plus précis. C'est encore Jésus-Christ et les apôtres qui achèvent à ce sujet ce qu'avait enseigné l'ancien Testament. — La doctrine morale suit une ascension parallèle. 192-193

c) Unité, accord parfait, continuité que l'on trouve entre tous les inspirés. 194-195

2. — On remarque dans le dogme formulé par l'Eglise un progrès analogue à celui de la Révélation. Le Concile du Vatican affirme ce progrès. L'histoire le constate. . . 195-196

a) Ce progrès consiste en ce que les générations postérieures croient explicitement, c'est-à-dire en elles-mêmes et directement les vérités que les générations antérieures croyaient implicitement, c'est à-dire dans d'autres vérités et indirectement. 197

b) Comment s'effectue cette explication? Par l'analyse, par l'application d'un principe général au particulier, par la détermination précise de ce qui était obscur, par l'organisation de ce qui était confus, par l'affirmation comme certain de ce qui avait été considéré comme douteux. Richesses inépuisées de la Révélation. L'Eglise y lit toutes les vérités qui lui sont nécessaires pour répondre aux besoins des temps et des générations. 197-198

c) Peut-on dire que des vérités à peine esquissées dans la Révélation arrivent à leur parfaite éclosion par le fait du progrès dogmatique? Oui, pourvu que ces vérités soient réellement contenues dans l'Ecriture ou dans la Tradition. . 198

d) Les agents *provocateurs* du progrès sont surtout les hérétiques qui éveillent sur un point l'attention de l'Eglise. Les agents *préparateurs* sont surtout les docteurs qui travaillent le contenu de la Révélation, facilitent la définition. Le seul agent *réalisateur* c'est l'Eglise qui, assistée du Saint-Esprit, détermine infailliblement le contenu de la révélation divine. 199-201

Admirable spectacle que présente l'histoire de la vraie religion. Par sa stabilité le dogme unit dans un seul esprit tous ceux qui ont cru ou qui croiront; par son progrès, il dissipe tous les doutes, il apaise tous les conflits, il se manifeste mieux, il s'adapte à toutes les nécessités, il reste maître de l'avenir, sans jamais rompre avec le passé. . . . 201-203

SIXIÈME CONFÉRENCE

LE DOCTEUR INFAILLIBLE DE LA FOI

Il faut une autorité pour déterminer le sens que Dieu a voulu donner à sa parole. — Rôle de l'inspiration privée chez les Protestants. — Caractère déraisonnable de la doctrine protestante. — Émiettement, anarchie qui en sont la conséquence. — L'Église enseigne que Dieu a institué sur la terre un pouvoir chargé de déterminer infailliblement les vérités contenues dans la Révélation. — A qui appartient ce pouvoir ? — En quoi consiste-t-il. — Hommage à Pie X. . . . 211-213.

I

Amour du Christ pour les hommes. Dessein qu'il a de leur assurer un bien infini, c'est-à-dire de les sauver. Il a fondé l'Eglise et a décidé de sanctifier par elle toutes les générations. Pour garantir l'avenir de cette société, il l'a établie dans l'unité. Dans l'ordre physique, en effet, comme dans l'ordre moral, l'unité fait la solidité de l'être. L'unité intellectuelle est la racine de toutes les autres. Aussi le Christ veut l'unité intellectuelle pour son Eglise. Il décide donc d'établir l'unité de doctrine par l'unité du docteur. Cette unité manquerait de solidité, si elle ne reposait sur la vérité. Le Docteur chargé de maintenir l'unité intellectuelle, devra donc être infaillible. Cette infaillibilité, Jésus Christ l'a conférée à Pierre et à ses successeurs 213-216

Preuves de cette affirmation.

1. — *a*) Pour le préparer à ce haut ministère, Jésus-Christ a *changé* Pierre Efficacité de la parole donnant à Pierre un nom nouveau. Confirmation de ce changement par la prière que Jésus adresse à son Père pour son apôtre. . . . 217-218

b) Jésus a constamment *distingué* Pierre des autres apôtres. Comment Pierre partout le premier prend la parole au nom de ses frères. 219-220

c) Jésus *désigne* formellement Simon comme chef doctrinal dans l'Eglise.

A Césarée, en effet, il promet directement à Simon qu'il sera la pierre sur laquelle sera bâtie l'Eglise, qu'il sera le vain-

queur de l'enfer, qu'il recevra les clefs du ciel. Comment ces promesses portent sur l'infaillibilité doctrinale. — La grâce que Jésus sollicite pour Pierre, c'est l'indéfectibilité de la foi, c'est-à-dire la foi infaillible. 220-222

d) Jésus, au bord du lac, investit officiellement Pierre du pouvoir. Les paroles du Maître : Pais, mes agneaux, pais mes brebis doivent être entendues dans ce sens. . . . 222-223

e) Pierre prend conscience de son pouvoir infaillible et l'exerce. Il interprète les Prophètes et la loi, il condamne les hérésies, il tranche souverainement les questions et juge en dernier ressort les controverses. L'Eglise naissante accepte ses sentences. Preuves par les faits : Choix d'un nouvel apôtre, châtiment d'Ananie et de Saphire, baptême des incirconcis. abolition du Mosaïsme. 224-226

2. — *a*) Cette prérogative devait passer aux successeurs de Pierre. La grâce de l'infaillibilité concernait non la personne privée, mais le chef de l'Eglise en tant que tel. Les textes en font foi. 226

b) Les successeurs de Pierre *revendiquent* le privilège de l'infaillibilité doctrinale. Ils l'*exercent* Exemples de saint Clément, de saint Zéphyrin, de saint Corneille, de tous les Papes. Soumission de la société chrétienne. 227

II

En quoi consiste l'infaillibilité ?

1. — Quelle perfection elle entraîne dans le vicaire de Jésus-Christ.

a) Jésus-Christ est infaillible par lui-même, le Pape est infaillible par Jésus-Christ. Le don de l'infaillibilité n'est pas un don naturel, une forme supérieure d'intelligence. Quelles que soient les éminentes qualités des Pontifes, ces qualités ne les rendent pas infaillibles. 228

b) Les papes ne doivent pas leur inerrance à la lumière des sages dont la prudence leur ordonne de s'entourer. . . 229

c) Ils la doivent à l'*assistance* du Saint-Esprit. Définitions du Concile du Vatican. — Conséquences spéculatives et pratiques de cet enseignement. 230

d) Cette assistance ne fait point du Pape un *inspiré*. Texte de la constitution. *Pastor æternus*. Les papes ne nous révèlent pas des vérités nouvelles, ne jouissent pas d'une lumière pro-

phétique. Le Saint-Esprit leur assure un secours négatif, une protection providentielle qui les empêche de se tromper et de tromper le peuple chrétien. 231-232

2. — Pour jouir de l'infaillibilité, le pouvoir doctrinal du Pape doit s'exercer dans *certaines conditions*, et rester dans la *la sphère que Jésus-Christ* lui a délimitée. Texte du Concile du Vatican. 232-233

a) Le Docteur privé n'a point reçu le don de l'infaillibilité. Il peut se tromper comme il peut pécher. 233

b) Ce privilège appartient au Docteur public quand il enseigne dans certaines conditions : il faut qu'il parle *ex cathedra*, comme *maître universel de tous les chrétiens*, que *libre*, à l'abri de toute contrainte, en pleine conscience de sa haute fonction, il *impose à tous les chrétiens* le devoir de croire ce qu'il définit et de réprouver ce qu'il condamne. Comment cette doctrine est contenue dans les promesses que Jésus-Christ a faites à Pierre et à ses successeurs. 234-235

3. — Terrain sur lequel s'exerce l'infaillibilité pontificale : *directement*, c'est le terrain des choses divines. . 236-237

a) Autorité de l'Eglise de Rome dans les questions purement humaines. *Directement* son infaillibilité ne s'y étend pas. Le souverain Pontife a reçu la mission de garder le trésor de la foi. La foi trouve tout son objet dans la Révélation. C'est sur ce domaine que le Pape a reçu un pouvoir infaillible. Parmi les vérités révélées, les unes concernent le *dogme*, les autres, la *morale* : le Pape est infaillible quand il décide *ex-cathedra* un point de dogme ou de morale. Explication de cet enseignement qui ressort de la lecture de l'Evangile. 238-239

b) *Indirectement*, l'infaillibilité du Pape s'étend aux questions d'ordre naturel et philosophique qui sont connexes aux vérités surnaturelles. En décidant en ces matières, le Pape ne sort pas de la Révélation qui nous apprend ce que nous ne pouvions pas connaître, et qui affirme les vérités essentielles de l'ordre naturel que nous pourrions oublier. . . 239-240

Services que le Pape infaillible a rendus à la foi et à l'unité de la foi.

Services qu'il a rendus à la raison humaine. . . 240-242

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION — LUNDI SAINT

DE LA NATURE DE L'ACTE DE FOI

La fête de la Dédicace à Jérusalem. — Jésus interpellé par les Pharisiens. — La réponse de Jésus nous permet de distinguer les éléments de l'acte intérieur de la foi. — Croire, c'est reconnaître la voix et suivre les pas du divin Pasteur; c'est donner à la vérité révélée l'assentiment de l'intelligence que meut la volonté impressionnée par la grâce. . . . 247-248

I

L'acte de foi, directement émane de l'intelligence.

a) Croire c'est penser, connaître, acquiescer, autant d'actes qui appartiennent à l'esprit. Ce n'est pas s'émouvoir, s'attendrir, c'est s'attacher à la vérité aperçue, s'enchaîner aux réalités que nous enseigne la Révélation. 249

b) La foi s'enchaîne à son objet par l'intermédiaire de la parole de Dieu. La vision saisit la vérité en elle-même, la science dans le principe qui l'éclaire, la foi dans le témoignage de celui qui l'affirme. Les évidences qui précèdent l'acte de foi portent sur l'authenticité du témoignage, la foi sur l'objet et le contenu du témoignage. L'acte de foi assujettit notre intelligence à l'intelligence divine au point d'accepter des choses que nous ne voyons pas, que nous croyons uniquement parce que Dieu les a révélées. Difficulté pour l'orgueil intellectuel de se plier à cette discipline. 250-252

c) La foi donne à la vérité divine un assentiment ferme qui exclut le doute, le scepticisme, qui diffère de l'opinion, de la conjecture. Celui qui croit se repose après un jugement dans une certitude absolue et supérieure à toutes les autres certitudes terrestres. 252-253

II

L'intelligence croit sous l'action de la volonté.

a) L'acte de foi suppose une considération de son objet. Or, pour regarder il faut *le vouloir*. Beaucoup refusent d'ouvrir les yeux. Exemples des sociétés frivoles, de certains milieux intellectuels. Attitude des Athéniens devant la prédication de saint Paul. 254-257

b) La volonté joue un rôle plus spécial dans l'acte de foi. L'objet de la foi étant obscur et mystérieux, l'intelligence laissée à elle-même est instinctivement tentée de reculer. Mais la révélation en même temps qu'elle offre des vérités à l'esprit, promet des biens infinis au cœur. Le cœur épris de ces biens pèse sur l'intelligence et commande son assentiment. 257-258

c) En conséquence, cet assentiment est *libre*, parce qu'il naît sous l'influence de la volonté libre. 259

Etant libre, il est aussi *méritoire* 259-260

III

L'acte de foi provient de l'intelligence et la volonté impressionnées par la grâce.

a) Nul ne peut croire comme il faut sans la grâce de Dieu. Témoignages du Christ, des Apôtres, des conciles . 260-261

b) Raison de cette doctrine : l'acte de foi nous met en relation avec un autre monde, un monde que tous les efforts de la nature ne pourraient atteindre. Pour que nous devenions capables de l'atteindre, il est nécessaire que la grâce nous élève au-dessus de nous-mêmes. Comme l'acte de foi émane de l'intelligence et de la volonté, il faut à la première *une illumination surnaturelle*, à la seconde *une inspiration* qui les mettent à la hauteur de leur objet divin 261-262

c) Objection. Ceux qui n'ont pas la grâce sont dispensés de croire. — Réponse : Dieu ne refuse sa grâce à personne. C'est donc notre résistance qui empêche la grâce d'avoir son effet 262

Devoir pour l'homme d'être d'une grande docilité intellectuelle vis-à-vis de Dieu, de montrer une bonne volonté réelle. de demander la grâce qui fait croire. 263-264

DEUXIÈME INSTRUCTION — MARDI SAINT

DE LA NECESSITÉ DE FAIRE DES ACTES INTÉRIEURS DE FOI

Deux questions se posent : 1° l'homme est-il tenu d'adhérer par l'esprit, par le cœur, par toute son âme à la parole de Dieu? — 2° Quand cette loi, à supposer qu'elle existe, oblige-t-elle l'homme à faire des actes intérieurs de foi? . . . 269

I

Tout homme est tenu de croire parce que Dieu le commande.

a) Les créatures n'ont pas assez d'autorité pour nous dicter des préceptes. Tyrannie des docteurs sans autorité. Combien il faut de courage pour s'en affranchir. Dieu a le droit de commander à notre esprit parce qu'il est, par nature, le roi des esprits, et il est le roi des esprits, par ce qu'il est la vérité même, qu'en cette qualité il a le droit de régner sur nos pensées. 270-271

b) Il exige cet hommage. Jésus-Christ qui nous a envoyé ne cesse pas de nous manifester cette volonté de son Père. Il n'accorde ses faveurs qu'à ceux qui obéissent à cette loi, il s'éloigne des autres. Il promet la vie éternelle à ceux qui croiront, il menace d'un châtiment éternel ceux qui refusent de croire. 271-272

c) Pourquoi Dieu nous a-t-il imposé ce précepte? Parce que Dieu nous ayant préparé une destinée surnaturelle, nous devons ordonner tous nos actes intérieurs ou extérieurs à la réalisation de cette destinée. Mais pour orienter toute une existence vers un but, il faut connaître ce but. Ne pouvant parvenir à cette connaissance par nous-mêmes, il ne nous reste qu'un moyen d'y arriver, c'est de croire, et de faire de notre foi le point de départ de tous nos actes. 273-274

L'Eglise de son côté insiste sur la nécessité de croire et nous répète que la foi est le *commencement*, le *fondement*, la *racine* de la justification et du salut impossible sans elle. 274-275

II

Quand sommes-nous tenus de faire des actes intérieurs de foi?

a) Lorsque nous sommes convaincus, par la raison que Dieu a parlé, — d'où que nous vienne cette conviction, — nous sommes tenus de croire ce qu'il a dit. Il suffit même que nous *soyons persuadés de la supériorité de la religion catholique* sur les autres religions pour être liés par le devoir de croire. Nous sommes tenus de croire *sur-le-champ*. Dangers auxquels on s'expose en suspendant son assentiment. Jésus-Christ réprouvait sévèrement ces atermoiements. 275-277

b) Nous sommes tenus de faire des actes intérieurs de foi quand nous sommes tentés contre cette vertu.

Opportunité de ce principe à l'heure présente. Notre foi est exposée à des assauts qui l'ébranlent si nous ne la soutenons pas sans cesse en l'exerçant par des actes intérieurs. 277-278

c) Nous sommes tenus de faire des actes intérieurs de foi pour augmenter notre foi à mesure que notre vie s'avance et s'approche de son terme. 279

d) Nous sommes tenus de faire des actes intérieurs de foi à l'heure de la mort. Terreurs, tentations, doutes qui assiègent souvent l'agonisant et qu'il faut combattre par des actes d'adhésion absolue à la parole de Dieu 280-281

En lisant l'Evangile, en écoutant le Christ, l'homme comprend mieux l'obligation de croire. Il se rend compte de la gravité des problèmes soulevés, il se décide sous l'action de la grâce qui le touche à donner son assentiment à la vérité révélée. Merveilleuses transformations qui s'opèrent en son âme 281

Que le chrétien tenté s'affirme à lui-même tous les articles du Symbole, à mesure qu'on les nie en sa présence. . 282

Que par ces actes il empêche sa foi de s'étioler, qu'il l'accroisse, et qu'à l'heure dernière où les choses créées s'effacent et s'éloignent, il s'attache plus ardemment par la foi aux réalités qui ne passent pas. 283

TROISIÈME INSTRUCTION — MERCREDI SAINT

LES QUALITÉS DE L'ACTE DE FOI

L'acte de foi est stérile qui n'apparaît pas avec certaines qualités. — Obligation où nous sommes de croire *surnaturellement, nettement, intégralement*. 289-290

I

Nous devons croire *surnaturellement*.

a) Toute la vie chrétienne est surnaturelle dans son germe, dans son développement, dans son terme. La foi qui en est la racine doit être de la même essence. Inutilité de la croyance qui chercherait son principe dans un raisonnement de la raison ou un besoin de la nature. L'ordre des choses exige que toute la création soit assujettie au monde surnaturel. C'est par la foi que notre intelligence s'y soumet. . . . 290-291

b) La foi doit être surnaturelle dans la première cause qui la produit : la grâce. 291

c) Dans le motif qui détermine son assentiment. Ce motif unique, c'est la parole de Dieu. Exemple des Samaritains qui croient non plus à cause du témoignage de leur compatriote, mais à cause de la parole de Jésus-Christ. . . . 291-292

II

La *netteté* qui écarte tout mélange concerne l'acte et l'objet de la foi.

1. — *a*) L'assentiment considéré en lui-même doit exclure les réticences, les hésitations, le doute, la crainte. Il est total, il n'émane pas de l'opinion, et quand on parle du catholicisme, il n'est pas permis de dire que c'est une opinion religieuse. 293-294

b) Saint Pierre est le type du croyant qui sait donner un assentiment prompt et parfait à la parole divine. . 294-295

2. — L'objet de la foi doit être dégagé de tout ce qui lui est étranger ou contraire.

a) Les révélations privées, les prédictions des hallucinés, les rêves du spiritisme, les systèmes des philosophes et des savants doivent être mis hors de l'objet de la foi. . . 296

b) La pureté objective de la loi élimine les erreurs condamnées par l'Eglise : erreurs qui touchent *directement* aux choses surnaturelles et avec lesquelles il nous est interdit de pactiser ; erreurs qui, concernant l'ordre naturel, détruisent cependant *indirectement* les dogmes. 297

c) Le moyen de croire avec netteté, c'est d'écouter les enseignements de l'Eglise, de suivre ses indications, de l'écouter, et quand elle exerce son pouvoir infaillible et quand elle use de son magistère ordinaire. 298

III

Il faut croire *intégralement* toute la vérité divine. Cela ne veut pas dire que tout homme est tenu de croire *explicitement* à tous les dogmes. 299

Cela veut dire :

a) Que chacun doit croire *implicitement*, être dans la disposition de croire par le cœur et par l'esprit tout ce qu'enseigne l'Eglise, tout ce que contient la Révélation. 300

b) Que tous sont astreints à accepter *explicitement* ce qu'ils savent appartenir à la Révélation. 300

c) Qu'il n'est permis à personne de mutiler la vérité catholique, de choisir parmi les dogmes, de répudier les uns, d'agréer les autres, de *minimiser*. — Stérilité de la foi mutilée. 301

d) Qu'il faut croire tous les dogmes dans le sens déterminé par les papes et par les conciles, sens immuable qui s'impose pour toujours à tous les chrétiens. 302

Croire surnaturellement est un acte plein de grandeur.

Croire nettement, c'est se montrer loyal et libre.

Croire intégralement, c'est faire preuve d'intelligence et de logique 302-303

QUATRIÈME INSTRUCTION — JEUDI SAINT

DE L'OBLIGATION DE CONFESSER SA FOI

Le chrétien doit confesser sa foi et témoigner par des actes extérieurs et publics de son attachement à la doctrine du Christ. — Il est grandement utile de rappeler ce principe que plusieurs sont tentés d'oublier. — Trois problèmes : sommes-nous obligés de confesser notre foi? en quoi consiste cette confession? en quelles circonstances nous oblige ce devoir ? 311-312

I

Nous sommes tenus de confesser notre foi :

a) *Par un précepte ecclésiastique*. — Le concile de Trente et Pie IV exigent que les dignitaires de l'Eglise, les recteurs des

Universités, etc., prononcent devant témoins une profession de foi. Grave culpabilité de ceux qui accusent Pie X d'avoir innové en ordonnant aux hommes chargés d'instruire les fidèles d'émettre une profession publique de leur foi. — Ce précepte à certaines heures et en certaines circonstances lie tous les fidèles. 313

b) Par un précepte divin que les Prophètes, Jésus-Christ et les Apôtres ont promulgué, Jésus établit une connexion entre la confession de la foi et le salut. 314

c) Par les exigences de la foi et de la religion. Lorsque la foi est une conviction ferme, un sentiment profond, elle s'affirme naturellement et elle a besoin de s'affirmer. La religion n'est pas une institution secrète, privée, mais une institution publique et sociale. Le culte intérieur doit s'exprimer au dehors et rayonner dans toute notre vie qui toute est tenue de se consacrer à Dieu. Il en résulte que la foi, principe de la religion, est obligée de s'affirmer sans affectation comme sans honte. 314-315

II

A quoi nous oblige ce précepte?

a) Il nous oblige à ne pas renier l'Évangile par *des paroles* en contradiction avec notre croyance. — Tristesse de Jésus renié par saint Pierre. — Il nous oblige à ne pas renier l'Evangile par des *actes*, *des attitudes*, *des démarches* qui sont comme des apostasies extérieures. Telles sont les affiliations aux sectes impies. Indignité de ces procédés. Courage et sacrifices que parfois, sur ce point, notre foi nous demande. 316-318

b) Il nous oblige à confesser notre foi d'une manière positive : *indirectement* quand nous sont commandées des pratiques religieuses inséparables d'un acte extérieur de foi, *directement*, lorsque les circonstances ne nous laissent pas la liberté de garder le silence, ... 319

III

Quelles sont ces circonstances?

Il n'est pas permis de confesser sa foi à tort et à travers. La confession de la foi est exigée des chrétiens lorsque l'honneur de la religion ou l'intérêt des âmes sont engagés. 319-320

a) Il est nécessaire d'opposer aux blasphèmes, l'affirmation publique de sa foi. L'honneur de la religion le commande. — Vanité des prétextes que l'on invoque pour s'abstenir. Fâcheuses influences de nos mœurs politiques sur l'attitude extérieure des croyants. Force de la vérité qui se proclame. Tort qu'un effacement perpétuel cause au christianisme. 320-321

b) L'intérêt des âmes réclame aussi rigoureusement la confession publique de la foi.

Les chrétiens qui n'entendent pas la foi s'affirmer se sentent seuls, il leur semble que l'Evangile se déclare impuissant à se défendre, renonce à ses droits. Ils sont scandalisés, ébranlés, déconcertés. Au contraire, la confession de la foi les rassure, les protège contre leur propre faiblesse. . 322-323

c) Ces leçons s'adressent à tous les chrétiens et spécialement aux hommes publics plus exposés à manquer en cet ordre à leur devoir. 323

Les vrais chrétiens se montrent plus fièrement aux heures de lutte et de persécution. Ils se plaisent à confesser les vérités qui rencontrent le plus de contradictions Ils s'exposent à des souffrances, à des humiliations, à des injustices, mais ils trouvent dans leur noble conduite des consolations intérieures, ils servent l'honneur de Dieu et l'intérêt de leur frères, ils s'assurent la gloire d'être reconnus par le Christ au dernier jour. 323-325

CINQUIÈME INSTRUCTION — VENDREDI SAINT

DES FAITS DIVINS QUI CONFIRMENT NOTRE FOI AU MYSTÈRE DE LA PASSION

Emotion produite dans toutes les âmes par le spectacle de la Passion. — Effroi de la raison en face de ce mystère, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils. — La Passion cache une vérité incompréhensible qu'il faut croire sans en voir le fond. — Cependant, des faits merveilleux aident notre foi et conduisent à des conclusions qui la rassurent. . . 331-332

I

Faits divins d'ordre intellectuel : les Prophéties de Jésus-Christ.

a) Jésus-Christ annonce sa Passion.

D'avance il indique *le lieu* où il souffrira : il fixe la *date* de son épreuve ; il désigne les *acteurs du drame futur* : le Sanhédrin, les Gentils, les Apôtres, Judas, Pierre ; il énumère les *divers supplices* qui l'attendent y compris le crucifiement. Tout ce qu'il avait prédit s'est accompli : il avait raconté d'avance les événements douloureux dont il devait être la victime . . 333-335

b) Seconde prophétie de Jésus-Christ aux femmes de Jérusalem. Accomplissement de cette prophétie lors de la destruction de Jérusalem par Titus. Horribles souffrances des habitants de la cité. Personne ne souffrit autant que les femmes et les mères. Aperçu de ces souffrances. Scènes atroces auxquelles elles assistent. Episode de Marie qui tue son fils, le fait cuire et le mange.

Ces faits prouvent que Jésus-Christ connaissait l'avenir. . 335-337

II

Faits divins d'ordre physique : miracles de Jésus pendant sa Passion.

a) Jésus se montre le maître des hommes et de leur vie. Sa majesté surnaturelle renverse au jardin des oliviers la troupe venue pour le saisir. Il guérit Malchus blessé par saint Pierre. 337-339

b) Jésus se montre maître de son propre sort Faiblesse de l'homme arrivé à la dernière extrémité. Impossibilité où il est de faire un mouvement, d'articuler un mot à ce suprême instant Jésus pousse un cri puissant, marquant ainsi qu'il domine souverainement la mort . . . . . , 339-340

c) Il semble le maître de toute la création. Phénomènes qui éclatent dans le ciel, sur la terre, dans le temple, dans les tombeaux au moment où Jésus expire. La matière, la vie, la mort obéissent au Sauveur comme à leur souverain. 340-341

III

Faits divins de l'ordre moral : Force et bonté surhumaines de Jésus.

a) Jésus endure les pires supplices sans trahir la moindre faiblesse. Au jardin des oliviers, au sanhédrin, au prétoire chez Hérode, sur la route du Calvaire, il reste en *pleine pos-*

session de lui-même. La souffrance physique *ne lui arrache pas un cri, ni une plainte.* Quand on le crucifie, il ne *témoigne pas de lassitude*, ni *d'indignation.* Rien ne lui enlève la parfaite égalité de son âme. 341-343

b) Sa bonté surhumaine pendant ce long drame ne cesse pas de s'exercer. Bonté sans distraction, sans bornes, qui lui fait oublier sa propre douleur et songer aux malheurs des autres. Bonté qui coule de tout son être et se répand sur tous, sans exception. Bonté qui inspire au maître de solliciter toutes les grâces pour ses amis, pour ses ennemis, pour ses bourreaux. Bonté inépuisable, inlassable, infinie qui envahit l'univers, à laquelle toutes les âmes viendront s'abreuver. . . 343-345

Conclusion : Cette sagesse, cette puissance, cette sainteté ne sont pas purement humaines. Elles supposent que Dieu pendant la Passion est en Jésus ou du moins avec Jésus.

D'autre part, Jésus invoquait sa vie et ses œuvres comme un témoignage rendu par le Tout-Puissant à la divine vérité de sa doctrine. Mais dans sa doctrine Jésus se disait Dieu. Il faut en conclure que Dieu en confirmant cette doctrine par des prophéties, par des miracles, par une sainteté surnaturelle reconnaissait Jésus pour son Fils unique. Tous ces faits divins sont les instruments dont se sert la Vérité première pour proclamer la divinité du Crucifié et rassurer la raison qui croit au mystère du Golgotha. 345-347

ALLOCUTION

POUR LA COMMUNION GENERALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

CE QU'IL FAUT CROIRE DANS LE MYSTÈRE DE L'EUCHARISTIE

Profondeur de ce mystère. L'humanité de Jésus se cache autant que sa Divinité. Cependant ce sacrement contient des richesses d'être et de vie qu'il importe de rappeler. . 353-354

I

D'abord le sacrement renferme la chair et le sang de Jésus-Christ vraiment, réellement, substantiellement. Il n'est point permis ici de parler de symbole, d'image. Positivement le corps et le sang de Jésus-Christ sont présents sur l'autel. Dans cette chair et dans ce sang la vie circule intense, impassible et, pour ainsi dire, spiritualisée. 354-355

II

L'âme de Jésus-Christ anime ce corps et ce sang, les pénètre de sa vertu, de son incorruptibilité, de son immortalité, de sa béatitude. Par la communion, nous entrons en relation réelle avec l'intelligence, la volonté, le cœur de Jésus-Christ. Les pensées, les vertus, les sentiments du Sauveur se communiquent à nous et transforment notre vie . . . 356-358

III

La Divinité de Jésus-Christ étant inséparable de son humanité réside aussi dans le sacrement avec son infinie sagesse, sa puissance sans bornes, son inlassable bonté. Par la foi, nous abordons dans l'ombre, mais nous abordons réellement le Créateur du monde, le restaurateur des âmes, le juge qui efface les fautes et prononce avec miséricorde sur notre éternelle destinée 358
Exhortation 359

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS. 36

II

NOTES EXPLICATIVES SUR LES CONFÉRENCES. 375

1259-20. — Paris. - Imprimerie des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, 40, rue La Fontaine.

12856

252
J15

12856

252
J15

Janvier, Le P. M. Albert

AUTHOR

Conferences de Notre Dame de Paris

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

St. Albert's College Library